EX DONO D. HENRICI CAILLOUE
IHS
BIBLIOT. S. J.

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/voyagedehenriswi05swin

VOYAGE
DE
HENRI SWINBURNE
DANS
LES DEUX SICILES,
en 1777, 1778, 1779 et 1780,

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR UN VOYAGEUR FRANÇOIS.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.
M. DCC. LXXXVII.

AVERTISSEMENT.

Lorsque j'entrepris de traduire l'intéressant Voyage de M. Swinburne dans les deux Siciles, je m'y déterminai par plusieurs motifs. Le premier fut sans doute le plaisir de rassembler sur un pays que j'aime passionnément toutes les recherches que j'avois faites depuis plus de vingt ans. Je saisis ensuite cette occasion de rendre justice à un de mes intimes amis, en rétablissant le texte d'un voyage qu'il n'avoit entrepris que pour m'obliger, et qu'on avoit entièrement défiguré en croyant bonnement l'avoir corrigé.

Je pensai aussi qu'il seroit agréable à mes lecteurs de suivre en même temps et pas-à-pas deux voyageurs aussi instruits que judicieux, l'un Anglois, l'autre François, dont les connoissances dans la partie des arts et dans celle de l'antiquité ne laisseroient rien à desirer sur leur maniere de voir, de juger, de décrire. Enfin je voulus me procurer la douce satisfaction de relever une foule de faussetés révoltantes, débitées par plusieurs voyageurs anglois, et sur-tout par M. Brydone dans son Voyage de Sicile. J'avouerai de bonne

foi qu'avant d'avoir eu l'avantage de connoître M. Swinburne, l'humeur que m'ont donnée si souvent ses compatriotes voyageurs a retombé quelquefois injustement sur lui, et qu'ayant fait paroître les deux premiers volumes de ma traduction avant son arrivée en France, et n'ayant pu par conséquent discuter avec lui les points sur lesquels je trouvois qu'il se trompoit, je me suis permis quelquefois des critiques qui n'étoient pas trop bien fondées.

Notre premiere entrevue a suffi pour me faire connoître la douceur de son caractere, et avec quel scrupule il s'étoit efforcé de ne dire que la plus exacte vérité.

Cependant l'impression de l'ouvrage étant alors trop avancée pour que je pusse supprimer plusieurs de mes notes, qui étoient au moins inutiles, c'est avec le plus grand plaisir que je rends ici à M. Swinburne la justice qui lui est due, et que je répare autant qu'il est en mon pouvoir les torts qu'une prévention mal fondée m'a fait avoir envers lui.

Heureusement que la traduction de son Voyage d'Espagne n'avoit encore que deux feuilles d'impression lorsque notre liaison s'est formée. Je lui

ai communiqué le manuscrit, et il a eu la complaisance de le revoir avec une attention d'autant plus exacte, que la langue françoise lui est aussi parfaitement connue que la sienne propre. Je ne puis que regretter de n'avoir pu lui communiquer de même le Voyage dans les deux Siciles; mais j'espere que les lecteurs daigneront me pardonner cette faute en faveur de l'aveu que j'en fais, et du regret que j'en ai.

VOYAGE

EN SICILE.

MESSINE.

Nous partîmes le 2 de mai 1778 de Reggio, à midi, par un temps calme; une heure et demie après nous découvrîmes la tour du phare, à une hauteur que l'on prétend qui fait la moitié du chemin de la traversée. A deux milles de Messine, cette ville se développe de la plus grande maniere, par des masses élevées en amphithéâtre sur de grandes bases, ce qui rend tout juste l'idée que l'on se fait de ces villes qu'on trouve dans les fonds des tableaux du Poussin, et de ceux du grand genre de l'histoire. Nous dirigeâmes sur le château de la Lanterne, et passâmes sur la fameuse Charybde sans éprouver la moindre oscillation. L'effet de ce gouffre ne se fait sentir que dans les seuls instants où les courants du nord et du midi, venant à se rencontrer à cette pointe, roulent l'un contre l'autre, soulevent l'eau, et y occasionnent du tournoiement. Dans le cas où il n'y a pas de vent, la plus petite barque n'y éprouve que du ballottement: mais lorsque les ouragans ajoutent aux courants, les plus gros vaisseaux y sont attirés, et peuvent échouer à la pointe appellée pointe seche, qui par sa dureté équivaut à un écueil; ou peuvent être poussés par le courant vers Scylla, sur la côte de Calabre, à dix milles de là, écueil plus dangereux encore, et hors de portée de tout secours. Nous doublâmes donc cette pointe de Charybde avec toute la tranquillité possi-

sible, passâmes sous le fort S. Salvador, qui est la clef du port, et allâmes aborder en dehors de la porte royale, après trois heures de traversée, que l'on estime être de douze milles depuis Reggio. Nous découvrîmes de là le plus beau port que la nature ait jamais formé, bordé du plus beau quai que j'aie jamais vu, décoré d'une façade presque uniforme dans toute sa longueur, interrompue par nombre d'arcs qui servent d'entrée à autant de rues qui y aboutissent. Au fond du port est le palais du roi, où habite le gouverneur de la ville, et devant la porte duquel viennent mouiller les bâtiments de la marine royale: tout près est une promenade couverte, la premiere que j'eusse vue dans le royaume de Naples, où l'on a cependant tant besoin d'ombre. Par cette belle promenade on arrive à une citadelle presque imprenable, impossible à attaquer par mer à cause des courants et de la difficulté de l'ancrage. Rien ne la domine du côté de la terre; elle commande à la ville et au port, sur lesquels il semble qu'on ait principalement dirigé les batteries. A la vérité, elle fut bâtie par Charles II, après une révolte des habitants. C'est au-delà de cette citadelle que s'avance cette heureuse langue de terre donnée par la nature comme le desir l'auroit tracée. Par un chemin couvert et un large souterrain fabriqué sous cette jettée, on communique de la citadelle à deux forts: celui de la Lanterne, qui tire sur le canal de la côte de Calabre; et celui de S. Salvador, qui défend l'entrée du port, et l'empêche de pouvoir être bombardé, le mouillage, hors la portée du canon, étant de plus de deux cents brasses de profondeur, sur des courants impraticables. Une flotte ne peut ni rester en station dans le canal, ni menacer de loin la place. Il semble que jusqu'aux deux gouffres de Charybde et de Scylla aient été commis à la garde de ce superbe port qui contiendroit tous les vaisseaux de l'Europe, et où ils arrivent,

comme à Marseille, jusqu'à la porte du négociant qui les charge, où ils trouvent autant de fond qu'ils en veulent, où enfin ils n'auroient pas besoin d'amarrer ni d'ancrer, si le violent *siroco*, le seul vent qui y entre, ne les chassoit au large avec danger. Je crus la ville de Messine dans le cas des autres villes de l'Italie, c'est-à-dire d'une apparence imposante, mais sale, pauvre et vilaine en dedans. Celle-ci me surprit une seconde fois. Je trouvai de belles rues, de belles places, de jolies fontaines en marbre, des statues en bronze, équestres et pédestres, de grandes et belles églises, de grands couvents, et des hôtels assez bien bâtis. La population répondoit autrefois à tout cela; mais la peste de 1743 et 1744 la réduisit de cent mille ames à trente mille. Elle n'a pu se relever de cette perte, ce qui rend les quartiers écartés presque déserts, et les maisons de ces quartiers en ruines.

La peste y fut apportée par un vaisseau barbaresque auquel on vola un ballot au Lazaret. Au lieu de remédier à cela par une plus exacte garde, on a ruiné le commerce en multipliant les difficultés de l'entrée du port aux Levantins, jusqu'à les en éloigner absolument. La principale église, bâtie par le comte Roger, est d'une décoration riche et précieuse, d'un gothique assez bon, à la réserve du couronnement de la façade. L'intérieur est d'une richesse et d'un fini que je n'ai trouvé encore nulle part; des colonnes antiques de granit soutiennent toutes les voûtes et les charpentes de la nef. Le bénitier, s'il n'est antique, est de la même beauté et du même fini. La chaire à prêcher, en marbre, sculptée par Caggini, sculpteur sicilien du seizieme siecle, fait honneur aux talents de l'artiste et au goût du temps. Le grand autel, en ouvrage de mosaïque revêtu en bronze doré, est d'un fini qui laisse à regretter que cette dépense et ce soin n'aient pas été mieux dirigés, et faits d'après des dessins d'un plus grand style.

L'église saint Nicolas, dans un goût moderne, mérite d'être vue.

Je m'attendois à ne point trouver d'antiquités à Messine, et je ne fus pas trompé dans mon attente. Sa situation si avantageuse a été cause que toutes les nations qui ont eu des prétentions sur la Sicile ont toujours attaqué, renversé ou voulu occuper cette ville, comme le poste sans lequel elles ne pouvoient s'assurer de leur conquête. Elle fut saccagée, trois cents quatre-vingt-dix-neuf ans avant Jésus-Christ, par Imilcon, général des Carthaginois, qui, pour se venger des pertes qu'elle avoit occasionnées à son armée, et de l'expédition qu'elle lui avoit fait manquer, détruisit jusqu'à ses fondements, en brisa les pierres, brûla les bois, et massacra tous les habitants, à la réserve d'un seul qui entreprit de passer en Italie à la nage, et qui y arriva.

Ce Messinien avoit plus fait qu'Hercule, qu'on dit qui aborda en Sicile porté sur les cornes des vaches de Géryon. Ce détroit a six milles, et le passage en est possible par la rapidité des courants, qui, à certaines heures, peuvent porter très rapidement un nageur d'un bord à l'autre. Je retournai le lendemain à cette terrible Charybde, qui, dit Homere, trois fois chaque jour engloutit l'onde, et trois fois la rejette avec un bruit épouvantable. Apparemment qu'elle s'est lassée de ce train-là; car je la trouvai, comme la veille, très calme et très peu effrayante. J'y remarquai seulement de plus une oscillation assez prononcée, imitant le bouillonnement, à l'endroit de la jonction des deux grands courants. C'est ce qui a fait dire aux anciens que ces gouffres attiroient les passants et les engloutissoient; et comme ces mêmes courants portent très loin ce qui y est attiré, ils ajoutoient qu'ils rejettoient les navires après les avoir submergés. A cet endroit, et à quelques pas de la rive, la mer

devient tout-à-coup si profonde, qu'on ne peut en mesurer la profondeur, et que la sonde au boulet même perd sa direction par la force des courants. Ce sont peut-être bien ces courants qui ont creusé ce gouffre, en soulevant le sable du fond. Une des particularités de ce gouffre, c'est qu'à la rive la plus proche les cailloux s'enduisent d'un bitume qui les attache de la même maniere que le sucre lie les amandes au caramel, à quoi cette production ressemble assez. D'abord molle, elle se durcit à l'air, et par le temps, jusqu'au point d'en pouvoir faire des meules de moulin à grain et à huile, qui souffrent la taille et le poli. Cette espece de breche seroit-elle produite d'un limon qui sortiroit du gouffre? Cela est d'autant plus probable, que cette formation n'existe qu'aux rives les plus prochaines, et qu'en s'en éloignant la pétrification devient sensiblement moins épaisse, moins dure; qu'elle cesse à très peu de distance de la pointe de Charybde, et ne se retrouve qu'à la rive opposée, où l'eau du courant est directement reportée : mais alors cette incrustation molle n'est propre qu'à faire des moellons à bâtir. J'ai trouvé depuis la même pétrification sur les côtes de Sicile, et j'en ai vu faire le même usage. On a essayé plusieurs fois de faire des cartes des courants du détroit de Messine ; mais ils sont si multipliés, qu'il n'y a que les matelots qui passent leur vie à y pêcher et naviger qui en connoissent les effets sans pouvoir en rendre raison. Il y a des courants de tous les sens, qui varient selon les mois, le jour de l'année, et l'heure du jour. Ils regnent dans tout le détroit jusqu'au fond du port, et rendent l'ancrage impossible dans tout le milieu du canal.

Pressé par la crainte de la chaleur et du mauvais air que je pouvois trouver dans ma tournée de Sicile, je laissai pour mon retour tout ce qui me restoit à voir à Messine,

puisque, par sa position et sa température, on n'a jamais à redouter dans cette ville ni le chaud ni le froid, ni aucune intempérie de l'air, qui, toujours rafraîchi par la mer, épuré par les montagnes, agité par les courants, et tempéré par l'ombre et les abris, en fait une des plus saines et des plus agréables habitations du monde entier.

TAORMINE.

Nous partîmes pour Catane sur des mules qui nous coûtoient chacune six carlins par jour, accompagnés de deux gardes qui nous en coûtoient douze. Ils étoient censés nous préserver des bandits; mais au fait ce n'est guere qu'une imposition établie, qui est devenue un faste nécessaire pour les voyageurs, qui, leur fait-on croire, marchent sans considération et sans secours, s'ils ne sont accompagnés de ces grands matamores, ayant des uniformes avec lesquels ils font à la vérité frémir et obéir tous les paysans dont on a besoin en route. Nous sortîmes de Messine le 8 juin à la pointe du jour. Nous trouvâmes le chemin couvert d'habitations l'espace de cinq milles; on y faisoit la récolte des vers à soie, qui est la principale production du canton. La soie y est superbe, beaucoup plus fine que celle de Calabre, et très estimée de nos négociants, qui la viennent chercher pour nos manufactures de Lyon. La campagne au delà est pierreuse et seche, plantée seulement de quelques oliviers, et traversée par nombre de torrents appellés fleuves, si l'on peut appeller ainsi des rigoles qui coulent des rochers dans les orages de l'hiver, et où on ne trouve pas une goutte d'eau pendant neuf mois de l'année. Nous doublâmes le cap *della Scaletta*, qui est un rocher escarpé, sur lequel il y a une tour. On trouve derriere ce rocher le vieux

château et le vieux village de ce nom, bâtis chacun sur la pointe d'une roche. C'est à quelques milles de là, à *Fiume di Nisi*, que nous vînmes rafraîchir, à dix-huit milles de Messine. Quelques coups de tonnerre et quelques gouttes d'eau, que nous devions sans doute aux approches de l'Etna, abattirent la poussiere qui nous avoit fort incommodés le matin. Notre caravane étoit composée de trois gardes, dont étoit un barigel (ce qui revient à lieutenant de maréchaussée), c'étoit le chef; deux autres gardes armés; un conducteur et directeur des bagages, aussi en uniforme; un volant à pied qui les servoit; MM. Renard et Després, architectes, et Châtelet, peintre; mon valet-de-chambre, cuisinier, barbier et intendant; et moi, qui terminois la marche : ce qui, avec les mules, formoit une troupe de dix-neuf êtres vivants; marche très imposante, faite pour effrayer tous les villages où nous rafraîchissions, et auxquels je suis sûr que notre barigel, chargé de la nourriture, imposoit celle de nos chevaux, quoique nous la payassions fort cher. Nous en partîmes à vingt heures, c'est-à-dire à quatre heures avant la nuit, pour nous rendre à Taormine, qui n'est qu'à douze milles de *Fiume di Nisi*. Tout le pays, jusqu'au cap S. Alessio, est sec, triste et pauvre; mais à ce cap il devient pittoresque. Le château d'Alessio, bâti sur une roche suspendue sur la mer, est très singulier et très important par sa position; il termine une chaîne de montagnes, et ferme le chemin de la marine de maniere que cinquante hommes y arrêteroient une armée. Forfa est bâtie sur la crête de cette même chaîne, et ajoute au tableau qu'offre le vieux château d'Alessio, où il y a quelques canons, mais point de murs qui puissent les appuyer. Nous gravîmes ce défilé; au revers nous découvrîmes le beau pays qui devance Taormine, avec les profils des montagnes qui sont au-delà. Nous nous ache-

minâmes ensuite vers un village près du fleuve Letoyano, d'où on découvre les ruines du théâtre de Taormine, et une partie de la ville moderne, assise sur une plate-forme entourée de rochers escarpés. Sans doute le chemin antique est perdu, ou son sol bouleversé n'en laisse aucune trace; car depuis la petite baie, qui est la marine de Taormine, jusqu'à la ville, on gravit périlleusement par un sentier presque perpendiculaire. Nous arrivâmes à la nuit, et nous n'eûmes le temps de rien voir de curieux, que le gouverneur, et le couvent des capucins, où il nous logea. Nous soupâmes au réfectoire avec le gardien, qui voulut bien nous faire l'honneur de partager le souper de voyageur que nous avions apporté, et boire avec nous le vin de Syracuse que notre gouverneur nous avoit envoyé, dès qu'il avoit su que j'avois l'honneur d'être de la maison du roi. Le lendemain matin je le trouvai à son palais, bâti par les rois d'Aragon, et où Jean d'Aragon, défait par les François, vint se renfermer, comme il le témoigna lui-même par cette inscription que l'on trouve encore à la tour :

EST-MIEHI-I-LOIV REFVGII.

Nous allâmes de là trouver l'antiquaire du pays, D. Ignatio Cartella, si savant, disoit notre gouverneur, si savant... que le roi l'avoit fait cicéron, et qui en conséquence nous instruisoit si méthodiquement, que le soleil de midi nous trouva à la premiere antiquité, et chassa heureusement notre savant, qui nous laissa aller seuls au théâtre, l'une des ruines les plus intéressantes et les mieux conservées : il semble que la nature ait voulu donner là le plan, le trait, l'élévation et la situation du plus parfait des théâtres, et qu'on n'ait fait que l'achever et le façonner à l'usage de la nation qui l'a décoré. L'anse de la montagne avoit donné la portion de cercle ; on n'a fait que tailler les

gradins dans la roche, et les surmonter d'une fabrique en *mattoni*, qui formoit une galerie extérieure et une inférieure, qui couronnoient l'édifice. L'avant-scene étoit formée par deux roches escarpées, entre lesquelles étoit posé le *proscenium*, sur une terrasse aussi donnée par la nature; car les Grecs n'avoient pas, ainsi que nous, le sot orgueil de vaincre la nature en décorant les lieux qui s'y refusoient le plus; mais choisissant des situations heureuses, ils ajoutoient aux faveurs du hasard, et faisoient des choses sublimes avec les mêmes dépenses avec lesquelles nous en faisons de médiocres. C'est bien là le cas du théâtre de Taormine, le plus beau certainement qui se soit conservé de l'antiquité. Quoique son diametre soit très considérable, et qu'il soit sans galerie souterraine, il est sonore au point qu'on entend de toutes ses parties le moindre son articulé; et dans quelque lieu qu'on le frappe, il résonne comme un instrument. On n'est pas moins émerveillé des beautés de sa situation que de celles de son local. Derriere le *proscenium*, il y avoit une galerie couverte et deux terrasses en amphithéâtre, d'où l'on découvroit le plus beau, le plus grand et le plus sublime tableau qu'il soit possible de voir: premièrement, trois rochers élancés, qui semblent servir de rempart à la ville, bâtie principalement sur une plateforme, et descendant en amphithéâtre jusqu'à la mer; une large baie au-delà de laquelle coule le fleuve Alcantara, autrefois l'*Onobla*, qui baignoit les murailles de Naxus; plus loin toutes les riches campagnes qui couvrent le mont Etna, les grands bois qui le ceignent dans sa moyenne région, les neiges perpétuelles qui couvrent la plus haute, enfin son sommet se perdant dans les nues ou vomissant un torrent de fumée; et par opposition la plaine riante de Leontium, qui s'avance dans la mer par différents caps qui forment autant de plans, celui de Catane, d'Augusta,

enfin jusqu'à celui où est bâtie Syracuse, qui se perd dans la vapeur : voilà quelle étoit la vue de la galerie du théâtre, et ce qui servoit de toile de fond pour ceux qui étoient placés sur les gradins supérieurs. Le côté par lequel on entroit n'étoit pas moins imposant : on découvroit toute la côte de la Sicile, les montagnes qui la bordent, celles de la Calabre, la pointe de l'Italie, qui, dans cet endroit, ressemble à une isle, et la mer allant en se rétrécissant jusqu'au phare de Messine. On peut imaginer si, avec le motif qui nous faisoit voyager, la jouissance d'un tel spectacle devoit nous plaire; aussi étions-nous tous occupés, et tous dans le ravissement. Du théâtre, dont nous ne pouvions nous arracher, nous revînmes aux capucins. Près de leur porte nous trouvâmes un aqueduc antique, sur lequel, à deux reprises, on en a élevé de modernes qui couvrent ou masquent les anciens, et empêchent de pouvoir s'en rendre un compte exact. Tout ce que nous pûmes voir, c'est qu'il y arrivoit des eaux de plusieurs côtés, et qu'à l'endroit où elles se joignoient le canal étoit de grandeur à y passer le corps d'un homme. Plus haut, d'autres aqueducs apportoient apparemment de l'eau dans cinq piscines très vastes, dont la premiere, encore parfaitement conservée, donne le plan et la coupe des quatre autres qui suivent, adossées contre la montagne, et dont on ne voit que les ruines. Ces piscines étoient, quoique moins grandes, absolument dans le goût de celle de Baies, appellée piscine admirable, et avoient pu en être les modeles. Ces édifices étoient des quarrés longs, avec des arcs portés sur des piliers. Il y avoit une ouverture pour y apporter les eaux, une autre pour écouler le trop plein, un escalier pour y descendre, une écluse pour les vuider absolument et en ôter le limon. L'eau de toutes ces piscines se rendoit à une naumachie qui étoit au milieu de la ville, et dont

on trouve les vestiges de tout un côté de son élévation. Elle étoit décorée par plusieurs grandes arches et des niches quarrées dans l'épaisseur de chaque pilier. Le tout étoit en *mattoni*, peut-être revêtu. Je trouvai sur les briques les empreintes ordinaires, avec des caracteres que je crus grecs ; mais ils étoient si effacés, qu'il ne me fut pas possible de les transcrire. Quelques autres vestiges que nous trouvâmes dans l'intérieur des maisons voisines, nous donnerent le côté parallele de l'édifice, et par conséquent sa largeur ; mais nous ne pûmes trouver les arrachements des murs qui pouvoient en fixer la longueur. Le bassin est maintenant rempli de terre et planté d'orangers, et la partie des spectateurs est une terrasse de jardin, couverte d'une vigne en treillage. Les rues de la ville moderne, les cours, les maisons, sont par-tout coupées d'arrachements de murs antiques, de conduites d'eau, de pavés en mosaïque. J'en trouvai une dans une rue, d'un genre que je n'avois pas encore vu : c'étoit des cailloux de toutes grandeurs et de toutes couleurs, liés d'un mastic si fort qu'on a pu scier le bloc et en polir la tranche, ce qui a produit un pavé aussi brillant que solide, et qui a la beauté des breches les plus précieuses. Les églises n'ont rien de remarquable, sinon la collection des marbres du pays, qui sont plus nombreux et plus abondants que beaux et brillants par leurs couleurs. Le couvent des dominicains est un grand cloître en colonnes de marbre, dont l'ordre simple contraste à merveille avec les deux montagnes qui le dominent, sur la pointe desquelles sont posés le château de Taormine et le village de la Mola, qui est une principauté. Je trouvai, dans l'église qui est sur la place, plusieurs fragments de marbre, que l'on a découverts en creusant les fondations d'une maison près de ce couvent, avec ces inscriptions grecques :

ΟΔΑΜΟΣ ΤΟΝ ΤΑΙΡΟΜΕΝΙΤΑΝ
ΟΛΥΜΠΙΝ ΟΛΥΜΠΙΟΣ ΜΕΣΤΟΝ
ΝΙΚΑΣΑΝΤΑ ΠΥΘΙΑ ΚΕΛΗΤΙ
ΤΕΛΕΙΟΙ.

Expliquée ainsi dans le pays :

« Populus Taormeni Olympium Olympii filium ple-
« num victorem in pythiis equo veloci perficit ».

Une autre aussi sur du marbre, avec ces mots :

ΤΑΙΟΣ ΚΛΑΥΔΙΟΣ
ΜΑΑΡΚΟΥ ΥΙΟΣ ΜΑΑΡΚΕΛΛΟΣ
Γ.

Caïus Claudius Marci F. Marcellus gymnasiarca ».

On trouve encore près de la porte de Messine une fabrique antique qui sert de maison, et n'a rien de particulier; mais hors de la porte il y a nombre de tombeaux sans autre fabrique, ce qui peut faire croire que ce quartier étoit consacré aux sépultures. Le premier que l'on rencontre est si parfaitement détruit, qu'il est impossible d'en décrire la forme. On trouve cependant deux parties circulaires avec l'incrustation du marbre blanc dont il étoit revêtu ; une autre partie droite, également revêtue en marbre, avec des panneaux et moulures presque insensibles, et deux troncs de colonnes en *mattoni ;* mais tout cela si enterré et si effacé, qu'il ne nous fut pas possible de démêler l'antique d'avec les murs modernes qu'on a élevés sur le même sol pour faire le repos d'une promenade. Tout à côté est un autre grand tombeau ou un petit temple, construit en grosses pierres de taille, posées à sec, et élevées sur trois gradins qui régnoient au pourtour : on en a fait une église.

Ce tombeau avoit sept toises de long, sur quatre toises deux pieds de large. Il seroit difficile de décider si ce monument, d'une belle construction, étoit de fabrique grecque ou romaine. Tout près de là il y en a d'autres qui ne sont pas si magnifiques, élevés aussi sur trois gradins. Leur forme est un quarré de quatorze pieds ; l'extérieur revêtu en stuc, avec un pilastre aux angles ; l'intérieur décoré, à la maniere des Romains, de niches à déposer les cendres, parmi lesquelles il y en a une pour le chef de la famille. Tous ces tombeaux sont habités par des paysans qui y logent avec leurs enfants et leur troupeaux.

Ces monuments sont certainement du temps des Romains, c'est-à-dire postérieurs à César, qui, ayant chassé les habitants de Taormenum, y plaça une colonie romaine. L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps. On sait qu'elle fut considérablement augmentée lorsque Denys, dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade, quatre cents trois ans avant Jésus-Christ, ayant pris et détruit Naxus, les habitants vinrent s'y établir.

La campagne, du côté du midi, est jonchée de fabriques, sans formes à la vérité, mais qui montrent l'ancienne grandeur de la ville et son plan.

Enfin cette superbe ville, détruite comme les autres par les Sarrasins, fortifiée par les Normands, est réduite à trois mille pauvres habitants que trente-six mille francs de gabelles mettent chaque année à la mendicité. Nous en partîmes le surlendemain de notre arrivée, à quatre heures après midi. Nous arrivâmes, à deux milles au dessus, à un môle formé par une lave qui auroit formé un excellent port si elle se fût prolongée dans la forme qu'elle avoit prise. Cette lave terrible, dont l'époque est perdue, se trouve à vingt-cinq milles de la bouche de l'Etna, c'est-à-dire à plus de huit lieues du centre de ce volcan.

A quelque distance de là on trouve le fleuve Cantara, autrefois *Onobla*, sur le bord duquel étoit bâtie la ville de Naxus. Elle fut fondée par les Chalcidiens de l'Eubée, qui aborderent en cette contrée et en chasserent les habitants l'an du monde 3284, sept cents vingt ans avant Jésus-Christ. Elle peut donc être regardée comme la premiere ville grecque de la Sicile, et aussi comme une des plus anciennement et des plus entièrement détruites (*a*). Ce qui auroit pu rester de ses ruines auroit été recouvert de la même lave dont je viens de parler, qui occupe tout le pays, et qui est d'une nature si compacte, que le temps n'a pu encore la dénaturer ni changer sa couleur, qui est presque noire. Nous marchâmes dans les cendres jusqu'à Giari, où nous vînmes coucher. Plus on s'approche de l'Etna, plus le pays devient riche et couvert de productions. La plaine la plus basse est couverte de champs immenses de lin et de chanvre, arrosés par des ruisseaux; ce qui y produit le mauvais air, le premier que nous eussions rencontré. Après cela viennent les vignes, les mûriers et les arbres fruitiers. Tout semble y croître à l'envi; c'est l'image de l'âge d'or; et je me persuadai plus que jamais que pour le bonheur d'un pays il y falloit un volcan. Je commençai à juger de l'élévation de l'Etna par la comparaison que j'en fis avec le Vésuve, qui est moitié moins éloigné de Naples que nous ne l'étions de l'Etna; et cependant celui-ci nous paroissoit déja sur notre tête. Étant aussi près qu'il étoit possible que nous en fussions dans notre route, nous résolûmes d'y monter de ce côté, et de descendre de l'autre, afin de faire moins de chemin, et de

(*a*) Par Denys le Tyran, qui en rasa les maisons et les murailles, et donna son territoire aux Syracusains.

connoître mieux la montagne : nous prîmes donc pour guide, à Giari, celui qui a coutume d'aller chercher la neige pour l'usage de la ville.

LE MONT ETNA.

Nous nous mîmes en route le matin du 11 juin; il étoit tombé de la neige dans la nuit, qui avoit couvert tout le sommet. Quoique nous sussions que cette neige fondroit dans la journée, cela ne nous arrêta point. Nous montâmes pendant trois heures : et nous retrouvâmes dans cette traversée le printemps déja perdu pour la plaine, les plus délicieuses campagnes, des bosquets de bois feuillés, et de la verdure la plus fraîche ; une nature jeune, riante, riche, vivace, et abondante. Les champs élysées et l'enfer des Grecs semblent avoir été imaginés ou copiés d'après l'Etna. Il faut être également poëte et peintre pour le décrire. Les habitations éparses ressemblent à ces paysages de Boucher, où il a entassé sans confusion toutes les richesses de la nature: c'est l'école des peintres du genre aimable comme du genre terrible. Enfin, tout ce que la nature a de grand, tout ce qu'elle a d'aimable, tout ce qu'elle a de terrible, peut se comparer à l'Etna, et l'Etna ne peut se comparer à rien. Nous rafraîchîmes dans un cabaret, où nous fîmes nos provisions pour le soir, et nous nous remîmes en chemin. Après deux heures nous quittâmes la région des vignes : les arbres grandirent, et nous trouvâmes les restes d'une vieille forêt de châtaigniers d'une grosseur monstrueuse, qui atteste la prodigieuse fertilité des cendres volcaniques. Ces colosses, posés presque à crud sur la lave, s'y accrochent en attachant leurs racines tortueuses à ces blocs immobiles, et y restent immuables et éternels comme eux. On est encore plus dans le cas de s'émerveiller quelques

moments après, lorsqu'on arrive au *Centum cavalli*, où les Sept freres, qui est un seul châtaignier vieux comme le monde ; le cœur s'en est ouvert, il n'y reste que la couronne de l'aubier divisée en sept souches déchirées, qui portent encore des branches énormes. J'ai fait à plusieurs reprises le tour de la totalité du tronc, et j'ai toujours trouvé qu'il falloit soixante et seize pas pour arriver à l'endroit d'où on étoit parti, vingt-cinq pas dans un de ses plus grands diametres, et seize dans le plus petit. Le chanoine Recupero m'a dit depuis, que, malgré l'état de vétusté de cet arbre, il n'avoit point encore cessé de grossir, tant la nature du terrain est vivace ; qu'il en avoit déchaussé le tronc à la profondeur de deux pieds, et mesuré anciennement la circonférence ; et que, dans ses dernieres observations, il avoit trouvé de l'accroissement dans la grosseur. J'y ai vu moi-même ce que je n'ai jamais vu à d'autres arbres, de tendres branches sortir du cœur même de la vieille souche, dans la partie opposée à l'aubier, au centre de la partie la plus dure et la moins susceptible de laisser échapper un bouton et circuler la seve. L'ensemble de cet arbre est si monstrueux, qu'il présente plutôt l'aspect d'un bosquet que le produit d'une seule et même végétation. En examinant avec réflexion, on voit que sept souches aussi grosses n'auroient pu être produites si près l'une de l'autre. D'ailleurs les déchirures sont si exactement en opposition les unes aux autres, et tellement tendantes au même centre, qu'il ne peut rester aucun doute que ce ne soit qu'un seul arbre. En calculant le temps qu'il a fallu à cet arbre pour arriver à une telle grosseur, et en y ajoutant celui qu'il a fallu pour le dégrader, et celui depuis lequel on le connoît tel qu'il est à présent, cette production végétale comptera bien des siecles ; et si elle n'ajoute rien aux archives de l'Etna, elle dérange au moins beaucoup celles de la durée connue de

la vie des châtaigniers. Il faut dire aussi que ces colosses sont les productions du concours de bien des circonstances qui leur sont propres, telles que l'exposition, les vents, la région; car plus au bas de la montagne le même arbre devient long et mince, et semble être d'une autre espece. Il faut dire que la nature du châtaignier est telle, que le cœur se durcit, s'ossifie et meurt, et que l'aubier et l'écorce survivent et s'accroissent à une telle force, qu'ils produisent et soutiennent les plus grosses branches sans le secours du tronc; car bien que le branchage de celui-ci ne réponde point à la grosseur de sa souche, cependant il a encore soixante et dix-huit pas de diametre dans sa plus grande extension. On a bâti dans le centre une méchante cabane de sept pas de longueur sur huit de large et autant de hauteur. Si, au lieu de cette cabane, on y eût fabriqué un autel simple dans le genre antique, rien n'auroit été plus auguste, et n'eût plus ressemblé à un temple de druides : la sévérité du site et la vétusté de l'arbre inspirent cette terreur que nous avons de leurs mystérieux sacrifices. On peut dire que cette production nous retrace cette nature gigantesque dont les poëtes nous peignent la taille des Cyclopes qui habitoient l'Etna. Mais si la nature humaine a dégénéré de cette dimension extravagante, la race des habitants de cette montagne s'est encore conservée d'une proportion très grande; et si alors la nature n'accordoit qu'un œil aux Cyclopes, il semble que la race actuelle soit encore plus mal traitée, car presque tous les vieillards y sont aveugles, et les hommes faits ont les paupieres éraillées, rouges et douloureuses. C'est peut-être à l'air volcanisé ou à la cendre volatile et corrosive qui leur déchire perpétuellement les fibres de cet organe délicat, qu'il faut en attribuer la cause. Cette même poussiere s'attache à leur peau, s'y colle par la transpiration, et leur donne à tous la couleur des forge-

rons. Au reste ils ne sont rien moins que sauvages, et ont l'aménité et la gaieté que donne l'abondance. La pluie nous prit à *Centum cavalli*. Nous fûmes obligés d'enfoncer la porte de la cabane, et de nous y loger. Le *siroco* ayant rassemblé tous les nuages de la plaine, en couvrit la montagne et la fit disparoître à nos yeux. Nous espérâmes que la pluie, tombant en abondance, nous rendroit la cime plus pure, la plaine plus dégagée de vapeurs, et que le lendemain, au lever du soleil, nous jouirions pleinement de ce coup-d'œil que nous allions chercher; et nous continuâmes notre route par le mauvais temps. Effectivement, lorsque nous eûmes marché deux heures, le vent changea, et nous vîmes avec joie les masses énormes de nuages tomber de collines en collines jusques bien loin sous nos pieds. Nous avions déja passé la région qui produit les grains et les arbres fruitiers; les châtaigniers disparurent, et céderent le terrain aux chênes, et bientôt ceux-ci aux sapins et aux bouleaux. La montagne se découvroit et se montroit toujours plus grande à mesure que nous en approchions. Nous touchions presque à la neige perpétuelle, qu'elle étoit encore plus haute que n'est le Vésuve depuis le niveau de la mer jusqu'à son sommet. Il n'y avoit plus de vapeur sur notre tête que la colonne de fumée qui sortoit de la terrible bouche, et nous marchions avec courage, lorsque le perfide *siroco* reprit avec plus de violence, et roula de nouveau sur nous des torrents de brouillards. Nous arrivâmes ainsi à tâtons à Cazote, cabane sans portes ni fenêtres, qui ne nous offroit pour chaises et pour lit que des laves aiguës et déchirantes. Nous avions quitté les fleurs et les rossignols, et nous étions retournés à l'hiver. Nous étions mouillés; notre premier soin fut de faire couper un arbre, et de faire un si grand feu, que nous enflammâmes les deux misérables traverses qui soutenoient la couverture de la

plus triste de toutes les habitations. L'eau nous manquoit; nous fûmes obligés de boire de l'eau-de-vie et de manger du fromage, en nous boucanant à la fumée du bois verd. Nous passâmes ainsi la nuit sur nos manteaux, sortant à chaque instant pour consulter les astres, et savoir s'il nous seroit possible de nous mettre en route, espérant toujours pouvoir arriver, au point du jour, à la région glacée. Notre desir et notre impatience nous firent tout braver; et, quoique le temps fût défavorable, nous pensâmes que le matin pourroit le changer: nous nous mîmes en route. Nous fîmes quelques milles à travers des torrents de lave et les débris des sapins renversés, des cendres âpres et tranchantes, des scories noires et ferrugineuses, mêlées seulement de points blancs et vitrifiés; nous montâmes et tournâmes plusieurs *montagnuoles*, plus ou moins anciennes, plus ou moins élevées, mais toujours de la même forme et de la même nature; nous ne rencontrâmes d'êtres vivants que des troupeaux de chevres, aussi sauvages que celles de Polypheme, et condamnées à un éternel hiver.

Les nues ayant de nouveau ramené la nuit, nous fûmes obligés de retourner à notre triste gîte. Nous y attendîmes encore jusqu'à la moitié du jour; mais le temps empirant à chaque instant, nos provisions manquant, nous fûmes obligés de lever le siege de la montagne, que les brouillards s'obstinoient à défendre. Nous remontâmes à cheval par une obscurité si parfaite, que nous avions peine à nous apercevoir et à nous suivre. Nous cheminions au flanc de la montagne, pour nous rendre à *Tre Castagne*. Tout ce que je pus observer pendant trois heures de marche, c'est que le chemin n'étoit pas aussi difficile ni aussi dur que la veille, et que nous foulions des cendres plus ou moins fermes, alternativement rousses, grises, noires, et de couleur de rouille. Nous entendions gronder le tonnerre. Son

bruit fut sourd pour nous, tant que nous fûmes au dessus ou dans l'orage même; mais lorsque, continuant de descendre, nous nous trouvâmes à notre tour pressés par le nuage, nous entendîmes le tonnerre dans son plus grand effet, reproduit par l'écho de chaque vallée qui en prolongeoit la redondance. C'étoit l'effet d'un feu roulant, rehaussé de l'éclat de la bombe. Le brouillard s'étoit changé en grésil, puis en une pluie qui me rappella les pluies de Naples; car, depuis mon départ de cette ville, je n'en avois pas reçu une seule goutte, et j'aurois cru, sans l'Etna, que hors de cette ville il ne pleuvoit point en Italie. Quelques instants après, dans le moment où nous étions le plus mouillés, je découvris la mer et son rivage, où il faisoit le plus beau soleil. J'eus ce désespérant spectacle jusqu'à *Tre Castagne*, où la pluie nous accompagna.

Tre Castagne est un gros village de trois mille ames, bâti sur un très ancien volcan entouré d'autres plus considérables, et preque tous cultivés jusqu'à leur sommité, ou couverts des plus beaux bois de châtaigniers. Nous logeâmes chez les capucins, où, sur la paille et des draps blancs, nous nous remîmes des fatigues de notre malheureuse expédition. Nous partîmes ensuite, en regardant la montagne et calculant les frais de fatigue qu'il faudroit pour recommencer l'opération que nous venions de manquer; car je crois qu'on peut mettre le plaisir de cette curiosité, vu la peine extrême de la satisfaire, au nombre de ces plaisirs qui sont meilleurs à avoir pris qu'à prendre.

CATANE.

Nous descendîmes encore douze milles pour arriver à Catane, que l'on apperçoit de trois milles, située sur le bord de la mer, sur la pente d'un cratere aussi ancien que

le monde, et enveloppée de deux laves qui font frémir du sort qu'elle a éprouvé à plusieurs reprises, et des dangers plus grands encore que cette ville a courus il y a à-peu-près un siecle. Il a fallu l'abondance de son territoire pour donner à ses habitants le courage, ou, pour mieux dire, l'obstination de bâtir et rebâtir dans une situation qui ne reçoit aucun avantage de la mer; qui est sans riviere, sans fortifications, naturellement ouverte à tous les maux de la nature, et toujours menacée des mêmes malheurs qui l'ont déja tant de fois effrayée, endommagée, ou détruite. Elle étoit déja une ville lorsque les Tyriens, attirés par le commerce qu'ils avoient commencé à faire avec les habitants, parvinrent à s'y établir et à en chasser les naturels. Ceux-ci en avoient été déja chassés par les Sicules, peuples venus d'Italie, lorsque les Chalcidiens en dépossédérent les Siciliens, et s'y établirent sept ans après la fondation de Syracuse. Alcibiade dans la suite la surprit, lors de l'expédition des Athéniens en Sicile, et du siege que Nicias fit de Syracuse. L'armée s'étant présentée devant les murs, Alcibiade demanda à entrer seul, et à parler au peuple assemblé au petit théâtre. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'avides d'entendre et de voir cet homme extraordinaire, les gardes quitterent leurs postes pour y accourir, et furent bientôt remplacés par les Athéniens, qui s'emparerent des portes et se rendirent maîtres de la ville. Après le départ des Athéniens, Arcésilas, général des Catanois, la livra à Denys, qui rasa ses murailles, envoya ses habitants à Syracuse, et donna son territoire aux Campaniens. Prise dans la premiere guerre punique par Valérius Messala, l'an de Rome 489 (*a*), et

(*a*) Parmi le butin qu'il y fit, il en emporta une horloge, instrument inconnu jusqu'alors à Rome, qui fut placée sur une colonne auprès de la tribune aux harangues.

devenue colonie romaine, elle suivit dans la suite des siecles le sort de la Sicile, fut dévastée par les Sarrasins, puis par les Normands, plus destructeurs encore. Devenue le partage du comte Roger, il en rétrécit l'enceinte pour la rendre plus forte. Elle fut depuis ravagée par Frédéric II, autre dévastateur de l'Italie. Il y bâtit, aux dépens des monuments grecs, le château qui existe encore, et qui, dans l'année 1669, fut enveloppé d'une lave terrible qui l'éloigna du rivage, en en formant un nouveau bien avant dans la mer. Vingt-quatre années après elle fut renversée par un tremblement de terre, qui écrasa dix-neuf mille des habitants, et la réduisit au seul château que la lave avoit assuré, à quelques murs de la grande église, et à ce qui restoit des fabriques antiques, dont les bases solides n'avoient pu être dérangées, et qui conservoient trop peu d'élévation pour pouvoir être renversées. Les habitants, de retour, se logerent quelques années dans de méchantes cabanes, jusqu'à ce que, dans ce siecle-ci, elle fut définitivement rebâtie comme on la voit à présent, sur un plan régulier, avec des rues droites, longues et larges, mais disposées de maniere qu'au milieu du jour cette ville brûlante est sans ombre et presque impraticable. On a à regretter que les grandes dépenses de ses riches habitants n'aient pas été dirigées avec plus de goût; car si, au lieu des vastes palais et des grandes églises d'une architecture fatiguée et contournée, on y eût bâti d'un genre noble et simple, Catane eût été une des plus magnifiques villes du royaume de Naples. La place du marché n'est pas cependant sans mérite; c'est un quarré coupé aux angles, décoré d'arcs portés sur des colonnes de marbre. La grande place possede deux fragments antiques, fort heureusement grouppés : c'est un morceau d'obélisque de granit d'Égypte, avec des caracteres. On l'a élevé sur le dos d'un éléphant de lave, symbole antique de Catane. Je crois

ce morceau du moyen âge. Il a été établi à l'imitation de la fontaine qui est à Rome, vis-à-vis la Minerve, sur le dessin du cavalier Bernin, qui en avoit, dit-on, trouvé le modele sur une médaille antique. On n'a pas fait un aussi bel usage d'un grand nombre de colonnes superbes qui ont été prises au théâtre antique, et que l'on a adaptées à la façade de la principale église, bâtie d'abord par Roger, et rétablie sur les mêmes ruines depuis le tremblement de terre. Je trouvai contre le mur, dans une des sacristies, un grand tableau fait dans le temps, représentant avec exactitude le chemin de la lave de 1669, avec la vue de la ville telle qu'elle étoit alors.

C'est sous cette église, et devant son portail, qu'étoient les thermes de la ville antique. Le prince de Biscaris, le seigneur le plus noblement honnête, eut la bonté de me faire voir cette excavation qu'il a fait faire à ses frais, ainsi que celle de l'amphithéâtre, qui, avec une dépense d'autant plus louable qu'elle trouvoit moins d'admirateurs, a courageusement rendu à la Catane moderne la gloire de son ancienne splendeur. Une étude réfléchie et de savantes dissertations lui ont fourni les moyens de rendre à la lumiere et aux yeux de l'entendement tout ce qui reste encore dans la nuit des atterrissements et de la destruction. Ce prince respectable, qu'on peut vanter sans amour-propre, puisqu'il suffit d'approcher de lui pour avoir à s'en louer, nous accorda ses bontés avec une complaisance et une patience inaltérables. Il satisfit à nos questions comme si c'eût été l'obliger que d'écouter ses instructions. Ce qu'il a fait excaver des thermes, quoique considérable, n'est qu'une petite partie de ce grand édifice, et consiste dans une galerie extérieure, deux portes d'entrée, un péristyle intérieur qui distribuoit peut-être dans des appartements de bains, et qui est composé de portiques portés sur des piliers avec des

voûtes à plein cintre, enduites d'un stuc composé de cendres de lave, sur lesquelles étoient modelées des figures posant sur des rainceaux d'arabesques. On voit encore la maniere dont le travail étoit fait, comment les figures étoient tracées sur l'enduit avant d'y ajouter le relief, et comment les premieres masses étoient posées en grosses matieres pareilles au premier enduit, avant de recevoir la couverte sur laquelle on perfectionnoit l'ouvrage. Il est difficile de juger de la noblesse et de l'élégance de cette fabrique, l'eau, qui s'échappe sans doute des anciens conduits, ayant empêché de fouiller jusqu'à son ancien sol. On voit, dans l'épaisseur des murs d'anciens aqueducs, une décharge des eaux de la partie supérieure; dans celle-ci, les chambranles et les couvertes de pierres auxquelles étoient attachées les portes. L'eau de ces thermes sert encore à faire tourner deux moulins. Les fondations de l'église, et celles des maisons particulieres, ont arrêté les recherches du prince. Il eut la bonté de nous conduire de là aux fouilles de l'amphithéâtre, qui sont bien plus considérables, et font voir combien ce monument étoit immense, et le soin avec lequel il avoit été fait : sa destruction est attribuée aux princes normands. Ce que l'on voit aujourd'hui n'est plus qu'un squelette, dont on a ôté jusqu'aux *mattoni*, et dont on n'a laissé que les grosses masses en lave que l'on n'a pu enlever, et la construction en moellon de même matiere, que l'on n'a pas jugée en valoir la peine. Ces débris consistent en de gros pilastres quarrés, dont une corniche qui en fait le chapiteau, composé régulièrement de quatre grosses pierres égales de lave, portoit les arcs qui formoient la galerie extérieure : une seconde galerie, sur laquelle étoit portée la rampe des gradins, distribuoit, par des escaliers, dans les corridors supérieurs et dans les vomitoires. Une rue basse isoloit cet édifice du terrain élevé de la montagne

qui l'avoisinoit; et un tremblement de terre l'ayant apparemment ébranlé, comme on croit le remarquer au dérangement de assises des pierres, on avoit adapté aux pilastres des piliers de maçonnerie qui coupoient la saillie de la corniche, et portoient des arcs qui alloient, en traversant la rue, poser sur le mur de revêtissement fait contre la montagne. Il y a lieu de croire qu'en même temps on s'étoit servi de ces arcs-boutants pour communiquer de la rue haute aux couloirs supérieurs de l'édifice. On y trouve encore, comme à Nismes, les pierres percées aux endroits où passoit la charpente qui portoit les toiles dont on couvroit l'amphithéâtre. La construction n'en est pas à pierres seches; mais la lave grossiere et spongieuse est liée par un ciment qui est demeuré aussi dur et aussi indestructible qu'elle. Ce monument dépouillé, qui se trouvoit engagé dans les murs de la ville barbare, n'étoit plus qu'un objet hideux que l'on avoit fait disparoître en l'ensevelissant sous un monceau de décombres; ce n'est qu'en nivelant, lors de la derniere construction, qu'on en a découvert les ruines. On en trouve encore la trace sur le sol de la place publique, dans l'arrachement d'un mur circulaire qui portoit la voûte de la plus basse des galeries intérieures, de sorte que le sol actuel de la place n'est plus qu'à la hauteur de cinq gradins du niveau de l'arene. Les mêmes inconvénients qui ont arrêté les déblaiements des thermes ont mis des bornes à la curiosité et aux généreuses recherches du prince. Il nous conduisit de là au théâtre, plus maltraité encore, parcequ'il étoit plus maltraitable par les richesses immenses qu'il renfermoit. Ce qui en reste, et que le prince a fait aussi fouiller, prouve qu'il étoit grand comme celui de Taormine, de la même forme, et revêtu avec une magnificence inimaginable pour notre pays et pour notre temps. Quelques gradins conservés par hasard, et un corridor qui prend depuis l'entrée

qui étoit parallele et attenante à la scene jusques et plus loin que la moitié de la circonférence, donnent la proportion juste de sa grandeur, et la forme des maisons bâties sur les murs de la galerie supérieure donne encore l'aspect de son intérieur et de la courbe de sa portion de cercle. Les gradins, de deux pieds de foulée, avoient, outre les vomitoires qui les coupoient verticalement, des repos en trottoirs, d'espace en espace, le tout revêtu de marbre blanc de deux pouces d'épaisseur. La scene, dont il n'existe plus rien, étoit décorée de grandes colonnes de granit qui sont maintenant à la façade de la grande église, portées sur des piédestaux d'un seul morceau de marbre blanc : on en voit un dans la cour du prince. La cour du *museum* du même prince est encore remplie de divers fragments en marbre des chapiteaux, bases, frises et corniches de ce théâtre, et toute la ville jonchée de fûts de colonnes de granit de moyenne grandeur, qui soutenoient la galerie supérieure de ce magnifique édifice.

Attenant à ce grand théâtre, il y en avoit un autre qui y communiquoit par un escalier, et qui servoit ou pour les répétitions, ou pour jouer à couvert ; ou plutôt c'étoit un lieu propre à faire de la musique, comme sont chez nous les salles de concert. On a trouvé la même chose à Pompéia. Mais l'un est encore sous la cendre, et celui-ci trop embarrassé pour juger parfaitement de la forme intérieure de cette espece d'édifice. Tout près de là est une chapelle en rotonde : c'est aussi un édifice antique, et qui probablement appartenoit à des thermes. Le *forum* lui étoit attenant, ainsi que les prisons, dont il ne reste rien ; mais elles avoient été reconnues avant la derniere réédification de la ville, à peine maintenant achevée.

Au couvent des bénédictins étoient des thermes magnifiques, revêtus en marbre, décorés de figures, et pavés en

mosaïque. Il en existe des fragments considérables dans le palais du prince. Un morceau de cette mosaïque, qui étoit à une des portes avec une inscription latine, fait croire que cette construction étoit romaine. Un autre en compartiment de marbre de Grece sert de pavé au cabinet de jour de la princesse.

La différence du style de ces deux morceaux me fit soupçonner qu'ils n'étoient pas du même temps: je fis part de mes soupçons au prince, qui me dit qu'il avoit remarqué dans la construction, lors de la fouille, des revêtissements qui en recouvroient d'autres dans de certains endroits, ce qui annonçoit une restauration. Cette mosaïque avec cette inscription latine en lettres mal formées, ainsi que deux autres fragments que j'ai vus au *museum* des moines, représente par de mauvaises figures les mois de l'année; et le nom du mois qui est écrit semble prouver que cette restauration est du temps du bas-empire. Ce jugement ne peut malheureusement plus être mis en preuve, parcequ'on a été obligé de recouvrir ces vestiges à mesure qu'on en faisoit les fouilles pour achever d'exécuter le plan de cet immense couvent. On a perdu à cela un nymphée, dont il ne reste que le plan dont le prince est possesseur. Tout près de ce couvent et des murs de la ville antique, on a trouvé les fragments d'un fameux temple de Cérès, un nymphée, le gymnase, et une naumachie qui étoit près du château, dont on voyoit des vestiges avant que la lave de 1669 les eût couverts, et dont on trouve encore dans la même lave deux arcades de l'aqueduc.

Tant d'édifices publics de tous les genres, rapprochés dans un si petit espace, en laissoient très peu aux maisons particulieres; ce qui peut faire conclure que cette ville a été décorée à plusieurs temps, ou, comme je l'ai déja pu remarquer à Pompéia, que les maisons particulieres étoient

infiniment petites en comparaison des édifices publics, ou que l'ancienne Catane étoit plus décorée que grande, et par conséquent beaucoup plus riche que peuplée. Elle tient encore un peu de tout cela; car quoiqu'on en fasse monter la population actuelle à soixante mille personnes, on ne trouve dans les rues que couvents, églises et palais, séparés par quelques maisons particulieres.

La situation bien reconnue de tous les édifices antiques me fit naître l'envie d'en assurer les espaces en les marquant sur la carte moderne, et les tirant de dessous les maisons qui les couvrent : de cette opération il en résulta la possibilité de rétablir une carte antique.

Il est difficile d'assigner l'époque de cette splendeur de Catane. Seroit-ce depuis l'arrivée des Grecs jusqu'au temps d'Hiéron Ier, frere de Gélon, qui en chassa les habitants, et qui, les ayant remplacés par des Péloponnésiens et des Syracusains, la fit appeller *Etna*, et se glorifia d'en être le fondateur? Elle portoit encore ce nom lorsqu'ayant donné du secours aux révoltés de Syracuse, Denys, pour s'en venger, rasa ses murailles, et donna de nouveau son territoire aux Campaniens. Puis après la mort de ce tyran, les habitants de Catane, ayant chassé à leur tour les Campaniens, rendirent à la ville son ancien nom. C'est cette mutation, et les médailles frappées dans ces divers temps, qui ont fait croire qu'Hiéron, ou Denys, avoit bâti une ville d'Etna qui a été placée au hasard dans toutes les géographies, sans cependant qu'on ait jamais pu savoir sa véritable situation, ni qu'on ait trouvé aucuns vestiges qui aient pu faire soupçonner son existence. Seroit-ce pendant la longue paix dont jouit la Sicile sous le regne d'Hiéron II, ou après la quatrieme guerre punique, lorsque les Romains, ayant détruit les destructeurs de cette isle, en resterent les tranquilles possesseurs? La grande quantité

d'inscriptions latines trouvées dans les différents édifices, les thermes, l'amphithéâtre, le gymnase et la naumachie, dont l'usage n'étoit connu que des Romains, pourroient faire pencher pour cette derniere époque, dont l'espace se prolonge jusqu'aux incursions des barbares, qui commencerent par casser les statues, piller les bronzes, et fondre les métaux pour les emporter. Ensuite les Normands, qui, barbarement catholiques, dépouillerent pieusement les beaux temples des marbres qui les revêtoient, pour en édifier de vilaines églises, la ruine de leurs édifices dans les guerres occasionnées par la dispute de ce beau pays et par les prétentions de tous les princes de l'Europe, les forteresses faites à la hâte de ces débris déja dénaturés, enfin la retaille tant répétée de ces beaux revêtissements et de ces belles masses en marbre qui sont maintenant réduites à si peu de chose, sont autant de causes qui auroient rendu problématiques ces antiques magnificences quoique décrites par l'histoire, si, dans le bouleversement total, le désordre même n'en eût pas sauvé quelques échantillons en les enfouissant, et si le goût des arts perpétué dans de certains individus ne déroboit pas chaque jour ces précieux fragments aux injures du temps et de l'ignorance. Voilà l'obligation que Catane a au prince de Biscaris, qui a non seulement fait découvrir tout ce qu'il étoit possible des anciens monuments, mais qui a rassemblé avec autant de goût que de magnificence une collection ou *museum* que j'ai mis trois jours à voir, et qu'il faudroit un volume pour décrire. Il y a rassemblé tout ce que Catane et la Sicile produisent de plus curieux en antiquités, comme vestiges d'architecture, ornements de mosaïque, matériaux à bâtir à la maniere des Romains et des Grecs; sculptures, dont un seul torse colossal, trouvé à Catane, peut être mis à côté de tout ce que l'on connoît de plus beau; une collection de vases en terre cuite, la plus précieuse qui existe par le nom-

bre, et par les formes et la pureté des figures qui y sont représentées; une autre de bronzes; l'histoire naturelle des productions marines, comme plantes, coquillages et poissons, et des productions de la terre, comme minéraux, végétaux, matieres volcaniques, marbres, pierres précieuses, et animaux : le tout arrangé dans un ordre qui montre à la fois la science, le soin et le goût. On voit aussi une suite d'armes, armures, et costumes singuliers. Le prince a fait dessiner presque tout cela, avec le projet de le faire graver, en y joignant une histoire de la Sicile. Cet ouvrage, aussi savant que curieux, est attendu avec d'autant plus d'impatience, que personne n'est plus en état que lui de faire parfaitement connoître ce royaume intéressant. Malgré le projet très avancé du prince, son excessive complaisance nous a laissés copier nombre de choses dont tout autre qu'une ame aussi noble que la sienne nous auroit envié jusqu'à la vue.

Nous dessinâmes aussi au *museum* des bénédictins, dont le vaisseau est magnifique, mais dont il faut débrouiller les beautés avant de pouvoir les décrire. On y trouve, à travers nombre d'inutilités, des ustensiles en bronze, de la beauté et de la pureté de ceux du cabinet de Portici; des vases de terre de très belle forme, ainsi que des lampes très curieuses. L'histoire naturelle, encore mal en ordre, offre aussi des morceaux précieux. Enfin l'on reconnoît à tout moment, dans cette collection comme dans toutes celles des moines, cet instinct de la fourmi qui ramasse et entasse sans choix et avec la même ardeur le grain de bled et le morceau de bois inutile : instinct heureux, qui a commencé les premiers cabinets, et nous a conservé les trésors de l'antiquité dans tous les genres.

Il faut entendre dans cet immense couvent l'orgue, l'un des plus beaux qui existent, et qui vient d'être fabriqué par un prêtre napolitain du plus grand mérite dans

ce genre. Tous les jeux et tous les instruments à anche et à corde y sont imités jusqu'à l'illusion. L'un des jeux rend l'écho d'une maniere si aérienne, que l'on suit le son dans les lointains, et qu'il se perd dans l'espace.

Cet ingénieux prêtre a fait des clavecins qui ne lui font pas moins d'honneur; l'un, entre autres, dont les sautereaux viennent marteler la corde avec tant de vivacité, qu'ils lui font rendre un son aussi fort, aussi brillant, que le pincement de la plume, sans en avoir le glapissement, et laissent au musicien la facilité du *forte* ou *piano*, par le plus ou moins de force à battre sur la touche. Ce clavecin est susceptible de plusieurs jeux, et particulièrement de celui de la harpe qui est parfait; il a encore l'avantage, en fatiguant moins la corde, de ne lui faire presque jamais perdre son accord. Une invention non moins heureuse, c'est, par l'augmentation ou la soustraction d'une hausse, de pouvoir baisser ou hausser le ton de tout le diapason à la fois, et ôter ainsi l'inconvénient qu'a cet instrument de contraindre les voix à chanter à son ton.

Je vis ensuite le jardin, que l'on peut dire bâti sur la lave. Les allées en sont pavées en mosaïque de briques émaillées, et les plates-bandes bordées en pierres de taille. Ce genre de jardin ressemble assez à des plateaux de dessert, et étale plus de magnificence qu'il ne donne d'agrément. On voit au bout de ce jardin le chemin de la lave de 1669, qui, après avoir comblé un marais qui bordoit les murailles de la ville, fit, par la pression de son poids, une ouverture par laquelle il en entra assez pour renverser trois cents maisons et enterrer une partie de la construction de l'ancien couvent.

Pendant que nous attendions que l'Etna se découvrît, je fis une petite excursion du côté d'Iaci, au port où Homere fait aborder Ulysse, et qui porte encore le nom de

Porto d'Ulisse. Homere avoit choisi un bien vilain endroit pour faire arriver son héros, ou bien la lave dont il est enveloppé a bien changé sa forme. Virgile a été plus heureux dans la description qu'il a faite du débarquement d'Énée à la côte des Cyclopes. Il semble qu'il l'ait décrit d'après nature, et ce passage de son poëme est le tableau des *scogli d'Iaci*, près le château d'Iaci. Ces écueils, qui ont cent pieds d'élévation au dessus de la mer, et qui en ont peut-être autant d'escarpement sous son niveau, sont des laves dans toute leur hauteur. Il est aussi impossible d'expliquer que de concevoir comment ces masses se sont isolées et ont laissé entre elles des gouffres d'une profondeur qui en fait paroître l'eau noire comme de l'encre, quoiqu'elle soit plus limpide là que je ne l'ai vue ailleurs. Il faisoit un calme parfait, et nous fîmes le tour de chacun de ces écueils. Le principal est traversé horizontalement d'une lave grise qui est venue recouvrir la noire dont les autres sont formées. Il y a lieu de croire que cette énorme lave est sortie d'un volcan dont on reconnoît le cratere sur le bord de la mer. Mais quelle cause peut-on imaginer avoir pu l'isoler, à moins que quelques secousses épouvantables n'aient fait ébouler le fond sablonneux sur lequel cette masse avoit coulé, ne l'aient séparée de la rive, et n'en aient formé ces écueils. Leurs tranches irrégulieres pourroient venir à l'appui de cette opinion. Dans une de ces isles il y a une couche gercée verticalement et parallèlement, comme on nous décrit la chaussée des Géants en Islande. Nous trouvâmes, au-dessus de la principale, des ruines de construction, une conserve d'eau et une grotte, qui sont probablement les restes d'un château bâti, comme celui d'Iaci, sur un rocher de même matiere.

Nous revînmes à Catane. Le temps s'étoit éclairci ; la montagne s'étoit découverte. Le chanoine Recupero, mon

conseil et mon guide, me dit que le moment étoit arrivé de recommencer mon voyage.

ETNA.

Je sortis donc de Catane le 22 juin à huit heures du matin. Un vent de nord-est très foible laissoit s'élever du cratere de la montagne une fumée transparente qui se découpoit sur le ciel, et, en s'ondulant comme une flamme de vaisseau, alloit disparoître dans l'espace à plus de vingt lieues en mer. Nous marchions pleins de courage et d'espoir. Cependant à peine avions-nous fait six milles, qu'il se forma perpendiculairement au cratere un petit nuage. Ce point immobile commença à m'inquiéter. Nous arrivâmes à Nicolosi, village considérable pour la population, mais qui me parut malheureux avec l'aspect triste que portent toujours les constructions en lave. Ce fut là que nous prîmes Blasi, ce fameux cicéron de l'Etna que le chanoine m'avoit recommandé, et que l'on connoît sous la dénomination du Cyclope. Le pays que nous parcourûmes de Catane à Nicolosi, qui a douze milles d'espace, ne me parut ni aussi beau ni aussi fertile que celui que j'avois trouvé dans la même région de la montagne en partant de Giari. Ce n'est plus cette richesse, cette abondance de l'âge d'or, qui couvre de fleurs et de fruits ces antiques désastres. Ici, trop nouveaux encore, on voit à découvert les funestes effets du volcan. Ce n'est presque par-tout que laves, scories, cendres, destructions, renversements, et quelques terrasses où la fertilité fait voir encore de quel prix étoit le terrain qu'elles ont couvert. C'est à un mille au delà de Nicolosi qu'on trouve la montagne appellée *Monte-Rosso*, d'où est sortie la lave de 1669, qui arriva jusqu'à Catane et en fit la circonvallation. Ce volcan s'est ouvert fort près d'un

autre très ancien qui a la même élévation, et qui est maintenant couvert de végétations. Le *Monte-Rosso*, bien qu'il ait plus d'un siecle, semble avoir cessé d'hier son éruption. Son cratere est encore de la couleur du ciment, et tous ses environs couverts d'une cendre si cuite, qu'elle en est presque vitrifiée, et si abondante, qu'un espace de deux milles de diametre que ce volcan a couvert de cette cendre est resté jusqu'à présent sans la moindre végétation; de sorte que cette traversée donne l'image de l'idée effrayante que l'on a des déserts sablonneux de l'Arabie. La couleur triste de cette cendre grise, et les formes amollies et rondes de toutes les sinuosités du terrain, présentent à l'œil un accord de ton si tranquille, que le moindre objet s'y découpe, et que d'un demi-mille on y apperçoit un papillon. Après Nicolosi on trouve un hospice appellé *S. Nicolo dell' Arena*, jadis une infirmerie ou lieu de plaisance où venoient se rétablir les moines malades du couvent des bénédictins. Plus au couchant et plus haut encore que cet hospice, les Normands leur avoient donné un désert où ils avoient établi d'abord leur premiere habitation; le feu de l'Etna les en chassa, ils se réfugierent à l'hospice actuel. D'autres désastres les contraignirent à abandonner cette seconde retraite: ils vinrent alors bâtir un grand couvent au milieu de Catane, qui, détruit encore par le dernier tremblement de terre qui ruina cette ville, les obligea à bâtir le couvent qui existe. Et enfin, de désastres en désastres, ils sont réduits à habiter un palais immense qui seroit un monument respectable si le goût présidoit quelquefois au choix que les moines font des artistes qu'ils emploient. Au reste nous trouvâmes à *S. Nicolo dell' Arena* toute la frugalité des antiques cénobites, c'est-à-dire quatre œufs pour huit que nous étions. Nous en partîmes à quatre heures après midi. Le vent avoit changé du côté

du couchant, l'atmosphere s'étoit épaissie; notre nuage, qui sembloit s'enfler de la fumée de l'Etna, étoit devenu très grand, avec la forme concave d'un bouclier qui couvroit tout le sommet de la montagne.

Je commençois déja à m'attrister. Nous traversâmes la forêt qui sert de cordon à la montagne, et qui semble une ligne de démarcation d'une région à une autre. Je ne trouvai plus ici ces châtaigniers que j'avois vus de l'autre côté; mais de gros chênes tortueux et des frênes remplaçoient les bouleaux et les sapins. Diverses laves ont renversé cette forêt en nombre d'endroits. C'est là plus qu'ailleurs qu'on peut juger des caprices de la marche de ces torrents de feu : dans des endroits ils ont renversé des arbres monstrueux, et en ont ménagé de fort petits en les isolant sans les toucher; dans d'autres endroits ils ont enflammé un arbre à cinquante pas, et tout à côté en ont conservé un autre en frôlant son écorce. Ces phénomenes peuvent s'expliquer par la nature de la lave, qui, dès qu'elle s'éloigne de la bouche du volcan, se charge de scories, espece de bitume qui, d'une nature plus légere, surnage, se boursouffle d'air, se refroidit, se brise par le mouvement de la liqueur du dessous qui continue à couler et à charrier avec bruit cette écorce refroidie qui s'amoncele dans des endroits et change la direction du courant, ou qui, versée de côté, avoisine les arbres ou les maisons sans les enflammer, comme auroit fait la vraie matiere de la lave, qui, plus lourde, plus fluide, et conservant un degré de chaleur extrême, se creuse un lit, et va quelquefois porter l'incendie bien avant de manifester sa présence.

Après avoir traversé la hauteur de la forêt, qui est de sept milles, nous arrivâmes à la grotte des chevres, formée de la croûte d'une soufflure de scories. Il ne faut pas que l'imagination s'échauffe et en fasse l'antre de Poly-

phême ; car elle ne ressemble pas plus à cela que notre conducteur ne ressemble à un Cyclope. Rien n'est si chétif que cette retraite ; à peine peut elle contenir six personnes. Elle est si basse, qu'on ne peut s'y tenir debout.

Le vent étoit devenu fort, et fraîchit encore au soleil couchant. Malgré l'humeur qu'il donnoit à notre cicéron, je n'en sentois pas la conséquence ; et tout enchantés de voir qu'il emportoit les nuages, nous soupâmes très gaiement, et attendîmes avec impatience l'heure de notre départ à côté du brasier et dans la fumée d'un grand feu que nous avions allumé des arbres que nous avions abattus. Nous pressions notre conducteur, qui nous fit mettre de nouveau en route à onze heures du soir, et une heure trop tôt. Le vent devenoit toujours plus fort, et ne nous permit pas long-temps de marcher avec nos flambeaux : nous nous trouvâmes alors dans la nuit la plus obscure, obligés de nous suivre de fort près, et de nous appeller aussitôt que le sentier devenoit tortueux. L'un de nous laissa tomber son manteau qu'il nous fut impossible de retrouver : un autre pensa perdre son cheval pour en être descendu un instant. Voilà comme nous gravîmes huit milles de chemin, qui, à la vérité, n'est ni dur ni raboteux, mais rempli de sinuosités, et coupé de ravins périlleux que notre conducteur nous faisoit éviter d'une maniere miraculeuse. Nous avions déja passé plusieurs bancs de neiges éternelles, et le froid étoit très vif lorsque nous arrivâmes à la plate-forme, ce terrible cratere antique qui a trois milles de diametre. C'est dans ce diametre qu'il s'est formé trois montagnes ou volcans, et c'est de la bouche de celui du milieu, plus élevé que les autres, que s'exhalent perpétuellement les vapeurs de ce feu éternel. Je n'oublierai de ma vie l'impression que me fit éprouver l'approche de ce lieu imposant, qui semble proscrit pour

les humains, et absolument dévoué aux divinités infernales. Là tout est étranger à la nature : nulle végétation; nul mouvement d'aucun être vivant n'y trouble le silence effrayant de la nuit; tout est mort, ou plutôt rien encore n'a commencé de vivre; rien n'y est combiné, c'est le chaos des éléments. Un air éthéré qui presse, étonne l'existence, et en fait connoître une qui avertit l'homme qu'il est hors de la région où ses organes l'enchaînent. On sent l'impression de sa témérité; on croit entrer dans le laboratoire de la nature pour lui dérober ses secrets; on éprouve le frémissement de l'attentat tout en s'enorgueillissant de son courage. Cette plaine enfin me parut un sanctuaire, et la lueur qui nous servoit de fanal, le feu principe, qui, plus ancien que le monde, lui a donné le mouvement. Les vapeurs enflammées qui étoient lancées du cratere étoient la seule lueur qui éclairoit d'une maniere mystérieuse cet immense espace. Lorsque nous fûmes au milieu de la plate-forme, le feu se changea en un torrent de fumée. La lune, se levant alors, colora ce lieu, et en changea l'aspect d'une maniere absolument différente, mais non moins terrible; il nous sembla préparé pour les mysteres ténébreux d'Hécate. Le jour étoit encore trop loin; nos chevaux, qui entroient dans la cendre jusqu'à mi-jambe, ne pouvoient plus ni marcher ni respirer; le froid augmentoit toujours. Nous nous arrêtâmes contre une grosse pierre de lave, seul objet saillant qui paroissoit sur cette plaine. Nous allâmes nous abriter contre elle en nous enterrant dans le sable et nous entassant pour nous échauffer: nous bûmes de l'eau-de-vie dont l'effet fut de nous endormir; ce qui auroit pu nous devenir funeste, si on nous eût laissés faire. Après une heure de repos, nous nous remîmes en route : le crépuscule argenté nous annonçoit le jour; l'obscurité

n'existoit plus pour nous, que toute la terre étoit encore dans l'ombre. Nous avions quitté nos chevaux ; le vent plus fort encore étoit devenu un ouragan. Arrivés au pied de la derniere montagne, notre Cyclope nous avertit que l'entreprise de la monter seroit inutile : mais je voulois voir, et je gravissois déja lorsqu'il cherchoit encore à nous en empêcher. Nous avions tous le même courage, et il fallut bien que notre guide nous suivît tout en marmottant des observations que nous n'entendions pas, et que nous ne voulions pas écouter. Autant le reste de la montagne est aisé à monter, autant cette partie est difficile et presque impraticable. Ce n'est qu'un monceau de scories lancées du cratere, calcinées au point qu'elles sont sans poids, qu'elles s'enfoncent, s'éboulent sous les pieds, les déchirent de leurs angles tranchants, et laissent à peine gagner quelques pouces en s'aidant de ses mains pour éviter de tomber et de se blesser dans la chûte. Nous n'avions pas ce seul obstacle à combattre, un sable volatil déchire les paupieres. Mêlé dans la fumée, il est lancé par le vent et porté souvent en Calabre ; et même, dans de grandes éruptions, on en a vu tomber à Malte. La fumée, qui augmentoit toujours, commençoit aussi à nous oppresser. A trois cents toises du sommet elle nous arrêta tout court, et pensa nous suffoquer : nous fûmes obligés de nous jetter à terre, et de redescendre ensuite bien vîte cinquante toises dans un endroit où, nous étant arrêtés, nous respirâmes quelques moments. Nous tentâmes une seconde épreuve en tournant la montagne pour arriver à la crête, du côté du vent. Mais en prenant à peine le revers, nous trouvâmes le vent si fort que le poids de notre corps ne lui offroit plus assez d'opposition : nous ne pouvions lever une jambe sans être menacés d'être renversés et précipités. Le soleil alloit se lever, et nous allions per-

dre l'objet de notre curiosité en luttant en vain contre un obstacle insurmontable. Nous revînmes donc sous le vent; et malgré l'abri et la fumée chaude qui nous couvroit, nous tremblions de froid, et nous étions abymés d'une fumée sulfureuse et puante. Ce fut à travers cette vapeur épaisse que nous vîmes assez mal lever le soleil, sans distinguer aucun objet de ce côté; mais lorsqu'il fut à quelque élévation, nous découvrîmes très bien du côté du couchant l'ombre portée de l'Etna qui tenoit encore toute cette partie de la Sicile dans l'obscurité. Le soleil en s'élevant rapprochoit l'ombre, et nous découvroit par degrés une étendue de vue que l'Etna seul dans le monde peut donner par son excessive élévation et par sa position isolée, les autres montagnes de cette élévation étant toujours attachées à une longue chaîne, et leur vue offusquée par des secondaires qui les entourent et en cachent la base jusqu'au-delà de la portée de la vue. Les rives de l'isle ne semblent en tout que la base de la montagne. Nous crûmes voir Malte, que nous ne distinguâmes que parceque nous savions où elle étoit; mais nous vîmes très distinctement depuis les montagnes de Palerme jusqu'à Iaci, c'est-à-dire le mont Éryx, Trapani, toute la côte du midi et la mer à un très grand éloignement, le cap Pachyn, Syracuse, Augusta, le lac de Lentini, la riche plaine de Léontium, et le sommet des montagnes qui ressemblent à des ondulations. Du côté de l'Adriatique nous vîmes une étendue de mer immense, mais aucun objet distinct, et rien de l'Italie ni des isles de Lipari que la fumée nous cachoit. Malgré notre envie de dessiner, nos organes s'y refuserent, et je crois qu'en tout temps cela est au-dessus de la force humaine. Cependant il seroit bien intéressant de pouvoir peindre ce lointain qui n'a point de bornes, et ce rapprochement de tant d'objets; la vue à vol d'oiseau

de cette innombrable quantité de volcans qui ressemblent à de petites buttes d'une forme variée, plus ou moins chargées de productions à proportion de l'ancienneté de leur éruption; ces laves immenses qui du sommet ont coulé jusqu'à la mer, et dont la forme congelée ressemble encore à des torrents.

D'objets en objets nos regards se porterent sur nous, et nous fûmes effrayés de la décomposition de nos figures, tant nous étions tous méconnoissables. Nous redescendîmes avec autant de difficultés que de périls cette derniere montée, bien convaincus qu'il y a peu de personnes qui la tentent; ce qui nous fut confirmé par le Cyclope, qui étoit aussi fatigué que nous, et qui nous dit qu'on avoit coutume de rester à la tour du philosophe, que nous n'avions pu voir à cause de la nuit, et où nos chevaux étoient allés nous attendre. Cette fameuse tour, l'objet des dissertations de tant de monde, que la tradition vulgaire attribue à Empédocle, qui, voulant analyser ce grand phénomene, s'étoit bâti là un observatoire, n'est maintenant qu'un morceau de fabrique informe, que les sables mouvants de la plateforme couvrent et découvrent alternativement et par tourbillon. Lorsque nous la vîmes, elle étoit à deux pieds au-dessus du sol: mais ce qui étoit apparent étoit si morcelé, qu'il nous fut impossible de rien trouver de son plan. Tout ce que nous pûmes découvrir, c'est que sa forme extérieure étoit quarrée, et que l'intérieure étoit ovale. Tout cela ne pouvoit pas donner de grands éclaircissements sur ce que pouvoit avoir été cet édifice. Les uns croient que c'étoit une tour de garde; mais cette idée n'est pas recevable, puisque de toute l'année elle n'eût été habitable que trois mois, que de ces trois mois on n'eût été dans le cas d'y faire appercevoir des signaux que quinze jours au plus, et enfin que l'habitation eût été presque toujours impratica-

ble à cause du froid et de la difficulté d'y transporter des provisions et d'y entretenir du feu. Si c'étoit un tombeau, la fantaisie eût été étrange. Ce qui paroît plus naturel, c'est que ce fut un observatoire à pouvoir, à l'abri, poser quelques instruments. Nous observâmes que la fabrique étoit à la maniere romaine, c'est-à-dire construite alternativement d'un lit de *mattoni* et d'un autre en moellon; qu'elle étoit revêtue de marbre blanc, dont nous trouvâmes et prîmes quelques morceaux (*a*).

Cette magnificence si peu utile aux arts, et si peu du goût d'un philosophe, le souvenir du voyage de l'empereur Adrien, qui au retour de l'Égypte voulut voir lever le soleil sur l'Etna, me firent penser que ce fut peut-être pour lui qu'on éleva cet hospice. Rien ne se refuse à cette idée. En 877 de Rome, 123 de Jésus-Christ, du temps de cet empereur, le cratere n'étoit peut-être qu'à cette hauteur, quoiqu'il faille marcher maintenant un mille et demi de plus pour y arriver, et qu'il ait cent toises de plus d'élévation. Nous nous déterminâmes à quitter ce tombeau du redoutable Encelade, et remontâmes nos chevaux qui trembloient de tous leurs membres. Nous traversâmes tout le pays que nous avions parcouru dans l'obscurité, qui n'est que cendres et laves sans ponce, car l'Etna n'en jette presque point. Je dévorois des yeux ce paysage, comme un grand spectacle nouveau qu'on ne doit voir qu'une fois. Malgré la fatigue de nos chevaux, le chemin est si sûr, si doux et si rapide, que nous fûmes bientôt arrivés à la grotte. Ici ma curiosité ayant cessé, je commençai à sentir la fatigue. Nous mangeâmes sans appétit le reste de

(*a*) Il en existe encore à Catane un grand panneau, sur lequel il y a une petite moulure.

nos provisions ; et j'étois si accablé lorsque je remontai à cheval, que je dormis presque toute la route jusqu'à Catane, où nous arrivâmes à trois heures après midi, par une chaleur aussi forte que le froid avoit été vif en haut. Ce contraste en douze heures est si extraordinaire, qu'il laisse toujours l'impression d'un rêve à ceux qui l'éprouvent.

CATANE.

Nous recommençâmes à visiter les antiquités de Catane. Nous vîmes, dans le jardin des religieux réformés de l'ordre de S. François, deux tombeaux, dont un quarré, d'une construction très massive, et qui, à juger par l'épaisseur des murs, devoit porter une pyramide. La fabrique de *mattoni* et de pierres, l'intérieur décoré de niches, lui donnent l'air d'une fabrique romaine. Cette ruine sans forme ne nous parut pas mériter d'être dessinée ; mais dans le même jardin il y en a une autre de forme ronde, de même fabrique que l'autre, mais mieux conservée, revêtue encore en stuc, et décorée de pilastres de peu de relief et d'une petite corniche. Des cyprès qui l'entourent lui donnent encore tout le caractere de son antique usage. Nous en prîmes un dessin tout-à-fait pittoresque. L'intérieur de ce tombeau est quarré avec des niches : au-dessus est une plate-forme ronde, sur laquelle il y avoit peut-être une statue ou une urne cinéraire. Tout ce quartier, qui étoit hors de la ville, étoit consacré aux tombeaux ; et dès que l'on fouille ou travaille la terre aux environs, on trouve des vestiges de sépultures, mais absolument détruites.

Il y a dans le même couvent un puits qui est au milieu du cloître, où on voit un morceau de sculpture en arabesque de Caggini, sculpteur sicilien qui vivoit dans le quinzieme siecle. Ce morceau a toute la beauté, le fini, et l'élé-

gance de l'antique en ce genre. Je vis aussi dans une chapelle de l'église un buste en marbre d'un évêque de la famille de Paderno, du même auteur, qui prouve que cet artiste étoit du plus grand mérite en plusieurs genres. Nous allâmes voir de là la fouille d'un puits où l'on a été chercher l'eau sous la lave de 1669, à quarante pieds de profondeur. Cette fouille est aussi curieuse que pittoresque; elle découvre les anciens murs de la ville. On a été rechercher une source que l'on savoit qui couloit au pied de cette muraille : on l'y a effectivement retrouvée, coulant encore sur le sable et sur une lave plus ancienne. Tout près de là on trouve encore dans une cour une excavation faite par le prince de Biscaris d'un bain et de l'étuve d'une maison particuliere.

Je crois qu'on pourroit facilement faire le partage des antiquités de Catane, et assigner à chaque temps ce qui lui appartient, en donnant aux Grecs le temple de Cérès, le grand théâtre et le petit : cela s'accorde avec l'histoire de ce temps, qui parle de ces trois monuments, et qui dit qu'Alcibiade, lors de son expédition, harangua le peuple dans le petit théâtre; ce qui prouve qu'il y en avoit deux. Il faut donner l'amphithéâtre, la naumachie, le gymnase et le grand aqueduc, à la colonie romaine, puisque l'on sait que ces monuments étoient plus à l'usage des Romains, que suivant les coutumes et le goût des Grecs, qui ne les ont connus qu'après la conquête des premiers, et que d'ailleurs la fabrique en pierres et en *mattoni* est de style romain. Les thermes agrandis, décorés et restaurés pendant une longue suite de siecles, sont du temps de l'empire grec, dont on reconnoît le travail et le style dans les mosaïques trouvées près du couvent des bénédictins.

Après ce partage on sera moins étonné du rapprochement de ce nombre de grands édifices dans une ville qui

n'a jamais été aussi considérable qu'elle l'est actuellement, et qui, si elle suit la même progression de population dont elle s'est accrue depuis le tremblement de terre de 1693, deviendra avant un siecle la plus grande et la plus riche ville de la Sicile. Il resta seize mille personnes du tremblement de terre : il n'y a que soixante ans que l'on a recommencé à bâtir, et l'on compte déja soixante et six mille ames, une université, une académie, des manufactures, des richesses, du commerce, sans port ni grands chemins.

ENNA, OU CASTRO GIOVANI.

La fête de sainte Rosalie à Palerme ne nous laissant pas le temps de voir Syracuse, Malte, et la côte du midi, avant le 10 juillet qu'elle commence, nous changeâmes notre marche, et nous résolûmes de voir d'abord l'intérieur de l'isle, que nous ne devions voir qu'après la tournée. Nous quittâmes donc Catane avec le projet d'y revenir, et dirigeâmes notre marche par *Paterno*, *Centorbi*, *Castro Giovani*, *Termini* et *Palerme*. Nos premiers guides, qui ne connoissoient pas cette route, et qui savoient d'ailleurs que nous devions les laisser à Palerme, nous prévinrent de vîtesse, et nous laisserent à Catane. Nous en reprîmes d'autres plus instruits. Nous ne prîmes qu'un *cambieri* au lieu de deux. C'étoit déja une sottise de moins, et encore une de trop ; car ces gens coûtent le prix de deux chevaux et ne sont d'aucune utilité : mais ce fut cette fois une imposition, celui-ci étant le maître des chevaux, qu'il nous eût refusés sans cette condition. Nous sortîmes de Catane à cinq heures du matin ; et cheminant entre la base de l'Etna et la plaine de Lentini, nous trouvâmes d'abord à six milles, au petit village de *Misterbianco*, bâti sur la lave, les ruines d'un bain fouillé encore par le prince de Biscaris, qui, ne bor-

nant pas ses recherches à la seule Catane, a fouillé et fait dessiner tout ce qui pouvoit servir à l'histoire des environs de l'Etna. Ces bains étoient, suivant toute apparence, ceux d'une *villa*, ou maison de campagne; car on ne sait point qu'il ait existé une ville en cet endroit, et c'est d'ailleurs le seul monument conservé en ce lieu. Ce qui en reste consiste en quelques chambres de différentes formes, toutes petites, mais non dénuées de magnificence; car j'y retrouvai, à plusieurs endroits, des restes de revêtissement en marbre. Le tout tenoit à un plus grand édifice, dont on apperçoit encore quelques arrachements de murs et une conserve d'eau qui fournissoit sans doute l'eau aux bains. En tout cette ruine est d'une construction médiocre, en lave mêlée de quelques *mattoni*. A gauche du chemin nous trouvâmes un aqueduc que l'on dit qui conduisoit l'eau de Paderno à Catane; et tout aux environs on voit des pierres percées de trous ronds, qui servoient de conduits à l'aqueduc. A deux milles de là on laisse *la Motta* à gauche, et on traverse *Malepasso*, village absolument ruiné, soit par le tremblement de terre, soit par le mauvais air qui y regne presque toute l'année. Effectivement rien n'a plus l'air de la peste que ce village délabré, où il existe nombre de fabriques noires, de la couleur de la lave, des rues tracées, et pas un toit ni un habitant : c'est là que vint finir la seconde branche de la lave de l'éruption de 1669. A quatre milles plus loin est *Paterno*, l'antique *Hybla major*, ruiné par les Sarrasins, qui y bâtirent un château sur un ancien cratere. Les Normands édifierent de nouveau sur les fondations de ce château renversé. On apperçoit encore les deux especes de fabrique. Ce château sert maintenant d'une vaste prison à quelques prisonniers, entre lesquels on nous lâcha par une petite porte, en nous recommandant de prendre garde à nos armes. Nous parcou-

rûmes bien vîte cette triste demeure. Les habitants, qui avoient d'abord bâti aux environs de cette tour, ont quitté cette situation incommode pour reprendre l'ancien site de la ville antique, qui, d'après les ruines éparses, occupoit un vaste terrain. L'abondance et la variété des eaux l'avoient apparemment rendue célebre, et y avoient fait bâtir cette quantité de bains, dont on apperçoit encore les ruines si effacées qu'il ne nous fut pas possible d'en tirer un seul plan intéressant. Au couchant de la ville, on trouve, dans l'espace d'un demi-mille, trois sources d'eau de qualité différente : une d'eau douce très considérable, qui arrose et fructifie tout le vallon ; une d'eau salée, qui donne le sel marin par l'action du soleil sur la surface du terrain sur lequel elle se répand ; et une troisieme d'eau ferrugineuse, de la source de laquelle il sort tant d'air qu'elle semble bouillir, quoiqu'elle soit froide. Cette derniere eau, qui étoit d'un grand usage pour les maladies de la peau, dépose une rouille très abondante sur le sable sur lequel elle coule, et sur les herbes qu'elle mouille. Les revêtissements en marbre, dont on trouve encore des fragments dans les ruines de ces bains, attestent leur ancienne magnificence et l'usage qu'on en faisoit autrefois. Maintenant toutes ces eaux se mêlent, se perdent, et donnent le mauvais air à Paterno, dont la population est cependant encore de dix à douze mille ames. Je trouvai, sur une des pierres du mur de l'église de Saint Thomas d'Aquin, cette inscription grecque, gravée sur la lave, qui seroit assez intéressante si elle eût été trouvée entiere :

ΕΠΙ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ Π
ΔΙΛΟ ΚΡΑΤΗΣΚΟΙΠ
ΑΡΤΕΜΙΤΙΕΥ.

Le reste est rompu. Ce fragment s'explique ainsi :

« Sub Dionysio fuit Policrates et sub Artemisio. »

Après avoir dîné à la taverne, nous partîmes pour *Aderno*. A dix milles plus loin le chemin se continue, en bordant la base de l'Etna, à travers la lave, dans un pays assez désert, planté d'oliviers. Nous traversâmes d'abord *gli Greci*, qui est un grand village à deux milles d'*Aderno*, l'antique *Hadranum*. Nous arrivâmes à cette derniere un moment avant la nuit. Avant d'entrer dans la ville, nous apperçûmes dans les champs, à droite du chemin, une ruine d'une fabrique médiocre, qui feroit presque douter de son antiquité, si dans ces cantons on n'en trouvoit beaucoup de ce genre pour la construction. Il est à croire que c'est un tombeau. L'arrivée d'*Aderno* annonce une grande ville par la grandeur et la magnificence des fabriques, qui sont presque toutes églises ou couvents. Il y a un grand château bâti par les Normands, d'un style assez pittoresque. Nous couchâmes aux capucins, où un chanoine, aussi obligeant qu'instruit de l'histoire de son pays, vint nous proposer de nous faire voir le lendemain les antiquités éparses et perdues dans les campagnes des environs de la ville actuelle. Il nous mena d'abord au temple de Mars, hors de la ville ancienne et moderne. Ce temple, dédié dans le temps du christianisme à S. Jean, puis abandonné par superstition, est ruiné par le temps; mais cependant pas assez pour qu'on n'en distingue très bien le plan, la construction, et même les décorations, qui étoient simples et d'un bon style. La fabrique étoit en lave, mêlée de *mattoni*, sans doute revêtue de stuc. On y voit devant la porte l'âtre d'un péristyle surmonté d'un fronton; mais il n'existe point de débris de colonne. Près de là on trouve les ruines d'un grand tombeau quarré,

élevé sur des gradins, avec une voûte souterraine. Ce monument est si ruiné et si couvert de lierre, que ce n'est plus maintenant qu'une touffe de verdure. Nous allâmes de là chercher le temple fameux d'*Adrano* : nous trouvâmes un fragment d'une grande construction, que l'on croit être la base de ce temple renversé par une lave. Effectivement cette ruine a été comblée et submergée par cette terrible matiere qui a poussé et dérangé les assises d'une partie de ce qui en reste, quoique les pierres en fussent énormes et posées en retraite en sens opposé au courant de ce fluide.

Ce fut ce temple qui donna le nom à la ville bâtie par Denys dans la quatrieme année de la 94e olympiade, 400 ans avant J. C. lorsqu'il eut détruit les fortifications de Catane et donné son territoire aux Campaniens. Dans la suite elle servit de retraite aux Cataniens, qui y envoyoient leurs femmes et leurs enfants lorsque l'ennemi approchoit de leurs murailles. Elle se flatte d'être cette prétendue Etna bâtie par Denys, et se fonde sur quelques médailles trouvées à *Aderno* avec cette dénomination. Elles étoient du nombre de celles qui furent frappées par les Campaniens, lorsque Denys leur donna Catane, en changeant son nom en celui d'Etna, qu'elle porta jusqu'au temps de Timoléon, qui y rétablit les véritables habitants, 339 ans avant Jésus-Christ, la deuxieme année de la 110e olympiade. Au-delà du temple, nous trouvâmes les murs de la ville. Ces murs antiques, bâtis à la maniere grecque, sont revêtus de pierres énormes de lave posées à sec. L'épaisseur en est de huit pieds et demi. On en suit la trace presque sans interruption jusqu'aux murs opposés ; ce qui donne la grandeur de la ville antique, qui n'étoit pas considérable. Il couloit autrefois sous ces murs une petite riviere, qui, absorbée dans sa source par la grande lave qui entra dans la ville,

en a formé apparemment cette foule de sources jaillissantes que l'on rencontre par-tout aux environs ; ce qui fertilise le territoire, très abondant en fruits, en mûriers, et en toute espece de jardinage. La ville actuelle, malgré le grand nombre de monasteres, a encore dix mille habitants. La principale église est d'un assez beau plan, avec des colonnes de lave qui sont d'un très bel effet.

On y a trouvé des vases étrusques et des monnoies. Mais le prince de Biscaris a tout épuisé. J'en trouvai une seule qu'on ne voulut ni me vendre ni me donner ; elle avoit sur une face un crabe, et au revers un aigle qui terrassé un lapin, avec cette légende grecque ΑΔΡΑΝΙΟΝ. Il y en a d'autres avec la tête d'Apollon, et au revers une lyre, avec la même légende.

Nous partîmes d'*Aderno* à cinq heures, et descendîmes cinq milles. Nous arrivâmes enfin au pied de l'Etna, au fleuve *Regalbuto*, que l'on traverse sur un pont de plus de cinq cents pas, surmonté d'un aqueduc qui rassemble toutes les eaux d'*Aderno*, et va les porter d'une terrasse à une autre, en traversant le vallon à plus de cent vingt pieds au-dessus du niveau du fleuve. Cet aqueduc a vingt-neuf grandes arches et quarante-sept petites. Cette dépense royale est encore due à la magnificence du prince de Biscaris, qui, en donnant un pont au public, s'est créé un fief qui manquoit d'eau et restoit en friche ; au lieu que maintenant il est couvert des plus belles moissons et de rivieres abondantes. Nous laissâmes *Carcaci* à droite, et nous allâmes passer un autre fleuve qui va se joindre au *Regalbuto*, à peu de distance au-dessous du pont. C'est là que l'on cesse de fouler les laves, et que l'on commence à trouver d'autres pierres, et à gravir en sens opposé à l'Etna.

Nous montâmes perpendiculairement par le plus péril-

leux chemin pour arriver à *Centorbi*, l'ancienne *Centuripæ*, ville dont Cicéron fait mention dans ses oraisons contre Verrès. Cette ville, posée sur cinq pointes de rocher, a pour plan la figure d'une étoile de mer. Jamais ville ne fut plus incommode à aborder et à habiter. Elle fut cependant très peuplée du temps des Romains : mais de son ancienne splendeur elle ne conserve que quelques tristes ruines ; ses longs fauxbourgs terminés en pointe sont arides et dépeuplés ; elle est isolée, sans commerce, sans argent, et sans chemins. Notre arrivée y fit un grand événement. Nous allâmes descendre aux augustins réformés, grand couvent aussi dépeuplé que la ville. A peine étions-nous entrés dans la cour, que je fus entouré de toute la noblesse du pays, qui, peu accoutumée à un visage nouveau, et à entendre parler un autre langage que le sicilien, ne savoit pas quelle langue je parlois. On me demanda si j'étois Italien ; et quand nous eûmes dit que nous étions François, cela parut inoui : une question n'attendoit pas une autre. On étoit obligé d'entrer par détachement dans la cellule où l'on m'avoit logé, trop petite pour contenir le nombre des curieux, qui n'abandonnerent le corridor qu'après avoir pris heure pour le lendemain. Je me dérobai à l'audience en sortant au point du jour.

Nous descendîmes d'abord dans le vallon au couchant de la ville, où nous trouvâmes de très grandes ruines de thermes bâtis en beaux *mattoni*, et revêtus en marbre à la maniere des Romains, absolument dans le style des fabriques de Baies. Il en reste cinq grands arcs faisant niches, que l'on reconnoît avoir été décorées de piédestaux et de figures. On trouve encore quelques restes du revêtissement en marbre, avec l'arrachement des murs qui formoient les salles détruites par les eaux, qui ont formé un ravin et emporté la construction jusqu'à la fondation.

Voilà tout ce que nous trouvâmes de vraiment considérable. Le reste consiste en quelques morceaux de fabrique de nulle conséquence, sans style et sans caractere. Un pan de mur avec des arcs-boutants soutenoit sans doute un chemin par lequel on pouvoit autrefois passer d'un angle de la ville à un autre, sans être obligé, comme aujourd'hui, de repasser toujours au centre. Nous trouvâmes, dans une cave bien fabriquée en beaux *mattoni*, des niches à cuvette dans la partie latérale, construites en taille, dont nous ne pûmes jamais deviner l'usage. Il y a à l'orient une vieille ruine d'un mauvais château qu'on appelle le château de Conradin. Frédéric, son grand-pere, dans le commencement du treizieme siecle, avoit détruit Centorbi, en la démolissant jusqu'aux fondements; apparemment qu'elle avoit été rebâtie avec ce château, puisqu'en 1268, après la défaite de Conradin, Conrad Capece ayant voulu se faire roi de Sicile, et se voyant abandonné des Siciliens, qui s'étoient déclarés pour Charles d'Anjou, se renferma dans ce château. Montfort, qui l'avoit forcé de se rendre, lui fit crever les yeux, le fit pendre ensuite, et de nouveau détruisit la ville. C'est peut-être à cause de cette histoire que cette ruine est appellée château de Conradin, par corruption et ressemblance avec le nom de Conrad.

Centorbi est la ville où il s'est trouvé le plus de monnoies d'or et d'argent, de pierres gravées de toute espece, de vases, idoles, urnes cinéraires, etc. Une partie des richesses du *museum* du prince de Biscaris vient de Centorbi.

La population de cette ancienne grande ville est réduite maintenant à trois mille êtres assez pauvres. Le territoire, planté en grande partie en vignes, produit d'assez mauvais vin; et il y a des rochers mous d'un grès mal formé, mêlé de tuf marin jusqu'au-dessus de la montagne. J'ai vu

dans une des places de la ville, le sol formé de concrétions marines, mêlées de coquillages. En creusant, on trouve sous la terre végétable le tuf avec les concrétions, ensuite le grès dont je viens de parler, plus bas des scories et des laves, et puis de nouveau le grès; et si l'on creusoit encore plus avant, on retrouveroit sans doute la lave qui forme la base de la montagne. Quel bouleversement dans le globe annonce cet ordre de matieres ! quelle antiquité il donne au volcan qui a produit cette lave, qui a pu être recouverte de concrétions marines à six cents pieds au-dessus du niveau actuel de la mer!

Nous descendîmes de Centorbi par un chemin aussi périlleux que celui par lequel nous étions montés. Nous traversâmes un vaste pays déja jauni par le soleil, sans arbres, et où les montagnes, dont on apperçoit au loin les cimes multipliées, ressemblent aux vagues de la mer agitée. A neuf milles nous trouvâmes le superbe village de *Regalbuto*, posé sur une colline, et qui a l'air aussi opulent qu'il présente un coup d'œil pittoresque. Ici la campagne change et devient feuillée, couverte et abondante en toutes sortes de productions jusqu'à *S. Filippo d'Argiro*, autrefois *Agyre*, patrie du célebre historien Diodore de Sicile. Cette ville est bâtie sur une pointe de rocher en pain de sucre; elle domine son territoire, qui, selon l'histoire, le disputoit à celui de Syracuse pour l'étendue et la richesse. Nous y arrivâmes si tard que les rochers nous parurent des maisons. Une illumination que l'on faisoit pour la fête de saint Pierre nous fit prendre toutes les habitations pour des palais; de sorte qu'elle se présenta à nous dans son ancienne splendeur, telle que Diodore nous apprend qu'elle étoit lorsque Timoléon, après avoir chassé tous les tyrans de la Sicile, en augmenta la population. Devenue riche par son commerce, les habitants qui

vinrent l'occuper l'embellirent de monuments superbes : on y construisit un théâtre presque aussi considérable que celui de Syracuse, et on y éleva de magnifiques tombeaux en forme de pyramides. Cependant, dans cette superbe ville, qui, au moment que nous y arrivâmes, retentissoit de toutes parts de feux d'artifice et de petards en l'honneur du S. Sacrement, nous aurions couché dans la rue, sans la charité des franciscains, notre quotidienne ressource. La nuit acheva d'emporter l'illusion, et le lendemain nos chétifs franciscains nous parurent presque les plus huppés de la ville.

Nous gravîmes à travers des maisons, car on ne peut pas appeller rues les sentiers tortueux et escarpés qui en tiennent lieu, et par lesquels nous montâmes jusqu'au-dessus de la montagne, où il ne reste que les grands murs d'un château bâti par les Sarrasins. Nous cherchâmes le temple d'Hercule, et le lac qu'il fit creuser par Iolas, son gendre. On nous montra le lieu où il existoit : c'est un emplacement bas entre les franciscains et la ville, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Lago d'Ercole*. L'histoire rapporte que les anciens Agyriens se couperent les cheveux pour les sacrifier à Hercule, en reconnoissance de l'eau dont manquoit Agyre, et que ce héros leur donna au moyen de ce lac. Soit par tradition, soit pour leur plus grande commodité, les Agyriens modernes se coupent les cheveux presque ras, et n'en conservent que deux houppes aux tempes. Il seroit étrange qu'ils eussent conservé cet usage depuis près de trois mille ans qu'ils en firent le sacrifice, consigné dans le revers des médailles du temps, qui ont pour empreinte un génie qui coupe les cheveux d'un Agyrien, et de l'autre côté la tête d'Hercule.

Au reste, si la surface est si dépouillée, l'abondance et la richesse de l'ancienne Agyre se trouvent encore dans le

sein de son territoire, qui abonderoit en tout s'il étoit cultivé, et qui enrichiroit encore ses habitants s'ils avoient des débouchés pour débiter leurs productions. Outre celles que la Sicile offre ailleurs, le territoire de cette ville en a qui lui sont propres, telles que le safran, qui y vient sauvage, et qui, cultivé, y est de premiere qualité et du plus haut prix. Il y existe aussi une terre glaise qui est si onctueuse, que le peuple s'en sert en guise de savon; elle en fait l'effet et dégraisse parfaitement. La terre fouillée n'y seroit pas plus ingrate en antiquités: les paysans, en la travaillant, y trouvent nombre de camées et de pierres gravées. Je fis connoissance avec *D. Pietro Minco*, prévôt de la collégiale, qui en a fait une collection, dans laquelle il y en a de la premiere beauté; entre autres une sardoine gravée en creux, représentant un faune jouant avec une chevre, travaillée d'un style et d'un fini aussi beau que tout ce que j'ai jamais vu de plus parfait en ce genre. Il a aussi des vases grecs trouvés dans des sépultures à l'ancienne maniere des Grecs, où les corps étoient ensevelis et non brûlés. Il me donna d'une essence congelée par le temps, et ressemblant à du savon, résidu peut-être de l'huile naturelle que l'on mettoit dans de petits vases à côté des corps; des amandes trouvées de même, et conservées avec la consistance du charbon, ainsi que celles de Pompéia. Ce docte chanoine, le seul peut-être à Agyre qui se soit avisé de savoir quelque chose, me fit voir sa bibliotheque, à laquelle il avoit ajouté pour cinquante mille francs des meilleurs livres de toutes les langues. Il eut la bonté de me promettre quelques notes sur son pays, et de faire des fouilles pour les rendre intéressantes. Il m'envoya une bouteille de vin grec, qu'il me dit avoir fait de son crû d'après une méthode donnée par Hésiode. Ce vin étoit très bon, quoique très vif encore, et ne ressembloit en rien au vin

du pays; tant il est vrai que la méthode fait beaucoup à la qualité du vin, ce qui pourroit servir de leçon aux Italiens.

Avant de quitter *Agyre*, je retournai encore sur l'emplacement du lac: j'observai le terrain avec une nouvelle attention, et je trouvai quelques arrachements de murs, à l'arrasement des fondations, bâtis en grandes pierres de taille. Je découvris sous la poussiere un espace plan et quelques vestiges de mosaïque; ce qui annonçoit un grand édifice. Près de là, je fus conduit chez un vieux abbé qui, en fouillant son jardin, avoit trouvé un piédestal avec cette inscription grecque, ΔΙΟΔΩΡΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ, et plusieurs tombeaux avec des vases de terre, et des corps entiers: ce qui indiqueroit que ce lieu étoit hors de la ville, que ces vestiges que je venois de trouver pouvoient être un temple, et que ce temple, vu sa situation proche le lac d'Hercule, pouvoit être celui que les habitants d'*Agyrium* avoient élevé à ce héros. Au reste tout cela n'est que conjectures, élevées sur des bases bien détruites; mais d'antiquités de trois mille ans il faut tirer ce que l'on peut. On me montra des maisons bâties sur les fondations des anciens murs, et la forme que ces murs donnoient à la ville, qui se trouvoit enfermée et bornée à la base de l'escarpement de la montagne, et par conséquent toujours bâtie d'une maniere incommode. Ce furent les Sicaniens, venus d'Espagne en Sicile, qui fonderent *Agyrium*. Tourmentés dans leurs possessions par les Lestrigons et les Cyclopes, peuples gigantesques et farouches, ils furent obligés d'abandonner les riches plaines de Lentini, et de se retrancher sur des positions difficiles, ce qui leur fit sans doute choisir celle d'Argyre: et voilà comme la foiblesse, dans différents siecles, a porté presque toutes les villes sur le sommet des montagnes, où le seul approvisionnement est

déja une fatigue, un emploi de temps, d'hommes, d'animaux, et un des principes de la négligence et de la misere qui rend l'intérieur d'une partie des villes de l'Italie si sale et si négligé. Tous les châteaux des Sarrasins, que l'on voit de même perchés sur des pointes escarpées, ont eu le même principe dans leur fondation. Ce torrent de barbares qui ravageoit l'Europe ne pouvoit l'occuper : toujours en état de guerre, ils furent obligés de bâtir à la hâte des forteresses; et ne pouvant y laisser de grosses garnisons, ils placerent leurs châteaux de maniere que peu d'hommes pussent les garder, et qu'ils pussent commander au pays, qu'ils ne pouvoient défendre que par la crainte des descentes et l'effroi des sorties imprévues.

Dans l'examen que nous fîmes des églises, nous ne trouvâmes qu'un tableau dans la cathédrale, que nous jugeâmes du Perugin pour le précieux du faire et le caractere des têtes, mais d'une touche plus facile et plus large que ce peintre n'avoit coutume de faire.

Nous partîmes à quatre heures après midi, et nous nous rendîmes, par un beau pays et un assez beau chemin, à *Leon-forte*, à dix milles d'*Argiro*. *Leon-forte* est un des plus grands et des plus beaux bourgs de la Sicile, bâti sur une colline, au fond de laquelle il y a une abondance de productions qui décore et enrichit ce canton. Nous logeâmes à la capuciniere, aussi peuplée que le bourg. Il faut voir dans l'église de ce couvent un superbe tableau de Moréalese. Ce peintre, peu connu hors de la Sicile, peut être mis à côté des plus grands peintres de l'Italie par la fierté du dessin, le large du pinceau, la force de l'expression, la pureté des détails, et le grand des draperies. Il seroit peut-être préférable à l'Espagnolet, à la maniere duquel il ressembleroit le plus s'il avoit eu le coloris de ce dernier.

La population de *Leon-forte*, quoique bâti seulement dans le dernier siecle, est déja de douze mille ames. La beauté de son territoire me sembloit un avant-goût des délicieuses campagnes que j'allois trouver aux approches d'Enna, et me fit hâter mon départ.

CASTRO GIOVANI, ou ENNA.

Nous nous mîmes en route au jour. Après six milles de chemin nous commençâmes à monter, et montâmes encore six autres milles pour atteindre à la hauteur de *Castro Giovani*, l'antique Enna, la plus ancienne ville connue de la Sicile, la capitale du royaume de Cérès, cette reine mise si justement au rang des immortels pour avoir donné aux hommes l'art du labourage; ville dont l'origine se perd dans la nuit des siecles, célebre dans l'histoire des temps héroïques, dont les campagnes, nous dit cette histoire, étoient si délicieuses, que Diane et Minerve venoient chaque année les habiter pendant six mois. Des eaux abondantes formoient des lacs tranquilles, dont les bords rafraîchis étoient toujours émaillés des fleurs délicates des prairies, où Pluton vint ravir Proserpine au milieu des nymphes occupées à former des guirlandes. Ce pays, que les descriptions des poëtes ont rendu magique pour l'imagination, me parut si triste, que je crus d'abord que la partie délicieuse étoit celle que la ville me cachoit. *Castro Giovani* est élevé sur une plate-forme escarpée : des maisons posées sur des rochers creusés en forme de grotte, d'où on a tiré les matériaux pour l'édifice, et qui lui succedent lorsque le temps l'a détruit, offrent un aspect hideux en dehors; en dedans ce ne sont que rues dépeuplées, de tristes et pauvres habitants, et quelques maisons désertes. J'étois recommandé à un abbé, qui nous logea dans le

couvent des ci-devant jésuites. J'espérois trouver les antiquités que l'on m'avoit annoncées, et que l'on me certifioit sur le lieu même. On me parloit du palais de Cérès, de son temple: je brûlois de voir ces constructions, et de prendre une idée de l'architecture de ce temps. Nous courûmes donc au château, et nous trouvâmes de grands vieux murs à creneaux, de hautes tours quarrées, des portes cintrées, en un mot un château des Normands, ou tout au plus des Sarrasins; château au reste qu'ils ont très bien placé, puisqu'étant au centre de l'isle, et dans une situation très élevée, il en découvre et commande une grande partie. La guerre des esclaves, où un tas de bandits sans armes tint long-temps contre les armées romaines, atteste l'avantage de la situation de ce château, qui est très grand et très bien bâti. Pour profiter doublement de cette situation, et défendre l'approche de ses murailles, on a taillé dans le rocher, au pied de ces mêmes murailles, les pierres dont on s'est servi pour le bâtir; ce qui a fait de nouvelles fortifications, en isolant, pour ainsi dire, et coupant à pic le rocher sur lequel il est posé. Ce château étoit attaché à un second rocher par un mur détruit, que l'on nous assuroit être antique, mais qui est du même temps et de la même fabrique que l'enceinte de la fortification. Il est vrai que s'il n'y a pas de temple sur ce second rocher, il n'y a jamais eu de place qui en appellât mieux un; qu'il y est tracé par le plan du rocher même; et l'œil du dessinateur l'y voit quoiqu'il n'y existe pas. Mais comme nous cherchions la vérité, nous fûmes obligés de regretter de ne l'y avoir pas trouvé. Nous revînmes tristement, en convenant cependant qu'il étoit bien difficile qu'une fabrique quelconque pût résister au temps qui s'est écoulé depuis la fille de Saturne jusqu'à nous: mais, comme M. Guillaume de *l'Avocat Patelin*, au moins, disions-nous, nous trou-

verons ce lac, cette grotte de Pluton, cette prairie délicieuse ; les monuments se ruinent, mais la nature est plus constante dans ses formes et dans ses productions. On nous assuroit la grotte, on nous garantissoit le lac.

Nous partîmes pleins d'espoir de dessiner d'après nature un sujet si souvent fait d'imagination. Nous descendîmes l'espace de trois milles, sans voir changer la nature. Je commençois à trouver que Proserpine étoit allée se faire enlever trop loin pour ne la pas soupçonner d'avoir été du complot. Nous vîmes d'abord une grande et fastidieuse vallée. Nous entrâmes ensuite dans une autre plus petite, où nous ne trouvâmes pour toute fontaine que quelques petits ruisseaux bourbeux, et enfin le lac encore nommé le lac de Proserpine, qui est un grand marais de quatre milles de tour, sans bocages, sans prairies, sans ombre, sans rives fleuries, sans plage à poser le pied d'une nymphe, mais ayant des bords tristes et arides, des joncs marécageux, des crapauds énormes, un air empesté qui en rend les approches dangereuses, et le repos mortel ; pour toute grotte, de petits trous quarrés de huit à dix pieds de profondeur, excavations faites pour tirer des pierres à bâtir quelques casins des environs. Nous fûmes désolés en voyant que l'imagination des poëtes avoit tout fait, et que la nature ne se prêtoit à rien. Nous rentrâmes fort contristés de nos recherches, et il ne me restoit plus qu'un petit dédommagement à espérer. On m'avoit promis des médailles et des vases grecs ; j'allai chez celui que j'en croyois l'heureux possesseur : mais il ne me montra qu'une monnoie espagnole de Philippe II, et un vieux plat sur lequel il y avoit un écusson d'armes peint en émail. Je m'émerveillois des connoissances des habitants d'Enna. Dans la conversation notre antiquaire nous parla de la poudre à canon dont on faisoit usage avant l'incarnation ; et un moment après, se

rapprochant des temps modernes, il me demanda malignement si Louis XIV aimoit encore les femmes depuis ce coup de couteau qu'il avoit reçu. J'essayai s'il seroit plus heureux en réponses qu'en questions. Je lui demandai le principe de la dépopulation de *Castro Giovani*, qui, dans le meilleur air possible, dans l'espace d'un siecle, selon son calcul, avoit été réduit de soixante à douze mille habitants; il me répondit que c'étoit le découragement. De tels raisonnements, le bruit du branle de toutes les cloches, et d'un feu roulant et perpétuel de six ou sept cents boîtes que l'on tiroit ce jour-là, et que l'on rechargeoit à mesure qu'elles étoient tirées, nous chasserent bientôt de cette Enna jadis si délicieuse, et qui n'est plus absolument que *Castro Giovani* (*a*).

TERMINI.

Nous descendîmes par un chemin qui est plutôt un précipice qu'une route, du côté de *Calatascibetta*, bourg bâti sur une autre pointe de rocher, très voisine de celle de *Castro Giovani*, mais dont la descente et la montée obligent à faire trois milles de chemin. *Calatascibetta* me parut très pauvre et très triste. Après avoir passé son territoire, nous entrâmes dans un désert inculte, où est une montagne de très beau talc blanc; ensuite nous traversâmes un ruisseau d'une eau saumâtre; puis nous trouvâmes un petit lac d'une eau noire et salée, ensuite une montagne entiere de sel gemme

(*a*) On m'assura cependant qu'il y existoit un moine instruit; mais il étoit assez malade pour ne pouvoir recevoir personne. Je lui fis demander l'étymologie du second nom de la ville, et comment il avoit succédé au premier. Il me répondit que *hanni* ou *janni*, en langue arabe, vouloit dire fontaine; que l'abondance des fontaines de la ville avoit apparemment fait dire *Castrum hanni*, ou ville des fontaines, et que, par corruption de langage, on avoit dit *Castro Giovani*. Cette étymologie est d'autant

que l'on exploite à découvert, comme une carriere de pierre. Le jeu de la mine partage en quartiers les lits de sel, séparés d'une glaise fine et détrempée. Le sel a la blancheur du marbre de Paros. Nous en choisîmes des morceaux qui avoient la transparence du crystal brut. On en trouve aussi des parties qui ont une teinte de violet, comme la prime d'améthyste. La ferme de cette mine royale doit rapporter peu de chose ; nous n'y trouvâmes pas de gardes, et la charge de quarante-cinq livres se vend dix-huit sous. Lorsqu'il est pilé, il est d'une blancheur éblouissante, mais d'une âcreté un peu corrosive. Il y a, à côté de cette carriere, des sources qui déposent une effloraison qui ressemble à la neige. Je ne sais si c'est le voisinage et l'exhalaison de ces terres salées, ou la hauteur du terrain, qui rafraîchissoit l'air, ou les deux raisons ensemble ; mais je me trouvai dans un nouveau climat, non seulement pour l'impression du moment, mais pour les productions, qui y étoient retardées d'un mois. Le bled y étoit verd encore, tandis qu'il étoit recueilli depuis long-temps partout ailleurs. A quelques milles de là nous arrivâmes à *Alimena*, après avoir fait dix-huit milles dans cette journée. *Alimena* est un gros village fort bien bâti, et presque tout neuf. Nous allâmes, comme de coutume, coucher à la capuciniere, qui est très belle. Le cloître, sans être riche, est d'un style tout à fait agréable. Ce pays manque si absolument de bois, qu'on est obligé d'y chauffer le four

---

plus vraisemblable, que, *Castro Giovani* étant au point de centre le plus élevé de la Sicile (après l'Etna qui en est très éloigné), il est presque miraculeux d'y trouver cette abondance d'eau qui sort du rocher de toutes parts, et même de la partie la plus élevée. Je fis dire au moine combien j'avois regretté de n'avoir pu le voir, et il me fit assurer qu'il m'enverroit à Catane tout ce qu'il avoit de notes sur son pays.

avec de la paille. Nous en partîmes avant le jour; et bien que nous fussions au 2 de juillet et au trente-huitieme degré de latitude, nous y eûmes assez froid pour nous en plaindre. Nous entrâmes de nouveau dans les déserts les plus tristes, où l'histoire naturelle et l'étude des richesses intérieures de ce sol pourroient dédommager de la monotonie de sa superficie, qui n'est couverte que de chardons et de gazons sauvages. Je crus y appercevoir une grande variété dans la nature des terres et le principe de plusieurs minéraux et de différents marbres. Nous fîmes dix-huit milles sans trouver une maison ni un paysage supportable jusqu'à *Calatavuturo*, où le pays devient aussi grand et aussi sublime qu'il avoit été maussade jusques là. Montagnes escarpées, rochers suspendus, apperçus de mer, grands vallons, vieux châteaux bâtis comme dans les contes des fées; tout y est grand, tout y est mystérieux et magnifique : on ne compose pas mieux. Il semble que Salvator Rose ait arrangé tout cela, ou qu'il y soit venu peindre ses tableaux.

Calatavuturo n'a pour lui que ses dehors imposants, car du reste c'est un pauvre village. Nous en sortîmes pour faire les dix-huit milles qui nous restoient pour arriver à *Termini*, et achever la traversée des monts *Nebrodes*. Après avoir circulé dans des vallées difficiles, les montagnes s'écartent, la vallée s'applatit et s'élargit, et amene jusqu'à la mer par une pente imperceptible : un petit fleuve circule dans cette plaine, et, en la partageant, s'avance tout doucement vers la mer, en se répandant sur la plus belle plage. Jamais il n'y eut de plus belle situation pour y bâtir une ville. J'y desirois Himere, que je n'y cherchai point cette fois, trompé par la carte de M. d'Anville, qui place cette ville au-delà de Termini, du côté de Palerme.

A peine eûmes-nous tourné le mont Termini, que le

climat et la nature changerent tout à la fois. C'est ici véritablement le lieu chéri des nymphes, le séjour des divinités des fontaines, qui y sont aussi abondantes que brillantes; elles sortent de tous côtés; il semble que chaque roche couvre une source. Le soleil et l'eau tapissent la terre d'une parure aussi riche que belle. A trois milles de là Termini s'avance en demi-cercle dans la mer. Nous logeâmes dans une auberge, car on trouve une auberge à Termini. Notre premiere sortie fut pour aller voir les bains fameux que les nymphes, en faveur de Minerve, firent sortir du rocher pour baigner et délasser Hercule. Nous n'y trouvâmes ni nymphes, ni Hercule, mais de pauvres paralytiques, auxquels on donnoit des douches avec de l'eau brûlante d'une source très abondante. Il seroit bien difficile d'assigner l'antiquité de ce qui reste des bains de Termini. Le genre de la fabrique n'est pas assez parfait pour que l'on puisse penser que ce soit un ouvrage des Romains, et moins encore des Grecs. Sans être absolument d'un mauvais genre, ils sont sans aucune espece de magnificence. Le plan de ce qui subsiste est une galerie voûtée en demi-cercle, dont la partie du fond est la source où l'on a fait une étuve. C'est de dessous le pavé de cette étuve que sort la vapeur de l'eau chaude, qui s'écoule de droite et de gauche dans les deux galeries. Il est à croire qu'autrefois cette galerie faisoit le cercle entier, que l'eau venoit se réunir au milieu dans un bassin où elle n'étoit plus qu'une eau tiede.

Nous allâmes de là à la principale église, qui n'est pas encore achevée. Cette église se bâtit sur les débris d'un palais antique : on assure que c'étoit le palais de *Stenius*, proconsul. On voit attaché au mur de l'hôtel de ville un fragment de figure consulaire, que l'on dit être celle de ce magistrat. On a défiguré ce morceau, en y ajoutant une mauvaise tête et de plus mauvaises mains. On trouve dans le

même hôtel un buste de femme aussi antique, aussi tronqué, et d'un très beau travail, trouvé aussi dans la même fouille. On en a fait la femme de *Stenius*, quoique rien n'annonce que cette figure soit un portrait. On voit encore sous le portail de l'hôtel de ville beaucoup de fragments d'inscriptions de différents temps des Romains, des Sarrasins, des Arabes, et des empereurs grecs. L'on a inscrusté ces fragments au hasard dans le mur, avec une tablette de marbre, sur laquelle on a sculpté l'empreinte des médailles de l'ancienne Himere. La premiere représente un coq avec cette inscription, HIMEPION; et au revers une peau assez mal prononcée, que l'on peut croire être celle d'un lion: la seconde, un coq avec cette inscription, HIMERA; et au revers un crabe: la troisieme, un coq; et au revers une poule: la quatrieme, une tête d'Hercule coeffée de la peau de lion; au revers les trois Graces avec cette inscription, OCPMITAN: une cinquieme, un triomphe à deux chevaux, avec cette inscription, HIMEPATON; au revers une femme qui offre un sacrifice: la sixieme et derniere, une tête d'Hercule avec la peau de lion; au revers une figure de femme tenant une corne d'abondance, avec cette inscription verticale,

OOP
TAN.

On a aussi attaché à la façade du même édifice deux autels ou piédestaux. Sur celui à droite est cette inscription en grands caracteres:

DIVO
COMMODO
AVG
D D
P P.

et de l'autre côté est l'autel tronqué, avec cette inscription :

ANTIAE MFCLEO
PATRAE SACERDO
EX VOLVNTATE POT
DD IMPENSAPVT
REMISSA CVJVS
DICATIONE PIE
SINGUL DECVI
ONVM FILIS
DECVRIONI
OVINI DEN
DATI SVNT.

Nous trouvâmes, dans le cloître du couvent de S. Dominique, le pied tronqué d'une statue colossale, avec un brodequin brodé. Ce genre de brodequin n'étant pas de costume antique, je le crois du temps des empereurs grecs, où le fini recherché avoit succédé aux grandes formes.

On nous indiqua la maison d'un vieil abbé nommé *Lao Scossa*, qui, en creusant les fondations d'une maison, a trouvé celles d'un temple que l'on a baptisé d'Hercule, à cause d'une massue en marbre déterrée avec des chapiteaux et des troncs de colonnes cannelées.

On croit que la ville de Termini fut bâtie par les Carthaginois après qu'ils eurent détruit Himera, et qu'elle devint un de leurs ports dans la Sicile. Quelques habitants nous ayant confirmés que nous avions passé sur le territoire d'Himere, et que cette ville étoit où nous l'avions soupçonnée, nous y retournâmes aussitôt, et nous y retrouvâmes effectivement très distinctement le local décrit par l'histoire, la plage où Amilcar fit tirer à terre ses vaisseaux de ligne, la place du camp des troupes de terre, po-

sées en face des murailles de la ville, et s'étendant sur la colline qui la dominoit. Je courus à pied et à cheval toute la plaine, et je ne reconnus l'emplacement d'Himere qu'à quelques fragments de *mattoni* épars sur la superficie de la terre, qui maintenant est labourée, et produit du bled et du riz en abondance. La seule fabrique que je trouvai sur le territoire, et qui semble avoir échappé à la rage et à la vengeance carthaginoise, consiste en quelques voûtes rompues, des arrachements de gros murs qui appartenoient à un édifice très considérable, adossé contre la montagne, dont l'éboulement a conservé quelques parties en écrasant le reste et couvrant le tout. L'épaisseur des murs, la forme des voûtes, et sur-tout un surenduit de stalactite que l'on voit en quelques parties, peuvent faire croire que ces fragments sont les restes de bains ou d'une conserve d'eau qui la recevoit de la montagne et la distribuoit dans la ville. Au reste cette fabrique, construite de toutes sortes de matériaux, n'a aucun des caracteres des édifices grecs.

L'histoire nous dit qu'Amilcar, à la tête de trois cents mille hommes, avoit débarqué à Panorme, aujourd'hui Palerme; qu'ayant amené ses troupes devant Himere, il tira ses vaisseaux à terre, les environna d'un fossé revêtu d'une palissade qu'il avoit confiée à la garde des Phéniciens, et avoit posé son camp sur la colline; que Gelon, chef des Syracusains, à la sollicitation de Théron son beau-pere, roi d'Agrigente, étoit venu au secours d'Himere; qu'ayant intercepté les couriers qui annonçoient à Amilcar l'arrivée de la cavalerie que ce général attendoit des Selinontins, il y envoya la sienne à la place, avec ordre d'assassiner Amilcar trompé, et de mettre le feu aux vaisseaux, dont cette ruse leur ouvroit l'enceinte.

Ce projet eut tout le succès que Gelon en attendoit; cent cinquante mille Carthaginois furent massacrés, et le

reste fut pris. L'histoire fournit peu de batailles aussi considérables et gagnées aussi complètement, et la nature peu de site aussi magnifique pour en faire le tableau. On pourroit aussi y représenter la vengeance d'Annibal, petit-fils d'Amilcar, qui, soixante et dix ans ensuite, après avoir détruit Himere jusqu'aux fondations, fit amener six mille prisonniers qui avoient échappé au carnage, et les immola aux mânes de son grand-pere, au lieu même où il avoit été tué. Nous quittâmes le territoire d'Himere, patrie de Stésichore, l'inventeur de la poésie bucolique, et le lieu où, pour la premiere fois, on avoit représenté la comédie ennoblie par le célebre Épicharme.

VOYAGE A PALERME.

Nous partîmes de Termini au soleil levant, et cheminâmes, par la plus agréable route du monde, jusqu'à *la Bagaria*, village à quatorze milles de Termini. Les seigneurs palermitains ont cherché à vaincre la nature aride du terroir de *la Bagaria*, et, par de grandes dépenses en édifices et en jardins, en ont fait un lieu plus magnifique qu'agréable. Il faut cependant en excepter la maison et le jardin du prince *Volguernera*, dont l'aspect est très intéressant, et qui seroit un lieu délicieux si les détails eussent été traités avec le même goût que l'ensemble. C'est vis-à-vis de cette jolie *villa* que se trouve celle du prince *Palagonia*, que sa passion pour les monstruosités a rendu malheureusement célebre. Effectivement rien n'est plus extravagant que la maniere dont il a surchargé de figures monstrueuses les murs, les avenues, les façades, les intérieurs, et jusqu'à la chapelle de sa maison, sans goût dans sa maniere : il semble qu'il ait voulu se ruiner à amasser et à entasser dans cette habitation toutes les ordures

les plus abominables. On croit entrer dans le palais de Coneulix, et on n'en emporte en sortant qu'un sentiment de pitié pour la personne du maître, qui cependant, dit-on, est un homme fort estimable. Heureusement que la confusion des objets les fait oublier à mesure qu'on les voit, et qu'on ne conserve qu'une idée vague de cet amas fait sans motif, et aussi difficile à décrire que désagréable à revoir en dessin comme en réalité.

Abandonnant au plus vîte cette collection dégoûtante, nous partîmes pour Palerme, qui est à huit milles de là, et où on arrive par une large route sablée comme un jardin.

PALERME.

La ville de Palerme ne se présente pas de ce côté avec tous ses avantages. Bâtie sur un terrain qui n'a de mouvement que celui de s'affaisser dans son centre, les édifices, à la vue extérieure, s'y détruisent les uns par les autres ; et son territoire, qui n'est qu'une plate-forme d'un niveau presque parfait, disparoît absolument par l'effet des montagnes à pic qui le bordent, et qui semblent toucher aux murailles de la ville.

Entièrement différente de ce qu'elle fut autrefois, on ne trouve plus de l'antique Panorme que la place, qui est la même, séparée d'abord en trois parties. Celle du milieu, la plus ancienne, fut appellée par les Grecs Panorme, *totus Portus*, port de toutes les nations. Elle formoit une presqu'isle faite d'un côté par la mer, qui s'avance fort avant dans les terres par un canal allant de l'orient au couchant, et qui baigne les murs de la ville. Au nord la riviere d'*Orethe* coule dans la même direction, et la borde au midi. Au delà de la riviere on avoit bâti un fauxbourg appellé *Neapolis*, ou nouvelle ville. Ce fut cette partie que

les Romains entourerent de palissades, lorsque, dans la premiere guerre punique, ils la prirent sur les Carthaginois (l'an de Rome 502). Dès qu'ils se furent emparés d'une tour qui fermoit l'entrée du port de la vieille ville, Panorme se rendit à discrétion. De l'autre côté de la vieille ville étoit un autre quartier, dont il existe et dont on voit encore les fondations, sur lesquelles sont bâties les murailles modernes. Par cette disposition la ville antique avoit un port intérieur, qui, par le canal et le lit de la riviere, recevoit les vaisseaux de ce temps jusques dans son centre, et presque tout à l'entour des murailles de la vieille ville. Le temps, les tremblements de terre, et les éboulements, ont commencé à combler ces deux canaux, qui seroient devenus inutiles par les nouvelles constructions de nos bâtiments. La riviere a changé de cours, s'est éloignée de la ville, et on a achevé de combler son lit, ainsi que le canal qui lui étoit parallele, pour y construire des bâtiments, qui, plus bas que les autres, laissent distinguer encore, par la sinuosité des rues qui les traversent, l'ancien sol d'avec le nouveau; il n'est resté de l'ancien port qu'une petite baie à tenir des barques siciliennes et quelques vaisseaux, que l'on n'oseroit y laisser en hiver à cause des vents du nord, qui les ameneroient à terre. Cette baie, ainsi que Palerme, se trouve au fond d'un grand golfe, formé au levant par le cap *Zofarano* et la montagne de *Catalfano*, et au couchant par le mont *Ereta*, aujourd'hui le mont *Pellegrino*. C'est sous ce mont que l'on a jetté un môle qui donne à Palerme un abri sûr à des vaisseaux de toutes grandeurs. Le territoire de la ville, qui se trouve derriere, ne laisse pas d'être considérable, très abondant par la nature du terrain, et fertilisé encore par une grande quantité de sources qui y font croître merveilleusement des arbres qui y donnent de l'ombre et de la fraîcheur. De tout temps ce

pays fut planté d'arbres. Tite Live rapporte que les Romains firent d'autant plus facilement la palissade dont ils entourerent le quartier de *Neapolis*, que le pays étoit couvert de bois. Aujourd'hui il l'est de jardins et de *villa*, qui sont d'autant plus délicieux qu'ils contrastent très agréablement avec les fonds majestueux de la mer, ou les montagnes escarpées et arides qui les avoisinent.

Plus on voit Palerme, plus il s'embellit par les détails; de belles rues, de grandes et belles places, des fontaines publiques, et des fontaines particulieres jusqu'au quatrieme étage de chaque maison; des églises superbes et des promenades charmantes, un bon air; une grande population, et cependant une propreté qu'on ne trouve dans aucune autre ville du royaume; un commerce assez considérable, quoiqu'il ne soit pas au douzieme de ce qu'il pourroit être; une grande quantité de maisons nobles, riches, fastueuses; un climat chaud, des passions vives, des femmes agréables, et des mœurs de Sybarites. On peut juger si avec tout cela le séjour en doit être préféré à celui des autres villes du royaume. Nous y arrivâmes le 2 juillet, dix jours avant la fameuse fête de sainte Rosalie, ancienne citoyenne de Palerme, que l'on s'est avisé d'aller déterrer dans une grotte du mont *Pellegrino*, au milieu des sépultures et des ossements gigantesques des Sarrasins enterrés dans le même lieu. On l'a apportée heureusement à Palerme, où elle ne cesse de faire annuellement et journellement nombre de miracles; et le plus grand sans doute est de mettre en mouvement cinq jours de l'année un des plus graves peuples de l'Europe.

Nous visitâmes d'abord la mere église, *la matrice;* car c'est ainsi qu'on nomme les cathédrales en Italie. L'extérieur de celle-ci est un des beaux monuments qui nous restent du douzieme siecle, pour le style en ce genre et le

fini des détails, qui sont à l'infini. Elle est parfaitement conservée, et donne à la place un air asiatique que je n'ai trouvé nulle part, sinon à celle de Bruxelles. Elle fut bâtie par Gauthier, archevêque de Palerme, sous le regne de Guillaume II. L'intérieur ne répond pas à l'extérieur : quoique le plan en soit assez beau, la décoration en est d'un mixte qui ne fait aucun plaisir; chaque pilier, composé de quatre colonnes courtes et accouplées, porte un arc gigantesque, surmonté d'un grand attique, terminé par une charpente. Mais au reste cet intérieur, qui menace ruine, va être refait sans y gagner beaucoup : l'emploi des mêmes colonnes, qui a peut-être déja gâté la premiere ordonnance, gâtera encore la seconde. Elles sont trop courtes pour entrer dans la principale décoration d'un grand édifice, et gêneront toujours tous les projets. Cependant, comme elles sont de granit, et d'un grand prix dans l'imagination des Palermitains, ils en veulent voir l'emploi, et viennent d'adopter pour la reconstruction un projet où elles feront le même tort qu'elles ont déja fait dans la premiere fabrique. C'est à droite du chœur que sont les tombeaux de quatre empereurs : ils sont d'une rare beauté par la matiere et presque par le style, ce qui souvent les a fait croire antiques. Ils sont tous quatre de porphyre rouge, et trois sont faits chacun d'un même bloc, d'une forme qui tient à celle du fameux tombeau d'Agrippa qui étoit à la Rotonde, et qui est maintenant à saint Jean de Latran à Rome. La grandeur et la beauté de ces morceaux de porphyre ont fait croire que ces princes avoient délogé quelques héros romains, ainsi que le pape Corsini délogea Agrippa. Mais qui empêcheroit que dans les onzieme et douzieme siecles, où le faste des sépultures étoit revenu en usage, ces princes n'eussent rapporté des croisades, ou fait revenir par les flottes qu'ils y envoyerent, ces blocs taillés en orient, et

que la ressemblance de la matiere ne les eût déterminés à faire d'infidelles copies du fameux tombeau d'Agrippa? Le mauvais goût de la corniche, la différence du fini, et le mauvais style des sculptures, décelent le siecle où ils ont été faits. Le quatrieme tombeau d'ailleurs, ainsi que les colonnes qui portent le fronton qui couvre les deux autres, et qui sont aussi de porphyre et du même porphyre, est fait d'un goût qui vient à l'appui de cette opinion. Malgré la dépense du transport et celle du travail de ces sarcophages, il est donc à croire qu'ils ne sont pas plus anciens que les princes qu'ils renferment. Le tombeau du roi Boëmond, que j'ai vu à *Canosa*, fait du même temps et dans les mêmes circonstances, atteste encore combien ces princes s'occupoient de l'embellissement de leurs sépultures.

Tout près de là est l'autel du saint Sacrement, dont le tabernacle est en lapis d'un grand prix; la sculpture du chœur est de Caggini, moins habile dans l'exécution des figures que dans les bas-reliefs en arabesque, qui sont d'une variété et d'un goût exquis. Nous courûmes les autres églises qui sont sans nombre, et presque généralement belles, principalement celle de saint Joseph, aussi riche que superbe. Ses colonnes sont d'un marbre gris du pays; elles ont soixante pieds de hauteur d'un seul morceau. Ce marbre, très commun à Palerme ainsi que le marbre rouge, décore presque tous les édifices de cette ville. L'oratoire de saint Philippe est un ouvrage absolument moderne, et d'un goût très agréable; la chapelle du Christ, dans l'église supérieure du même monastere, est une riche collection de pierres précieuses. Plusieurs de ces belles églises sont gâtées par le revêtissement en marqueterie en marbre, surabondance de richesses qui papillotent, fatiguent la vue, et nuisent au bon goût, qui est toujours simple. L'église

de la maison professe des jésuites en est un exemple. Il y a dans cette église, dans la seconde chapelle à droite, deux tableaux de Morealese, qui sont de la plus grande beauté. Ce peintre, qui a fait à lui tout seul l'ecole sicilienne, a peint tout ce qu'il y a de beau à Palerme et aux environs. Cet habile homme s'étoit formé d'abord dans la maniere de l'Espagnolet; puis ayant connu dans ses voyages le célebre Van-Dyck, il chercha le genre gracieux de ce peintre, et unit au genre vigoureux du premier la grace et la belle vérité du second; ce qui fait que ses tableaux du second temps sont supérieurs aux premiers, et en font un des premiers peintres de l'Italie. Sa fille peignoit aussi fort bien. Il existe beaucoup de tableaux commencés par elle, et terminés par son pere, qui ne sont pas les moins agréables de ce peintre.

J'avois nombre de lettres de recommandation, mais en une seule journée j'appris qu'il n'en falloit qu'une bonne pour obtenir des Palermitains tout ce qu'un étranger peut desirer de la société. J'étois recommandé au prince de *Pietre Percia*, qui voulut que sa maison fût la mienne, et qui l'exigea. Plus en état que personne de m'instruire de tout ce que je pouvois desirer d'apprendre de son pays, il se chargea de satisfaire à toutes mes curiosités, ne me quitta plus, et me fit partager tous les plaisirs d'une ville où on les connoît et où l'on sait en jouir. Il me conduisit à la société générale, qui est une espece de *club* entretenu magnifiquement et à très peu de frais par la noblesse masculine et féminine, qui contribue, et par ce moyen jouit dans ce lieu de la décente liberté que les honnêtes gens prennent chez eux, sans avoir l'embarras de faire ou de recevoir les honneurs d'un maître ou d'une maîtresse de maison. C'est là que le prince me présenta à tous ses amis, qui devinrent mes connoissances.

Les femmes jolies, mais plus agréables encore, ne semblent avoir de prétentions que la dose qui les rend plus aimables; elles ont assez d'esprit pour n'avoir pas besoin d'être pédantes, et plus de curiosité que de timidité; elles sont accueillantes pour les étrangers, savent leur parler, et bientôt les intéresser. Les hommes sont spirituels, nobles et fastueux, ont une aisance dans les manieres qui est tout à fait cavaliere et noble. On s'y marie si jeune, que la plupart des maris sont des enfants; et je croyois voir nos bruyants petits-maîtres françois, occupés de livrées, de chiens et de chevaux, tout émerveillés encore du luxe qu'on vient de leur permettre, et du bruit qu'on leur laisse faire. La conversation qui commence à une heure de nuit, c'est-à-dire dans le mois de juillet à neuf heures, finit à quatre et cinq heures, c'est-à dire à une heure après minuit. De là on se rend à la Marine, promenade charmante sur le bord de la mer, rendez-vous de tout Palerme, où l'on se promene à l'ombre et au frais depuis six heures après midi. On ne se couche jamais à Palerme qu'on n'ait fait un tour sur la Marine. Il semble que ce soit un lieu privilégié, avec indulgence pléniere, et que les Siciliens aient en sa faveur oublié leur caractere, jusqu'à y défendre l'arrivée des flambeaux et tout ce qui peut gêner les petites libertés clandestines. Il seroit bien difficile de rendre raison de cette singularité, si l'on ne savoit que cette coutume, faisant participer tout le monde aux mêmes avantages, étouffe les murmures de ceux dont ce réglement tourmente le caractere jaloux. Enfin il regne à cette promenade l'obscurité la plus mystérieuse et la plus respectée : tout le monde s'y confond et s'y perd, s'y cherche et s'y retrouve. Il s'y forme des soupers, que l'on va faire en pique-nique, et sur l'heure même, chez des traiteurs qui sont établis le long des murailles du rempart. J'eus l'avantage d'être admis

dès le premier soir à une de ces jolies parties, et de souper avec l'association la plus aimable en femmes et en hommes: j'y trouvai la même liberté qu'à la conversation, fondée sur les mêmes principes, une société enjouée, une aisance si générale, que je cherchois les maris et les Siciliens sans pouvoir les reconnoître; et je commençai à mettre leur jalousie au nombre de ces choses que l'on se raconte sur parole deux cents ans après qu'elles n'existent plus. Ce fut dans cette belle erreur que le jour me surprit, et qu'en sortant de table je m'apperçus avec étonnement qu'il étoit trois heures et demie. C'est ainsi que les habitants de Palerme fraudent l'ordre de la nature, et se font illusion sur la chaleur de leur climat. Ils se levent à midi, lorsque l'air de la mer, qui s'éleve à dix heures, a déja tempéré l'ardeur du soleil et la chaleur qui est excessive jusqu'à cette heure. Ils courent, pour leurs affaires ou pour leur plaisir, dans le *Cassaro*, qui est une grande et superbe rue qui traverse toute la ville du nord au midi, et qui est traversée par une autre appellée la rue neuve, aussi belle que la premiere, et avec laquelle elle partage la ville en quatre parties. A la croisée de ces deux rues leurs angles tronqués forment une place ronde très richement décorée, du centre de laquelle l'on découvre les quatre portes de la ville, la campagne, les montagnes, et la mer. Cette vue étonnante de la ville, la plus étonnante peut-être qui existe en ce genre, seroit la plus belle qui pût exister, si la richesse des édifices étoit d'un meilleur goût, et si ces deux rues avoient un peu plus de largeur pour les proportionner à leur longueur.

C'est là qu'on voit la population de Palerme, qui égale celle de Naples dans la proportion. C'est là qu'on voit en même temps le nombre des personnages à équipages: car il est tellement du goût des Palermitains d'être portés,

que le carrosse y est devenu absolument nécessaire, et que cette jouissance de pur agrément dans une ville aussi propre est prise souvent aux dépens des choses de premiere utilité. La noblesse se promene donc dans le *Cassaro* jusqu'à trois heures après midi; elle dîne ensuite; puis une musique publique l'appelle à la Marine deux heures avant la nuit. De là on passe à la conversation dont j'ai parlé, ou à l'opéra, qui est le seul spectacle, et qui commence à une heure de nuit, et finit, ainsi que la conversation, a minuit ou une heure, que l'on retourne à la Marine, refrain intéressant de la journée. Cette vie voluptueuse et journaliere n'est dérangée que par les fêtes du carnaval, qui changent l'ordre des plaisirs pour les rendre plus vifs, par les deux saisons de la campagne, qui sont en mai et en octobre, et par la fête de sainte Rosalie, qui est le plus brillant et le plus aimable enthousiasme de dévotion qu'elle ait encore fait éprouver; mais, ainsi qu'à l'opéra, les ballets et les fêtes font souvent oublier l'intérêt du sujet principal. Dans ces réjouissances on perd aussi de vue sainte Rosalie, dont on pourroit peut-être faire abstraction totale, si, à la fin de la cinquieme journée, à la suite de la procession la plus burlesque, la châsse de cette bienheureuse n'étoit saluée par des boîtes qui avertissent enfin le peuple de sa présence. Un chariot traîné par quarante mules, et portant quarante musiciens qui font le plus de bruit qu'ils peuvent, ouvre la fête par la marche de cette énorme machine, la plus haute qu'on se soit jamais avisé de rouler, et dont le couronnement dépasse les plus hautes maisons de la ville. Elle part de la Marine et traverse le *Cassaro*, depuis la porte *Felice* jusqu'au palais du viceroi, devant lequel on tire un grand feu d'artifice, terminé par l'illumination du *Cassaro*, décoré alternativement de portiques et de fontaines. Cette

rue, qui a presque un mille de long sur un plan concave, se fait appercevoir dans toute son étendue, et présente le coup-d'œil le plus magnifique. Le peuple reste en possession de la fête jusqu'à minuit, que les carrosses et la noblesse lui succedent. C'est là que l'on peut voir la gravité du peuple sicilien, qui jouit sans aucune démonstration extérieure de joie ni d'enthousiasme. Il se révolteroit peut-être si le sénat vouloit retrancher cette fête, et il la voit de sang froid, sans rire, sans joie, dans un ordre parfait, sans avoir besoin de police. Jamais il n'arrive de tumulte : quoiqu'il y ait plus de cent mille ames dans le même lieu, jamais elles ne font foule. Je remarquai que tout naturellement, et pour ne pas se gêner, les habitants se partageoient la rue, moitié pour ceux qui la descendoient, moitié pour ceux qui la montoient. Ils sont bien différents de notre peuple, qui arrive, veut voir avant qu'on commence, voit quand on a commencé, et veut voir encore quand tout est fini; qui n'est pas tranquille tant qu'un lampion est allumé, et ne peut se résoudre à s'en aller quand même tout est éteint. Celui-ci, dès que minuit est arrivé, emmene sa compagne, dont il n'a pas quitté le bras, et cede sans bruit la place à la noblesse, qui entre avec le même ordre, et étale avec tout le faste italien ses carrosses magnifiques et ses livrées de gala.

Un des spectacles qui émeuvent le plus le flegme sicilien, c'est celui de la course des chevaux, qu'ils aiment avec passion. Il fait l'objet de la seconde journée. De petits enfants de huit ans montent des chevaux à poil et sans étriers, et les pressent avec une vigueur inimaginable. Il y a trois de ces courses. Je vis la premiere à son départ, qui est à la porte *Felice*. Les chevaux sont derriere une corde, où on a bien de la peine à contenir leur ardeur : sachant qu'ils vont avoir à se disputer, ils cherchent déja à se combat-

tre, à se prévenir par un départ anticipé. Un sénateur dans une loge sonne une cloche ; alors on met les petits *jockeys* à cheval : ils sont assis en avant des épaules, la tête avancée sur le cou, et les jambes étendues le long des côtes, en attitude de leur battre les flancs de leurs éperons, dont ils font usage avec une agilité extrême. Au second coup de cloche, la corde se tire, les chevaux partent, et un coup de canon avertit le peuple dans la longueur de la rue que les chevaux sont en chemin ; alors la foule s'ouvre à temps, au moment même, et ce qu'il faut pour laisser passer les chevaux, qui font ce qu'ils peuvent non seulement pour se devancer, mais pour croiser, nuire, ou retarder la course de ceux qui les approchent ou les atteignent. Un autre sénateur, au terme de la course, adjuge le prix au vainqueur ; et le petit garçon est rapporté en triomphe, décoré de la représentation d'un aigle qu'on lui passe au cou, et aux acclamations de tout son parti. Ce sont de riches particuliers qui fournissent ces chevaux, les nourrissent toute l'année pour ce seul jour, et ne sont pas moins émus de leur triomphe que le petit *jockey*, et tout cela dans l'ancien esprit des jeux olympiques, pour l'honneur de vaincre ; car on n'y mêle pas, comme ailleurs, la maniere ruineuse des paris. Le sénat fait seul la dépense des prix, qui se réduit à une quarantaine d'onces, c'est-à-dire vingt louis pour les trois courses. La premiere se fait avec des chevaux du pays ; la seconde, avec des juments ; la troisieme, la plus rapide, avec des barbes. Cette seconde journée se termine par le retour du char, qui part du palais du viceroi, et retourne à la Marine en s'arrêtant de dix pas en dix pas, pour faire entendre la musique. Ce jour-là il est illuminé ; ce qui, joint à l'illumination de la rue, fait un effet plus triomphal que de jour.

La troisieme journée le char repasse encore, et com-

mence à devenir fastidieux. Il semble, ce jour-là, qu'on ne le mette en marche que pour aller le dépecer à la place du Palais. Ce soir-là, le feu d'artifice qui se tire à la Marine, l'illumination qui fait voir toute la beauté de cette promenade, celle du *Cassaro* et des bâtiments qui sont sur la mer, se réunissent pour faire de Parlerme une ville enchantée. Le quatrieme jour on recommence la course dans l'après-dinée, avec le même enthousiasme. Le soir on jouit du beau, de l'étonnant coup-d'œil de la grande église décorée et éclairée d'une maniere magique. L'archevêque ayant bien voulu protéger notre marche, nous jouîmes complètement et sans peine de ce magnifique coup-d'œil. Tout l'intérieur de ce vaste édifice est recouvert d'une nouvelle décoration, moins sévere et plus analogue à la fête, et pourroit servir de modele à toutes les décorations en ce genre. Des franges, des guirlandes de papier, du carton argenté, et de méchantes petites glaces de miroir, font tous les frais de cette décoration, qui est arrangée et éclairée avec tant d'art, qu'on ne peut pas se faire une idée de cette magnificence. Cette architecture sans ombre est absolument diaphane; les lumieres sur l'argent paroissent autant d'étoiles étincelantes; et en tout cette clarté est si brillante, que les sens en sont étonnés, et bientôt fatigués.

Le cinquieme jour est célébré par une éternelle procession, qui commence à la nuit tombante, et ne finit qu'à une heure après minuit. C'est là qu'on voit le goût des Palermitains pour les machines, et combien leur dévotion est exaltée de l'exaltation de leurs saints. Chaque congrégation porte le sien, avec la représentation de quelque scene du nouveau ou de l'ancien testament, figurée avec des personnages de grandeur naturelle, ou même des enfants. Ce sont les couvents de religieuses qui se chargent

du trousseau de ces figures, et qui ont toujours soin d'habiller et de peigner Judith et la Vierge à la derniere mode. Ces représentations sont portées sur des charpentes, et ces charpentes sur les épaules de trente à trente-six hommes, qui mettent gloire à faire courir leur saint plus vîte que celui des autres, à lui faire faire des contre-marches, et tourner sur eux-mêmes, avec des cris de triomphe tout-à-fait barbares. Enfin arrive sainte Rosalie, qui chemine un peu plus posément, impose à la joie, fait agenouiller le peuple, et termine la fête.

Cette sainte avoit été élevée à la cour du roi Roger, dans le commencement du douzieme siecle. Elle quitta tout-à-coup la cour et la reine, pour aller vivre contemplativement dans une grotte humide, sur le mont Pellegrin, près de Palerme. On y a bâti un couvent qui a gâté la grotte, et on y a fait à grands frais un chemin pour faciliter le pélerinage de ce sanctuaire.

Les fêtes passées, nous nous occupâmes de voir les environs de Palerme. Nous allâmes au monastere de *san Martino*, de l'ordre de saint Benoît. Ce couvent, bâti dans les montagnes, a l'air d'une chartreuse au milieu des déserts; il n'est cependant qu'à huit milles de Palerme, et on y arrive par un fort beau chemin. La maison, qui n'est ni belle ni finie, est très considérable. Il y a des détails intéressants, de beaux corridors; il y regne un ordre imposant, une magnificence plus noble que fastueuse, une politesse aisée pour les étrangers, qui, dès qu'ils y sont adressés, y sont reçus, nourris, logés à-peu-près le temps qu'ils veulent, avec des égards tout-à-fait distingués. Une grande partie des moines sont des premieres familles de Palerme; ce que l'on reconnoît à leur ton et à leur maniere. La bibliotheque est très nombreuse, très bien entretenue. Le vaisseau est un des plus simples, des plus beaux

que j'aie vus en ce genre ; les détails de la menuiserie en sont parfaits. Nous y trouvâmes *D. Blazi*. Cet infatigable religieux passe sa vie en recherches, enrichit chaque jour la bibliotheque, et a commencé un *museum* déja intéressant, et qui deviendra considérable par l'intelligente activité de son auteur. On y voit un commencement de tout en général. Il y a déja de très beaux vases siciliens, un entre autres où est représentée une figure de femme devant un siege, parlant à un homme tenant un bâton ; de l'autre côté la même figure de femme tenant une éponge à la main devant une cuvette, et le même homme déshabillé, tenant d'une main le tessere propre aux bains ; ce qui pourroit désigner l'Hospitalité qui arrête un voyageur et l'assiste au bain, et ce qui indiqueroit que ces vases servoient aussi à cet usage, et n'étoient pas seulement réservés à celui des tombeaux. Je trouvai aussi parmi les curiosités un tessere en ivoire, représentant deux mains, avec cette inscription grecque :

ΙΜΥΑΧΙΜΙΑΧΩΝΟC
ΙΝΙΒΑΛΟCΧΑΙΡΟCΞΕΝΙΑΝ
ΕΠΟΗCΑΤΟΠΡΟCΑΥCCΟΝ
ΔΙΟΓΝΗΤΟΥΚΑΙΤΑΝΕΤΙΟΝΑΝ.

Il est à croire que c'étoit là une lettre de recommandation, et comme un billet à vue qui procuroit l'hospitalité au porteur. Ces morceaux sont gravés, et *D. Blazi* m'en donna des épreuves.

Nous vîmes quelques médailles grecques, un candélabre en marbre de six pieds de haut, d'un bon goût et d'un beau travail, et quelques tombeaux du même genre.

Dans la piece avant la bibliotheque, il y a quelques tableaux, entre autres un de Morealese, représentant une

annonciation, d'un style et d'un coloris infiniment gracieux. Il y en a un autre du même peintre dans l'église, qui, tout d'un autre genre, est bien supérieur à celui-ci ; c'est le plus beau que j'aie vu de cet auteur, et peut-être un des beaux tableaux qu'on puisse voir. Il a peint, au plafond d'un des réfectoires, Daniel dans la fosse aux lions. C'est peut-être la premiere fois qu'on s'est avisé de peindre une fosse en plafond ; mais il a vaincu la difficulté, et l'on voit très naturellement en dessous ce qu'on est censé n'avoir jamais vu qu'à vol d'oiseau. Il fait voir dans ce morceau à fresque, et par le tableau de chevalet qui est dans l'église, qu'il possédoit tous les genres au même degré de perfection. On nous conduisit de là au lieu où l'on conserve les corps après les avoir desséchés dans une chaux mitigée ; mais cette méthode conserve mal, et n'offre que des figures aussi hideuses qu'informes, qui, par des grimaces grotesques, approchent plus du ridicule que de la sainte terreur que l'on cherche à inspirer en offrant l'image de la mort. Il en est de même des corps conservés dans le vaste souterrain des capucins de Palerme, où quatre ou cinq mille corps, attachés par le cou dans autant de niches, ressemblent à autant de pendus, tous plus grotesques les uns que les autres.

Après avoir très bien dîné à saint Martin, nous descendîmes par un chemin difficile à *Monte-Reale*, petite ville très agréablement située, à trois milles de Palerme. Guillaume le bon, l'avant-dernier de la famille des Tancrede, effectivement un très bon prince, fit ériger en 1177 l'abbaye des bénédictins en abbaye archiépiscopale, et voulut bien rêver que la Vierge lui présentoit le plan du cloître de ce couvent et de l'église cathédrale : il fit construire ces deux édifices sur ce plan, et ce sont deux précieux monuments de la richesse et de la magnificence de ce temps. L'architec-

ture intérieure, qui participe du goût des fabriques des Sarrasins et de l'architecture grecque des bas temps, a dans ce temple un aspect très majestueux et très imposant. Tout y est grand et sévere, jusqu'à la maniere dont il est éclairé. Les ornements, quoique riches, n'y papillotent point. Ce sont des mosaïques qui couvrent tous les murs et les voussures; elles représentent des sujets de l'ancien et du nouveau testament. Le pavé, en mosaïque d'un autre genre et à compartiments, est d'un excellent goût. Le mur latéral des bas-côtés étoit couvert de panneaux en marbre, encadrés encore de mosaïque; mais cette partie est bien endommagée, et presque détruite, ainsi que le péristyle qui étoit dans le même goût, et que l'on est obligé de rebâtir à neuf. On trouve à droite du chœur les deux tombeaux de Guillaume le mauvais et de Guillaume le bon, tous deux du douzieme siecle, mais bien différents de beauté. Celui de Guillaume le mauvais est absolument dans le même goût, dans le même style et de la même matiere que ceux des empereurs Henri VI, Frédéric II, etc. que l'on voit dans l'église de Palerme.

Le dernier évêque de *Monte-Reale* a fait revêtir avec beaucoup de magnificence le maître-autel en argent. Cet évêché, qui valoit deux cents mille livres de rente, vient d'être réuni à celui de Palerme, avec la soustraction des deux tiers du revenu, qui est devenu royal. L'extérieur de l'église de *Monte-Reale* n'est point aussi beau, et on peut dire que de l'intérieur de celle-ci et de l'extérieur de celle de Palerme, on composeroit le plus beau et le plus riche édifice du douzieme siecle. Le morceau le plus parfaitement conservé en ce genre, c'est la chapelle du château du viceroi, qu'on a eu le bon esprit d'entretenir soigneusement, sans y ajouter un seul ornement étranger; ce qui en fait une véritable curiosité. Le goût d'ornement

et d'architecture qui y regne vient à l'appui de ce que j'ai dit, que l'architecture de ce siecle étoit formée sur celle des bas temps grecs, à laquelle on avoit ajouté les détails et la richesse des décorations sarrasines.

Sur le beau chemin qui conduit de *Monte-Reale* à Palerme, qui a été construit des deniers du dernier évêque, et décoré avec plus de dépense que d'intelligence et de goût, on trouve un vieux château qui sert maintenant de caserne à un régiment de cavalerie : on dit qu'il a été bâti par les Sarrasins, et qu'il communique par un souterrain à un autre plus considérable du même genre, appellé *Castel-Reale*, et autrefois de *Zizza* (en langue sarrasine, lieu de plaisance). On dit aussi que ce château servoit de *villa* aux vicerois sarrasins. Palerme, après avoir été la place d'armes des Carthaginois du temps des Grecs, devint celle des Sarrasins du temps de l'empire d'orient ; elle fut toujours comme la capitale de leurs possessions, et le lieu chéri des gouverneurs ou émirs qu'y envoyoient les califes d'Afrique dans les dixieme et onzieme siecles.

Ce château, construit en pierres de taille, a les ornements extérieurs très peu saillants et consistant en croisées quarrées, sous des portiques ou arcs à *ogives* (*a*). L'intérieur en est absolument dénaturé, à l'exception de la premiere entrée ou vestibule, ornée de mosaïque, de petites colonnes en marbre, et de fontaines, dans le goût des palais des Maures que l'on voit dans le royaume de Grenade en Espagne. La ressemblance parfaite de cette décoration est encore une preuve de ce que je viens de dire de l'architecture du siecle des Normands. Les Sarrasins ayant succédé aux Grecs, et les Normands aux Sarrasins,

(*a*) Arcs ou branches qui, dans l'architecture gothique, se croisent diagonalement à la clef. Il y a des *ogives* rondes et des *ogives* quarrées.

il étoit naturel que dans ce temps où l'on avoit plus d'argent que de véritables connoissances, on s'en tînt à imiter ce que l'on trouvoit sous ses yeux, et que le goût des monuments de ce siecle participât des deux architectures.

Nous retournâmes avec le prince *Pietre Percia* à *la Bagaria*, qui est un fief de sa maison, et nous allâmes voir de là les ruines de *Solentum* (*a*), très ancienne ville dont je ne connois pas l'origine, mais dont les Phéniciens fréquentoient le port, et qui appartint aux Carthaginois dès qu'ils eurent et tant qu'ils eurent des possessions en Sicile. Pyrrhus la leur enleva un moment, et en fit sa place d'armes tandis qu'il faisoit le siege de Palerme. Sa petite anse, sous l'abri du mont *Catalfano*, a servi à presque toutes les nations qui sont venues faire des descentes en Sicile. C'étoit autour de cette anse qu'étoit sans doute bâtie la ville antique, dont il ne reste aucun vestige. Il y a encore une tour de mer que l'on appelle *Castello di Solento*. Dans la plaine nous trouvâmes une grande quantité de sépultures, taillées dans le tuf, et rangées à ras de terre parallèlement à quatre pouces l'une de l'autre. Elles sont maintenant toutes découvertes, sans qu'on ait jamais trouvé autre chose dedans que des ossements et des lampes grossieres. On nous montra près de là, dans un enclos plus près de *la Bagaria*, deux sépultures plus considérables; elles venoient d'être découvertes, et je les vis dans leur entier: c'est une excavation taillée dans le tuf. On y descend par plusieurs marches taillées également dans le massif; ensuite on trouve une petite porte, et, de chaque côté de la porte, deux tombes découvertes qui avoient renfermé deux corps; dans le fond, une niche contenoit des lampes et quelques

(*a*) Située entre *Panormus* et *Terminî*.

vases, dont je possede deux d'une grande finesse : le tout sans une pierre de rapport, à l'exception de celles qui couvroient l'escalier, et masquoient tout le monument. Le reste étoit pris en entier dans l'épaisseur du rocher. Ces sépultures, quoique travaillées avec soin, étoient sans aucune espece de magnificence, puisqu'étant au dessous du terrain, elles disparoissoient du même moment qu'elles étoient formées.

De la ville de *Solento* on alloit à ses temples, qui étoient sur la montagne ; et on y montoit par un chemin étroit, mais assez conservé pour qu'on en voie encore la construction, qui est absolument la même que celle de la voie *Appia ;* ce qui enleve aux Romains l'honneur de l'invention de cette fabrique. Ce fragment de voie est d'autant plus curieux, que c'est la seule voie pavée antique qui existe en Sicile. Nous perdîmes et retrouvâmes la trace de ce chemin ; et nous n'aurions peut-être jamais trouvé celle des temples, si nous n'eussions été suivis par un vieux garde-chasse, qui nous promit de nous y conduire à condition que nous le ferions au moins garde des trésors que nous allions y chercher. Nous trouvâmes effectivement, parmi les épines, l'emplacement de deux petits temples, avec des chapiteaux d'ordre dorique assez bien travaillés, des colonnes cannelées, l'entablement dorique, la corniche ornée de masques de lions comme à Pompéia, et à travers tout cela des chapiteaux ioniques, des fragments de fronton, et des pilastres avec des cannelures si fines qu'elles ressembloient plutôt à des filets ; et il ne fut pas possible de lever le plan ni de l'un ni de l'autre des deux temples. L'intérieur du plus petit étoit incrusté dans le rocher ; et l'on voit encore pris sur la roche même les moulures des panneaux de la décoration intérieure et les gradins extérieurs. On voit à l'entour de ces temples des arrache-

ments de murs, des souterrains qui appartenoient sans doute à quelques purificatoires, ou au logement des prêtres.

Toutes ces antiquités bien examinées, je revins à Palerme me livrer à la société, en attendant mon départ. Je n'y retrouvai plus les femmes qu'aux spectacles; elles n'étoient plus des soupers de la Marine, qui ne se composoient que de célibataires comme moi. Sur le promenoir même, de subites fraîcheurs obligeoient les maris de rentrer; et, par un tendre soin, ils abrégeoient les promenades et les conversations de leurs épouses. A l'assemblée ils étoient toujours là; et dans les mouvements de ceux que je soupçonnois le moins, je découvris que la jalousie sicilienne ne pouvoit se masquer qu'un moment, et qu'il n'y avoit encore que les femmes qui eussent une véritable disposition à prendre sur cela les usages de France. Au reste, cette passion violente est peut-être nécessaire pour sauver de l'apathie les barons palermitains, qui, sans cela, passeroient leur vie dans une molle et voluptueuse oisiveté, mangeant d'avance le revenu de leurs terres qu'ils n'ont jamais vues, et empruntant de leurs fermiers au rabais de leurs baux; car les Siciliens ne peuvent emprunter autrement, les fonds étant éternellement substitués à l'aîné, et libres de toute autre charge que celle des pensions des cadets ou de la dot des filles. Les loix féodales existent encore pour la noblesse de Sicile comme au temps des Normands; ce qui fait des procès de succession à l'infini, et ce qui enrichit un peuple de gens d'affaires dont Palerme est rempli, et qui sont tous riches. Le bon droit y étant à l'encan, et la justice devenue une branche de commerce, tout l'argent du royaume entre dans cette ville par le canal des tribunaux, qui le reversent dans le public par le luxe de leurs membres. Le sénat est composé de jeunes barons ou de vieux seigneurs,

qui ne se donnent la peine d'être sénateurs que pour faire connoître et payer les privileges de leur dignité et de leur autorité. Il y regne donc une grande apathie, avec un esprit d'indépendance qui donne au gouvernement, et par contre-coup au peuple de Palerme et à celui de toute la Sicile, le caractere insulaire et républicain. Les Siciliens, éloignés de leur roi, qu'ils ne connoissent que par un représentant, s'accoutument à le regarder comme un pensionnaire dont ils fraudent les droits, auquel ils s'enorgueillissent d'accorder des dons gratuits, et à qui ils essaient de temps en temps de désobéir, dans le seul esprit de faire un acte de liberté (*a*).

Les Siciliens ont eu tant de souverains, qu'ils se sont accoutumés à n'en aimer aucun, et à ne préférer que celui avec qui ils font la meilleure capitulation ; toujours prêts à recevoir celui qui entre chez eux par la force, ou celui qui leur fait des conditions meilleures ; quitte à recourir, en cas de violence et de tyrannie, aux moyens connus de la révolte, des vêpres siciliennes, ou autres semblables. Leur pays donnant en abondance de toutes les productions, ils sont plus difficiles à réduire qu'aucun autre peuple, parce-qu'on ne peut les contenir par aucune privation. On peut les dépouiller, mais jamais les ruiner ; aussi un mauvais gouvernement les rend-il pauvres, sans les faire mourir de faim. Au reste Palerme ne se ressent en rien de cette pauvreté, dont le reste de la Sicile peut se plaindre : c'est une des jolies et des agréables villes qu'un voyageur puisse rencontrer. L'affabilité et la courtoisie des habitants lui en

---

(*a*) C'est ce qu'ils manifesterent dans la personne du marquis Fogliani, le précédent viceroi, aussi aimable par son caractere que respectable par ses vertus, qui, après avoir gouverné la Sicile dix-huit ans avec autant de désintéressement que d'affabilité, fut ignominieusement chassé

rendent le séjour très attrayant et le départ tout-à-fait difficile. Nous en partîmes le premier d'août à deux heures du matin par une nuit obscure, comme si nous eussions choisi ce moment pour nous dérober à l'enchantement d'un lieu où chaque objet eût pu, par le souvenir d'un plaisir, ou nous retenir, ou nous arracher un regret. Nous arrivâmes avec le jour au bord de la mer, à la baie *del Ferra-Cavallo*, laissant à droite le cap *di Gallo*, formé par un grand rocher escarpé, et dont l'approche est dangereuse par un bas-fond de roches déchirantes. Nous tournâmes à gauche, passant devant la petite isle dite *delle Femine*, qui tient presque au continent, et sur laquelle il y a une seule tour de garde. Nous nous trouvâmes d'abord vis-à-vis de l'isle *Ustica*, ou *isle des Os*, en mémoire de ce que les Carthaginois, revenant d'une expédition malheureuse en Sicile, y abandonnerent furtivement six mille hommes de troupes auxiliaires qui demandoient leur solde, et qui couvrirent bientôt ce rocher de leurs os; exemple frappant de la cruauté et de la perfidie des Carthaginois.

CARINI.

LÀ, quittant la mer, nous arrivâmes à *Carini*, gros bourg de sept mille habitants, à dix-huit milles de Palerme, bâti au fond d'un vallon fertile, entouré de hauts rochers, avec un territoire cultivé et abondant en vin, grains, huile, et en toutes sortes de fruits. Je ne sais si l'aisance produit naturellement la propreté, mais je fus frappé de

---

de son palais et de la ville par la populace, qui prétendoit seulement qu'il étoit attaché à la noblesse, ou, pour mieux dire, qui vouloit faire un coup d'autorité; ce qui lui réussit, car on envoya un autre vice-roi.

celle de *Carini;* ce qui me parut un phénomene dans le royaume. Il y a sur un rocher un vieux château gothique, qui n'a rien de remarquable, et qui est habité par le prince de ce nom.

On recueille à *Carini* beaucoup d'excellente manne qui découle d'une espece de frêne dont la feuille ressemble un peu par la forme à celle de l'acacia, et, pour le tissu de l'écorce du bois, à l'ébénier. J'avois trouvé déja le *mannier* à *Termini* et à Palerme; mais il m'avoit paru si jeune, que j'avois cru que ce n'étoit que de nouvelles pépinieres. Je vis ici que la jeunesse est le temps du grand rapport de cet arbre, auquel, dès l'âge de sept à huit ans qu'il est à la hauteur de huit pieds, on commence à faire dans l'écorce des incisions horizontales, d'où découle la manne. Cette opération se fait de deux jours en deux jours, depuis le 15 juillet, jusqu'à ce que la pluie ou les brouillards de l'automne arrêtent ou dénaturent la circulation de cette gomme glutineuse. Ces incisions se font l'une sur l'autre, depuis la superficie de la terre jusqu'à la tête de l'arbre, et en recommençant chaque jour tant que la saison le permet. La liqueur sort d'abord comme une mousse blanche très légere, très appétissante, et d'un goût très agréable. La chaleur du soleil fige cette liqueur mousseuse, qui prend la forme de la stalactite. C'est ce qu'on appelle la manne en canne ou en larme, la plus belle et la plus chere. Elle reste presque blanche; et la liqueur la plus grasse et la plus colorée qui s'en distille est reçue sur des feuilles de figuier d'Inde posées à cet effet au pied de l'arbre. Le soleil, à la longue, la coagule, et on la leve alors en masse : c'est celle que l'on appelle manne grasse. Elle est plus lourde, plus purgative, et se vend beaucoup moins cher. Elle est la seule qui, dans sa nouveauté, ait déja ce goût fade et fort qui dégoûte dans la manne; car celle en canne, mangée

à l'arbre, est agréable et pectorale. On la détache de l'écorce en ployant l'arbre et en lui donnant une secousse. Lorsque l'année est pluvieuse, on en ramasse infiniment moins, et l'on est obligé de la ramasser chaque jour, ce qui la rend et moins belle et d'une moindre qualité : celle qui a reçu l'eau ne vaut rien, et se corrompt. L'arbre se seme, et se transplante quand il a atteint la hauteur de trois à quatre pieds. Lorsque sa tige est absolument couverte d'incisions, on le tranche à fleur de terre, et il pousse en touffes de jeunes bois dont on conserve un ou deux jets sur chaque souche pour recommencer l'opération. Le bois en est dur, lourd et amer; la décoction en est apéritive et très efficace pour l'hydropisie. Il faut des climats particuliers pour la culture de cet arbre. Il ne produit que dans les pays chauds, et il ne vient pas dans les cantons privés du vent du nord. Il n'y a que cette partie de l'isle qui produise la manne. Elle est moins célebre que celle de Calabre, et cependant plus chere et préférée. Cela peut venir de ce qu'étant production libre en Sicile, elle est mieux faite; et la célébrité de celle de Calabre, de ce qu'elle y est plus anciennement connue et cultivée. Je suis persuadé que l'arbre viendroit en France, et qu'il donneroit de la manne en Provence.

Nous partîmes de *Carini* à quatre heures du matin. Après trois milles en venant regagner la mer, on trouve dans les terres, sous la montagne, la grotte de *Garbolangi*, dont l'entrée ne me parut ni belle ni pittoresque, quoiqu'on me l'eût beaucoup vantée : mais en général il faut se défier de l'emphase des descriptions italiennes, sur-tout lorsqu'on n'est pas dans le cas de les vérifier. Je fus donc encore attrapé à cette grotte-ci, que l'on m'avoit annoncée comme une chose étonnante. Je n'ai pu juger de sa profondeur, que l'on dit être connue jusqu'à plus d'une

demi-mille sans avoir pu en trouver le fond. Au reste on peut assurer qu'elle n'a point une autre embouchure; car elle est privée d'air au point que la moindre fumée des lampes y est suffoquante. Un médecin qui m'assura être celui qui avoit été le plus avant, me conta qu'elle étoit tapissée de stalactites dures; c'est ce que je trouvai à son entrée. Mais cette congélation n'est point brillante dans toute la partie que j'ai vue: car n'ayant point de lampe, la voûte s'abaissant et se partageant en plusieurs ouvertures, je n'osai pas m'avancer, dans la crainte de trouver quelques trous, ou de m'égarer dans quelques défilés tortueux et obscurs, où je ne pouvois espérer aucune découverte, étant privé de lumiere. C'est tout près de cette grotte, en s'avançant du côté de la mer, qu'étoit la petite et riche ville d'*Hyccara*, patrie de la célebre courtisanne Laïs, qui fut conduite en Grece lorsque Nicias détruisit sa patrie et en emporta trois cents talents. La ville d'*Hyccara* fut rasée, et le territoire donné aux Ségestins, qui avoient réclamé le secours d'Athenes contre les Sélinontins et les Syracusains, au sujet d'une querelle de territoire entre Sélinonte et Ségeste; querelle qui fut le prélude et le prétexte de la guerre et du fameux siege de Syracuse par cet infortuné capitaine, et dont la prise d'*Hyccara* fut le seul exploit.

On dit qu'il existe encore quelques arrachements de murs et quelques conduites d'eau de l'antique ville d'*Hyccara;* mais je n'ai pu rien distinguer que quelques fragments de *mattoni* épars, qui indiquent l'ancienne situation de cette ville. On y a trouvé, il y a quelques années, une médaille de cuivre, sur laquelle étoit d'un côté une tête de femme avec cette inscription, HKAP, et de l'autre côté un loup. On a trouvé aussi, à deux milles plus haut en se rapprochant de *Carini*, des médailles d'argent de Ségeste, avec quelques chapiteaux et bases de colonnes

en marbre ; ce qui pourroit faire imaginer que le territoire d'*Hyccara* ayant été donné aux Ségestins, ils avoient rebâti une ville plus avant dans les terres, qui, à son tour, fut détruite ou par les Romains, ou par les Syracusains, qui rebâtirent *Carini*, appellée ainsi du nom corrompu d'*Hyccara*. On y a bâti des cabanes sous la protection du château, et la bonté du pays a créé le riche bourg qui existe à présent. En repartant de *Carini*, je traversai, en suivant la mer pendant trente milles, un pays assez beau, arrosé par trois petits fleuves, le *S. Cataldo*, le *Calattano*, et le *S. Bartolomeo*, le plus considérable des trois, qui vient se jetter dans la mer près de *Castel-a-mare*, jadis la marine de Ségeste, et qui est situé assez avantageusement à l'angle d'un golfe sous le mont *Inici*, qui le tient à l'abri du vent du nord. La situation de ce *Castel-a-mare* ressemble fort à celle de *Castel-a-mare* près de Naples : il a même ombre, même abri; et la côte du cap de *S. Vito* paroît être celle de *Sorrento* et du cap Minerve. Celui-ci est cependant bien inférieur à l'autre pour le pittoresque et pour l'abondance du pays.

Il n'y a qu'un mauvais château, et rien à voir, mais rien absolument. Ce fut là que je mangeai pour la premiere fois des figues d'Inde, le fruit de l'*opuntia*, plante qui couvre ici toutes les terres incultes, s'élève jusqu'à douze et quinze pieds, et rapporte une quantité prodigieuse d'un fruit sucrin, qui est assez agréable lorsqu'il est glacé : il se donne presque pour rien, et le peuple en fait une grande consommation.

LE TEMPLE DE SÉGESTE.

Comme nous couchâmes sur le plancher, nous n'eûmes pas de peine à partir de bonne heure, et nous découvrîmes

bientôt de loin le temple de Ségeste. Tourné au soleil levant, il en recevoit les rayons; et conservé presque dans son entier, il nous sembloit bâti ainsi dans le désert pour produire un effet plus mystérieux. Effectivement il est comme miraculeux qu'un édifice se soit conservé presque en son entier dans l'emplacement ou près d'une ville dont on ne voit aucun autre vestige (*a*). Ségeste, bâtie, dit-on, par Énée, étoit une ville célebre, riche, forte, rivale de Sélinonte, alliée des Grecs, et soutenue par Athenes lors de l'expédition de Nicias. Elle fut possédée par les Carthaginois, maîtres pendant si long-temps de cette partie de l'isle. Dans la suite Agathocles, tyran de Syracuse, la détruisit entièrement. Elle me parut la plus désavantageusement située de toutes les villes antiques que j'eusse vues jusqu'alors, placée sur un terrain inégal et aride, tourmentée par le courant de tous les vents, sans fleuve, sans marine, et entourée de roches escarpées et tristes. Il est à croire que le temple placé sur une éminence, entouré de trois côtés d'un ravin profond formé par un torrent, a toujours été isolé, et qu'il fut bâti hors de l'enceinte de la ville. Son plan est un quarré long de cent soixante et dix-sept pieds deux pouces six lignes, sur soixante et quatorze pieds dix pouces, formé de six colonnes de face, sur quatorze de profondeur. Celles des angles sont égales aux autres pour le diametre, qui est de six pieds quatre pouces six lignes, sur vingt-huit pieds six pouces de hauteur. L'espacement général est de sept pieds un pouce, excepté entre les deux colonnes qui formoient l'entrée, ce qui fait la différence presque insensible de neuf pouces. Un entablement de dix pieds dix pouces neuf lignes, qui paroîtroit

(*a*) J'ai su depuis qu'il y avoit encore les ruines d'un vieux théâtre; mais soit qu'il fût éloigné de la ville et du temple, soit qu'il fût détruit,

lourd sur tout autre ordre qu'un ordre colossal, est ici d'un effet admirable. Les moulures ont peu de relief, mais de belles ombres, par la magie des angles aigus, le talut de l'entablement, et l'inclinaison des larmiers modillonnaires ; ce qui en même temps colore l'architecture, et prévient le retour des eaux et la dégradation qu'elles occasionnent.

Le fronton, surbaissé et très simple, a en tout cinquante-huit pieds deux pouces d'élévation, compris les trois degrés au pourtour. Les colonnes ont de dix à treize assises ; un socle en forme de stylobate ou piédestal, qui ferme le temple au pourtour, à l'exception de l'entrée ; et sur ce socle un gorgerin creusé de deux pouces et demi, qui sépare le fût de la colonne du socle, et forme le fût en bossage. Un filet en relief marque toutes les assises intérieures. Ce filet fut conservé pour faire richesse, ou pour se ménager les assises plus pures au ragréement; car il est évident que ce temple n'a jamais été ragréé, les bossages conservés pour la commodité de la construction existant encore aux grosses pierres du socle et des gradins qui ne sont point enterrés. Nous avons retrouvé les mêmes bossages à quelques pierres du fronton. Ce qui vient encore à l'appui de ce raisonnement, c'est que tous les chapiteaux, à l'endroit où ils déterminent le module de la colonne, viennent en retraite de deux pouces sur le fût; que cette retraite, dans l'état actuel, est d'un mauvais effet; que le trait irrégulier de ce fût doit faire croire que cette épaisseur excédante étoit destinée à recevoir une cannelure généralement adaptée à cet ordre, dont ce temple seroit une seule exception. On ne trouve aucune naissance de voûte intérieure, ni

---

ou recouvert de telle sorte qu'il pût disparoître à l'œil, il échappa à mes recherches.

trace de charpente. Je croirois que ce ne seroit pas trop hasarder d'avancer que ce monument n'a jamais été fini ni consacré; qu'il doit peut-être sa conservation à cette raison, ayant par cela même échappé aux incendies et aux pillages; et qu'éloigné de la ville, il a, comme celui de Métaponte, survécu à sa destruction totale. Il ne manque à l'extérieur de cet édifice que quelques pierres du fronton, détachées sans doute par quelque accident particulier. La seconde colonne de la face orientale a été endommagée par le tonnerre, et a été réparée. La pierre est un tuf du même genre que celui du temple de Junon Lacinienne. L'intérieur est absolument vuide; on croiroit cependant y entrevoir l'arrachement d'un mur, si les pierres de taille que l'on y découvre avoient une direction plus exacte. Je cherchai bien à l'entour de ce temple pour voir si je découvrirois quelques fragments d'édifice, comme les logements des prêtres, qui d'ordinaire étoient contigus aux temples. Nous ne trouvâmes que deux morceaux de colonnes laissés au hasard, où on voit l'entaille à anse que l'on creusoit dans la partie de l'assise pour faciliter le soulevement de ces masses énormes. Le plan, la vue, la coupe et les détails de ce monument, dessinés et mesurés, le feront mieux connoître que toutes les descriptions, qui, en ce genre, sont toujours seches et imparfaites (*a*). Le gouverneur de *Calatafimi* nous envoya six hommes et trois grandes échelles; et moyennant ce secours, malgré le vent épouvantable qui nous tourmentoit, nous vînmes à bout de notre entreprise.

Après notre opération finie, nous nous rendîmes à *Calatafimi*, à trois milles de là, par un assez riche vallon, où

(*a*) Voyez-en les dessins dans le Voyage pittoresque des deux Siciles.

coule un petit fleuve qui passoit devant et à quelque distance de la fameuse et triste Ségeste. *Calatafimi* n'est pas dans une situation plus heureuse que la ville antique ; à cheval sur la crête de deux vallons, elle ressemble un peu, à l'extérieur, à *Centorbi* (*a*). Le gouverneur, que j'allai remercier, contraignit les franciscains à nous donner deux paillasses, sur lesquelles nous allâmes nous jeter, après avoir, comme de coutume, fait en public notre grand couvert à la taverne.

TRAPANI.

Nous partîmes de *Calatafimi* de grand matin. Nous traversâmes un pays fort triste jusqu'aux approches du mont Éryx, aujourd'hui *S. Giuliano*, au flanc duquel on passe, et d'où l'on découvre la vue de *Trapani* et des isles. Nous y arrivâmes pour dîner, après avoir fait vingt-quatre milles d'une seule traite. Nous allâmes débarquer chez notre vice-consul. *Trapani*, autrefois *Drepanum*, fut bâtie, l'an de Rome 493, par Amilcar, général des Carthaginois, pour loger les habitants de *Motya* (*b*), lorsqu'ils furent chassés de leur ville par les Siciliens, dans la quatre-vingt-quinzieme olympiade. Ainsi que *Gallipoli*, *Trapani* semble amarrée au continent. Lorsque le *sirocò*, ou vent du midi, couvre sa plage basse des eaux de la mer, elle est entièrement entourée d'eau, à l'exception de la chaussée qui traverse les salines. Ce sont ces salines qui font actuellement sa richesse, son commerce et sa célébrité. Le sel s'y fait par dessiccation, comme en Pouille, mais sans le secours de l'eau douce. Sa plage basse est presque de niveau

(*a*) On compte dix mille habitants à *Calatafimi*.

(*b*) Ville située sur la côte, un peu au nord de Lilybée. C'est aujourd'hui l'isle de S. Pantaléon.

à la mer calme. On fabrique de petites chaussées d'un pied d'élévation, qui parquent des espaces qui communiquent les uns aux autres : on introduit l'eau de la mer dans ces parcs, et le soleil fait le reste. C'est à la surface d'une terre glaise battue que se crystallise le sel. On y fait entrer de la nouvelle eau jusqu'à ce que la crystallisation ait à-peu-près trois pouces d'épaisseur, et alors on leve le sel que l'on entasse, comme nous faisons aux salines de Provence. Le sel de *Trapani* est blanc, mais très âcre; il est bon, particulièrement pour les salaisons de poisson. Ce n'est pas, comme en Pouille, pour le compte du roi que s'exploitent les salines de *Trapani*: il en retire seulement les droits de sortie, qui sont plus considérables que le prix même du sel, qui ne coûte presque rien; ce qui fait qu'on y sale une grande quantité de thons. Nous arrivâmes trop tard pour en voir faire la pêche, qui est très curieuse. Le thon qu'on y prend est beaucoup plus grand que celui que nous prenons entre Marseille et Cette; et il est plus abondant, puisqu'une seule madrague a valu cette année, tous frais déduits, cinquante mille écus. Ces poissons de passage disparoissent en juin et juillet. Je ne connois pas leur marche; mais on dit qu'au retour on en prend encore dans les plages de *Terra-Nuova* et de Pouzzoles au mois d'août. Les vaisseaux suédois, anglois, et quelques françois, viennent charger du sel à *Trapani*; mais comme le prix n'en est pas fixe, et que le commerce le hausse ou le baisse, les négociants aiment mieux aller charger en Sardaigne, quoique le sel n'en soit pas aussi bon pour les salaisons. Je ne sais combien on fait de levées ou récoltes aux salines d'Hieres; mais à celles de *Trapani* on va jusqu'à trois, lorsque les pluies d'automne ne sont pas prématurées.

Ces terrains bas et arrosés ont une mauvaise odeur, qui ne corrompt cependant point l'air. La ville est comptée

parmi les places fortes du royaume : il y a des troupes, des bastions, et l'on y ferme la porte le soir. J'étois recommandé au prince de *Paceco*, qui étoit gouverneur : il me fit connoître toute la société. J'étois bien curieux de voir les femmes de *Trapani*, si fameuses par leur beauté. J'en vis effectivement une qui, par la taille, la noblesse, l'élégance et les traits, pouvoit être prise pour une prêtresse de l'ancien temple de Vénus Érycine, et, par les graces de l'esprit, pour une de nos aimables Parisiennes ; mais elle étoit d'origine irlandoise, née en Espagne : c'étoit *D. Theresina Blanco*. Je ne vis qu'elle à *Trapani*. Est-ce ma faute? est-ce la sienne? est-ce celle des dames trapanoises? Un voyageur qui, sur la foi de Virgile, espéreroit trouver des antiquités à *Trapani*, se trouveroit complètement déçu ; car il n'existe rien d'un lieu si fameux, que la place. Le lendemain de mon arrivée, je sortis à la pointe du jour pour parcourir la plage. Je foulai avec intérêt ces mêmes lieux où Énée avoit abordé en Sicile, où son pere Anchise étoit mort. C'est là, me disois-je, que sa flotte fut miraculeusement sauvée des flammes qu'y avoient portées les Troyennes, lasses de le suivre ; c'est là, me disois-je un peu plus loin, que ces mêmes femmes prierent Énée de les embarquer, et que ce héros les recommanda au roi Aceste. Voilà où étoit le tombeau d'Anchise, et le bois sacré planté en son honneur. Il ne reste cependant rien à *Trapani* qui ressemble à ce bois sacré ; car rien n'est plus sec et plus découvert que le territoire de cette ville. Sans jardins, sans ombres, sans légumes, trente-six mille personnes n'y mangent de fruits que ce qui en vient par mer, ou que ce que les mulets y en apportent de loin. Virgile est plus heureux dans la description locale qu'il fait des jeux donnés par son héros en l'honneur de son pere. On voit encore l'isle à fleur d'eau où étoit plantée la branche de chêne qui

étoit le but de la course des galeres. Les Romains, lors de la premiere guerre punique, construisirent un môle pour joindre cette petite isle au continent, et faciliterent ainsi l'attaque de *Trapani*. Les Grecs appelloient cette isle *Palios ;* les Romains, *la Colombara :* aujourd'hui elle porte encore ce nom.

Tout près de là, vis-à-vis d'une pointe de rocher sur laquelle est une tour, il y a un rocher à fleur d'eau, nommé *Scoglio di mal consiglio*. C'est là, dit-on, que fut tenu le conseil terrible où l'on résolut le massacre des Vêpres siciliennes. Tant d'événements fameux occupent l'ame d'une maniere bien différente ; mais il faut ici que l'imagination fasse les frais de tout, car on ne trouve que la place. Nous montâmes le second jour au célebre mont Éryx, où étoit ce temple de Vénus bâti par Éryx, fils de Butès et de cette déesse ; temple qui devint si fameux, que Vénus en prit le surnom d'Érycine. Minos le décora de superbes sculptures ; et l'enrichit de si grandes offrandes, qu'on l'en crut le fondateur. Les victimes s'offroient d'elles-mêmes à l'autel. Les plus belles femmes de l'univers en étoient les prêtresses ; et les sénateurs romains, déposant cette sévérité qui les caractérisoit, venoient s'y mêler parmi les femmes étrangeres, et, jouant avec elles, croyoient ainsi faire agréer leurs offrandes à la déesse et se la rendre propice.

Je trouvai bien effectivement le chemin tortueux et escarpé dont parle Tite Live, qui rendoit l'approche de la ville si difficile ; mais je n'ai point trouvé la ville comme il la place, à la moitié de la montagne, ni vu de possibilité qu'elle y eût pu jamais exister. Au sommet on trouve une grande plate-forme, à l'angle de laquelle, dans l'endroit le plus escarpé, sont situées les ruines d'un château sarrasin ou gothique à la place du fameux temple ; et il n'existe plus maintenant, au lieu de ces beaux parvis et de ces belles

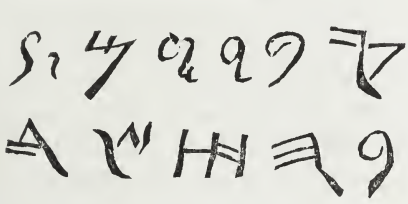
sacrificatrices, que des prisonniers aussi hideux que leur prison. On y montre un trou qu'on appelle le puits de Vénus, et qui n'est qu'une vieille citerne, comme j'en ai vu dans toutes les forteresses sarrasines. Je trouvai cependant dans le mur, au couchant, quatre morceaux de pierres que je reconnus antiques aux entailles faites pour les soulever.

On découvre de cet endroit toute la ville de *Trapani* et les isles voisines, jusqu'à *Maretimo*, autrefois *AEgades*, derriere laquelle Lutatius donna la bataille navale qui acquit la Sicile aux Romains, et termina la seconde guerre punique. Je parcourus la ville sans rien trouver qui retraçât le tableau de l'ancienne Éryx. Si la montagne eût pu changer de place, et si à la porte du couchant je n'eusse trouvé, à la base des murs gothiques, la construction colossale des murs antiques, j'aurois cru que je me trompois sur le site de cette ville célebre jadis, dont le séjour avoit autrefois paru si délicieux, et qui, aujourd'hui sous le nom de *Giuliano*, n'a plus que neuf mille sauvages habitants dont toutes les femmes me parurent hideuses. Je vis chez un M. Hermandès un recueil de médailles trouvées dans le lieu même, avec les légendes grecques, représentant des têtes de Vénus, et au revers des chiens; d'autres avec des oiseaux et des crabes; d'autres avec un crabe et une tête. Ce monsieur ne voulut rien me céder. Je trouvai aussi chez lui nombre de vases funéraires, et des pots avec des inscriptions grecques, qui sont, suivant toute apparence, les noms de la fabrique ou du fabricateur. Éryx fut détruite par Amilcar, qui, dans la premiere guerre punique, l'an de Rome 493, en transporta les habitants à *Drepanum*, qu'il venoit de bâtir. De retour à *Trapani*, je courus les églises sans rien trouver. On montre des tableaux de Carera, peintre trapanois, qui avoit étudié la maniere de Paul Veronese, mais qui s'étoit trompé dans l'imitation. Il a

heurté ses ombres et ses clairs, au lieu de peindre franc. Ses couleurs ont poussé. Ses tableaux sont faits avec liberté, mais sans correction et sans coloris. Il y a dans la ville trois statues pédestres en marbre, de Philippe V, Victor Amédée, et Charles de Bourbon.

Nous partîmes de *Trapani* avec de nouveaux chevaux, et après avoir réformé tous les gardes inutiles et cette fastidieuse suite qui ne sert qu'à faire payer beaucoup plus cher tous les moyens qu'elle vous procure. De *Trapani* à *Marsala* le pays s'abaisse, les montagnes s'éloignent, les rives de la mer sont presque entièrement couvertes de salines. On passe devant *Paceco*, où l'on fait de très bon vin muscat, à l'imitation de celui de Syracuse, mais moins liquoreux. A douze milles de *Trapani* on trouve à un demi-mille en mer l'isle de *S. Pantaleo*, autrefois *Motya*, ville bâtie par Hercule en l'honneur d'une Sicanienne de ce nom qu'il avoit aimée en Sicile. Elle devint dans la suite une des plus fortes villes des Carthaginois en Sicile. Ils la défendirent avec tant d'acharnement, au siege qu'en fit Denys le tyran dans la quatre-vingt-treizieme olympiade, qu'ils se faisoient suspendre à des poutres, et se faisoient porter ainsi hors de leurs murailles pour aller, avec des torches, porter le feu aux machines des assiégeants. Denys avoit tiré, de terre ferme à l'isle, un môle pour faciliter les approches de la place. Ce fut à ce siege que l'on fit usage pour la premiere fois de la catapulte, dont l'effet effraya tellement la flotte d'Imilcon, qui s'étoit avancée près du rivage, qu'il abandonna l'avantage qu'il avoit sur la flotte de Denys, et se sauva jusqu'en Afrique, n'imaginant que ce moyen d'échapper à des traits contre lesquels on n'avoit point encore de défense. Ce fut ce qui dégagea la flotte de Denys, qui s'étoit trouvée pressée au point que, pour la sauver du danger d'être brûlée, il l'avoit fait tirer à terre

pour la remettre à flot plus loin ; ce qui peut donner la mesure des vaisseaux de ce temps. Les plus gros portoient cent hommes et quatre chariots : on appelloit ceux-là vaisseaux de charge. Cette rive est effectivement très susceptible d'une pareille opération, étant très basse, et la mer du continent à l'isle n'ayant que trois à six pieds de profondeur. Tous ces bas-là sont occupés maintenant par des salines, où se fait le plus beau sel du pays. Nous prîmes une barque et allâmes à l'isle, qui a un mille de long sur un demi-mille de large. Elle appartenoit aux jésuites, et appartient maintenant au roi. Il y a une seule ferme, qui rapporte à-peu-près cent pistoles; nous cherchâmes vainement quelques vestiges de la ville détruite. Nous ne trouvâmes que quelques pierres antiques, dont on avoit construit un bastion moderne, aussi détruit : nous vîmes cependant beaucoup de *mattoni* épars dans les champs, des fragments de vases grecs de la plus grande finesse, et sur une pierre brute de deux pieds de haut sur quinze pouces de large, cette inscription punique :



Les paysans qui travailloient nous dirent qu'on y avoit trouvé grand nombre de monnoies d'argent et de cuivre : ils m'en donnerent deux; l'une carthaginoise, ayant d'un côté une tête de femme d'un fort beau caractere, et au revers un cheval ; l'autre monnoie étoit de Syracuse, mais presque entièrement effacée. Ils me donnerent aussi des fers de javelots et de traits en bronze. Ceux des traits étoient triangulaires, en forme de cône alongé, avec une pointe

en arriere de chaque angle ; ce qui en rendoit l'extraction très difficile, et la blessure fort dangereuse. De là nous allâmes à *Marsala*, à six milles plus loin.

MARSALA.

Marsala étoit autrefois l'ancienne Lilybée, la principale place des Carthaginois en Sicile, celle qui ne leur fut jamais prise, la seule qui résista à Pyrrhus lorsqu'il passa en Sicile l'an de Rome 475, celle que les Romains assiégerent cinq années sans pouvoir s'en rendre maîtres, et qui ne leur fut cédée qu'après la victoire navale de *Lutatius*, remportée derriere l'isle *Ægades*, aujourd'hui *Maretimo*, qui se trouve vis-à-vis *Marsala*, et semble être la clef de cet immense port. Il est formé par des rochers, des isles basses, des langues de terre, et des bancs de sable qui vont en se croisant, brisent la vague de toutes parts, et forment un vaste demi-cercle où la mer est toujours tranquille. Virgile l'a décrit comme s'il l'eût vu, en disant que les rochers à fleur d'eau et les bancs de sable en rendent le passage si dangereux, que si, au lieu de doubler les isles, on vouloit se tenir près de terre et traverser le port, les mêmes bancs de sable qui en faisoient un port assuré en rendoient la traversée périlleuse. Ce fut de ce port que sortit la flotte formidable que commandoit Scipion l'Africain, lorsqu'il partit pour l'Afrique dans la seconde guerre punique, l'an de Rome 548.

La beauté de ce port le fit appeller *Marsala* par les Sarrasins ; ce qui, dans leur langue, veut dire *Port de Dieu* : mais de ce fameux port et de cette ville imprenable, il ne reste pas seulement un dessin à faire. Rien n'est moins pittoresque et rien n'a l'air moins imposant que la Lilybée moderne, et cependant l'on vient encore tout récemment d'y construire des bastions. Quoique grande, elle est sans

apparence ; elle compte vingt-cinq mille habitants, et ses rues paroissent dépeuplées. Nous allâmes loger aux franciscains. J'étois recommandé au comte de *Grignano*, chez qui je trouvai un assez beau vase d'albâtre. Je courus la ville avec lui, et ne trouvai d'antique que quelques vestiges des anciennes murailles, au couchant de la ville, construites de quartiers de pierres énormes, qu'avant l'invention du canon il étoit effectivement impossible qu'aucune machine pût ébranler. Au-devant de ces murs étoient des fossés profonds, de quarante pieds de largeur, taillés dans le roc, dont il existe quelques parties qui sont encore imposantes. On ne trouve absolument rien de l'ancrage, et du port en général il ne reste que la forme. On n'y peut naviguer qu'avec de petites barques. Peu profond par sa nature, négligé pendant bien des siecles, il fut, dit-on, absolument détruit par D. Juan d'Autriche, qui, ne pouvant le défendre, ne voulut pas le laisser ouvert aux Africains, qui n'en sont qu'à cinquante lieues. Il n'y a donc plus à *Marsala* qu'une petite rade où l'on vient charger le thon qui s'y pêche, et la cendre de soude qui s'y fait en abondance, et qui est l'objet principal et presque unique du commerce du pays. Cette plante se seme au mois de mars. Elle a la côte du sarrasin, la feuille de la forme d'une épine, d'un pouce de longueur, ronde et grasse. C'est à la naissance de la feuille que sortent la fleur et la graine. On arrache la plante au mois d'août ; on la fait sécher au soleil jusqu'à un certain point, et on la brûle aussi verte qu'il est possible en la consumant l'une par l'autre, toujours sur le même foyer. Le résidu se durcit en masse, et prend la consistance que nous lui connoissons. Ce sont les Marseillois qui viennent la chercher pour leurs fabriques de savon (*a*).

(*a*) On a pris pour armes de la ville l'empreinte de l'ancienne mon-

MAZARA.

Nous partîmes de *Marsala* pour nous rendre à *Mazara*, à quatorze milles en suivant le bord de la mer, à travers un pays sec et plat comme la Pouille. *Mazara* a quelque apparence à l'extérieur. Des couvents et des clochers assez riches annoncent une ville agréable, qu'on ne trouve plus lorsque l'on est entré dans ses rues tortueuses et étroites. La seule place devant la cathédrale offre quelque chose de pittoresque. *Mazarum*, dont il est peu question dans l'histoire de la Sicile, fut apparemment très habitée par les Romains; car on y trouve nombre de leurs tombeaux et de leurs inscriptions. Il y a, dans la cathédrale, des sarcophages qui sont intéressants, principalement un où est représenté en bas-relief un combat de cavalerie sculpté, d'un grand et beau style, tant par la composition que par le dessin et le travail, qui peuvent faire penser que c'est un ouvrage grec. Il y en a un autre qui est allégorique, et que chacun explique à sa maniere; celui-là est plus fruste, et n'a jamais été beau : le sujet seul, très compliqué, est très propre à inquiéter les antiquaires. Il y en a un troisieme qui représente un Méléagre; mais il est si mauvais, qu'il ressemble à la plus chétive sculpture gothique. On trouve au couvent de S. Michel un petit tombeau romain de la famille Albinus, et un autre fragment d'une inscription en beaux caracteres, sur le marbre :

L. A. CILIO. L. F.
RVFO.

---

noie, qui est d'un côté une tête d'Apollon, et de l'autre une lyre avec une inscription grecque.

et plusieurs autres que voici :

D. M.
HERENNIAE
MAVRICAE.

ΙΡΕΚΔΙΑΙΟΑbΟΙ
ΟΥΑΛΕΡΙΟ ΟΝΔΙ
ΥΛΗΡ ΑΝΥΙΟΝ
ΩΝΑΡ ΕΧΕΡΚΕΤΑΝ.

D. M. CLAVDIAE SABINAE
L. METHIVS PROCVLVS
CONIVGI KARISSIMAE B.

CLEMENTISSIMO ET
VICTORIOSISSIMO
D. N. FLAVIO. VALERIO
CONSTANTINO. MAXIMO
PIO FELICI INVICTO. AVG.
BETITIVS PERPETVVS
V. C. CORR. PROV. SICIL.
DEVOTVS NVMINI. MAES
TATI QVE EJVS
SEMPER DICATVS.

M. MARCELLO
CLARIC. BIO. . . .
SEM. . . .

Mazarum, dévastée par les Sarrasins, fut prise sur eux par Roger, qui fit vœu, à cette occasion, de bâtir une église s'il avoit la victoire. L'église n'existe plus; mais on a représenté, sur le portail de celle qu'on a rebâtie à la même

place, ce prince terrassant un Sarrasin. On trouve à *Mazara* quelques monnoies puniques, beaucoup de romaines, et de celles des Sarrasins dans leurs tombeaux. Il n'y a que sept mille habitants à *Mazara*, sans commerce et sans occupation. On y cultive du coton. Il n'y a point de port; mais la mer entre par un canal à plus d'un demi-mille dans les terres, ce qui seroit un abri excellent pour les vaisseaux marchands s'ils avoient à y venir chercher quelque chose : mais ce canal ne sert qu'à nourrir de très gros poissons, que les habitants mangent paisiblement. En sortant de *Mazarum*, à un mille de la ville on trouve, à gauche du chemin, une église appellée *Santa Maria dell' Alto*, dans la sacristie de laquelle il y a un petit tombeau d'albâtre, qui sert de fontaine à laver les mains des prêtres. C'est un ouvrage romain d'un fort joli goût. Nous nous remîmes en marche pour arriver aux ruines de Sélinonte, appellées les *Pileri*, à dix-huit milles de *Mazara*. Depuis cette ville jusqu'au village de *Campo-Bello*, le pays est désert comme un pays qu'on découvre; la terre n'y est couverte que de petits palmiers nains, appellés palmiers éventails, dont on fait usage pour faire des balais. Je ne sais si c'est de ceux-là que parle Virgile, et que de sa flotte il fait voir à son héros dans les champs de Sélinonte; mais c'auroit été bien vu à lui, car le plus élevé de ces palmiers n'a pas deux pieds de hauteur.

SÉLINONTE.

À deux milles de Sélinonte on apperçoit les ruines de cette ville, qui ressemblent à deux vastes chantiers où sont étalés tous les matériaux propres à en bâtir une. De près, elle conserve la même illusion. Au premier coup-d'œil on ne distingue aucun plan; ce sont çà et là des fûts

de colonnes, les uns cannelés, les autres non; des chapiteaux, des entablements, les uns appareillés, les autres qui semblent ne l'être pas encore. Au plus grand temple on croit voir l'ouvrage des géants; on se trouve si petit auprès des plus petits détails, que l'on ne peut croire que ce soit des hommes qui aient préparé, qui aient remué ces masses énormes que l'œil même n'est pas accoutumé à mesurer. Chaque colonne est une tour, chaque chapiteau est un rocher tout entier. Il semble que l'on ait plutôt défié les dieux ou voulu épouvanter les hommes, que bâtir un temple à la gloire des uns, et exciter l'admiration des autres.

Lorsque l'on passe de ces trois temples à la partie qui lui fait face, on n'est pas moins étonné de trouver des murailles formidables et du même style, qui semblent ne servir que de base à d'autres temples non moins colossals. On croit alors que les Sélinontins n'habitoient que des temples, ou que ce n'étoit qu'un peuple de prêtres consacrés au culte des divinités. Les ruines, les débris et les colonnes, se voient jusques dans la mer. De ce côté il y a une tour de garde d'où nous découvrîmes le plan général de la ville, qui formoit un grand fer à cheval, dont les deux extrémités étoient terminées par deux bastions qui s'avançoient jusques sur le rivage de la mer. Trois temples de chaque côté occupoient les parties latérales, et étoient sans doute les quartiers révérés : le côté gauche consacré aux temples des dieux; le côté droit, peut-être aux édifices publics. Celui-ci avoit une enceinte particuliere. Entre les deux étoit le port, absolument intérieur, et maintenant comblé de sable. Le fond du fer à cheval étoit sans doute la partie publique. On n'y trouve que de petits débris de *mattoni*, la trace de quelques petits édifices, des puits et des citernes, mais si couverts de sable qu'on ne distingue plus que la forme générale, qui fait juger de la magnificence de l'en-

semble et de l'effet qu'il devoit produire. Il fallut bien déchoir de cette magnificence lorsqu'il fut question de nous retirer, et que la nuit nous obligea à chercher un gîte. Pour tout abri nous n'avions qu'une ancienne écurie, dont on avoit fait une cuisine : elle avoit pour âtre un terrain humide et puant qui nous tint toute la nuit dans une sueur froide qui ressembloit à celle de la défaillance. Une triste lampe, qui ne brûloit que du peu d'huile qu'elle avoit pris sur notre souper, nous rendoit une lueur sombre qui ne servoit qu'à éclairer notre déplorable sort et celui de deux pauvres malades retirés dans le même bouge : ils soupiroient, se lamentoient et vomissoient à chaque instant. Ce tableau ébranla pour cette fois mon insouciance sur le bien-être, et je m'endormis ce soir-là avec toutes les horreurs et toutes les atteintes du mauvais air. Nous nous levâmes de très grand matin, bien empressés d'en respirer un moins impur. Nous nous rendîmes aux temples. Avec le temps les yeux s'accoutument à voir les choses les plus colossales, et bientôt à les mesurer. Nous débrouillâmes des plans où nous n'avions vu d'abord que des amas de débris sans ordre. En examinant bien, nous vîmes clairement que la chûte de ces édifices n'est pas une démolition ni l'ouvrage des hommes, ayant été, par leurs masses, à l'abri de la colere momentanée d'un vainqueur et du laps des temps. On voit, par l'ordre qui regne encore dans l'état actuel de la ruine, par les paralleles dans la chûte des colonnes, par les lignes droites où se trouvent encore la plupart des morceaux d'entablement, que leur renversement ne peut avoir été causé que par de violentes secousses de tremblement de terre, qui les ont jettés tous les trois du couchant à l'orient, en dérivant au nord, et non la colere d'Annibal, qui, comme le rapporte M. de Burigni, en refusa la conservation aux prieres d'Empédion, qu'il estimoit

cependant jusqu'à permettre en sa faveur aux Sélinoutins fugitifs qui avoient échappé au carnage de revenir s'établir sur les ruines de la ville, en payant un tribut.

Le plus petit, qui est au milieu, a conservé en place toutes les premieres assises de ses colonnes. Toutes étoient cannelées, posant sans base sur un socle qui formoit le troisieme gradin, sur lequel l'édifice total étoit élevé. Celui-ci paroît avoir été le plus achevé et le plus soigné dans ses détails, mais plus ruiné que les autres dans sa partie intérieure. On la distingue moins, peut-être parceque les fragments plus petits auront été plus faciles à enlever; mais les Grecs étoient si simples dans leurs procédés, et si constants dans leur ordonnance, que la connoissance d'une de leurs constructions sert beaucoup à la connoissance des autres. La variété des détails faisoit la variété des effets dans l'élévation, tels que le fuselé de leurs colonnes, la dimension de leurs chapiteaux plus ou moins écrasés, le diametre de leurs entablements; ce qui se trouve ici fort facile à mesurer, puisque la plupart des colonnes renversées ont conservé dans leur chûte leurs assises près l'une de l'autre, souvent avec le chapiteau, et même quelquefois l'entablement.

Nous passâmes ensuite au second temple, et avec un peu de difficulté nous retrouvâmes celui-là comme l'autre. Un des angles du mur intérieur de ce dernier est conservé sur pied, et ces angles étoient décorés de pilastres avec des chapiteaux. Celui-ci, plus grand dans ses détails, étoit aussi d'une forme plus longue.

Il n'est pas nécessaire de dire que celui-ci, qui étoit placé à côté de l'autre, lui étoit parallele, puisque tous les temples antiques étoient toujours d'orient en occident. Satisfaits sur ces deux-là, nous parcourûmes les ruines du plus grand, qui nous avoit effrayés d'abord. Nous commençâmes

à mesurer ses détails, le diametre de ses colonnes, etc. et nous retrouvâmes son plan de la maniere la plus satisfaisante et la plus incontestable, quoiqu'il eût plusieurs particularités, telles qu'une dimension plus longue, qui étoit occupée premièrement par un péristyle de trois colonnes de hauteur : c'est du troisieme rang intérieur de ces colonnes qu'il en reste une debout dans toute sa hauteur. Derriere cette colonne un pilastre terminoit un corps avancé qui venoit joindre le mur qui recevoit la grande porte. Dans celui-ci l'intérieur étoit décoré d'un petit ordre dont nous avons encore trouvé quelques fragments de colonnes, d'entablements et de corniches doriques. Il y avoit, dans les angles du mur au couchant, de grands pilastres dans les proportions de l'ordre extérieur. Les colonnes du premier rang de la partie orientale étoient cannelées, et les autres du même péristyle ne l'étoient point. Au pourtour nous observâmes que presque alternativement l'une étoit à pans et l'autre non cannelée : ce qui, je crois, ne pouvoit servir de décoration, mais pouvoit prouver que le projet avoit été de les canneler toutes, et que le temps et les circonstances avoient laissé cet ouvrage imparfait, comme il arrive trop souvent aux édifices de ce genre, qui sont tant de temps à élever, et qui exigent déja des sommes si considérables avant d'être avancés jusqu'à un certain point, qu'on doit s'émerveiller comment de si petites républiques ont pu subvenir à de pareilles dépenses; ce qui doit faire croire qu'elles sacrifioient à l'édification de ces grands monuments toute la magnificence qu'elles auroient pu donner à leurs maisons particulieres. Nous nous plaisions à admirer la variété des moyens employés pour soulever ces masses, et à raisonner sur les machines perdues qui les enlevoient et les mettoient en place, et dont les effets prouvent que, malgré nos heureuses découvertes, nous n'avons

pas encore passé les anciens dans l'art méchanique. Certains morceaux sont percés dans toute leur épaisseur; d'autres ont seulement des trous quarrés dans lesquels entroient des crochets qui serroient le bloc à proportion de sa pesanteur; d'autres recevoient des chaînes de fer dans des rainures de forme cylindrique, et soulevoient les masses comme par deux anses.

Il faisoit un vent de *siroco* qui nous couvroit d'une humidité que ne pouvoit sécher le soleil d'août. L'atmosphere étoit d'un poids qui nous accabloit, et j'éprouvai pour la premiere fois combien le climat influoit sur le courage: je concevois alors la mollesse orientale et l'apathie sicilienne. Nous ne pouvions plus nous remuer; nous vînmes tomber sur notre litiere, et nous livrer aux puces maigres qui nous attendoient. Ce n'est pas sans raison qu'on appelle ce lieu *Terra dei pulici*, Terre des puces; car aux dépens du plus pur de notre sang, il falloit que nous en engraissassions des milliers chaque fois que nous rentrions.

Le soir le vent ayant changé, nous allâmes à l'autre partie de la ville, qui est sur une autre éminence, au couchant de celle-ci. Elle a aussi trois temples, dont on ne reconnoît pas moins les plans, à l'exception de celui qui est plus près de la mer, qui, beaucoup plus petit, a laissé plus facilement dérober ses débris. Ce petit differe des autres en ce que son chapiteau est plus alongé, et que trois seconds filets creux coupent ses cannelures. Dans celui du milieu, les colonnes étoient toutes d'une seule pierre, et pour la plupart conservées, toutes couchées parallèlement; ce qui pourroit servir de preuve à ce que j'ai dit plus haut, qu'un tremblement de terre avoit pu seul détruire ces édifices. Ceux-ci ont versé du midi au nord, en dérivant un peu à l'orient, et ont conservé encore plus d'ordre, leur chûte ayant été en flanc. La nef du troisieme étoit in-

finiment étroite, et le péristyle ou pourtour beaucoup plus large. Il y a à l'entrée une cavité quarrée dont nous ne pûmes deviner l'usage, et qui pourroit bien n'être qu'une fouille faite dans l'âtre pour sonder la profondeur de son massif.

Un coup d'œil sur les plans fera mieux connoître leur forme et leur comparaison, que la description la plus détaillée (*a*). Nous nous mîmes tellement au fait du plan de cette partie, que nous pûmes le lever. Nous découvrîmes presque toutes les murailles du quartier des trois temples, quartier sans doute le plus distingué de la ville, comme pourroit être celui du sénat, ou le quartier des soldats, ou celui des prêtres. Nous distinguâmes deux rampes de gradins qui montoient du port aux temples, les beaux glacis en pierre qui leur servoient de base et devoient beaucoup ajouter à leur effet; car il faut regarder que ces masses, rustiquées en apparence, sont en architecture ce qu'est en peinture la fresque heurtée, qui devient d'un effet précieux quand elle est à son point. On doit dire aussi que les anciens nous surpassoient de beaucoup pour l'entente de cet effet en architecture : leurs monuments étoient toujours placés de maniere qu'on ne les découvroit que sous de beaux points de vue, tels que sur des éminences, sur des murailles, ou sur de grands bastions, comme ici. La partie fortifiée qui regardoit la mer n'existe plus : suivant toute apparence, c'est Annibal qui la détruisit, puisqu'il ne permit aux habitants de revenir qu'à condition que les fortifications ne seroient pas rétablies.

Nous trouvâmes des colonnes jusques dans la mer, et, dans le dessus des rues, de petits souterrains sans voûte,

(*a*) Voyez le quatrieme volume du Voyage pittoresque des deux Siciles.

mais faits de grandes pierres posant quarrément sur des piliers. Nous trouvâmes, à la surface, de petites colonnes de décoration intérieure, et au couchant des murailles presque entieres : nous passâmes deux jours encore à mesurer tout cela. Enfin, nous épuisâmes toutes les ressources que purent nous fournir les belles ruines d'une des plus belles villes de la Sicile, et où les arts avoient été portés à leur perfection. Bâtie par les habitants de Mégare cent ans après leur propre établissement, toujours rivale de Ségeste, elle devint la premiere victime de la vengeance que les Carthaginois tirerent de la perte de la bataille d'Himere et de la mort d'Amilcar. Annibal, petit-fils de cet Amilcar, vint, soixante et dix ans après, mettre le siege devant Sélinonte ; les habitants se défendirent avec un courage infini. Pendant le siege, les Espagnols, à la solde des Carthaginois, s'y introduisirent par une breche. Quelques femmes s'en étant apperçues, jetterent de grands cris. Les Sélinontins, croyant la ville prise, abandonnerent les murailles ; ils se défendirent cependant jusqu'à la nuit dans les rues, où enfin il fallut céder au nombre. La ville fut pillée et brûlée avec ce qui restoit de Sélinontins. Il seroit possible de rendre dans la vérité le moment du carnage, couvrant d'ombres et de flammes tout ce qui n'existe plus, et laissant voir seulement à la lueur de l'incendie ce qui reste, et les ruines de ce qui est détruit, avec le massacre des Sélinontins, leurs cadavres mutilés, leurs têtes apportées au général sur des javelots, les femmes violées, les vieillards et les enfants écrasés, enfin toutes les horreurs de la guerre faite par des barbares.

SCIACCA.

Après avoir épuisé tout le canton, nous partîmes de Sélinonte au milieu de la nuit, mourant de faim. Nous

traversâmes deux petits bois ; puis nous passâmes sur un pont le fleuve *Belici*, autrefois le fleuve *Hypsa*, où nous trouvâmes le mauvais air, avec une puanteur horrible, puis deux ruisseaux sans ponts. Nous laissâmes à gauche *Menfrici;* puis nous passâmes un autre fleuve appellé *Corbo*, autrefois *Atys*. Enfin, après avoir fait dix-huit milles tant dans le bon chemin qu'égarés par la nuit et de mauvais guides, nous arrivâmes le matin à *Sciacca*, ville située sur le penchant d'une éminence, et d'un aspect très agréable, mais dont l'intérieur ne répond pas à ce qu'elle promet. Elle s'appelloit autrefois *Thermæ Selinontiæ*, et n'a conservé aucune antiquité. Quoiqu'elle fût fameuse par ses fabriques de vases de terre si richerchés par les Grecs, je ne pus y en trouver un seul. J'aurois bien voulu cependant avoir un vase que j'aurois pu croire fabriqué des mains de Carinus, pere d'Agathocles tyran de Syracuse, un des plus grands hommes et des plus beaux génies qu'ait produits la Sicile : il étoit né à *Sciacca*, comme on le sait, d'un potier de terre de cette ville. Ce potier ayant consulté l'oracle sur les rêves qui l'agitoient depuis que sa femme étoit grosse, apprit que l'enfant dont elle accoucheroit désoleroit son pays ; il sacrifia sa tendresse paternelle à la tranquillité de sa patrie, et résolut d'exposer son fils. Sa femme, plus mere que patriote, séduisit ceux qui devoient le faire mourir. Le petit Agathocles, élevé en secret chez son oncle, croissoit en beauté et en force. Il avoit sept ans lorsqu'Héraclide, son oncle, célébrant un sacrifice dans sa maison, invite son beau-frere à y assister; Carinus apperçoit Agathocles, et ne peut le quitter de vue. La mere qui l'observoit lui rappelle adroitement que son fils seroit de cet âge. Les yeux de Carinus se mouillent de larmes, il caresse son fils sans le connoître ; et regardant cet enfant, il se reproche sa barbarie et se livre au désespoir,

La mere saisit ce moment pour lui découvrir sa feinte, rend le bonheur à Carinus, qui emporte son fils chez lui, au risque de tout ce qui pourra en arriver. Il y a peu de tableaux d'expression aussi intéressants que la représentation de cette scene historique, et je m'étonne qu'elle n'ait jamais été peinte.

Revenons à *Sciacca*. Nous allâmes hors de la ville voir les bains, qui n'ont que la source d'antique. Cette source est chaude à brûler, sulfureuse, d'un limon jaune, avec une légere teinture vitriolique. Elle sort d'un rocher qui a la blancheur et la légèreté de la craie, et qui est une pierre dénaturée par l'acide vitriolique, comme le sont les laves des *Pisciarelli*, près de Naples. Tout à côté est une autre source d'eau froide, dont on fait usage pour la gale. Elle est salée ; ce qui n'est pas extraordinaire, puisque toute la pierre de la montagne dont elle sort l'est à la langue comme la terre de saline. Nous montâmes la montagne où sont les étuves, imaginées et fabriquées, dit-on, par Dédale, ce génie universel, l'inventeur de tous les arts, par-tout desiré, chassé de par-tout, et qui, après s'être couvert d'autant de crimes que de gloire, étoit venu trouver Cocalus, roi des Sicaniens, pour se dérober à la vengeance de Minos, qui le poursuivoit pour avoir rendu possibles les amours monstrueuses d'un taureau et de Pasiphaé son épouse. Quelques traditions veulent que ces étuves soient les mêmes que celles où Cocalus fit étouffer Minos, pour se débarrasser des vives sollicitations qu'il lui faisoit de lui livrer Dédale. Quoi qu'il en soit, elles sont situées au sommet d'une montagne qui domine *Sciacca*, à trois milles de cette ville. On y arrive assez commodément. Il y a là une abbaye qui sert d'hospice : l'abbé n'y demeure pas, mais il en tire chaque année dix mille livres, et laisse à l'aumône des malades quelques freres hermites qui desservent le saint du lieu, l'église et

les étuves. Celles-ci sont infiniment curieuses. C'est une grotte d'environ huit pieds quarrés d'ouverture, d'où il sort un vent chaud qui couvre d'humidité, et fait tomber en sueur de la maniere la plus douce et la plus prompte. Le vent est moins chaud et moins fort au fond de la grotte qu'à son ouverture, où il semble que l'air se presse. Cette vapeur, sans doute causée par un feu volcanique, paroît élancée du centre de la montagne, et avoir trouvé ou s'être fait jour à travers les rochers. Elle n'a ni couleur ni odeur. Plus dense dans le fond de la grotte, elle paroît plus chaude au contact de l'air extérieur, lorsqu'elle se charge des vapeurs lourdes de l'atmosphere. La grotte est entourée de sieges taillés dans le roc pour les baigneurs. On vouloit que je visse de l'écriture grecque, que le temps, disoit-on, rendoit indéchiffrable : mais je reconnus clairement et seulement la morcelure du ciseau à dents avec lequel on avoit taillé et rustiqué ces sieges; ce qui ayant été fait par lignes paralleles, poli ensuite et usé par le dos des malades, ressemble assez à une écriture gothique, mais ne peut jamais être du grec que pour les amateurs du merveilleux. Cette premiere grotte communique à une seconde par une voûte si basse, qu'il faut se mettre à plat ventre pour y entrer. Les malades ne font auc un usage de cette seconde. Le frere qui m'accompagnoit me dit qu'on y entroit, mais ne voulut pas m'y suivre : j'avois mis habit bas, et je passai avec la lanterne. Je trouvai cette seconde grotte moins grande et plus étroite; l'air y étoit plus violent encore qu'à la premiere, et éteignit ma lampe, quoiqu'elle fût dans une lanterne bien fermée. Je fus donc obligé de revenir à tâtons sur mes pas. Je demandai des flambeaux, il n'y en avoit point; et craignant, en m'égarant, de jouer sans espoir d'utilité le rôle de Minos, je ne jugeai pas à propos de me rembarquer dans ces voûtes souterraines. L'on me dit qu'il

y en avoit quatre toutes semblables, excepté qu'à la troisieme un pilier soutenoit la voûte ; qu'on ne distinguoit pas d'où partoit le vent, et que ce même effet se manifestoit à beaucoup d'autres endroits de la montagne. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce même effet se soit manifesté sans altération depuis Dédale jusqu'à nos jours. On montre à côté de l'étuve une autre grotte où un vieux hermite, après avoir vécu au bain marie, mourut en odeur de sainteté, de maniere qu'il est à présent le protecteur de *Sciacca*, et qu'on ne peut plus regarder sa représentation sans six bougies allumées. Depuis la plate-forme du couvent, on découvre une des plus belles étendues de mer qu'on puisse voir ; aussi ces bons peres savent-ils l'histoire de toutes les courses barbaresques, et rien autre chose. Ils nous dirent qu'on découvroit quelquefois non seulement le cap Bon en Afrique, mais le golfe de Tunis, anciennement Carthage. Le temps étoit trop vaporeux pour que nous pussions nous assurer de cela. Nous revînmes à *Sciacca*, d'où nous partîmes le lendemain ; et suivant la mer, nous trouvâmes toujours la même nature de roche brûlée, blanche et salée. Nous passâmes à l'embouchure du *Calatabellota*, autrefois *Crimisus*, que l'on fait répandre pour inonder de belles rizieres que nous trouvâmes en fleurs. Il en est de même du *Macasoli*, autrefois *Allaba*, et du *Platani*, autrefois *Camicus*, qui se jette dans la mer près du *Capo-Bianco*, appellé sans doute ainsi à cause de sa couleur. Ce fut sur ce cap que les compagnons de Minos enterrerent le corps de ce prince, que Cocalus leur avoit rendu, en leur disant qu'il avoit été étouffé par la vapeur du bain. Les Sicaniens ayant brûlé leurs vaisseaux, ils bâtirent une ville qu'ils appellerent *Minoa*, du nom de leur roi. Cette colonie apparemment dispersée dans la suite, Doricus, fils d'Alexandre roi de Sparte, étant venu réclamer le

royaume d'Éryx comme successeur d'Hercule (*a*), bâtit Héraclée où avoit été *Minoa :* mais les Ségestins et les Carthaginois en ayant pris ombrage, joignirent leurs armes et détruisirent cette nouvelle ville ; ce qui ne rend point étonnant le peu de vestiges que l'on en trouve. A peine vîmes-nous, sur le territoire que nous traversâmes, quelques morceaux de *mattoni*, et un seul fragment de vase grec.

Nous vînmes dîner à *Monte-Allegro*, village pauvre, sur un rocher entouré d'autres rochers arides, tous de talc, dont on fait le sable, la chaux, les pierres et le plâtre de construction des maisons. De *Sciacca* à *Monte-Allegro* il y a vingt-quatre milles. Il nous en restoit encore dix-huit pour arriver à *Girgenti ;* mais comme on nous dit que *Siculiana* étoit en mauvais air, nous résolûmes de pousser jusqu'à *Girgenti*, quelque heure qu'il fût. Nous passâmes effectivement par un pays très sauvage, des vallées désertes, traversées par des ruisseaux et des lacs d'eau puante, avec la même nature de terrain et de pierre, c'est-à-dire alternativement du talc et cette pierre calcinée et saline qui existe depuis *Sciacca* jusqu'à la marine de *Girgenti*, et au-delà. Dès que nous eûmes passé le gros bourg de *Siculiana*, le pays s'embellit et s'enrichit, mais la nuit nous en déroba la vue.

GIRGENTI.

Nous arrivâmes au môle de *Girgenti* à la nuit fermée.

(*a*) Hercule, étant venu dans la Sicile, envoya défier à la lutte le roi Éryx, fils de Vénus, d'une taille gigantesque et d'une force proportionnée. Éryx accepta le défi, et paria son royaume contre les vaches de Géryon que conduisoit Hercule, et à la possession desquelles étoit attachée l'immortalité. Ce héros vainqueur laissa aux habitants la souveraineté de leur pays, jusqu'à ce qu'un de ses descendants vînt la redemander.

Le môle est à quatre milles de la ville. On y monte par un assez beau chemin, qui passe entre le mont *Tauro*, à gauche, où étoient campés les Carthaginois lors du second siege d'Agrigente, et le *Campo Romano* à droite, qui a conservé ce nom du camp des Romains dans le même siege. Nous passâmes le fleuve *Acragas* sur un grand pont, et arrivâmes à *Girgenti* par le même chemin escarpé et tortueux que Dédale avoit construit si artistement pour rendre la citadelle de Cocalus imprenable, deux soldats pouvant en empêcher l'accès à une armée entiere. Il n'y a que vingt-cinq ans qu'on a élargi cette route et la porte. On voit encore les traces de l'ancienne, et la roche telle qu'elle existoit. Il étoit onze heures du soir, et nous ne trouvâmes plus les émissaires de Gélias pour nous conduire au palais de leur maître (*a*). Nous fîmes ce jour-là une triste épreuve de l'hospitalité agrigentine; car après avoir promené nos chevaux, déja harassés, dans les périlleuses rues de la ville, avoir éprouvé le refus des gens de notre consul, qui ne voulurent pas seulement venir nous parler à travers la porte, nous fûmes obligés de revenir au faux-bourg, où après avoir frappé à tous les cabarets où on ne vouloit point de nous, nous nous gîtâmes dans un grenier, où nous ne pûmes nous procurer qu'un melon d'eau pour souper, et un tas de bled pour nous coucher. Le lendemain je voulus changer d'auberge et porter mes lettres. J'en avois trois pour l'évêque, le cardinal *Branciforte :* il étoit en

(*a*) On sait que Gélias, riche particulier d'Agrigente, étoit tellement hospitalier, qu'il envoyoit ses gens attendre aux portes les étrangers pour les amener chez lui, où ils étoient traités avec autant de magnificence que de générosité. Un orage ayant contraint un jour cinq cents cavaliers à se retirer à Agrigente, non seulement il les reçut et les logea dans son palais, mais il leur donna le lendemain un manteau à chacun.

(Note de l'auteur.)

tournée. Heureusement son vicaire-général se chargea de me loger, et me mit aux enfants trouvés. Tout près de notre maison étoit la cathédrale, au sommet du mont *Camico*, qui occupe l'emplacement de l'ancienne citadelle.

Nous allâmes d'abord voir le fameux bas-relief si connu, si décrit, si vanté, enfin si célebre qu'il est devenu en ce genre la premiere curiosité de la Sicile. Nous examinâmes très attentivement ce morceau, qui sert à présent de fonts baptismaux, et nous nous accordâmes à dire qu'il étoit bien au-dessous de sa réputation; puis examinant bien encore, et voyant les inconséquences de son exécution, c'est-à-dire des beautés de style, de disposition, avec des détails si grossièrement faits pour la plupart, et d'un style si différent de l'ensemble, nous convînmes tous que l'ouvrage avoit été commencé par un habile homme qui avoit avancé plus ou moins chaque face, et qu'il avoit été terminé plusieurs siecles après, quand l'art étoit tombé dans la barbarie, ou bien que ce tombeau ayant été gâté par le temps, on avoit cherché à restaurer tout ce qui étoit devenu fruste. Il y a deux côtés qui, de loin, sont encore d'un grand effet; mais en tout ce n'a jamais été un ouvrage digne du beau temps des Grecs. Le sujet ressemble si fort à celui de la tragédie d'Hippolyte que Racine nous a traduite d'Euripide, qu'il n'est presque pas possible de douter que ce ne fût celui que s'étoit proposé l'artiste.

Le premier côté, le plus apparent et le plus fini, représente un héros prêt à monter à cheval, une femme qui le quitte avec douleur, ou qui veut le retenir, des chiens, etc. dans la partie opposée, qui est l'autre grand côté, une chasse au sanglier (ce côté est tout au moins inutile à l'action); dans le troisieme côté, un homme embarrassé dans les traits de ses chevaux épouvantés, et traîné sur les débris de son char fracassé; dans le quatrieme, qui est le plus conservé,

une femme éplorée et pâmée, que plusieurs autres consolent et secourent. Cependant, comme on veut que ce soit un tombeau, et que l'on prétend qu'il a été rapporté de Carthage avec les choses précieuses que Scipion envoya aux Agrigentins après la prise de cette ville, on en a fait le tombeau de Phintia, tyran d'Agrigente, chassé du trône, et qui mourut à Tunis, tué à la chasse par un sanglier. Cette ressemblance est plus d'accord avec la partie qui représente une chasse au sanglier, d'autant qu'on remarque que ce sanglier est sculpté dans la forme et dans la même action que celui que l'on voit sur toutes les monnoies frappées sous le regne de ce prince; mais Phintia, qui mourut chassé et abhorré de son peuple, ne trouva personne pour le pleurer, ni de sculpteur à Tunis pour faire si pompeusement son tombeau. Mais il en est de l'allégorie comme de la métaphysique : chacun y voit ou se croit en droit d'y voir ce qui lui plaît, et ce qui convient à son opinion. Pourquoi ne seroit-ce pas aussi l'histoire d'Adonis, que Vénus veut empêcher d'aller à la chasse, et son désespoir après la mort de cet amant? Il y a aux archives de la même cathédrale un superbe vase grec : il fait regretter qu'il s'en trouve si peu maintenant en Sicile.

Nous allâmes ensuite voir les ruines du temple de *Giove Polieno*, qui est près de là, et le seul vestige d'édifice antique qui existe dans la ville moderne; encore en reste-t-il si peu de chose, qu'il faut y regarder de bien près pour découvrir quelques assises d'un grand édifice qui sert maintenant de fondation à l'église de *Santa Maria dei Greci*. La fabrique moderne a recouvert ou dénaturé l'antique. Il faut donc regarder ce monument comme non existant pour son plan et les détails de ses formes, et ce qui en reste de vestiges comme une attestation du site qu'il occupoit, ayant perdu jusqu'au moindre détail de son plan. Il

fut bâti par Phalaris, qui, devenu puissant à Agrigente, et ayant été chargé de l'élévation de ce temple, employa une partie des deniers à s'attacher des créatures, leva des soldats sous le prétexte d'en avoir besoin pour garder les trésors qui lui étoient confiés; feignit d'être attaqué, se retrancha, et finit par usurper la tyrannie qu'il posséda seize ans, pendant lequel temps il exerça toutes les cruautés les plus recherchées, et devint fameux à force d'inhumanité. Il fit fabriquer le taureau qui porte son nom, et finit par se rendre si exécrable à ses sujets, qu'il les obligea à se défaire de lui. Sa mémoire resta tellement en horreur aux Agrigentins, que la couleur bleue leur devint odieuse par cela seul qu'il avoit donné à ses gardes un uniforme de cette couleur.

Nous parcourûmes la montueuse ville de *Girgenti*, sans rien trouver qui valût la peine d'être cité. Sa situation actuelle sur une montagne en rend presque toutes les rues non seulement impraticables pour les voitures, mais même pour les mulets. La ville moderne occupe seulement le terrain de la citadelle de l'ancienne Agrigente. Il ne reste plus rien de cette citadelle, bâtie d'abord par Dédale pour placer les trésors de Cocalus, roi des Sicaniens, un des premiers peuples connus de la Sicile. C'est au midi de cette citadelle, sur le penchant du mont *Camico*, qu'étoit autrefois la ville capitale de Cocalus, qui devint dans la suite un quartier de celle d'Agrigente, fut jointe aux murs de la grande cité par un pont sur le fleuve *Acragas*, et devint un quartier qui servoit de communication couverte pour aller de la ville à la citadelle, à laquelle elle tenoit par un autre chemin couvert. De cette citadelle on ne distingue plus que l'escarpement du rocher sur lequel posoient les murs qui fermoient la partie du château de Cocalus. Toute cette roche étoit creusée, ce qui formoit un labyrinthe

souterrain qui avoit plusieurs issues, par lesquelles on pouvoit faire des sorties secretes. Nous descendîmes par une poulie dans ce qui existe de ce souterrain, qui est encore immense, et où, sans les plus grandes précautions, il seroit très dangereux de se perdre. Ce sont des galeries percées en quinconce, qui forment à chaque croisée des chambres quarrées, avec quatre portiques égaux, le tout taillé grossièrement dans un tuf mêlé de coquillages, et si tendre, qu'il se coupe au couteau, et ne se durcit qu'à l'air. C'est la proximité et la commodité de ces matériaux à bâtir, qui ont probablement fait commencer cette excavation, d'où on a tiré, suivant toute apparence, toutes les pierres qui servirent autrefois à bâtir le château et la citadelle; ensuite on aura prolongé des galeries pour trouver des issues à mi-côte, et s'en servir pour quelques opérations militaires. Mais si cet ouvrage fut commencé à ce dessein, il n'en eût pas plus coûté de le façonner davantage, et d'en rendre, par ce moyen, l'usage plus sûr et plus commode. On n'y reconnoît d'ailleurs que le travail brut de l'outil dont on s'est servi pour lever par lits cette matiere tendre; opération qui s'est faite de la même maniere que je l'ai décrite en parlant des carrieres de la Pouille.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous descendîmes dans la véritable Agrigente, bâtie par ceux de Gela, cent huit ans après qu'une colonie rhodienne eut fondé cette derniere, et quarante ans après la fondation de Syracuse. Nous allâmes d'abord jusqu'à l'angle oriental de la partie méridionale de la ville, où est le temple de Junon Lucine, élevé sur un grand stylobate qui sert de base à tout l'édifice, et donne une plate-forme au couchant et à l'orient du temple. De ce côté, qui est l'entrée, on montoit à cette plate-forme par deux escaliers latéraux de six marches, qui coupoient par moitié trois gradins qui font l'élévation

totale du stylobate. C'est sur ce soubassement que sont les quatre gradins sur lesquels posent les colonnes sans base, d'ordre dorique et cannelées, formant un quarré long de treize colonnes de profondeur sur six de face. Sous le péristyle est un portique ouvert, formé par deux pilastres aux angles et deux colonnes. Au fond de ce second péristyle, est la porte du temple, aux côtés de laquelle est la cage de deux escaliers qui montoient au comble du temple. Ce monument, quoique fort dégradé, offre encore la plus belle ruine et la plus pittoresque. Les treize colonnes du flanc septentrional existoient encore avec son entablement au commencement de ce siecle : mais il en est tombé six, à deux reprises, depuis moins de six ans ; et trois autres sont si ébranlées, et dans un équilibre si périlleux, qu'on ne peut espérer qu'elles tiennent encore long-temps. Il faut un climat comme celui-ci, où la gelée et le dégel ne donnent aucun mouvement de dilatation aux corps, pour que cela puisse durer plus d'une année. A la face du couchant il reste trois colonnes entieres, et trois diversement dégradées. La partie de l'entrée l'est presque entièrement. A l'angle du couchant de la face septentrionale, il y a dans le soubassement une petite porte quarrée qui servoit d'entrée à une galerie souterraine, sur le même plan que la galerie supérieure, tournant autour du terre-plain du temple, et communiquant à l'intérieur par les deux escaliers qui étoient à côté de la porte. C'étoit apparemment l'entrée par laquelle les prêtres arrivoient au temple. C'est sans contredit de cette ruine que l'on a les plus beaux points de vue du pays. On peut juger par l'effet de la ruine, de celui du temple dans son entier, et combien cette architecture, qui paroît lourde aux yeux accoutumés à la nôtre, devoit être noble et allégée par l'élévation de ce grand stylobate.

Nous passâmes de là au temple de la Concorde, le plus

conservé, et le seul dont on ait quelque soin. Il est dans la même direction de celui de Junon Lucine, placé de même sous les murs de la ville, dans le même plan, à l'exception du soubassement, qui n'existe point ici, et que les murs latéraux de l'intérieur du temple sont ouverts de six portes cintrées de chaque côté. Heureusement on s'est avisé de loger un saint dans ce temple, dont l'autel, bien qu'il masque la porte, a donné à ce lieu une vénération qui l'a fait entretenir jusqu'à un certain point, de sorte qu'il possede encore en original toutes ses colonnes, ses deux frontons, et qu'il ne lui manque que quelques morceaux de son entablement latéral et sa couverture. Ce temple, posé sur une éminence naturelle, est un des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait conservés. Il est d'un grand effet sous tous ses aspects, et d'une conservation rare et précieuse. Du temple de la Concorde nous longeâmes les murailles, dont il ne reste que la partie posée sur la roche naturelle, et qui servoit de base et de fondation à ces fameuses murailles si élevées, que Virgile fait appercevoir à son héros bien avant qu'elles existassent, puisqu'elles ne furent élevées que sous le regne de Théron, après la bataille d'Himere, et par les Carthaginois faits prisonniers à cette bataille, tandis que Gélon régnoit à Syracuse; temps bien postérieur au voyage d'Énée : mais il vouloit peut-être parler du château de Cocalus.

Ces murailles, dans la partie intérieure, sont toutes remplies de sépultures creusées dans le tuf, et dans l'épaisseur même de la muraille; ce qui ne pouvoit que les affoiblir considérablement, et en préparer naturellement la dégradation. Je ne sais si cet usage et la forme de ces sépultures sont grecs; mais je les ai observés principalement dans les lieux que les Phéniciens et les Carthaginois ont habités, et notamment à *Solentum*. J'ai retrouvé les mêmes

sépultures sur le mont *Tauro*, où camperent pendant huit mois les Carthaginois. Elles sont creusées comme des auges, l'une sur l'autre, dans la muraille, et quelquefois une partie cintrée pardessus. On voit d'autres formes de chambres à pans, ou de forme circulaire de quinze pieds de diametre, avec un soupirail à la voûte pour leur donner du jour ou de l'air, et le tout tapissé de sépultures sans ordre, entaillées à l'entour sous le sol, et si près les unes des autres qu'en beaucoup d'endroits leur séparation n'est pas de deux pouces. Comment pourroit-on penser que les Agrigentins, si recherchés et si précieux dans toutes leurs productions, après avoir élevé des murs avec tant de soin et de magnificence, eussent employé un moyen aussi ridicule pour les détruire ? Je cherchai par-tout si je ne trouverois pas quelques peintures gothiques dans ces tombeaux; mais je n'ai pu découvrir ni peinture, ni monnoie, ni vases. On m'a assuré qu'on y avoit trouvé de longues épées à côté des corps; ce qui ne peut fixer aucune idée sur le temps de ces sépultures.

Ces grandes murailles, élevées de vingt-cinq coudées, selon Diodore, devoient masquer les temples et nuire beaucoup à leur effet. Nous sortîmes par une breche et entrâmes dans la campagne, où l'on voit encore les fondations et quelques débris de cette quantité de beaux tombeaux que l'histoire nous apprend qu'Imilcon, dans le premier siege d'Agrigente, détruisit pour combler les fossés des murailles et en faciliter l'approche à ses machines de guerre. C'étoit près de là qu'étoit le temple d'Esculape, quoiqu'il pût paroître plaisant que le dieu de la médecine eût son temple au milieu des tombeaux. Il ne reste de ce monument que le pilastre de l'angle de la partie du nord, avec deux colonnes engagées de la partie du fond; colonnes cannelées et sans bases, avec les gradins sur lesquels elles

pesoient. Ce temple, dans son entier, pouvoit avoir quelque ressemblance, pour le plan, avec la maison quarrée de Nîmes, peut-être le plus beau monument qui reste de la perfection de l'art chez les anciens. On y a appuyé une maison de fermier appellée *la Casa di Favata*. C'est dans cette maison qu'il existe encore un escalier du temple dans son entier.

C'étoit au midi de ce temple qu'étoit l'autre moitié de l'armée romaine, lorsqu'elle assiégeoit en même temps la ville et la partie de l'armée carthaginoise commandée par Annibal qui campoit sous les murs, à la porte de mer, entre *Campo-Romano* et celui-ci; car les deux armées, divisées chacune en deux, étoient mutuellement assiégées l'une par l'autre, le *Campo-Romano* l'étant par l'armée placée sur le mont *Tauro* et le corps d'Annibal, comme nous venons de le dire, sans qu'aucune d'elles osât entreprendre sur l'autre, jusqu'à ce qu'Annibal, manquant de vivres, abandonna la ville et défila le long de l'*Acragas* pour aller s'embarquer.

Nous nous avançâmes de ce côté. C'est là que l'on trouve le tombeau dit de Théron, quoique le peu de pureté de son architecture pût lui faire refuser l'honneur d'être un ouvrage grec. Mais l'histoire dit que le tombeau de Théron étoit à la porte de mer, et que ce fut le seul qui échappa à Imilcon. Celui-ci se trouve au même lieu; il est grand, à-peu-près entier : comment des antiquaires pourroient-ils se refuser à de telles probabilités ? Enfin, quel qu'il soit, ce monument est un grand pilastre à corniche, surmonté d'un attique quarré, avec une croisée figurée à chaque face, une colonne engagée à chaque angle, cannelée, base attique, chapiteau corinthien, entablement dorique avec des triglyphes. Tout cela forme un assemblage baroque d'un mauvais style et d'un mauvais effet, et ne donne guere

l'idée de ces superbes tombeaux qu'élevoient les Agrigentins, non seulement à leurs princes, à leurs principaux citoyens, et à tous les particuliers riches, mais encore à des chiens et à des oiseaux, triste fruit de l'oisiveté et de l'excessive abondance où ils vivoient. Quoi qu'il en soit enfin de celui-ci, lorsqu'Annibal eut renversé Sélinonte, saccagé Himere, immolé ses habitants aux mânes d'Amilcar, et qu'ensuite il revint porter ses armes devant Agrigente, il fit renverser tous les tombeaux qui ornoient ce côté de la ville; et quand on vint à celui de Théron, le tonnerre qui l'entr'ouvrit dans ce moment jeta l'épouvante parmi les soldats. Cette quantité de sépultures ouvertes mit la peste dans l'armée, et parut une vengeance céleste. Les soldats mêmes croyoient voir dans les ténebres des ombres errantes, des spectres et des divinités vengeresses. Annibal fut emporté par la contagion : Imilcon commandant seul alors, et voulant rassurer l'armée, offrit aux dieux des sacrifices dans lesquels, selon la coutume de son pays, il immola des victimes humaines. Rhodoman dit même qu'en cette occasion il sacrifia jusqu'aux prêtres.

Nous rentrâmes dans l'enceinte de la ville par la porte de mer, dont il ne reste rien de la construction, mais dont on distingue parfaitement la route qui la traversoit, entaillée dans le rocher. C'est à droite de cette porte en entrant, que l'on voit le temple d'Hercule, dont il ne reste debout que trois assises d'une seule colonne, une petite partie du mur intérieur, et un peu des fondations du temple; mais tout cela se grouppe si admirablement avec les chapiteaux renversés, les troncs de colonnes épars, les plantes, le mouvement du terrain et les arbres, que cela compose le plus joli paysage et le mieux coloré. En mesurant les parties dispersées de ce temple, et se rendant compte de ses opérations, on trouve que c'est de tous les temples de

ce genre un des plus beaux, des plus nobles, et d'une forme des plus élégantes. En montant la rue, à trente pas de la porte, on trouve encore à droite les fondations d'un édifice bâti avec la même solidité, et de la même construction des temples. Il avoit aussi des gradins, mais moins élevés, et du côté seulement qui faisoit face à la rue. Sa forme étoit longue et étroite. Les antiquaires disent que c'étoit la douane ; ce qui est fort probable par la forme et la situation de cet édifice, attenant d'ailleurs à la porte de mer, qui étoit celle du commerce. C'est de l'autre côté de la rue, et presque vis-à-vis, qu'est, et pour mieux dire, qu'étoit le gigantesque et fameux temple de Jupiter Olympien. Diodore dit qu'il avoit trois cents quarante pieds de long, sur soixante de large. Il ne put être achevé à cause de la guerre des Carthaginois, et écroula en 1401. Il semble que sa masse n'ait servi qu'à l'écraser et l'anéantir ; car sans deux demi-chapiteaux, quelques triglyphes, et un morceau de l'entablement, ces ruines n'auroient plus aucune forme, et ne laisseroient aucune idée de son architecture. Nous mesurâmes une cannelure à l'endroit où elle se terminoit au chapiteau ; jamais je n'en ai vu de si grande. Nous cherchâmes en vain une premiere assise ; nous n'en trouvâmes ni en place, ni déplacées. Je m'émerveillois qu'il fût possible qu'il se fût conservé des chapiteaux, tandis qu'il ne reste aucune pierre du bas des colonnes. On dit que de nos jours l'ingénieur qui a construit le môle de Girgenti avoit fait demander au roi la permission de détourner quelques pierres de la ruine de ce temple, pour pouvoir prendre connoissance et s'assurer de son plan, et qu'ayant obtenu cette permission, il en avoit usé pour y prendre tous les morceaux nécessaires à sa construction. Les colonnes se trouvant trop grosses pour être d'une seule pierre, bien qu'elles fussent engagées et saillantes seulement d'une de-

mi-circonférence, les pierres en étoient accouplées comme on le voit par le demi-chapiteau qui reste à l'angle méridional de la partie orientale. On trouve ce chapiteau avec trois assises de l'entablement qui ont écroulé en masse et sans se séparer. Ce fragment, si colossal qu'on a peine de près à en distinguer les formes, est très précieux, en ce qu'il atteste l'entiere élévation de ce monument, et qu'il peut donner l'idée des proportions de ce temple. A l'égard de ce sublime bas-relief dont parle Diodore, représentant le combat des géants d'un côté, et la prise de Troie de l'autre, il n'en existe plus rien. Il se pourroit même qu'il n'en eût jamais rien existé, puisque, par l'architecture des temples de ce genre, et principalement celui-ci, où les colonnes étoient engagées, il ne reste de surface plane à recevoir un bas-relief que dans le fronton, et que les Grecs n'y mettoient point de sculptures. Diodore, qui donne à ce temple soixante pieds de large sur cent vingt d'élévation, auroit bien pu aussi se tromper sur l'article du bas-relief.

Il existe des plans de ce temple, que je crois arbitraires, où on lui donne dix-sept colonnes de profondeur sur six de face, et des pilastres quarrés pour le péristyle intérieur; mais je crois qu'il seroit trop hardi de garantir un plan sur ce qui reste de ruine. Une élévation en seroit tout aussi hasardée, n'ayant aucune mesure de la premiere assise des colonnes. Il seroit impossible d'en donner la dimension par la mesure seule des chapiteaux. Des antiquaires ont prétendu que ces colonnes n'ont jamais existé, et que c'étoit des géants qui soutenoient ces chapiteaux en forme de caryatides. Ils appuient cette opinion sur de vieilles traditions, sur ce nom de temple des géants qui lui est resté, et sur les armes actuelles de la ville, qui, dit-on, ont été prises de ce monument que les Girgentins se sont toujours

glorifiés de posséder, et qui représente trois géants portant un château avec trois tourillons, lesquels tourillons ne sont autres que les chapiteaux du temple mal sculptés dans les temps barbares. Ce qui pourroit appuyer plus solidement cette hypothese, c'est l'absence absolue de tout morceau de fût de ces colonnes, et plus de probabilité dans l'entiere destruction de ces géants, dont la sculpture auroit offert plus d'angles et plus de surface à l'impression de l'air et à la destruction absolue, que les grosses masses arrondies et la forme constante des colonnes engagées. Mais en tout cette opinion est aussi difficile à persuader qu'à garantir, et reste dans l'esprit comme l'existence de ce monument, dont les yeux ne découvrent que des indices. Nous cessâmes là de suivre les murailles et les temples; et nous avançant dans le centre de l'ancienne cité, nous trouvâmes le fragment d'une corniche de forme circulaire, que l'on a creusé pour faire la cuvette d'une fontaine. Ce morceau en marbre, plus riche que pur de travail, pourroit bien être un ouvrage romain, et avoir servi à la corniche d'un bain dont on trouve la source près de là. Le propriétaire de ce fonds a arraché la plus grande partie des pierres de cette fabrique pour faire les piliers d'une treille, et a conservé l'eau dont il a fait un bassin pour rafraîchir son ombrage. De là nous allâmes droit au centre de la vieille cité, où est un couvent des réformés de S. François, appellé *santo Nicolo*, bâti des débris d'anciens édifices (on dit du *Forum*). Il y a dans le jardin un petit édifice quarré-long, avec des pilastres aux angles, qui pourroit bien avoir été un petit temple particulier, appartenant à un grand palais qui se seroit trouvé très avantageusement placé au milieu de la ville et sur une éminence qui la dominoit. On prétend qu'il étoit dans l'enceinte du palais de Phalaris. Mais cet édifice, par son architecture, devroit être pos-

térieur à Phalaris et à tous les grands temples : c'est un ordre dorique, avec des bases attiques ; et la moulure du chambranle de la porte n'est pas du tout du genre des autres édifices. Celui-ci pourroit bien avoir été le temple des dieux pénates de quelque préteur romain. On en a fait une chapelle, en mettant le saint moderne à rebours de la divinité antique. En conséquence on a masqué la porte du levant, et on en a ouvert une autre au couchant, avec un cintre à ogive de forme gothique, avec un vilain escalier à pans, qui dénature tout l'édifice de ce côté. Les pilastres saillants du côté de l'entrée semblent appeller des colonnes et un péristyle qui pourroient bien avoir été détruits. Les bons peres, pour lesquels nous avions une lettre de recommandation, nous régalerent fort bien, et nous firent manger les meilleures figues que j'aie mangées de ma vie.

Après le dîné nous passâmes dans un champ près du couvent, où l'on croit qu'étoit le théâtre. On n'y reconnoît aucune forme de fabrique qui puisse appuyer cette opinion; mais à la quantité des troncs de colonnes de médiocre grosseur qui sont épars et employés dans les murs de clôture, à l'arrachement des grosses fabriques que l'on apperçoit à la surface de la terre, on ne peut se refuser de penser qu'il existoit là un édifice considérable. C'étoit peut-être le théâtre où se jouoient les tragédies d'Empédocle, né à Agrigente, et inventeur de ce genre de poésie (*a*). Ensuite reprenant la ville dans l'endroit où nous l'avions laissée, et tirant au couchant, nous nous trouvâmes près des murs ; car tous les temples étoient construits à l'entour de la ville, et chacun sur une éminence. Celui de Castor et Pollux, ou que l'on appelle ainsi, est absolument ruiné, sans forme pour le plan, sans une pierre à sa place, sans un groupe

(*a*) On avoit quarante-trois tragédies de ce philosophe.

de débris dessinable. C'est tout près de ce temple qu'étoit la fameuse piscine creusée par les prisonniers carthaginois faits à la bataille d'Himere. Elle avoit vingt coudées de profondeur, et sept stades de tour (*a*). Quoique le revêtissement de cette construction soit absolument détruit, et que le temps ait même sillonné et ruiné la roche dans laquelle elle étoit creusée, on en voit encore très bien la forme et la grandeur. Le canal qui amenoit les eaux à la piscine, d'une source qui n'est pas éloignée, n'est pas encore détruit ; l'eau même coule encore dans le canal, et vient arroser des jardins abondants qui occupent aujourd'hui le fond de la piscine. La partie qui faisoit digue aux eaux et versoit le trop plein dans le fleuve *Acragas*, est absolument détruite ; ce qui donne à présent à cette ruine plutôt l'air d'un ravin que d'une fabrique antique. C'est de l'autre côté de la piscine, près de l'angle du mur qui suit le cours de l'*Acragas*, que l'on trouve les ruines du temple de Vulcain. Il en reste encore deux colonnes sur pied, sans leurs chapiteaux. On voit en partie la forme de son plan, et des portions de son mur intérieur. Si la construction agreste que l'on y a adaptée gâte son plan, elle ajoute au pittoresque, et fait de cette ruine un tableau très piquant et très coloré. C'est vis-à-vis de ce temple qu'étoit la source d'huile de pétrole, qui, si elle a existé, ne donne plus maintenant qu'une eau qui se couvre d'un limon gras et blanchâtre, dans lequel, je l'ai bien regardé, il n'y a pas un seul de ces petits globules que forme l'huile sur l'eau. En écumant avec la main et ramassant le plus que je pus de ce dépôt surnageant, je ne lui trouvai aucune odeur ni aucun goût, je remarquai qu'il m'avoit seulement un peu poissé la main, comme de l'eau de savon. Au reste,

(*a*) Le stade avoit cent vingt-cinq pieds de longueur..

cette source grasse coule dans une petite vallée, dont elle fait un coin de la terre promise. C'est vis-à-vis de cet angle, au couchant, qu'étoit le *Campo-Romano*, appellé encore ainsi, entre le mont *Tauro* et la ville, sur l'antique chemin d'Héraclée. Dans cette partie du couchant les murs devenoient d'une forme irréguliere, et suivoient les sinuosités du fleuve. On en voit encore clairement les ruines. Ils étoient alternativement l'ouvrage de l'art et celui de la nature. Dans l'intérieur de cette partie de muraille, s'élevoit un monticule appellé *la Meta*, nom que l'on croit lui avoir été conservé de son ancien usage; car on prétend que ce lieu étoit celui de quelques jeux gymnastiques, tels que la course des chevaux et des chars. Derriere ce petit mont étoit un ravin profond, fermé par une grande muraille, dont la base existe. Plus loin est un autre angle, où le mur dérive à l'orient, en suivant le ravin appellé aujourd'hui le vallon de *S. Leonardo*. A cet angle étoit un grand pont dont on voit encore les premieres assises des contre-forts de la voûte, ou des piliers qui portoient les pieces de bois si le pont étoit en bois, ou assises de naissance de voûte s'il étoit en pierre. Ce pont communiquoit de la grande ville au quartier appellé la Ville *Agrigentine*, qui étoit aussi fermée de murs, et communiquoit elle-même à la citadelle. En suivant les murailles, le long du ravin *S. Leonardo*, nous arrivâmes à une des anciennes portes, où l'on suit encore assez long-temps la voie antique taillée dans le tuf, qui est la nature de la pierre de tout le pays; concrétion marine, mêlée de coquillages de toute espece, parfaitement conservés dans leur incrustation. La route étoit très étroite; car nous ne lui trouvâmes que sept à huit pieds de largeur. Ici nous laissâmes la vieille ville, et nous nous vîmes évidemment hors des murs par la quantité de sépultures que nous trouvâmes

près de la route, taillées dans le tuf à fleur de terre, et rangées, comme à *Solentum*, à quatre pouces les unes des autres.

Le jour finit, et nous renvoyâmes à un autre ce qui nous restoit à voir des antiquités. Notre projet étoit d'en lever le plan, et ce desir s'accrut par les moyens que nous avions trouvés de l'exécuter. Effectivement la situation d'Agrigente et tous ces détails sont si prononcés, tout ce qui y existoit étoit tellement taillé en grand, qu'il est facile encore de lire sur les sinuosités du terrain, et d'y retrouver, de la maniere la plus claire, tout ce que l'histoire nous en dit. Chaque monument y étoit ou taillé dans le roc, ou élevé sur une éminence. Il y a autant de montagnes que de temples; la plupart des fossés sont des vallées creuses, et la base des murailles des rochers à pic.

Le lendemain nous nous remîmes en marche pour achever la circonvallation de la ville, observer le cours de ses fleuves, et la place de ses anciens fauxbourgs. Nous revînmes au bas de la montagne des franciscains, où les murs, après avoir suivi l'*Acragas*, traversoient la vallée de *S. Leonardo* et s'étendoient jusqu'au mont Agrigentin, à l'endroit où se terminoit la *Rupa Athenea*, qu'ils enfermoient dans leur circonvallation. Cette roche, coupée à pic dans sa partie du nord, faisoit de ce côté, pour la ville, un rempart inattaquable; et il est à croire que ce fut la raison qui la fit comprendre dans son enceinte, sa partie la moins escarpée qui regardoit la ville, l'étant encore trop pour avoir jamais été habitée. C'est à la pointe de ce rocher qu'étoit le temple de *Giove Atabiri e Minerva*, bâti par Gelias; celui où ce riche citoyen d'Agrigente se retira avec tous ses trésors, lorsqu'Imilcon entra dans la ville abandonnée. Il avoit espéré y trouver un asyle; mais voyant que la fureur carthaginoise n'avoit rien de sacré, il mit lui-même le feu

au temple, et s'y brûla avec tous ses trésors. Il ne reste rien de ce temple, que quelques fragments des premiers gradins, et la plate-forme de l'âtre du temple ; mais tout y est si morcelé, et si irrégulièrement conservé, qu'il est impossible d'y retrouver un plan, ni de savoir s'il y avoit des colonnes autour de ce temple. On voit près de là la trace d'un mur incrusté dans le roc, et quelques assises de pierres de taille de ce même mur. Le rocher continue d'être à pic, et de former une fortification naturelle. Elle dérive au midi, en présentant sa face à l'orient. On découvre de là le courant du *Rucello*, qui coule à l'orient de la ville, et vient se jeter dans l'*Acragas* au midi, non loin du temple d'Esculape. Depuis le temple de *Giove Atabiri e Minerva*, jusqu'à celui de Cérès et Proserpine, cet espace, appellé *Rupa Athenea*, est si rapide, la roche y est si nue et si liée, qu'il y a tout à croire qu'elle ne fut jamais couverte d'habitations. On n'y trouve de vestiges du travail des hommes, que les carrieres où les Agrigentins mirent les prisonniers carthaginois qu'ils avoient faits à Himere, et d'où ils leur firent tirer toutes les grosses pierres dont ils bâtirent la plupart de ces beaux temples, ces grandes murailles, ces fameux égouts, la piscine, etc. C'est l'espace de temps qu'il y eut entre cette bataille et la prise d'Agrigente par Imilcon, qui fut celui de la prospérité, de la grande magnificence d'Agrigente, et des fortunes célebres des Agrigentins : ils avoient alors un grand commerce maritime avec les Africains, à qui ils vendoient la surabondance des productions de leur riche territoire, plus cultivé alors qu'à présent.

Ces carrieres n'offrent rien de curieux que leur grandeur ; leur excavation est cultivée, et forme maintenant un grand enclos, de même que la piscine. A côté de la ferme sont deux magasins taillés dans le roc, qui peuvent bien avoir été deux conserves d'eau. De là, un chemin

à mi-côte, taillé dans le rocher, conduisoit au temple de Cérès et Proserpine. On peut croire ce chemin antique, puisqu'il n'a pu être d'aucun usage depuis la destruction de cet édifice. On y voit la trace des roues des chariots qui avoient apparemment porté les matériaux dont il fut bâti. La voie en est étroite, mais n'a rien d'extraordinaire. Ce temple fut bâti avant tous les autres par Théron, qui se servit de la même occasion et des mêmes moyens que Phalaris pour parvenir à la tyrannie; mais il fit un bien autre usage du pouvoir souverain, et il fut autant aimé de son peuple que l'autre en avoit été abhorré. On avoit entaillé le rocher pour asseoir le temple, et lui faire deux larges plates-formes. Son plan étoit simple, mais noble; et s'il étoit moins magnifique que ceux que l'on fit depuis, il n'étoit pas moins bien bâti. Ses gradins, les murs de sa nef et ceux de l'avance de son péristyle, sont en bon état, et servent maintenant à la construction de l'église moderne de *S. Blazi*, dont le fond masque la porte antique, et dont le péristyle fut, suivant toute apparence, décoré d'un fronton porté par des colonnes qui n'existent plus. Deux raisons font croire, avec quelque certitude, que ce temple n'étoit point entouré de colonnes: premièrement, parcequ'il n'en reste aucun vestige; secondement, c'est que les gradins existants portent immédiatement les murs de la nef, ce qui ne seroit pas ainsi s'il y eût eu une galerie tournante; une troisieme raison, c'est que le mur du temple est trop près du rocher pour laisser penser qu'il eût pu exister une galerie dans cet espace. Sa plate-forme alloit jusqu'à l'angle du mur; et, suivant toute apparence, une grande rampe en gradins, à la partie méridionale, descendoit de ce temple dans la ville, et couroit ce qui reste de l'escarpement rapide de la montagne. On distingue très bien encore l'arête de la plate-forme de ce côté, et quelques vestiges de cette rampe, mais pas

assez conservés pour assurer si c'étoit seulement un revêtissement ou des gradins. Un peu plus loin la muraille formoit un angle rentrant, au fond duquel aboutissoient obliquement une rue et une ouverture taillées dans le roc, et les vestiges d'une porte appellée la porte de *Neapolis*, dont on voit encore quelques assises de la partie latérale gauche en sortant de la ville, et les larges pierres de taille qui servoient de seuils et de pavés en même temps à cet endroit. Ce qui donne encore l'ancien niveau, c'étoit la porte par laquelle on passoit pour aller de la ville au quartier de *Neapolis*, qui étoit un grand fauxbourg isolé, fermé de murs, et séparé de la ville par le *Rucello*, qu'on passoit sur un pont, dont on me fit voir les derniers restes, tout récemment enlevés pour bâtir un four à chaux. Le pont étoit petit, et je ne trouvai pas une pierre qui pût indiquer qu'il fût cintré. Nous dirigeâmes notre route en traversant *Neapolis* jusques vers le fleuve *Hypsa*. Nous ne trouvâmes dans cette traversée que quelques pierres équarries, quelques naissances de murailles, de petits édifices, et des sépultures. Ce grand fauxbourg, qui occupoit une large vallée, avoit aussi à son pourtour une enceinte formée par la nature; circonvallation que l'on avoit achevée par l'élévation d'une foible muraille, dont on voit encore les vestiges lorsqu'en en faisant le tour on se trouve au revers de la vallée. Ce revers, et les rochers qui lui sont opposés, sont couverts de sépultures creusées en quarré dans la roche. Elles y sont en si grand nombre, que la montagne semble n'être qu'un monceau de sarcophages, et qu'il n'est pas une roche détachée et roulante qui n'en contienne deux ou trois. Par cette petite vallée des morts, parallele à celle de *Neapolis*, nous nous rapprochâmes de la ville, vis-à-vis de la porte de *Gela*. C'étoit là le quartier d'une partie du camp d'Imilcon lors du premier siege des

Carthaginois, séparé de la ville par le *Rucello*. C'étoit entre la porte de *Gela* et le temple de Junon Lucine, qu'il avoit fait élever un bastion pour y placer les machines de guerre et battre les murailles de ce côté. On voit effectivement en ce lieu le rocher coupé en deux endroits parallèlement. C'est ce second escarpement de rocher qui étoit apparemment le bastion sur lequel étoient posées les machines de guerre dont parle l'histoire. Les ruines en sont à présent confondues avec celles de la muraille. C'est de cet endroit, et se reculant contre la hauteur qui lui fait face, que l'on jouit du plus bel aspect des ruines de l'ancienne ville, et que l'on peut se faire une plus belle idée d'Agrigente rétablie. On apperçoit de là le lieu du camp d'Imilcon, l'angle de la muraille qu'il battoit; au midi, le temple de Junon Lucine, celui de la Concorde, et l'emplacement des tombeaux; de l'autre côté, la porte de *Gela*, celle de *Neapolis*, le temple de Cérès et Proserpine, la montagne *Athenea*, le temple de Jupiter et Minerve; dans le milieu, l'emplacement de la ville antique; et, dans le fond, la ville moderne, où étoient autrefois le château de Cocalus et la citadelle. De là nous longeâmes les murs, passâmes sous les temples de Junon, de la Concorde, d'Hercule, entre la porte *A-Mare* et le tombeau de Théron, sous le temple de Jupiter Olympien. Ensuite nous passâmes de nouveau devant la piscine, à l'endroit où elle se déchargeoit dans l'*Acragas*, que nous passâmes alors à sec, et nous montâmes le *Campo-Romano*, grande plateforme sur une éminence fortifiée par la nature, qui lui formoit deux murailles en glacis qui en faisoient toute la circonvallation, et la rendoient aussi difficile à attaquer qu'une ville de guerre. Nous passâmes de là à une autre éminence qui formoit un petit quartier attaché à la ville par la grande muraille dont j'ai parlé dans ma premiere

sortie, et de là nous allâmes à l'emplacement de l'ancienne ville *Agrigentine*, à *Camico*, qui étoit devenu un fauxbourg mal situé de la ville d'Agrigente, bâtie par les Grecs de *Gela*. On ne voit rien de cette vieille ville, que la trace presque effacée de quelques chétifs murs. Nous remontâmes enfin le *Camico*, tout voisin de là, dont notre couvent conservoit encore la forme d'un des anciens bastions. J'avois grande envie de connoître ces fameux aqueducs ou égouts de *Pheax*, le premier ouvrage connu dans ce genre, et qui avoit servi de modele à tous les autres. J'allai les chercher dans la vallée de *S. Leonardo*, où l'on m'avoit dit qu'ils avoient des soupiraux. Je trouvai effectivement l'embouchure de ces soupiraux: je me fis descendre dans un, dont je trouvai le canal obstrué; je passai à un autre, par où j'entrai dans une conduite d'eau qui la porte encore au couvent des franciscains. J'avois avec moi un flambeau et un homme; je m'enfonçai dans ce canal obscur, creusé dans la roche de huit à vingt pieds d'élévation, et de trois à quatre pieds de large. Je fis cent pas, et je trouvai un second soupirail; puis cent vingt pas après, le canal fit un coude de vingt pas: ensuite reprenant la même direction, je le suivis cent seize autres pas, et je trouvai à droite un autre canal qui amenoit aussi l'eau d'une autre source. Ce canal n'avoit que vingt-cinq pas de profondeur, et l'eau tomboit de la roche et déposoit un limon de la couleur du *minium*. A gauche, étoit un autre canal de trente-six pas de profondeur, et comblé par l'amas du dépôt. Je trouvai pareillement le canal principal comblé à trente pas après cette seconde coupure, et l'eau filtrant à travers le limon. Cet aqueduc, dont j'ai vu trois cents quatre-vingts pas, n'a rien qui puisse avoir donné la célébrité de ceux de *Pheax*, qui sont apparemment détruits, ou sont peut-être ceux dont nous avions trouvé plusieurs jours

auparavant, près de la piscine, quelques vestiges bâtis en magnifiques pierres de taille et voûtés par des assises saillantes l'une sur l'autre et fermées par une large couverte. Les ruines de ces derniers sont réduites à si peu de chose, et ce qui en reste est tellement encombré, qu'on ne peut prendre une idée d'une fabrique qui avoit autant de réputation. A l'égard de ceux que je ne pus visiter et suivre, ils sont tout simplement creusés dans le roc, sans aucun soin ni revêtissement de maçonnerie; on y a joint des canaux avec lesquels on est allé chercher une source à la *Rupa-Athenea*, pour l'amener au centre de la ville. Je retournai depuis au môle, et j'y vis les beaux magasins du *Caricatorio*, les plus riches de la Sicile, formés par des caves ou citernes taillées dans le rocher, et où se conserve parfaitement le grain. Cette roche est la même, ou à peu de chose près, que celle que j'ai décrite à l'article de *Sciacca;* elle n'est susceptible d'aucune humidité ni fermentation. Les parties salines et nitreuses qu'elle contient conservent le grain, qui sort de ces citernes d'une qualité supérieure à celle où il y a été mis. Ces magasins appartiennent au roi, et assurent la subsistance de l'isle. Les marchands étrangers viennent charger l'excédant, dont on permet l'exportation après la réserve faite de cinquante mille salmes pour la semaille du canton et l'approvisionnement des magasins des villes. Le roi répond du bled qu'on y met, et les propriétaires n'ont qu'une très petite somme à payer pour loyer de magasin. Les bleds qu'on y introduit étant infiniment secs lorsqu'on les transmet des citernes dans les hangars, la seule impression de l'air les gonfle d'un vingtieme, qui appartient au souverain, n'étant obligé de rendre que la mesure livrée; ce qui seroit un profit énorme, si cet article étoit mieux administré, et si les gens préposés ne se laissoient séduire et n'y laissoient en-

trer que le bled sur lequel il n'y a rien à perdre, et si de prétendus *deficit* n'enlevoient au profit des régisseurs la plus grande partie des avantages de cet établissement.

Le roi catholique n'a pas été plus heureux au choix du lieu du port de Girgenti qu'à ceux de la Pouille et de la Calabre, les deux vents opposés le remplissant également. Celui du sud-est y fait entrer la terre que la vague détache de la côte ; et le nord-ouest, le sable léger de ce parage. Après avoir, à grands frais, essayé de parer à ces deux inconvénients par de grandes jetées, on s'est réduit, comme à *Crotone*, à y entretenir des forçats qui travaillent et doivent travailler perpétuellement à vuider et creuser l'entrée de ce port, qu'on ne peut abandonner par son extrême nécessité pour l'exportation des denrées de toute la partie méridionale de l'isle, et la retraite qu'il offre aux bâtiments napolitains dans les parages les plus exposés aux Barbaresques, étant presque à la vue de l'Afrique. Ce môle n'étoit point le port de l'ancienne Agrigente, qui étoit à l'embouchure de l'*Acragas*, et dont il ne reste aucun vestige apparent. Les marins prétendent qu'en grand calme on voit au fond de la mer quelques constructions, et même un anneau de fer ou de bronze. Il est bien difficile de juger de quelle importance étoit ce port ; mais comme la situation étoit peu avantageuse, et qu'il n'en est jamais question dans l'histoire de la marine agrigentine, il est à croire que ce n'étoit qu'un lieu propre à amarrer les vaisseaux de transport qui y faisoient le commerce. Il y avoit effectivement dans cette partie un fauxbourg fort long, qui occupoit depuis la ville jusqu'à la mer. Il s'appelloit *Emporium*, ou le quartier des marchands. On trouve dans la campagne quelques arrachements de murs qui peuvent être les restes de ce fauxbourg.

A juger de l'ancienne population d'Agrigente par l'éten-

due de son enceinte et de ses fauxbourgs, on peut en croire le dénombrement rapporté par le célebre Empédocle, citoyen de cette ville, qui la fait monter à huit cents mille habitants. A présent, en comptant la ville proprement dite, qui étoit l'ancien château, le fauxbourg du *Camico*, et celui qu'ont fait bâtir Henri et Constance dans le douzieme siecle, elle est réduite à quinze mille personnes, assez pauvres pour la plus grande partie, tristes et un peu farouches. Je cherchois des yeux quelques traces de la beauté qui rendoit les Agrigentines si célebres; je ne vis pas une belle femme, et ne pus parler à aucune : ce qui ne m'étoit point encore arrivé en Sicile, dans les lieux mêmes où je m'étois le moins arrêté; cependant je restai dix-huit jours à Agrigente. La race des chevaux n'a pas moins dégénéré; plus de cavalerie légere, plus de haras; et, à proprement dire, il n'y a point de chevaux agrigentins. La noblesse y est très pauvre, et y vit très obscurément. Les négociants, très occupés de leurs affaires, ne se voient qu'à la place; sans société, sans plaisirs, on y est sombre et dévot, et on en a l'air. Un vendredi au soir, en passant à la place, j'entendis chanter un *Miserere* en faux-bourdon, et un grand bruit dans l'église. J'entrai, et je vis deux cents bourgeois de la ville qui, avec de grands fouets de corde à la main, se frappoient les épaules en mesure, et changeoient de main lorsque celle qui frappoit étoit fatiguée. Aussi depuis la prise d'Agrigente par les Romains, à peine en seroit-il question dans l'histoire sans les miracles qui s'y sont opérés et les saints évêques qui en ont occupé le siege.

Un Agrigentin nommé Gubernatis, avec lequel j'avois fait connoissance, et auquel je devois une grande partie des éclaircissements que j'avois cherchés sur cette ville, me conduisit encore à une des curiosités les plus intéressantes du pays, et qui, jusqu'à présent, a été négligée de

tous les voyageurs modernes : c'est un volcan d'une espece particuliere, ne ressemblant à aucun autre, ni dans ses éruptions, ni dans les matieres qu'il vomit, ni dans la forme qu'il prend.

Ce phénomene est situé entre *Aragona* et *Girgenti*, à six milles de celle-ci et quatre de l'autre. Il fut connu de Solin et de Fazello, qui en parlent. Le lieu s'appelloit, du temps de ce dernier, *Mayharuca*, à présent *Macalubba*. Depuis plusieurs siecles il se manifestoit d'une maniere si sourde et si peu apparente, qu'il avoit été oublié, et n'étoit plus connu que du propriétaire du fonds qu'il occupe. Cependant l'année derniere, le 29 septembre 1777, au soleil couchant, il sortit de la partie du centre une colonne de fumée épaisse qui continua à s'élever jusqu'à six heures du matin du lendemain, que, par une terrible explosion, il s'ouvrit une bouche d'où il s'élança dans l'air, avec un bruit effroyable, une gerbe de terre glaise détrempée, qui s'éleva à plus de soixante pieds; d'autres disent au double: et se dilatant en forme de champignon, elle se divisa, couvrit en partie l'orifice de son ouverture; et le reste retombant sur son centre, y causa, par sa chûte, un retentissement profond, bientôt suivi d'une nouvelle explosion. De six minutes en six minutes il y en avoit une, et une heure et demie après cela reprenoit avec plus de violence; de maniere qu'en six heures que cela dura en tout, il y eut quatre éruptions distinctes qui couvrirent de glaise un espace de deux cents cinquante pieds de diametre. Le sol n'en fut élevé que d'à-peu-près trois pieds, la matiere étant détrempée de telle sorte, qu'elle s'étendoit en tombant, et couloit comme une lave dans les collines voisines, dont elle remplissoit les cavités. La bouche ayant été fermée par cette matiere, il ne resta pas plus d'apparence de volcan qu'auparavant. Il y avoit onze mois de

cet événement, lorsque je vis la place. Le propriétaire du terrain, témoin oculaire de l'éruption, avoit bien voulu nous accompagner, et m'instruire des détails que je viens de conter. Nous parcourûmes l'emplacement ensemble; il n'offroit à l'œil qu'une concavité peu apparente, couverte d'une croûte grillée et fendue par l'ardeur du soleil. Plus de soixante bouches de quatre à six pouces de diametre manifestoient l'action encore agissante d'un travail souterrain, par une perpétuelle ébullition d'eau salée, mêlée d'une glaise presque impalpable. Elle sortoit instantanément de ces ouvertures, la matiere s'abaissant et s'élevant comme fait le café dans le vase où on le fait bouillir. Autour de chaque bouche, il se formoit de petits crateres en forme de cônes, que la fluidité de la matiere empêchoit de s'élever à plus de six à sept pouces, et de ces crateres sortoient de petites laves fluides, qui s'insinuoient et alloient se perdre dans les gerçures; ce qui faisoit absolument la représentation en petit d'un volcan avec ses révolutions.

J'étois si empressé de voir, qu'en approchant de trop près et avec précipitation, mon pied rompit la croûte, et je pensai m'enfoncer dans la glaise. J'allai donc avec plus de précaution à une autre ouverture: je me couchai sur la terre, afin d'offrir plus de surface, et voir de plus près; je mis mon oreille à l'orifice du trou, je n'entendis aucun bruit intérieur, mais seulement un tintement absolument semblable à celui que produisent les aigrettes ou petites étincelles que l'on tire du conducteur d'une machine électrique. Je reconnus que ce bruit étoit causé par l'explosion des bulles d'air qui se dilatoient en abondance, et que le bruit de la dilatation étoit plus fort que dans l'eau ordinaire, en raison du poids et de l'épaisseur de la matiere dont elles sortoient. Ces bulles étoient quelquefois assez fortes pour

en lancer à quatre pouces au-dessus de la bouche. L'air qui s'en évaporoit avoit l'odeur d'un fourneau de briques cuites dont on fait l'ouverture. Je mis ma langue dans la matiere fluide ; je ne lui trouvai que le goût du sel marin, seulement un peu plus âcre.

Je fermai hermétiquement une embouchure avec la main, je sentis la pression de l'air qui la repoussoit ; la matiere s'échappoit alors plus abondamment aux ouvertures des environs ; puis l'air se gonfloit sous ma main, de maniere qu'en la soulevant, cela faisoit le bruit de la machine pneumatique qui reçoit l'air après un foible coup de piston ; ce qui prouve évidemment la communication générale de chaque ouverture. Une autre preuve encore, c'est qu'en nous avançant au centre, le poids de quatre personnes que nous étions pressant sur la croûte, nous faisions tous à la fois sortir de chaque cratere la matiere avec plus d'abondance. J'en visitai encore de nouveaux. J'en trouvai avec quelques traces de fange bitumineuse, et à tous un sel marin élaboré par le soleil, et tapissant la superficie de la terre. J'enfonçai la main dans un des trous, et j'en trouvai la matiere tiede comme l'eau d'un bain. Je voulus en sonder la profondeur avec une badine de cinq pieds que je tenois, qui y entra sans la moindre résistance, et sans laisser soupçonner de fond. Je tâtai de nouveau l'épaisseur de la croûte, et ne la trouvai pas de six pouces aux embouchures. Je sentis alors le danger qu'il y avoit à observer de près ce phénomene, moins craint et plus périlleux qu'aucun autre de ce genre, d'autant qu'en restant quelque temps dans la même place, je voyois distinctement que la pression réitérée du pied humectoit de nouveau et délayoit cette croûte, et que si elle venoit à céder on s'enfonceroit sans retour dans un abyme de boue, où l'on trouveroit une mort aussi cruelle qu'inévitable. Ce fut

donc avec précaution que nous achevâmes de parcourir ce lieu dans tous les sens. Je remarquai que ce volcan ne lançoit pas seulement de la terre délayée, mais de la pierre, et une espece de terre cuite sans consistance, que l'air détruit et sépare en feuilles. Je vis aussi des talcs de plusieurs especes ; j'en trouvai à pans comme le crystal. Je trouvai de la mine de fer et de la marcassite, avec efflloraison de cuivre. J'observai ensuite les terres voisines du volcan, et j'y trouvai les mêmes productions. Il y avoit aussi à quelques endroits une croûte consolidée par le temps, et de petites bouches ayant les mêmes effets : c'étoit à une grande distance de celles qui occupoient le terrain de l'éruption de l'année 1777. J'y ramassai un sel que le temps n'atténue pas, puisque, malgré l'ancienneté des autres éruptions dont la date n'est pas connue, il n'y a point ou presque point de végétation dans tout l'espace qu'occupent ces soupiraux. Cette pierre de roche, ce talc, et ces mines, qui ne tiennent en rien de la nature de cette glaise dans laquelle on les trouve, annoncent que sous l'épaisseur de cette terre fluide il y a du rocher sous lequel est le principe de ce phénomene. Ces bulles d'air, l'odeur qu'elles exhalent, la tiédeur de l'eau, et, plus que tout cela, la jaillissante et bruyante éruption de l'année derniere, ne laissent point douter que la cause n'en soit volcanique.

Si j'osois donc risquer mes idées sur un phénomene aussi peu connu, je dirois que le feu intérieur qui regne dans toute cette partie de l'isle, depuis *Sciacca* jusqu'ici, trouve dans cet endroit des sources salées qui, délayant une terre légere, laissent plus qu'ailleurs un passage à l'air que produit ce feu souterrain ; que ce passage de l'air, par son feu continuel, soulevant, corroyant et délayant toujours de plus en plus cette terre, elle devient, par succession de temps, si élaborée et si légere, qu'elle cede enfin

à l'effort qui l'enleve, et qu'après l'instant de l'évaporation volcanique, cette matiere humide, retombant sur elle-même, reprend à son tour sur le volcan la puissance qu'elle y avoit perdue ; et qu'enfin, ici comme aux étuves de *Sciacca* et dans les terres de *Palma*, où il se fabrique beaucoup de soufre, on y reconnoît seulement les principes d'un volcan dont les matieres ne sont apparemment ni assez abondantes, ni assez completes, ni assez renouvellées, pour produire ces grands effets du Vésuve et de l'Etna.

Nous partîmes de *Girgenti* le premier septembre au matin ; nous sortîmes des murs de l'ancienne cité par la porte de *Gela ;* nous laissâmes le fauxbourg de *Neapolis* à gauche, et arrivâmes aux rives du fleuve *Hypsa*, où furent battus les Carthaginois par le secours que Gela envoyoit aux Agrigentins lors du premier siege par Imilcon ; combat que purent voir donner les Agrigentins de dessus leurs murailles, comme le dit l'histoire, et non, comme plusieurs le prétendent, sur les bords de l'*Himera*, qui est à vingt-six milles de là, et qui ne peut être découvert d'Agrigente malgré sa situation élevée. Plusieurs géographes ont placé Agrigente sur ce fleuve ; mais l'erreur est si sensible et si reconnue, qu'elle ne vaut plus la peine d'être démentie. Nous marchâmes dans un vaste vallon pendant douze milles, et nous trouvâmes à droite les soufrieres de *Palma*, dont l'extraction est la plus simple possible. Elle consiste à tirer des pierres de la montagne, à les casser, à les entasser sur un fourneau, et à y mettre le feu. Les parties de soufre alors se liquéfient, sont reçues dans des especes de chaudieres qui sont le fond du fourneau, d'où un robinet fait couler la matiere dans des caissons où elle refroidit. Il faut que ce soufre ait déja éprouvé un degré de chaleur et de fusion ; car on en trouve des morceaux gros

comme de gros cailloux et de même forme, sans mélange d'autres matieres : ces morceaux sont très raffinés, et presque transparents. A trois milles de là on en trouve de crystallisés, et d'une couleur brillante comme celle de la topaze d'Orient. Les pierres que l'on retire du fourneau après l'extraction du soufre sont légeres et poreuses ; il y en a quelques unes avec un principe de crystallisation blanche, et tout autour de la mine le rocher est d'un gris mêlé de glaise cendrée. A deux milles de là le pays devient abondant et couvert d'arbres fruitiers, principalement d'amandiers, dont on fait un grand commerce avec les Hollandois, qui viennent en acheter les fruits à *Palma*, gros bourg à deux milles au-delà. Les maisons y sont bâties de pierres : le mortier est si blanc, qu'il semble qu'elles sont toutes neuves, et que celles qui sont en ruines paroissent n'être pas encore achevées. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour dîner. *Palma* contient environ huit mille habitants.

ALICATA.

Le pays continue d'être abondant en mêmes productions, c'est-à-dire en vignes, en bleds, en arbres fruitiers ; et on ne sort de la vallée de *Palma* que pour découvrir la vaste plaine baignée par le fleuve *Himera*, appellé maintenant *Salso*, et au-delà les célebres champs de *Gela*. C'est au bout d'une chaîne de montagnes, sur le bord de la mer, en deçà du fleuve, qu'est bâtie *Licata* ou *Alicata*, qui prétend être l'antique ville de *Gela ;* ce que lui dispute *Terra-Nuova*, sans avoir de titres mieux fondés. Virgile, poëte qu'en matiere de géographie il faut citer comme un historien véridique, dit :

> Apparet Camerina procul, campique geloi,
> Immanisque Gela fluvii cognomine dicta.
>
> VIRG. ÆNEID. LIB. III.

ce qui prouveroit que cette ville n'étoit pas sur le bord de la mer, puisqu'Énée n'appercevoit que ses champs de fort loin. Diodore dit que les Agrigentins, après avoir passé le fleuve, camperent dans les champs géléens; qu'après avoir battu ceux de *Gela* ils passerent à leur tour le fleuve en fuyant; et qu'après la prise de la ville les habitants vinrent habiter *Phintia;* ce qui prouve que *Gela* étoit à la gauche du fleuve. Cette ville de *Phintia* avoit été bâtie par *Phintia,* tyran d'Agrigente, qui, élevé sur le trône, et protégé par les Carthaginois, l'avoit fondée et lui avoit donné son nom. Dans un autre endroit l'histoire nous apprend qu'Imilcon, ayant passé le fleuve *Himera*, vint camper devant *Gela.* Or, en venant d'Agrigente et passant le fleuve *Himera* pour camper devant *Gela*, il falloit que cette ville fût à gauche du fleuve, et non à droite, comme est *Alicata.* La même histoire rapporte que, dans le même temps, Denys, à la tête des Syracusains qui venoient secourir *Gela*, posa son camp entre la ville et la mer, pour ne pas s'éloigner de sa flotte qui étoit à l'embouchure du fleuve *Gela.* Il n'y a certainement pas de quoi placer un camp entre ce que l'on appelle ici l'emplacement de l'ancienne *Gela* et la mer, puisque ce n'est qu'un rocher fort escarpé sur ses bords. Il n'y a près de là que le fleuve *Himera*, et pas le plus petit ruisseau qu'on puisse accuser de s'appeller le fleuve *Gela.* De plus, l'histoire, après avoir laissé croire que Denys s'entendoit avec les Carthaginois, rapporte qu'après être parti de *Gela* à minuit, il arriva le matin à *Camerina*, et qu'ayant persuadé les habitants de le suivre, et s'appercevant des murmures de ses troupes et de la défection de sa cavalerie, il s'enfuit à toute bride avec sa garde jusqu'à Syracuse, où il arriva à minuit. Si *Gela* eût été où est *Alicata*, il n'auroit pu arriver le matin à *Camerina*, et encore moins avec ses cavaliers, en

vingt-quatre heures, à Syracuse, qui, par le plus court chemin, est à quatre-vingt-dix milles de *Licata*. La situation de *Gela* à *Alicata* ne me paroît donc fondée que sur la prétention de ses habitants, qui ne s'appuient que de l'autorité d'une petite inscription grecque que l'on voit sur un marbre de trois pieds et demi sur dix pouces, qu'ils ont encastré dans le mur de leur cathédrale, et de celle des vastes champs que baigne l'*Himera*, aujourd'hui *Salso*. En conséquence ils prennent pour armes l'ancienne empreinte des monnoies de *Gela*, qui est un corps de bœuf avec la tête humaine. Ils ont fait sculpter à leur porte les deux bustes d'Antiphemus le Rhodien, et d'Eutime de Crete, fondateurs de *Gela*. Cependant il est possible que ces champs fussent les champs géléens ou territoire de *Gela*, sans que la ville y fût située, et que cette petite inscription, très portative, ait été apportée avec d'autres débris de la dévastation de *Gela*.

Nous parcourûmes le territoire d'*Alicata;* nous trouvâmes devant la ville des rochers à fleur d'eau, qui avoient bien toute la forme de la jetée d'un port, et dont il est très naturel de croire qu'on s'étoit servi pour faire le port de *Phintia*, en ajoutant quelques fabriques à ce que la nature avoit donné. Ce port alors auroit été fermé et défendu par un gros rocher qui sert encore de forteresse, et qui, dit-on (ce qui est très possible), étoit isolé, et donnoit entrée aux bâtiments par l'endroit où est maintenant bâti le château qui attache le rocher à la terre ferme, et a bouché l'entrée du port, qui ne pouvoit être d'aucune utilité aux bâtiments de construction moderne. Nous trouvâmes sur la montagne qui domine la ville actuelle, auprès des capucins, des fragments de constructions antiques, fort peu considérables, entre autres une citerne faite avec le mastic employé si souvent par les Romains, composé de

briques cassées, mêlées de chaux. Nous trouvâmes aussi quelques fragments de cette espece de mosaïque formée de petits dés de marbre blanc, distribués régulièrement dans ce mastic, ainsi que quelques morceaux de vases grecs. Nous fûmes conduits à deux milles de là, en suivant la chaîne de la montagne. On nous fit voir, sur un rocher, des restes de trois gradins de forme très fruste, qui avoient plus l'air d'avoir été formés par la nature que par l'art. On nous dit que c'étoient là les ruines d'un temple de *Gela*, quoiqu'il n'y eût pas une seule pierre équarrie qui pût témoigner en faveur de cette opinion. On nous fit voir pompeusement de petites grottes de huit à dix pieds en quarré, fabriquées par quelques pâtres pour se mettre à couvert; un hermitage avec des peintures analogues; et un grand creux quarré, creusé dans la roche, que l'on montre comme la piece convaincante, mais qui ne m'a paru que l'emplacement d'une tour pour les signaux, d'autant plus nécessaire en cet endroit, que la plaine qu'elle dominoit est si basse et si bordée de montagnes, qu'elle n'a que ce moyen d'être avertie de ce qui se passe sur la mer. Effectivement, depuis ce point, la plaine et le lit du fleuve *Salso* paroissent infiniment plus bas que le niveau des côtes, et sont effectivement si peu au dessus du niveau de la mer, qu'en hiver, par les gros temps, elle entre dans le fleuve, et sale ses eaux très avant en remontant dans les terres. En été, elle ferme de sable son embouchure, arrête son cours, et le réduit à une filtration imperceptible; ce qui donne bien un peu de mauvais air dont les habitants ne se vantent pas, et dont le voisinage de la mer empêche qu'ils n'éprouvent tous les inconvénients.

La population d'*Alicata* est de dix mille personnes, qui jouissent de l'aisance que donnent un excellent territoire et d'excellentes productions en grains et en fruits. Son com-

merce est celui du bled et des provisions de Malte, dont elle est le magasin et le port d'exportation où s'expédient tous les comestibles que la Sicile fournit à cette isle voisine. Son commerce particulier est en pâtes, qui y sont plus blanches et meilleures que par-tout ailleurs. On y mange des figues et des becfigues exquis. On prend ces derniers en si grande abondance, qu'on fait une huile de leur graisse. On met cette huile en bouteille; elle se conserve une année entiere. On s'en sert comme de beurre pour les ragoûts, et elle le remplace avec avantage. Les habitants d'*Alicata* portent une grande partie de leurs fruits à Malte, dont ils rapportent beaucoup d'argent; et l'on peut dire que si la Sicile est d'une grande utilité aux Maltois, leur argent est aussi un article très important pour le commerce de cette partie de la Sicile.

VOYAGE A MALTE.

Il n'y avoit point d'*esperonara* à *Alicata :* nous en envoyâmes chercher un à *Terra-Nuova*, qui nous fit attendre trois jours. Nous ne partîmes donc que le 4 septembre, à l'entrée de la nuit. Notre petit bâtiment étoit monté de six hommes, et nous coûtoit sept onces (près de quatre louis). Nous étions six passagers, et tout étoit plein, sans avoir place pous nous coucher; car rien n'est plus petit que ces bâtiments, et il faut l'usage connu que l'on a de leur navigation pour oser risquer une traversée en pleine mer sur une machine aussi frêle. Il faisoit un vent du couchant bon frais, qui, dans la premiere heure, nous fit faire dix milles. Dans le premier moment j'éprouvai cet enthousiasme que cause l'espoir de braver la mer. Mon illusion ne dura qu'une demi-heure; et je tombai bientôt dans les angoisses, le désespoir et l'anéantissement que j'avois déja éprouvés tant de fois. Nous étions tous malades lorsque

le vent tomba, et qu'il n'en resta que de quoi faire faire à notre barque le chemin qu'on fait à la rame. Nous arrivâmes, en bordant la côte, à *Terra-Nuova*, à deux heures du matin, et de là nous fîmes plein canal en tirant droit sur *Gozo*. Le vent étant resté en bonace, nous avions la brise du courant qui vient naturellement de l'est à l'ouest, et qui nous donnoit une secousse rétrograde dont l'impulsion soulevoit à chaque instant mon débile cœur. A la moitié de la journée du 5, le vent d'ouest fraîchit pendant quelques heures: ce qui nous fit perdre de vue la Sicile, et nous mit en pleine mer pour une heure ou deux; car nous découvrîmes bientôt l'isle de *Gozo*, la plus élevée des trois isles qui composent la souveraineté du grand-maître de Malte. On la découvre à trente milles de distance, on perd de vue la Sicile à trente-cinq, ce qui laisse quinze milles de pleine mer des quatre-vingts qu'a le canal entre *Terra-Nuova* et Malte. Nous voguâmes sur *Gozo* tout le reste du jour. Le hasard fit qu'au lieu de mouiller à cette isle, nous dérivâmes à l'orient, et vînmes prendre terre à *la Cumino*, petite isle qui n'est qu'un rocher aride entre *Gozo* et Malte. Cette isle de *Cumino* tient son nom du cumin qu'elle produit, et qui croît, pour ainsi dire, sur la pierre. L'impossibilité d'entrer à Malte la nuit, et mon impatience de mettre pied à terre pour prendre du relâche et donner quelques moments à mon estomac fatigué d'avoir vomi jusqu'au sang pendant toute la journée, me firent trouver la plus dure de toutes les plages le bosquet le plus délicieux. Nous étendîmes nos manteaux à terre; et tandis que nos bateliers soupoient gaiement, nous cherchâmes à prendre quelque repos. Il y avoit à peine deux heures que nous étions dans cette situation, que je me sentis réveillé par un homme qui me parloit une langue dont je n'entendois pas un mot; je conçus cependant, à

son empressement, qu'il me donnoit quelque avis salutaire. Je le questionnai en italien qu'il n'entendoit pas ; mais définitivement, à force de signes, il me fit concevoir qu'il ne falloit pas rester là, si nous ne voulions faire quarantaine. Je le menai au bateau, où il y avoit un Maltois qui entendoit un peu l'arabe, que cet homme parloit; et nous apprîmes que l'isle de *Gozo* étoit en quarantaine, parcequ'il s'étoit sauvé un esclave levantin qui s'étoit caché dans cette isle, et que, bien que nous n'y eussions pas abordé, si nous étions apperçus par quelques barques de police, nous serions mis en quarantaine à notre arrivée à Malte. Nous en frémîmes tous ; je craignois plus la quarantaine encore que la mer : je donnai bien vîte un écu au donneur d'avis. Notre embarquement fut fait dans le silence de la nuit, avec une rapidité extrême. Nous doublâmes le *Cuminotto*, petit rocher inculte, et nous louvoyâmes le long de la côte basse de Malte. Il n'y avoit point de vent, et nous allions à la rame, suivant toutes les sinuosités de la rive, et passant sous toutes les tours et les différents forts qui défendent les anses et les mouillages de cette partie abordable de l'isle, tout l'autre côté étant défendu par la nature. Nous arrivâmes au point du jour à la pointe de Dragut, qui a pris son nom de ce vice-roi d'Alger qui y aborda lors du siege de Malte sous les regnes de Soliman et du grand-maître La Valette. Nous passâmes devant le port de *Marsa-Muscet*, où nous trouvâmes le vaisseau de guerre françois le Caton, qui venoit de porter M. de Saint-Priest à Constantinople, et faisoit quarantaine entiere, attendu que la plus violente peste désoloit et dépeuploit toutes les côtes du levant. Ensuite nous arrivâmes sous le fameux fort Saint-Elme, la premiere fortification de Malte, celle qui coûta tant d'hommes aux Turcs, et qu'ils n'emporterent qu'après avoir tué jusqu'au dernier

chevalier qui la défendoit : aujourd'hui plus redoutable que jamais, rien n'est plus imposant que ses bastions, bâtis sur un fond de rocher qui s'avance dans la mer, et qui, par de terribles batteries, couvrent l'entrée des deux ports.

MALTE.

Nous fûmes arrêtés à la consigne, jusqu'à ce que le gardien vînt nous en tirer. Alors nous vîmes cette superbe perspective de l'intérieur du port, de tant de forts, et de ces deux villes bâties en amphithéâtre ; coup-d'œil qui ne ressemble à celui d'aucune autre ville du monde, et qui ne le cede peut-être à aucune en magnificence. Il n'y a pas un seul bel édifice ; mais ils sont tous si bien construits, de grands et magnifiques bastions leur font de si belles bases, que rien n'est plus imposant que leur aspect. L'intérieur de la ville neuve à droite, bâtie par La Valette après le fameux siege des Turcs, a pris le nom de son fondateur. De belles et larges rampes, en marches de pierres, conduisent à de grandes rues bien droites et bien pavées. Les maisons sont bâties en pierres de taille, d'une si belle espece, qu'elles paroissent toujours neuves ; et le sol et la poussiere sont d'une nature si blanche, qu'au lieu de ternir les murailles, elles semblent les reblanchir éternellement. Cette propreté intérieure et extérieure de Malte, comparée à ce qu'on voit en Sicile, est si sensible, quon croit en être à deux mille lieues. Effectivement il n'y a peut-être jamais eu de pays voisin qui, au moral et au physique, ait si peu de rapport et de ressemblance. Il n'y a point de terre plus heureuse et plus fertile que celle de Sicile ; il n'y en a point de plus ingrate, de plus aride et de plus malheureuse que l'autre, si encore on peut appeller terre ce que les infatigables Maltois cultivent. En Sicile

les denrées de toute espece y croissent, et quoique les récoltes s'y succedent, et s'y pressent pour ainsi dire, le paysan y est pauvre, languissant, et d'une saleté hideuse; à Malte, le cultivateur ne peut tirer du sol qu'un peu de bled et du coton, et la pauvreté y est si active, si soigneuse et si propre, qu'elle n'y a l'air que de la sobriété. Une grande culotte, une chemise de toile bleue, une grande ceinture, les bras et les pieds nuds, forment le costume leste des Maltois. Leur physionomie et leur teint sont aussi arabes que leur langage : intéressés et adroits dans les marchés qu'ils font, ils sont fideles à en exécuter toutes les conditions ; ce qui rend le commerce sûr et facile avec eux. Les femmes ne sont pour rien dans les travaux. Ce sont les hommes qui font tout, jusqu'aux petits détails du ménage, à l'imitation des coutumes levantines : il semble qu'ils bornent l'emploi du sexe au seul département de la volupté. Sous un ciel brûlant, elles ont la blancheur des habitants du nord, avec l'expression passionnée des orientales : leur beauté n'est ni grecque ni majestueuse, mais n'en a pas moins de séduction. Avec de beaux teints bien soignés, elles ont presque toutes de grands yeux, dans lesquels la passion se cache sous de longues paupieres qui leur donnent une langueur touchante ressemblant presque à la modestie. On dit celles de la campagne très fideles à leurs maris : mais celles de la ville ne savent pas plus résister à l'or des baillis qu'aux soupirs des caravanistes ; aussi regne-t-il à Malte une licence vraiment célibataire, beaucoup plus de coquetterie que de magnificence dans leurs costumes. Leur luxe est l'élégance et la propreté. Elles ont l'habitude de se raser comme les hommes; mais c'est avec tant d'art, qu'il faut s'approcher de très près pour s'appercevoir de ce que cet usage a de piquant. C'est avec du verre cassé qu'elles se font adroitement cette opération.

Il y a deux auberges à Malte, le *Faucon* et les *Trois Rois*. Ce fut à cette derniere que nous fûmes fort bien traités et bien logés pour trois livres de notre monnoie. J'étois recommandé à notre ministre, qui est toujours un chevalier. Il me présenta au grand-maître, autrefois prieur du couvent, puis chef d'ordre, puis souverain, place qui, après la papauté, est la plus éminente où un particulier puisse parvenir; aussi l'éminence est-elle la qualité qui lui est donnée. Mais, malgré tout cela, il est possible que ce particulier ne soit pas le plus heureux des hommes. Entouré d'ambitieux, sa cour est en proie à l'intrigue comme celle du plus puissant monarque; et ses états sont si petits, qu'il ne fait que tourner sans cesse autour de son tombeau, vers lequel il sait que mille freres le voient s'acheminer toujours trop lentement. Malgré leur soumission, ils semblent lui reprocher tous les moments qu'il dérobe à leur ambition, en occupant trop long-temps une place à laquelle ils ont tous droit d'aspirer à leur tour. Retiré dans l'intérieur de son palais, les affaires politiques ne le rendent pas plus heureux: engagé avec tous les souverains de l'Europe, qui accordent à son pavillon des honneurs sans conséquence, et sans les forces nécessaires pour soutenir fièrement le rôle d'une puissance neutre, il se trouve, à chaque instant, obligé à des explications, et à faire satisfaction à chaque souverain qui se croit dans le cas de lui en demander. Dans son propre pays, couvert de fortifications, de mortiers et de canons, cet infortuné souverain est sans cesse en défense contre des cabales intestines, des conspirations et des soulevements. La derniere année du regne de Ximénès en fit voir un exemple dans la révolte des prêtres, qui ne projettoient pas moins que d'assassiner ce grand-maître dans l'église, ainsi que tous les chevaliers. Ce projet n'ayant pu être exécuté, ils oserent s'em-

parer de deux forts, et tirerent sur la ville le canon qu'ils ne savoient heureusement ni charger ni pointer. Cette ridicule expédition a autorisé le grand-maître régnant à lever un régiment à sa solde, outre sa garde ordinaire, et à faire encore ce pas vers la souveraineté indépendante où tendent tous les princes, tous les chefs, tous ceux qui commandent.

Les loix de chaque état sont toutes bonnes, toutes sages, toutes propres au pays pour lequel elles ont été faites; mais, pour connoître un gouvernement, il ne faut pas demander le code, ni s'informer des loix, mais de la maniere dont on sait les enfreindre. Le grand-maître n'est que le premier entre ses égaux. Au conseil, il n'a qu'une voix de plus que chacun de ceux qui y assistent, et toutes les affaires doivent être portées au conseil. Le grand-maître à Malte n'est donc que ce qu'étoit un consul à Rome, un archonte à Athenes, et ce qu'est un landman en Suisse. Mais le grand-maître a des affaires politiques qui exigent le secret: il lui faut un conseil particulier, où il est absolu; et c'est à ce conseil que toutes les affaires importantes se traitent. Au grand conseil, il faut que ce soit le grand-maître qui y propose une affaire pour qu'elle y soit traitée; ainsi il est le maître de la laisser dans le silence, s'il ne desire pas qu'elle finisse, ou s'il ne voit pas les bureaux disposés à la juger selon sa volonté. Si elle est importante, qu'elle tienne à la constitution, et qu'il veuille qu'elle soit déterminée avec la sanction des formes, il fait le calcul des voix qu'il sait lui appartenir; et distributeur de toutes les graces de l'ordre, et créateur de celles qu'il juge nécessaires, il peut faire autant de baillis de grace, qu'il a besoin de voix pour l'emporter sur le parti contraire. Il peut ainsi tout proposer, tout faire accepter, sans répondre personnellement de rien. La puis-

sance du grand-maître de Malte est donc plus que monarchique.

Nous étions arrivés la veille de l'anniversaire de la levée du siege de 1565, dont on célebre toujours la fête. Elle commence par un service mortuaire à l'église de S. Jean, pour les généreux chevaliers morts à ce siege : on y rappelle leurs noms, et on fait l'éloge des actions qui ont consacré leur mémoire. Le lendemain, toutes les troupes sous les armes, le grand-maître est salué à l'évangile par l'étendard de la religion, que l'on plante sous le dais à côté de son siege ; et un page lui apporte l'épée et le poignard que Philippe II envoya à cette occasion au grand-maître de La Valette. Le tout est terminé par une longue procession, pendant laquelle les forts font des salves de leurs batteries.

C'est dans cette église, d'une architecture très médiocre, que le chevalier Matthias Calabrois a peint dans la voûte l'histoire de S. Jean. C'est là qu'il faut voir ce peintre pour le connoître et lui accorder l'admiration qu'il mérite. Grand dans la composition, large dans l'exécution, sa maniere est franche comme celle de Paul Véronese, dont il tient beaucoup pour la couleur et le pinceau. Il seroit à desirer qu'il eût réussi de même à imiter ce peintre dans la noblesse et l'élégance de ses figures, qui sont cependant quelquefois un peu trop fortes. Au reste on peut moins lui reprocher cela ici qu'ailleurs ; car rien n'est plus fier et plus largement fait que les grandes figures de martyrs et de chevaliers qu'il a représentés à la retombée de la voûte. Il seroit à desirer que cette suite fût gravée avant que le temps ou le besoin de rétablir l'église eussent détruit ces morceaux, et aussi pour la gloire de ce peintre, qui n'a pas toujours été heureux dans l'exécution des tableaux de chevalet.

Il y a, dans la chapelle de S. Jean de cette même église, un grand tableau de Michel Ange de Caravage, représentant la décollation de S. Jean, d'une composition aussi simple que terrible.

Ce tableau, dit-on, lui valut la croix de chevalier, qu'il venoit solliciter pour tirer vengeance d'un chevalier romain qui lui avoit refusé le cartel. Il y a un trésor où l'on voit beaucoup d'or et d'argent. On nous mena visiter les fortifications, le fort S. Elme, celui de Manoel, le dernier fait et le plus parfait, placé sur une presqu'isle, et défendant le port de *Marsa-Muscet*. De là nous sortîmes de la ville neuve, à travers des fortifications qui paroissent imprenables, et qui cependant sont couvertes par d'autres fortifications tout aussi considérables, appellées la Florianne. Il est vrai que le site a facilité ces grandes opérations, où il n'y a eu qu'à trancher un rocher tendre pour en former des fossés revêtus, et des bastions qui n'ont besoin pour tout entretien que d'être mastiqués dans quelques fentes naturelles de la roche. Ensuite, lorsqu'on traverse le grand port, que l'on entre dans celui des Anglois, et que l'on découvre la circonvallation que l'on appelle *la Cotonère* (*a*), on ne peut s'empêcher de trouver à tant de fortifications plus de manie que de prévoyance, puisque l'ordre ne pourroit entretenir le nombre de soldats qu'il faudroit pour les garder, et que ces ouvrages, non défendus, deviendroient bientôt, en cas d'attaque, des retranchements pour l'ennemi. Cette manie en a entraîné une autre; c'est celle des canons. Cette seule place en a quinze cents, dont cinq cents sont de bronze; et cependant l'on en fond ou achete chaque jour de nouveaux. Nous visitâmes le fort S. Michel, à la pointe de l'isle, quartier très

(*a*) Nom du grand-maître qui la fit bâtir.

bien bâti, coupé par deux grandes et belles rues, qui, par d'autres petites de traverse, distribuent aux deux ports, appellés des Galeres et des Anglois. C'est au fond du premier qu'est le grand bourg où les chevaliers avoient autrefois leur logement avant qu'ils vinssent occuper la cité de la Valette. Ce bourg n'est ni moins bien bâti ni moins propre que l'autre. C'est dans le port dont il fait le fond que sont les vaisseaux et les galeres de la religion. Il y avoit, lorsque je vis le port, trois gros vaisseaux et une frégate, et les quatre galeres étoient en mer. Ce bassin particulier, qui débouche dans le grand port, est fermé et défendu par le château S. Ange et les batteries de la pointe de l'isle, qui mettroient encore en sûreté la marine de l'ordre quand même une flotte ennemie auroit pu forcer ou prendre les deux forts Saint-Elme et de Ricasoly, qui défendent l'entrée du grand port.

Nous sortîmes de la ville sans trouver la campagne : ce que l'on appelle ainsi est tout aussi bâti que la ville, et paroît aussi fortifié de grands murs perpétuels, qui retiennent ou encaissent le peu de terre que possede l'isle, et celle que l'on y apporte ou que l'on y fabrique; car en brisant le rocher tendre, le mêlant à ce qu'ils ont de terre, tirant la meilleure partie au fond, et arrosant le tout, les infatigables Maltois composent à la fin un terrain au moins très propre à la culture du coton, qui est la production la plus abondante et la plus générale de l'isle. Ils ont presque abandonné toutes les autres pour celle-ci, qui est si avantageuse par la quantité et la qualité, que le produit qu'ils en tirent supplée à toutes les autres, et leur paie le bled qu'ils font venir de l'étranger pour se nourrir neuf mois de l'année, l'isle pouvant à peine les nourrir trois; aussi font-ils des travaux incroyables pour augmenter cette denrée. Ils sont si persuadés des avantages de cette cul-

ture, qu'un paysan que je trouvai arrosant cette plante, me dit : *Nous serions réduits à l'arroser d'huile, qu'il nous faudroit encore la cultiver.*

On seme le coton au mois de mars. On fait un trou de quelques pouces que l'on remplit d'eau ; dès que la terre est imbibée, on y met le grain, que l'on recouvre, et que l'on n'arrose plus que lorsqu'il a germé et qu'il est hors de terre. La plante vient de dix à quinze pouces de hauteur, fleurit au mois d'août, et donne le coton au mois de septembre. Lors de la maturité, la coque, qui en est le fruit, éclate d'elle-même, s'entr'ouvre, et laisse voir le coton contenu par classes ou cellules, et dont la graine est enveloppée. On en cultive de trois especes : celui des Indes, qui est le plus beau, et qui repousse pendant cinq ans sans être obligé de le replanter ; le coton du pays, qui vient moins haut, et qu'il faut semer tous les deux ans ; et le coton jaune, avec lequel on fait le nankin. On le travaille aussi dans l'isle, et la filature en est fameuse depuis bien des siecles, puisque Cicéron, qui, heureusement pour la connoissance de ce pays et de la Sicile, a eu à plaider contre Verrès, l'accuse d'avoir fait faire à Malte une robe de coton d'un prix exorbitant, pour en faire don à une femme. J'allai voir S. Antoine, maison de campagne du grand-maître, où il vient de faire faire un parterre dans le goût françois, dont le plaisir ne dédommage pas de la perte d'un bois de vieux orangers qui auparavant ombrageoit ce terrain.

Nous allâmes de là *au Bosquet,* autre casal ou maison de plaisance. Le palais n'a rien d'intéressant ; mais l'aspect du vallon boisé et arrosé semble désaltérer la vue de l'aridité brûlante du paysage d'alentour. La fauconnerie, qui est au bas du vallon, est un délicieux endroit, et le seul agreste, champêtre, et qui puisse donner aux Maltois l'idée de nos bocages.

De magnifiques eaux de sources arrosent de grands et vieux orangers, et procurent une fraîcheur d'autant plus agréable, qu'elle est plus rare et plus desirée ici qu'ailleurs. Le parc est rempli de cerfs de Corse et de daims d'Islande; la ménagerie, qui, par le climat de l'isle, seroit susceptible de conserver les animaux de tous les pays, ne renferme de curieux que des gazelles, le plus joli, le plus léger et le plus délicat de tous les quadrupedes. Leurs yeux servent aux comparaisons galantes des amoureux orientaux, lorsqu'ils parlent de la beauté de ceux de leurs belles. Leur corps est si élastique, leur mouvement si vîte, et leurs jambes si menues, que l'on craint toujours qu'elles ne se brisent.

Nous vînmes de là à la vieille ville, appellée *la Cité notable*, qui étoit la plus ancienne ville de l'isle, et la capitale (*a*) avant l'arrivée des chevaliers en 1530 : elle est encore la résidence de l'évêque. Ce fut là que S. Paul prêcha l'évangile, et habita trois mois après son naufrage. On nous fit voir la grotte où il disoit la messe; mais elle n'a rien de pittoresque. Nous passâmes de là aux catacombes, qui sont les plus petites et les mieux conservées de toutes celles que j'ai vues. Taillées dans une pierre blanche, saine, et sans humidité, il semble qu'elles soient faites d'hier. On ne peut presque pas douter que celles-là n'aient été construites pour enterrer les morts, pour s'y cacher, et pour y célébrer les mysteres de la catholicité. La petitesse des corridors, dans lesquels il ne peut passer qu'un homme à la fois; leur distribution, à-peu-près réguliere; leur voûte cintrée, quoique taillée dans la roche; les chambres que l'on trouve d'espace en espace; l'enduit qui existe encore dans plusieurs; la décoration de deux piliers

(*a*) Les anciens l'appelloient *Melita*.

cannelés, dans l'endroit le plus vaste, et qui paroît avoir été le lieu principal; la distribution des petites niches à recevoir les lampes qui donnoient la lumiere à ces demeures souterraines; la régularité des tombeaux, dont la plupart, placés sous des voûtes quarrées, avoient une espece de décoration représentant un sarcophage couvert en forme de fronton; tout cela peut faire croire que ces catacombes ne sont point, comme les autres, des excavations faites au hasard pour tirer des pierres, puisque la petitesse des corridors en auroit rendu la sortie, sinon impossible, au moins très difficile, et que dans cette seule intention on n'y auroit point pratiqué cette espece de distribution qui y existe. Je croirois donc plus naturel de penser pour celles-ci ce que l'on dit des autres, que ces souterrains servirent à se cacher; ce qui est plus probable ici que par-tout ailleurs, puisque, dans le temps que les Sarrasins firent leurs premieres courses dans cette isle, ils se contentoient d'y piller, et ne la regardoient que comme un entrepôt pour passer en Sicile, entrepôt qu'ils ne pouvoient habiter longtemps à cause de l'aridité du pays. Les habitants, foibles ou peu nombreux, se cachoient dans ces retraites jusqu'à ce que l'ennemi se fût rembarqué; ou bien, par le moyen de ces retranchements souterrains, ils étoient en état de se défendre, et même d'inquiéter l'ennemi par des issues inconnues qui alloient percer au loin dans la campagne. Il est donc possible que ces souterrains, creusés d'abord pour recevoir les dépouilles des morts, servissent à sauver celles des vivants qui s'y enfermoient avec ce qu'ils avoient de plus précieux, livrant leur ville dépeuplée et leurs rochers aux ennemis, en attendant que la faim les en chasssât. Voilà, je crois, l'histoire la plus probable que l'on puisse faire d'un monument sur lequel il ne reste ni époques, ni vestiges d'inscriptions, ni peintures, ni

sculptures, enfin aucune lumiere historique ; trop vaste s'il n'eût été construit que pour des sépultures, et ayant des issues trop étroites si c'eût été des carrieres.

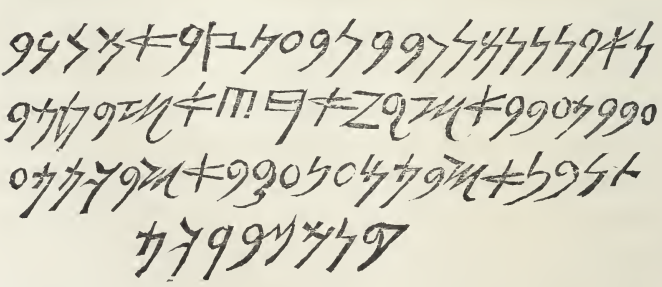
Les tombeaux n'y sont pas aussi multipliés qu'ailleurs. Les grands que j'ai décrits servoient de sépulture à deux corps, et l'on voit encore la place des deux têtes entaillée dans la pierre. Nous trouvâmes, dans le plus grand salon, deux pierres rondes qui avoient la forme de moulin à huile, dont nous ne pûmes deviner l'usage.

Des catacombes nous entrâmes dans la ville, fortifiée de grands fossés et de belles murailles, et non moins bien bâtie que la Valette, mais d'une solitude et d'une dépopulation effrayante : on n'entend dans les rues que le bruit que l'on y fait soi-même. Je crus entrer dans un cloître après la retraite. Nous vîmes sur la porte principale, encastrée dans le mur, une statue mutilée de Junon, dont le travail gothique fait disparoître le style antique du drapé de cette figure, à laquelle il manque la tête et les mains. Nous vîmes encore, dans la rue et contre les murailles du palais sénatorial, deux morceaux de marbre d'une corniche et d'un entablement, plus chargés d'ornements que de bon goût, et d'un travail médiocre, que nous jugeâmes romain. A tout ce que l'on a trouvé de sculptures et de médailles dans l'isle, on peut juger que les arts n'y ont jamais été poussés à un grand point de perfection. Cette ville fut habitée d'abord par les Phéniciens, premiers navigateurs de l'univers. Ils en furent long-temps possesseurs. On trouve encore d'eux des monnoies de cuivre, représentant une tête de femme, et au revers les dieux Orus, Isis, et Osiris. Ensuite les Grecs s'en emparerent, sans y faire d'autres établissements que ceux qu'exigeoit leur commerce ; puis les Carthaginois, dont on a aussi des monnoies avec des inscriptions puniques ; enfin les Ro-

mains, qui y en frapperent avec des inscriptions grecques d'un côté, et latines de l'autre. Dans le partage de l'empire elle passa à l'empereur d'Orient. Les Sarrasins la prirent, et les Normands la reprirent. Elle passa aux empereurs d'Allemagne, aux rois de Sicile, et à toutes les maisons qui y ont régné. Finalement, malgré la beauté de son port et l'avantage de sa situation pour le commerce de la Méditerranée, dont elle occupe le centre, Charles-Quint la donna à l'ordre des chevaliers de Jérusalem, la seule puissance qui pût y faire un établissement solide. Sans productions par elle-même, la garnison et les fortifications nécessaires pour la garder étoient trop onéreuses à ses souverains. Elle étoit l'entrepôt et le lieu de rafraîchissement de tous les vaisseaux européens, et devenoit alternativement la possession de tous ceux qui y faisoient des descentes. Il falloit donc une souveraineté qui, par sa nature, ne pût être que neutre, assez peu puissante pour n'en inquiéter aucune autre, et qui tirât toute sa subsistance de l'étranger. Il falloit aussi que ses habitants, riches ailleurs, apportassent en especes ce qu'elle est obligée de tirer du dehors pour se nourrir; qu'ils fussent en même temps religieux, militaires, et célibataires, composant une même famille, dont l'économie de chaque membre revînt par héritage à l'accroissement de la masse qui nourrit et paie le travail de la nation naturelle du pays, qui s'est accrue, depuis l'établissement de l'ordre jusqu'à présent, de dix à cinquante mille, compris le *Gozzo* et le *Cumino*.

La nation a conservé de son origine l'esprit mercantile et de calcul, et le même éloignement pour les beaux arts et la littérature. Le grand-maître vient de commencer un *museum* qui restera à l'ordre, et sera joint à ce qui est déja au trésor, où il y a quelques tableaux et des bas-reliefs

trouvés dans le pays, représentant des portraits en marbre ; ouvrage romain, dont le travail vient à l'appui de ce que j'ai dit sur les arts. Il y en a un de la fille de Cicéron. C'est un ouvrage au-dessous du médiocre, et les autres paroissent de la même main. Il y a aussi une bibliotheque publique, sous la direction de l'abbé Agio, jeune Maltois, que le goût inné des sciences a seul formé. Ce jeune homme très intéressant, et très utile à cet établissement, par ses talents et son activité, sera peut-être un jour le pere de la littérature maltoise. Cette bibliotheque, déja assez considérable, s'augmente journellement de l'héritage des bibliotheques des chevaliers profès, et de la vente des duplicata, malheureusement trop répétés, et de livres les plus ordinaires, dont on retire peu d'argent. Il en est de même de la collection des médailles. Elle commence cependant à être intéressante en médailles grecques. On a dans la même bibliotheque deux fragments de candélabres en marbre, avec des inscriptions phéniciennes très bien conservées, écrites sur le piédestal. L'abbé Barthelemi assure les avoir traduites ; les voici :



Traduction.

« Abdassar et Asseremar, fils d'Asseremor fils d'Ab-
« dassar, avons fait ce vœu à notre seigneur Melerat, divi-

« nité tutélaire de Tyr : puisse-t-il les bénir après les avoir « égarés ! »

Voyez les Mémoires de l'académie des belles lettres et inscriptions, tome 30, page 413.

Je ne sais pourquoi on trouve sur les mêmes piédestaux cette seconde inscription grecque :

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΑΠΙΩΝ ΟΙ
ΣΑΡΑΠΙΩΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ ΗΡΑΚΑΕΙ
ΑΡΧΗΤΕΤΕΙ.

« Denys et Sérapion, de la ville de Tyr, tous deux fils « de Sérapion, à Hercule, surnommé Archegetès. »

Ces deux monuments, quoique peu intéressants pour les formes, le sont au moins pour leur antiquité. Ils furent trouvés au fond du grand port, dans la *Villa-Abela*, où l'on dit qu'étoit un temple d'Hercule dont il n'existe plus rien. On a trouvé aussi une statue de ce héros en marbre, haute de deux pieds. Elle est très estimée à Malte; elle est cependant bien loin des beautés de la sculpture grecque : elle peche par les proportions et par l'ensemble. La tête m'a paru moderne, quoique l'on prétende qu'elle n'ait été rompue que depuis peu d'années par un esclave qui l'avoit vendue pour une tête de S. Jean. Les pieds ont peut-être été traités encore plus outrageusement par le sculpteur qui les a retouchés. Il seroit bien difficile de savoir à quel temps donner cette statue ; mais sa médiocrité fait qu'elle ne vaut guere la peine qu'on s'occupe de cette recherche.

On voit encore dans ce *museum* une quantité de vases, de lampes, et de lacrymatoires : ils n'ont rien de la finesse des vases grecs, et sont ou phéniciens ou des bas temps ; car ils ressemblent également à ceux que j'ai vus, qui

avoient été trouvés à *Solentum* et dans les tombeaux des bas temps, où on avoit conservé l'usage des lacrymatoires et des lampes. Il y a aussi un beau vase en verre, trouvé à Malte, qui a dix-huit pouces de hauteur, et qui est absolument du même genre que ceux de *Pompéia ;* ce qui peut le faire croire romain. Il faut voir dans la ville le cabinet de M. Barbaro, qui a rassemblé avec goût une jolie collection de toutes les productions naturelles de l'isle, et une collection de médailles romaines bien précieuses par leur conservation, et que M. Barbaro fait voir avec une complaisance et une honnêteté parfaite.

L'isle de *Gozzo* étoit regardée, par une grande partie de nos antiquaires modernes, comme ayant été l'isle de Calypso : mais cette opinion a passé de mode depuis quelques années ; et quoiqu'on ne trouve rien à Malte qui ressemble à la description qu'en ont faite Homere et Fénélon, on a transporté la demeure de cette nymphe à Malte, et situé son palais dans le fond du port de *la Melleha*. Nous traversâmes toute l'isle pour aller trouver cette baie ou port, au fond duquel effectivement on trouve à mi-côte une fontaine de quatre pouces d'eau, que l'on a été chercher dans le rocher par un aqueduc de quatre cents pieds de long. J'y entrai pour voir si j'y découvrirois quelques fabriques ; mais je ne trouvai que la roche percée sans soins, sans aucune espece de magnificence. A quarante pieds de l'embouchure, une autre branche amenoit l'eau d'une autre source au même canal, et l'alloit chercher à cent pieds par un aqueduc du même genre que l'autre. Cette abondance d'eau est distribuée dans un grand potager en terrasse qui descend jusqu'à la mer, et le rend le plus fertile et le plus abondant de toute l'isle. En montant par des rampes contre le rocher à pic qui domine ce jardin et le port, on trouve des excavations dans le rocher : d'a-

bord une piece ovale, revêtue en stuc, mais sans régularité de forme, ni le moindre vestige d'ornements; ensuite une petite piece quarrée de quatorze pieds, et pour toute ouverture la porte; cinquante-six pieds plus loin, une troisieme piece de douze pieds de profondeur sur vingt-un, avec deux portes; une quatrieme de huit sur quinze; et une cinquieme qui termine la terrasse, de treize pieds de profondeur, au fond de laquelle est une espece de cul-de-four, et à droite un trou qui a un peu la forme d'une fenêtre. Il y a encore un second étage tout aussi irrégulier, et sans correspondance ni suite de plan avec le premier; mais des pieces qui ont plutôt l'air de grottes d'hermites que de toute autre chose. Autour de la troisieme piece de cet étage il y a un corridor pris aussi sur le rocher, et au fond une mauvaise terrasse, moitié ancienne et moitié restaurée; deux pieces, dont celle du fond est éclairée par une croisée, à plus de sept pieds de hauteur. C'est là ce qu'on appelle le cabinet de toilette de Calypso, qui cependant a bien plus l'air d'un cachot que du boudoir d'une nymphe. Toutes les autres pieces sont creusées dans le rocher, sans soins, sans recherches, ne ressemblant ni aux bains ni aux conserves d'eaux d'un palais, encore moins aux appartements délicieux qui doivent faire reconnoître la demeure enchantée de cette voluptueuse divinité. Au reste, en détruisant tout ce qui existe, et en construisant tout ce qui n'a pu exister, on pourroit élever un palais sur la plate-forme, et par des jardins en terrasses faire arriver jusqu'à la plage, où il n'est point hors de vraisemblance qu'on puisse faire aborder à la nage de malheureux naufragés, qui auroient facilement pu échouer contre l'une ou l'autre des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer et forment cette anse. Il seroit peut-être embarrassant de savoir où planter ces bois sombres et frais où Télé-

maque cherchoit et trouvoit la jeune Eucharis ; car il ne reste pas une feuille de ces forêts, et point de terre pour les replanter. Mais pour en revenir à quelque chose de plus raisonnable sur l'opinion qu'on peut prendre de ce lieu qui est devenu intéressant, il est possible que cette belle fontaine dont j'ai parlé se trouvant au fond d'un port très sûr et très commode pour les petits bâtiments, il ait été le premier fréquenté, tant à cause de l'eau qu'on y trouvoit que par sa situation, étant le premier qu'on rencontre en arrivant d'Afrique après avoir doublé le *Gozzo*, et que cette fréquentation y ait fait faire quelques grossiers établissements dont ces excavations sont les restes. Nous reprîmes notre chemin vers la ville, et passâmes au fond du port où S. Paul fit naufrage ; et après avoir traversé les beaux villages de *Rabatto* et de *Kercava*, nous passâmes sous les aqueducs par lesquels le grand-maître de Vignacourt a conduit l'eau de la seule fontaine qu'il y ait à la ville. On a remédié à cette disette d'eau à Malte, par une quantité prodigieuse de citernes, qui se fabriquent avec d'autant plus de facilité que la même excavation qui sert de carrieres et de fondations à la maison que l'on bâtit, se voûte et sert de citerne ; de sorte que chaque maison a la sienne, et qu'il ne se perd pas une goutte de l'eau qui tombe sur la ville.

Il vint pendant notre séjour à Malte une escadre françoise, commandée par M. Fabri, composée de quatre gros vaisseaux et d'une frégate, auxquels se joignit le vaisseau le Caton, tous bien armés, bien approvisionnés, et nous promettant de nous rendre maîtres de la mer et du commerce de la Méditerranée. Ce fut un spectacle pour la ville, et un embellissement pour le port, à qui il ne manquoit plus rien alors. Nous fûmes obligés de renoncer à voir le *Gozzo*, ne pouvant y aller sans nous exposer à

la peste, ou au moins à une rigoureuse quarantaine. Je regrettai de n'avoir pu voir et mesurer une muraille que l'on dit de fabrique phénicienne, le rocher aux *Fongus*, et la carriere d'albâtre qui ressemble à l'albâtre oriental. On en travaille beaucoup à Malte, mais malheureusement sans goût et sans belles formes.

Les Grecs ont eu sans doute des établissements au *Gozzo;* car on trouve des monnoies du Goze même, représentant une tête de Diane avec un croissant dessus, et de l'autre côté un soldat armé de l'épée et du bouclier dans l'action de l'attaque. J'en ai trouvé une, mais l'inscription en est presque détruite.

Nous allions partir, lorsque notre patron vint nous dire qu'il arrivoit un *speronare* qui avoit eu chasse d'une felouque barbaresque, et qu'il me prioit d'attendre au lendemain, qu'il sortiroit un bâtiment maltois avec lequel nous marcherions de conserve. Quand nous n'aurions pas couru le même danger, il auroit été bien difficile de ne pas céder à la crainte de gens qui, venant à être pris, restent sans espoir, livrés à un esclavage d'autant plus dur, qu'il y a une haine implacable entre les deux nations.

RETOUR EN SICILE.

Le lendemain le bâtiment ne sortit point; mais nous partîmes le 17 septembre à cinq heures du soir, par un vent contraire, et vînmes prendre du lest à un mille de la ville, sur des rochers où l'on fait du sel dans de petits creux, en y introduisant l'eau de la mer par de petits canaux.

Dès que notre lest fut chargé, la nuit vint, et nous ramâmes à petit bruit, en doublant toutes les pointes, non sans prendre l'attention la plus grande de ne pas nous

laisser intercepter par quelques barques turques que nous savions occuper les parages. Nous traversâmes *la Cala di san Giuliano*, et vînmes aborder à celle de la *Magdalena*, sous le canon de la tour. Nous mîmes à terre sur des roches si seches et si déchirantes, que nous n'osâmes jamais nous éloigner de cinquante pas, dans la crainte de ne pouvoir revenir de nuit sans tomber et nous déchirer. Nous remîmes à la mer dès que la nuit fut bien fermée. Nos bateliers ramoient en silence, et sans presque faire de bruit. Une barque pareille à la nôtre, voguant avec la même précaution, nous rencontra à *la Cala di santa Maria*, et la surprise et la frayeur furent réciproques pour les bateliers, qui furent rassurés avant que nous eussions connu leur peur. Nous continuâmes notre route en traversant *la Cala di san Paolo*, jusqu'à la pointe de *la Melleha*, où nous jetâmes l'ancre sous le vent, résolus d'y passer la nuit, et peut-être une partie de la journée du lendemain, si le vent ne nous devenoit favorable.

Dans cet endroit nous nous arrangeâmes pour dormir. Vers les trois heures du matin du 18, un vent de terre détermina nos bateliers à lever l'ancre, et à mettre la voile pour prendre le large et faire canal. A la premiere pointe du jour nous rencontrâmes les quatre galeres de la religion, qui rendirent le courage à nos gens, qui, ne se souvenant pas même de la peur de la veille, nous assuroient que jamais les *speronare* maltois ne craignoient les bâtiments turcs, de quelque espece qu'ils fussent. Le vent cala au jour, et la bonace nous obligea à la rame jusqu'à midi, que le vent du ponant nous arrêta tout court avec un roulis insupportable. La rôtie d'ail des matelots éveilla notre appétit; nous échangeâmes le peu de provisions que nous avions contre leur gros pain et leurs aulx, et nous nous en trouvâmes à merveille. Sur le

soir un vent frais nous fit faire un assez bon chemin ; et, après avoir vu tout le jour le *Gozzo*, je fus réveillé le lendemain par les cris d'une troupe innombrable de courlis, qui m'annoncerent la terre de Sicile. Effectivement, à la premiere pointe du jour du 19, nous apperçûmes la pointe *della Secca*, terre aussi basse que seche, mêlée de sable et de roches, avec quelques palmiers nains, et aucunes habitations. Nous suivîmes la rive avec un si petit vent, qu'il falloit l'aider de la rame. Bien portant, j'étois raccommodé avec la mer ; et content de ma navigation, j'étois bien loin de prévoir rien de ce qu'elle alloit avoir de funeste. Nous passâmes devant *Camerina*, trahie dans le temps de sa gloire par Denys le tyran, qui en emmena les habitants lors du siege de *Gela*, et la livra aux Carthaginois, qui, par le traité, renoncerent au siege de Syracuse à condition qu'elle resteroit au pouvoir de Denys. *Camerina*, dès-lors sans fortifications ni murailles, fut détruite depuis, et maintenant elle est enterrée sous le sable. Son territoire appartient au prince de Biscaris, qui, dans les fouilles qu'il y a fait faire à plusieurs reprises, y a trouvé nombre de choses intéressantes, principalement des vases grecs, dont j'ai déja parlé à l'article de Catane, les plus précieux du cabinet de ce prince, et peut-être les plus beaux connus. Après avoir passé les *Scoglietti*, nous découvrîmes *Biscaris* dans l'éloignement et sur la hauteur. Le vent devint contraire ; mais, à force de rames, nous amarrâmes sur *Terra-Nova*, bâtie sur la hauteur. Nous n'étions occupés que d'y retrouver et d'y fixer la véritable situation de l'antique *Gela*, dont on dit qu'il existe une colonne dorique encore entiere, bien que renversée ; après cela nous devions passer à *Calata-Girone*, ville très peu connue des étrangers, qui doit être l'ancienne *Hybla-Hœrea*, où l'on trouve encore des médailles antiques ; et de là nous

devions passer à Syracuse, que nous regardions comme le terme de nos travaux. Tout occupés de ces joyeuses idées, nous approchions, nous touchions à *Terra-Nova ;* tout-à-coup on nous cria de la rive : *Speronara de Malte, au large, à Trapani, à Messine ou à Syracuse.* Nous dîmes que nous étions pleins de santé, que nous en apportions les certificats de Malte : *Au large, au large.* Nous voulûmes répliquer, et nous ne trouvâmes plus à parler qu'à des canons de fusils, braqués contre nous par un tas de gredins qui profitoient de l'instant où ils pouvoient être impunément insolents, et paroître braves sans danger. Il nous étoit cependant impossible d'obéir : nous craignions encore moins leurs fusils que la mer et la faim ; nous n'avions pas quatre livres de pain pour treize que nous étions, et pas une goutte d'eau. Je demandai le gouverneur, auquel j'étois recommandé. Mais c'étoit l'heure de dormir : il me fit dire qu'il étoit malade, qu'il ne pouvoit descendre à la marine, mais qu'il me conseilloit de partir. J'envoyai chercher le juré, qui se trouvoit vice-consul de la nation. Il me fit répondre que nulle considération ne pouvoit le déterminer à s'approcher d'une barque pestiférée, et qu'il ne me verroit pas, mais que j'eusse à m'éloigner de la rade, parcequ'il se trouvoit, par sa charge, obligé de m'y contraindre ; et ses coquins d'émissaires, dont le nombre augmentoit à chaque instant, n'étoient que trop disposés à lui obéir. La populace s'en mêloit, nous bafouoit, et nous menaçoit. Je me mis dans une si vive colere, que je leur en imposai ; je leur criai que, s'ils me poussoient à bout, j'irois moi-même à terre, que je mettrois l'isle en quarantaine, et malheur au premier qui s'y opposeroit. Je pris alors mon fusil, et m'avançai d'un air si déterminé, que la populace se sauva, et que la garde courut se retrancher derriere un bateau : alors je leur dé-

clarai que je ne quitterois pas le bord que nous n'eussions pain et eau. Ils furent étonnés de notre contenance, d'autant plus que nos bateliers avoient déja sauté à l'eau, et que nous avions l'air de protéger leurs mouvements. Ils demanderent treve, députerent encore au gouverneur et aux jurés; mais ils étoient derriere des murailles, et nous envoyerent dire audacieusement que nous eussions à nous éloigner: et enfin nous y eussions été contraints, au risque de tout ce qu'il en pouvoit arriver, d'une longue route, d'un vent contraire, et d'une côte où il nous étoit également défendu d'aborder, si un Maltois, à qui par hasard le bateau appartenoit, craignant quelques accidents pour son bâtiment, n'eût partagé notre indignation et pris sur lui de nous acheter lui-même du pain, et de nous faire apporter de l'eau et du vin; ce qui, dans la circonstance, nous parut une action sublime. Pendant le temps de cette négociation, nous étions tourmentés d'un roulis qui m'eût mis à la mort sans ma colere, ou cette force de circonstance que l'on retrouve toujours dans le besoin. Nos provisions arrivoient l'une après l'autre, et nous étions obligés, le fusil à la main, de les protéger de dessus notre bord, pour empêcher qu'elles ne nous fussent dérobées sur l'autre par les mêmes gardes qui exerçoient leurs bravades sur les passants. N'osant plus nous menacer, ils crioient contre ceux qui arrivoient pour savoir ce qui se passoit; tous les enfants furent battus, et tout le peuple de *Terra-Nova*, pour voir des pestiférés qui se portoient si bien, fut obligé de gagner les hauteurs, et de monter sur les tours et les murailles de la ville. Notre départ eut l'air d'une levée de siege. Nous nous mîmes à manger de nouveau de l'ail et du pain, et nous reprîmes notre chemin.

Sous chaque garde on nous crioit: *Speronara de Malte*,

au large, à Syracuse ou à Messine. Le 20 à midi le vent devint si fort et si droit de proue, nos hommes étoient si fatigués de la rame, que nous jetâmes l'ancre à quatre cents pas de terre, sous la pointe de *San-Pietro*, pays pierreux et désert. A peine notre équipage étoit-il occupé à prendre son repas, qu'il sortit d'une ruine deux gardes qui vinrent nous dire de passer chemin. Nous répondîmes que nous ne voulions pas aborder, que nous étions au-delà de l'espace prescrit, et qu'ils nous laissassent en repos attendre le vent. Ils s'ennuyoient d'attendre au soleil; la solitude du lieu, la circonstance qui leur parut favorable à essayer la portée de la balle de leurs fusils, les engagerent à nous en tirer une, qui heureusement n'arriva pas jusqu'à nous. Nous ne pouvions punir ces deux coquins sans risquer de nous faire une très longue et très mauvaise affaire; nous filâmes doux, et prîmes du large jusqu'à plus d'un quart de mille. Au coup de fusil il vint encore main-forte d'une tour, et je ne sais quelles armes ils apporterent; mais au moment que nous ne pensions plus à rien, nous entendîmes le sifflement d'une balle sur notre tête, et le bruit comme d'un coup de carabine : heureusement ils avoient mal ajusté, et la balle avoit passé par-dessus. Nous étions si éloignés, que, bien qu'en plein midi, nous ne pûmes distinguer à leurs mouvements s'ils se disposoient à redoubler. Malgré notre répugnance à reculer en arriere et gagner le large par le vent qu'il faisoit, il fallut bien prendre ce parti.

La bonne fortune d'un demi-vent de *siroco* nous porta jusqu'à une baie appellée *la Pouzalla.* C'est dans cette baie que se chargent les caroubis, qui viennent en telle abondance dans cette partie de l'isle, que nous en appercevions des monceaux sur le rivage comme des tas de charbon.

Le soir le temps se couvrit et nous menaça de marquer l'équinoxe par un orage. Ne pouvant aborder nulle part, ayant autant à craindre de la terre que de la mer, nous cherchions au moins quelque anse de sûreté pour passer la nuit sous le vent. Notre équipage força de voiles et de rames pour doubler les isles *Formiche* et la pointe de la baie de la *Marsa* ou de *San-Pietro*, et pour nous ranger sous un rocher anguleux, appellé *il Castelluccio*, où nous arrivâmes heureusement assez tard pour n'être pas apperçus de la garde, et par un temps déja assez effrayant pour l'empêcher de sortir de sa baraque et venir visiter l'anse que formoit le rocher à pic sous lequel nous nous étions mis. Cette cale est un port commencé par la nature, qui seroit encore plus grand que celui de Syracuse, et très avantageux par sa situation, si l'ouverture n'en étoit trop large et n'y laissoit entrer la grosse mer, et si ses côtes trop basses ne la livroient à toute la force des vents de terre. Large de trois milles, et plus profonde encore, elle n'offre de sûreté que pour de petites barques, à l'angle seul où nous avions capé. Nous nous calâmes donc pour donner moins de prise au vent, et nous nous fermâmes de nos voiles, comme font les colimaçons de leur coquille, afin de passer la nuit le moins mal possible. Les éclairs étoient continuels ; le tonnerre grondoit, mais il grondoit au loin. Nous nous endormîmes jusqu'à deux heures avant le jour, qu'un coup de tonnerre réveilla tout l'équipage et le mit sur pied. Ce coup fut suivi d'une bordée générale et d'un feu roulant; le coup n'attendoit pas l'éclair, l'éclair reprenoit avant la fin du bruit. Ce n'étoit rien pour qui ne craignoit ni l'éclair ni le bruit: mais tout-à-coup nous sentîmes notre barque se soulever et replonger, l'eau entrer par nos égouts, le vent presser la voile qui nous couvroit, la pluie et la vague la couvrir et la

battre, les traverses qui la soutenoient crier, céder et se rompre, et une bourrasque affreuse déchirer notre banne et en couvrir nos rameurs ; une pluie si abondante qu'elle étoit comme une masse d'eau, remplissoit notre bateau, nous accabloit, nous coupoit l'usage de la respiration, de la parole et de tous les sens. Nos bateliers, aussi épouvantés que nous, tous à la fois, en se débarrassant de dessous les voiles qui les enveloppoient, s'écrierent les uns aux autres, *Grebia, grebia, grebia*. Je ne sais pourquoi je devinai que cela vouloit dire l'ancre ou la corde qui tenoit l'ancre ; mais ouvrant les yeux de mon mieux, et, par la lueur des éclairs, n'appercevant plus la terre qu'à trois milles, et notre bâtiment livré aux vagues, je me crus en pleine mer et perdu. Le désespoir, les cris et les invocations de notre équipage, achevoient de me persuader que nous étions sans ressource. Le tonnerre étoit si violent et si près, que chaque coup renversoit nos bateliers.

Dans un tel danger, rien n'étoit plus affreux que la nuit, sinon l'éclair qui nous montroit notre situation. Je ne savois si je devois desirer la pleine mer ou les rochers pour y être brisé ; j'étois debout. L'un de nous, placé à côté de moi, ayant vu ce désastre, s'étoit enveloppé la tête de son manteau, et s'étoit dévoué à la mort. Un autre qui étoit plus éloigné me cherchoit, m'appelloit ; il entend ma voix, il me tend les bras : *Eh bien ! mon cher ami !* Eh bien ! lui dis-je, il faut combattre la mort, et puis savoir mourir s'il n'est point de ressource. Nous périrons ou nous nous sauverons ensemble, reprit-il en m'embrassant. Ce mouvement de sensibilité, dans un moment aussi extrême, me fit éprouver qu'il est des jouissances pour tous ceux de la vie. Je m'élançai vers la corde où notre ancre étoit attachée ; elle tenoit encore. Je reportai bien vîte cette nouvelle à mes compagnons, et leur rendis l'espoir et le cou-

rage que m'avoit donné cette découverte. Il sembloit que la vie nous étoit rendue ; mais cette vie tenoit à un fil, et ce fil étoit furieusement tendu. Nous chassions sur une petite ancre dont la corde étoit de la grosseur de la moitié du doigt ; pour la soulager nous attachâmes notre lest à des cordes, nous le descendîmes à la mer, et avec les rames les matelots revenant dessus, nous nous rapprochâmes de notre rocher protecteur. Quand la bourrasque fut calmée (car, heureusement pour nos petits moyens, ce n'étoit qu'un grain qui passa vîte) , alors, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et pénétrés par le vent, nous ramassâmes nos hardes trempées, et nous nous rassemblâmes en tas, afin de nous réchauffer les uns les autres. Le jour vint bientôt éclairer notre désastre et la scene la plus risible. Ce fut la recherche et la découverte que nous fîmes de mon valet-de-chambre, qui étoit entré comme un coin entre des planches où il avoit aussitôt perdu tout sentiment. Nous l'en tirâmes avec peine, et il revint de là comme de l'autre monde. Il nous regardoit, s'émerveilloit de nous voir, de nous parler, de nous entendre, et nous révéla le miracle de son patron S. Antoine, qui, à l'instant que l'eau lui gagnoit le ventre, lui avoit inspiré de se couvrir la tête d'un plat à barbe de mer, attendu qu'on se noyoit par les oreilles, et que le plat, les lui couvrant, lui avoit sauvé la vie. Ensuite il nous confessa que dans cette attitude, n'entendant plus rien, il nous avoit crus tous morts, et que dans cette circonstance il avoit attendu ce qu'il plairoit à S. Antoine d'ordonner de lui. Il conclut enfin par nous assurer que nous ne devions notre salut qu'à la protection immédiate que ce grand saint lui avoit accordée, que notre premiere action devoit être une action de graces envers lui ; et il nous promit qu'aussitôt après il nous donneroit du linge pour changer.

Nous nous séchâmes à-peu-près, déjeûnâmes tout-à-fait, ensuite nous nous remîmes en mer, et passâmes entre les isles des Courants et le continent. Ces isles ne sont que des écueils ou pointes de roches qui sortent de la surface de l'eau. Nous y retrouvâmes le retour de la vague qui avoit été chassée par le vent de terre, et qui, par le calme, revenoit à la côte par des lames qui nous éleverent bien haut pour nous précipiter dans des gouffres profonds. Ce fut là que mon cœur fit ses dernieres preuves. Nous passâmes à la rame devant le port *di Paolo*, qui ressemble assez à un lac dans une plaine; car rien n'est plus plat que les terres de cette pointe. Enfin, après douze milles de marche, nous arrivâmes au cap *Passaro*, autrefois *Pachinum*, si sujet aux coups de vents, et si dangereux par eux. La terre, quoique basse, y est hérissée de petits rochers déchirants et inabordables. Cette pointe est devenue une isle par le temps, à ce que l'on peut croire par le peu d'eau qui couvre l'espace qui la sépare du continent, et les petites pointes de rochers qui semblent l'y attacher encore. Nous passâmes sur le bas-fond, qui a près d'un mille de large. Il y a sur l'isle un château fortifié qui a la forme d'une grosse tour quarrée, renfermant une garnison qui semble être en exil aux extrémités de la terre.

Le vent étoit contraire; nous demandâmes humblement à faire de l'eau, ou de nous tenir sous le vent : mais on nous refusa l'un et l'autre; et malgré la grosse mer, et l'apparence d'un orage qui se formoit, nous fûmes obligés de tirer au large pour éviter la côte, qui, dans cette partie, est dangereuse, sans cale, et presque sans abordage. Heureusement un vent de *siroco* très frais, pressé encore par des nuages très gros, poussoit notre pouppe, et nous fit faire quarante milles en moins de quatre heures. Cette partie orientale de la Sicile est bien plus agréable à

la vue que celle du midi. Nous vîmes ces riches campagnes arrosées par le fleuve *Helorum*, aujourd'hui *Abisso*, dont les débordements, dit Virgile, ainsi que ceux du Nil, fertilisent ses bords. Nous apperçûmes de loin *Avola*, dont le territoire produit le sucre le premier connu de nous et des anciens.

SYRACUSE.

Dès que nous eûmes doublé le cap *Longo*, nous découvrîmes Syracuse à six milles de là, qui, bien qu'elle soit la ville la plus dégénérée en comparaison de son ancienne splendeur, conserve encore, par la beauté de sa situation, un caractere imposant; le mouvement de son territoire est aussi *grandiose* que la célébrité des événements qui s'y sont passés. Je me rappellai, en entrant dans son grand port, les flottes innombrables qu'elle y avoit reçues et contenues; les batailles des Athéniens données dans son enceinte; ce peuple d'Africains triomphants qui y avoient trouvé leur tombeau; à gauche, la plaine où ils avoient campé; à droite, l'isle d'Ortygie, qui est la ville moderne, et qui n'étoit autrefois que la forteresse et le château de Denys; au fond, ces riches quartiers de *Neapolis*, de *Tycha* et de l'*Achradine*, enrichis de temples bâtis par Hiéron dans le plus beau temps des arts, et par ceux qui les avoient exercés avec le plus de succès. Toutes ces belles et grandes idées déchurent bien lorsqu'il fallut aborder à une chétive baraque appellée le bureau de santé, où une sotte députation mal peignée et en collet monté vint gravement nous proposer pour lazaret un tertre de dix pas quarrés sans abri; terrain qu'il falloit solliciter pour l'obtenir, et défendre pour le conserver: mais comme tout paroît bon pour qui vient d'échapper au naufrage, nous nous

hâtâmes de débarquer pour nous sentir en terre ferme. Le lendemain on nous proposa de construire à nos frais une cabane pour nous, et une pour la garde qui devoit nous vexer; mais comme nous n'étions pas venus à dessein de bâtir un lazaret à Syracuse, nous démontrâmes à MM. de la députation de santé qu'ils étoient obligés de souffrir notre barque à terre, et nous résolûmes d'en faire notre logement jusqu'à la levée de nos arrêts. Malheureusement pour nous les lazarets de Sicile sont affermés, et en même temps nos santés, notre argent et notre patience; aussi les fermiers les firent-ils valoir tout ce qu'ils pouvoient rendre. Il n'y eut sorte de vexations, de basses vilenies, qu'ils ne firent essuyer à tous les pauvres malheureux qui, comme nous, avoient donné dans le piege; car on ne peut appeller autrement ce port en pareille circonstance. La cour ignore sans doute, en y établissant une quarantaine, qu'il n'y a ni logement ni hangar, ni seulement assez de terrain pour appuyer la proue des petites barques qui peuvent y aborder, et que les fermiers s'occupent plutôt du profit qu'ils peuvent tirer de leur entreprise que de la possibilité de faire exister ceux qui ont le malheur d'arriver à ce fantôme de lazaret. Ces négligences du gouvernement retombent sur la nation, et justifient l'espece de mépris que les Maltois ont pour la maniere de commercer des Siciliens. Aussi unies par les besoins réciproques et par les intérêts militaires, il est effectivement bien étrange que les deux cours soient toujours en explication par les entraves minutieuses apportées à chaque instant à leur commerce. Après avoir été témoins et martyrs de toute la basse rapacité de cette classe de la nation sicilienne, de la poltronnerie que leur causoit notre impatience, et avoir essuyé pendant vingt-huit mortels jours une quarantaine imposée injustement, avoir couché tout ce temps pêle-mêle avec

nos matelots, avoir été baignés chaque nuit par l'excessive humidité de la saison, brûlés à midi par l'ardeur du soleil, et battus chaque soir par un vent qui nous donnoit la même courbature que la fievre, nous sortîmes enfin de ce bouge infect, couverts de vermine et de plaies, nos habits étant si déchirés, que n'ayant pu les ôter depuis un mois, ils alloient enfin nous quitter. Un bienheureux vicaire général qui, en l'absence de son évêque auquel nous étions recommandés, avoit soulagé nos miseres autant qu'il l'avoit pu, et nous avoit procuré tous les adoucissements qui avoient dépendu de lui, voulut bien encore nous loger au palais épiscopal.

Notre premiere curiosité nous porta à aller voir la fontaine Aréthuse, qui, après avoir changé trois fois de place, se trouve actuellement au couchant de l'isle, dont on prétend qu'elle occupoit le centre avant que les tremblements de terre eussent changé le site, troublé et profané la pureté de sa source, divisé et perdu ses canaux, et mêlé à la limpidité et à la douceur de ses eaux la filtration de l'onde amere.

Tout le monde sait la fiction ingénieuse sur laquelle les Grecs ont établi l'histoire de cette fontaine, qu'ils avoient divinisée. La nymphe Aréthuse, compagne de Diane et élevée dans les principes austeres de cette déesse, rejeta l'amour du fleuve Alphée, et fut changée en fontaine pour échapper à sa poursuite; mais dans sa course, le fleuve ayant repris sa forme, il mêla ses ondes à celles de la fontaine qui fuyoit. Se confondre avec ce qu'on aime est certainement le moyen le plus agréable de s'y réunir. Cette Aréthuse, si chere à Diane, à laquelle on rendoit tellement des honneurs divins qu'Hercule même lui sacrifia des taureaux, enfin cette Aréthuse dont les eaux nourrissoient une quantité innombrable de poissons sacrés,

n'est plus maintenant qu'une abondante source d'eau saumâtre et sulfureuse, qui s'échappe entre de tristes rochers, et qui coule dans une espece de bassin anguleux, formé de deux vieilles murailles qui ne sont point antiques, où le linge le plus sale est lavé par une troupe de femmes plus sales encore, qui, presque nues et retroussées, offrent le tableau de tout ce que l'impudicité a de plus dégoûtant. A côté de cette fontaine, d'autres canaux conduisent avec la même abondance les eaux de la même source dans des tanneries et d'autres magasins : le reste, divisé dans des conduits épars, sort de tous côtés, se perd ou est retrouvé sans utilité par tous ceux qui veulent creuser dans le quartier qu'elle occupoit, et vient aboutir enfin dans la mer par quantité de canaux que l'on distingue encore à l'entour de l'isle lorsque la mer est basse. Malgré l'état pitoyable de cette fontaine, en voyant l'abondance de ses eaux on ne s'étonne plus de sa célébrité ; car il est, pour ainsi dire, miraculeux que du centre d'un rocher presque isolé par la mer, il sorte une source qui, rassemblée, devroit plutôt paroître l'embouchure d'un fleuve que celle d'une fontaine. Suivant toute apparence elle avoit un grand et large bassin, puisqu'il y avoit quantité de poissons, dont parle Diodore; poissons qu'on ne pouvoit toucher sans offenser Diane, ce qui pourroit faire croire que ce bassin étoit près du temple de cette déesse; et ce temple étoit au centre de l'isle, assez loin de la fontaine moderne. On voit à l'embouchure du port dans la mer, lorsqu'elle est calme, le bouillonnement d'une source abondante qui est lancée du fond, et ne mêle ses eaux qu'à la surface. Quoique cet effet soit connu en d'autres endroits, celui-ci prête encore à la fiction du fleuve Alphée, qui, de l'Élide, roulant ses eaux à travers celles de la mer, venoit les mêler, sans qu'elles fussent altérées, à celles de sa belle nymphe.

Mais ce n'est plus ce fleuve si amoureux : aujourd'hui tristement séparé, il ne ressemble qu'à un vieux mari ayant un autre lit que celui de son épouse prostituée. J'ai cherché à plusieurs reprises ce fleuve ou cette source ; mais ou le vent, ou la mer trop haute, m'ont toujours empêché de le distinguer.

Fort près de cette fontaine étoit le palais de Verrès, et cette promenade délicieuse dont Cicéron accuse ce proconsul d'avoir fait un lieu de débauche. C'est encore aujourd'hui la promenade publique; mais elle n'a plus de délices, et n'est qu'un promenoir étroit entre un grand mur et le parapet de la marine, planté de quelques chétifs arbres de bouleaux. En cherchant bien on découvre, au bas de la muraille, près d'une fontaine qui est encore un démembrement d'Aréthuse, deux fragments de fabrique réticulaire, ouvrage romain, qui véritablement pourroit bien avoir appartenu au palais de Verrès.

Nous entrâmes dans l'intérieur de l'isle, qui devint le partage de Diane lorsque Minerve, Proserpine et cette déesse se partagerent la Sicile ; ce qui fit appeller ce quartier *Ortygie*, d'un nom de cette déesse. Il fut toujours le plus important, parcequ'il commandoit les deux ports, et devint l'habitation des tyrans qui le fortifierent. Les Romains connoissoient si bien l'avantage de sa situation, qu'ils ne permettoient pas qu'aucun Syracusain l'habitât.

Je cherchai le temple de Diane, celui de Minerve, les palais de Denys, ses jardins, son tombeau, ces bains fameux du célebre Daphnis, fils de Mercure et d'une nymphe, cet inventeur de la poésie pastorale, qui charmoit Diane par son chant et ses vers, et qui devint aveugle pour avoir été infidele. Ce que je trouvai de plus apparent et de plus conservé, fut le temple de Minerve, dont on a fait

la cathédrale ; ce qui a fort masqué et dénaturé cet édifice, qui étoit, comme les autres, d'ordre dorique sans base. *Agio*, dixieme évêque de Syracuse, fut le premier qui changea ce temple en église. De nos jours on a démoli la partie occidentale pour y bâtir la façade ; on a ouvert le mur intérieur en arcades, et muré les entrecolonnements, pour former des bas-côtés, et donner plus de largeur au temple moderne. Il reste donc dans la partie latérale onze colonnes engagées, et il en manque quatre des quinze qui formoient la longueur de ce temple : dimension trop longue pour six colonnes qu'il avoit de largeur. Cependant les colonnes intérieures qui formoient la porte du temple ne laissent aucun doute sur l'existence de deux entrecolonnements qui manquent au fronton. L'architrave est conservée ; on y voit encore les longues pierres qui portoient des colonnes au mur intérieur, et formoient un plafond en plate-bande dans le pourtour de l'édifice. On dit qu'autrefois le temple étoit voûté, et qu'un tremblement de terre arrivé en 1542 fit écrouler cette voûte. Il reste à savoir si elle étoit antique ; ce qu'il y a de bien certain, c'est que le tremblement fut si violent, que l'entablement en a gauchi, et que plusieurs colonnes en ont perdu leur à-plomb. La dimension de ces colonnes étoit courte, l'entrecolonnement large ; elles posoient sans base sur trois gradins de neuf pouces, qui eux-mêmes étoient appuyés sur la roche vive. Une chose assez singuliere, c'est que les deux colonnes intérieures sont plus hautes que les extérieures, et sont taillées d'une seule pierre. L'histoire nous apprend aussi qu'au-dessus de son portique il s'élevoit une tour, où étoit un bouclier resplendissant qui s'appercevoit de très loin, et que lorsque les vaisseaux, en s'éloignant du port, venoient à perdre de vue ce bouclier, ils jetoient leurs offrandes à la mer pour se rendre

Neptune et Minerve favorables. Il n'étoit pas besoin de tour pour cela, et la seule élévation du temple et de sa situation suffisoit pour produire cet effet. On en peut juger par ce qui reste encore.

On ne sait si on doit regretter qu'on ait gâté ce temple en en formant une église : car on peut dire que si la fabrique moderne le dénature, il y a tout à parier qu'il n'en existeroit presque rien sans elle; témoin le temple de Diane, qui, non loin de là, est si détruit, que, sans les recherches les plus exactes, on pourroit fort bien douter de son existence.

Il faut à présent aller chercher ce temple fameux, le premier élevé à Syracuse, dans la chambre d'un particulier appellé *Danieli*, rue *Resalibra*, où, dans la ruelle de son lit, on trouve encore deux chapiteaux sur leur fût, que l'on a entaillé pour agrandir la chambre. Les colonnes sont enterrées à plus de la moitié de leur hauteur, et si près l'une de l'autre, que les deux chapiteaux n'ont que quelques pouces de séparation. En faisant quelques réparations, et creusant une citerne, le propriétaire a trouvé deux autres fûts de colonnes, l'une de l'angle, et l'autre du retour de la partie occidentale. Nous fîmes toutes les recherches possibles pour trouver quelques vestiges de la partie orientale, ce qui nous auroit fait connoître la grandeur de ce temple et le nombre de ses colonnes; mais nous ne découvrîmes rien, sinon, dans l'étude d'un notaire appellé *Rosso*, les deux autres côtés des chapiteaux des deux mêmes colonnes que nous avions trouvées d'abord.

Nous allâmes de là au château qui est placé à la pointe de l'isle. Il y reste quelques ruines d'un château bâti en 1039 par un certain viceroi grec, nommé George *Maniace*. Il reste de ce château la porte, décorée dans le goût de ce temps, mais avec magnificence : elle est revêtue en

beau marbre précieux, arraché sans doute de quelques monuments, et dénaturé avant que d'être attaché à celui ci. A droite de la porte on trouve encore un grand vestige de l'intérieur du palais de ce prince, décoré d'une architecture sans proportion. Les colonnes sont courtes; de grands chapiteaux ne sont d'aucun ordre, et portent des voûtes à arêtes, le tout en grandes pierres de taille. On en avoit fait un magasin à poudre, où le feu prit il y a plusieurs années, et emporta une grande partie du reste de l'édifice. Ce qui s'en est conservé m'a semblé avoir dû être ou un vestibule, ou une salle des gardes, et n'a rien de curieux que d'avoir conservé la maniere de bâtir de ce siecle. Le château est très avantageusement situé, et commande l'entrée du port, qu'il peut défendre. C'étoit à cette pointe que s'attachoit la chaîne qui le fermoit, en allant se terminer à la pointe de *Plemire*, qui est vis-à-vis. C'est en cet endroit que se donna la derniere bataille navale qui fit perdre aux Athéniens tout espoir de salut, et qui fut donnée si près des murailles, que les Syracusains animoient les combattants de leurs cris. Du château nous vînmes à l'église de *san Phelippo*, dans laquelle nous trouvâmes un puits creusé dans la roche vive, autour duquel un escalier tournant, taillé aussi dans la roche, arrive jusqu'à l'eau, qui n'a que deux ou trois pieds de profondeur. On prétend que c'étoit un bain; mais à quoi bon creuser si avant pour aller chercher dans l'obscurité un bain de trois pieds de diametre, d'une eau crue et froide comme de la glace? Tout le plan de l'excavation est donné en disant que c'est un puits creusé dans le noyau d'un escalier tournant. De distance en distance il y avoit des ouvertures sur le puits, apparemment pour donner de l'air ou du jour à l'escalier, qui servoit peut-être à en nettoyer le fond, et à en tenir l'eau aussi claire qu'elle l'est encore. Entre la

vingtieme et la trentieme marche, on trouve un long et bas souterrain qui n'aboutit à rien, et n'a aucune forme. Nous passâmes de là à un autre souterrain, dans la rue *del Caputo*, maison de Joseph *Bianca*, où nous trouvâmes dans la cour l'entrée d'un escalier moderne, qui descend à un escalier antique de quatre pieds six pouces de large, taillé dans le roc; et après plusieurs marches, nous trouvâmes un palier éclairé autrefois par un soupirail; puis une seconde rampe de douze marches, qui conduisent à une chambre de seize pieds quarrés, arrondie aux angles, ayant quatre piliers quarrés portant une voûte d'arête, le tout taillé d'un trait très pur dans un roc très dur et très égal. Ce souterrain, découvert depuis quelques années, est d'une conservation parfaite. Lorsqu'on le découvrit, il y avoit un trou à gauche, par lequel on pouvoit entrer dans un autre souterrain en galerie, où il y avoit des tombeaux dans la forme de ceux des catacombes. Le chevalier de *Landolina*, qui y entra un des premiers, fit toutes les recherches possibles, et ne trouva rien qui pût lui donner aucune lumiere sur le temps où on avoit fait usage de ces tombeaux. Les os des corps étoient entiers; mais cela ne prouvoit pas qu'ils ne pussent être romains, puisque l'usage de brûler les corps ne s'est introduit chez eux que long-temps après qu'ils possédoient déja la Sicile. Au reste, ces tombeaux n'avoient rien de commun avec le premier souterrain, puisqu'il n'y communiquoit que par une crevasse accidentelle. Il seroit bien difficile de décider ce que ce pouvoit être que ce monument : on n'y a rien trouvé qui pût en indiquer l'usage. On n'y voit qu'un petit anneau de fer incrusté dans le centre de la voûte, destiné sans doute à suspendre une lumiere. Étoit-ce un petit temple pour quelque culte mystérieux? étoit-ce tout simplement une cave? On y avoit

ménagé un gradin qui occupoit deux côtés. On en a fait une conserve d'eau, en bouchant le trou qui communiquoit aux sépultures.

En courant les rues, nous trouvâmes près du palais sénatorial, dans la maison du cavalier *Salonia*, un grand vase de terre cuite, comme celui que j'avois vu dans la cour du *museum* du prince de Biscaris. Ces grands vases, d'un poids énorme, servoient à contenir, d'une maniere immuable, des grains ou des fluides. Celui-ci, de forme ronde, posant sur une pointe, a quatre pieds huit pouces de hauteur sur autant de diametre, avec cette marque au col de son ouverture, ⋊⋎IIII5, qui étoit sans doute l'empreinte annonçant ce qu'il pouvoit contenir. Dans la cour du palais sénatorial, je vis un tombeau de marbre blanc, de sept pieds quatre pouces six lignes, sur trois pieds un pouce de large, et deux pieds huit pouces de hauteur, d'un seul morceau : le couvercle, en forme de fronton, est sans sculptures ni inscriptions. Il fut trouvé il y a quelques années près du temple de Jupiter Olympien. Il y avoit dedans quelques vases et un aigle d'ivoire : ce qui pourroit faire croire que c'étoit le sarcophage de quelque consulaire.

Dans la cour de l'évêché est un marbre quarré, avec cette inscription en beaux caracteres grecs :

ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΤΕ

ΙΕΡΩΝΟΣ ΙΕΡΟΚΛΕΟΣ

ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΘΕΟΙΣ ΠΑΣΙ.

Explication.

« Sotto la guida del re Jeron, figlio di Jerocle, i Syracu-« sani a tutti dei. »

Ce qui fait connoître le véritable nom du pere d'Hiéron, que l'histoire ne nous avoit pas conservé. Trois trous sur la pierre annoncent qu'un trépied y étoit attaché plutôt qu'une statue.

Enfin nous sortîmes de la ville, par la seule entrée qui y amene du côté de la terre. Ce côté, toujours fameux par sa fortification, étoit appellé autrefois *la Rocca*. C'étoit où Denys avoit établi sa demeure principale, depuis qu'au retour de la levée du siege de *Gela*, il s'étoit vu abandonné de sa cavalerie, et au moment de perdre la couronne. Ce château, par sa situation, étoit devenu si fort, et défendoit tellement ce quartier, qu'on y assiégea vainement ce tyran, et que son fils, sans talents politiques ni militaires, s'y défendit de maniere que, sans la défection de ses troupes, Timoléon n'eût pu l'en chasser. Aujourd'hui cette situation n'est pas moins importante. De beaux forts, de gros bastions, des châteaux isolés, de grands fossés où l'eau de la mer entre et communique du grand au petit port; tout cela a l'appareil imposant d'une grande ville de guerre, et n'annonce rien moins que les petites rues tortueuses et les mauvaises habitations que l'on trouve dedans.

Ce lieu, bâti, rebâti, creusé, taillé tant de fois, et arrangé à la maniere de fortifier de chaque temps, est donc celui qui a le plus perdu de son ancienne forme: ce seroit en vain que l'on y chercheroit des antiques. On dit cependant qu'il y reste encore des souterrains qui communiquoient du château dans tous les quartiers de la ville; mais je ne les vis point, ni ne pus demander à les voir.

En continuant notre route, nous arrivâmes par des ponts qui, ayant succédé à une langue de terre, attachent encore l'isle à l'Achradine, le second quartier de l'antique Syracuse. Cette partie, plus basse et moins pierreuse,

arrosée d'ailleurs par les anciens aqueducs, est couverte de maisons de campagne, où l'on ne découvre aucuns vestiges antiques, ni des fabriques, ni des murailles qui séparoient ce quartier des autres.

Laissant l'Achradine à droite et entrant dans *Neapolis*, nous trouvâmes d'abord l'amphithéâtre, que l'on sait qui étoit dans la *Neapolis*, attaché aux murailles de l'Achradine. Cet amphithéâtre, bâti dans un terrain inégal, fut taillé moitié dans le roc et moitié construit en grosses pierres, avec des corridors voûtés. Sa forme étoit un grand ovale fort alongé dans son plus grand diametre, et, dans l'autre, petit et enfoncé. On peut dire qu'en tout c'étoit un monument médiocre, élevé par les Romains, ainsi que celui de Tarente, et à l'usage de la seule colonie romaine; car on sait que les Grecs n'assistoient jamais à ces sortes de spectacles pour lesquels étoient construits les amphithéâtres, qu'ils les avoient même en horreur, et qu'il n'y avoit point de mot propre dans leur langue pour nommer ces édifices. Le propriétaire de celui-ci, peu amateur de l'antiquité, a détruit de nos jours une partie des voûtes des corridors, et a enlevé le reste des gradins pour labourer sur l'emplacement.

Tout près de l'amphithéâtre sont les ruines du théâtre, dont les gradins, entièrement taillés dans le roc, se seroient absolument conservés, si on ne s'en fût servi comme d'une carriere pour tirer des pierres, et si journellement on ne le détruisoit à plaisir. On y distingue cependant encore une grande partie des gradins, les deux repos qui servoient à la distribution des spectateurs. Les escaliers ou vomitoires ont cela de particulier, que, de chaque côté, il y a un autre petit escalier qui subdivisoit les marches du premier et les gradins à asseoir les spectateurs. Cette particularité, qui n'existe à aucun autre des théâtres antiques

que j'ai vus, étoit occasionnée par la nécessité de distribuer les spectateurs sur les trois ordres de gradins ; et comme à chaque ordre il y avoit un large trottoir qui, par sa retraite, laissoit une élévation considérable de son niveau à celui du dernier des gradins de l'ordre supérieur, l'escalier qui conduisoit de la partie supérieure au trottoir devoit être plus incliné que les gradins pour regagner le niveau de la retraite. Les spectateurs qui devoient rester dans l'ordre supérieur laissoient donc l'escalier principal, et passoient à l'un ou à l'autre de ceux qui y étoient accollés, et qui suivoient l'inclinaison des gradins et distribuoient dans chacun d'eux, tandis que ceux qui alloient se placer dans les ordres inférieurs continuoient leur route par l'escalier du milieu, qui, plus rapide, les portoit au niveau du trottoir, d'où ils se distribuoient de nouveau, par de pareilles rampes, jusqu'à l'orchestre.

Le plan fera encore mieux connoître cet ingénieux moyen (*a*). Sur la partie latérale du premier gradin du second repos, il y avoit une inscription grecque, gravée en creux sur une tablette saillante de la roche même : on apperçoit encore quelques lettres. Les savants de Syracuse discutent chaque jour sur le temps de cette inscription. La voici :

ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ.

« De la reine Philistide. »

On connoît une reine Philistide, épouse d'Hiéron. Mais ce ne pouvoit être cette reine qui eût fait construire ce théâtre, puisqu'il étoit bâti avant Denys le tyran ; il y

(*a*) Voyez le quatrieme volume du Voyage pittoresque des deux Siciles.

avoit donc une autre reine Philistide, dont l'histoire ne parle pas. Mais au reste on dit que, dans le temple de Minerve, on voyoit les portraits de vingt-quatre tyrans de Syracuse, et il y en a quinze dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous. Chaque gradin, dans sa partie supérieure, est entaillé pour appuyer les pieds de celui qui étoit assis sur le supérieur, de maniere qu'il ne pût gêner celui qui étoit assis au-dessous.

Une galerie supérieure, dont on apperçoit encore la plate-forme en quelques parties, portoit peut-être un ordre d'architecture, avec un corridor ou un rang de loges couvertes. On distingue encore un des angles de l'avant-scene. En tout, ce théâtre, quoique très grand, n'étoit pas proportionné à la grandeur de la ville, telle qu'elle étoit sous le regne d'Hiéron; mais il l'étoit peut-être lorsqu'il fut construit, avant que les quartiers de *Tycha* et de *Neapolis* eussent été ajoutés à ceux d'*Ortygie* et d'*Achradine*. Au reste, sa situation étoit parfaitement belle, confinant presque à l'angle des quatre quartiers. Les spectateurs avoient le coup-d'œil de la pleine mer, celui de l'isle, des deux ports, des belles campagnes qu'arrose l'*Anapus*, du temple de Jupiter olympien, du *forum*, de l'*Achradine*, et de tout *Neapolis*. Malgré la non-existence et le dépérissement de ce que je viens de nommer, c'est encore un des plus beaux lieux du monde, qui offre le tableau le plus *grandiose* et le plus pittoresque. Les aqueducs antiques y amenent encore un volume d'eau qui fait tourner un moulin, et qui en feroit tourner quatre. Celle qui s'échappe de toutes parts, forme autant de cascades, arrose des plantes du plus beau verd, et fait croître des peupliers magnifiques. Cette nature riche contraste si avantageusement avec des roches coupées, des aqueducs rompus, des fabriques modernes, la couleur brûlée du sol

et la beauté du ciel, qu'un peintre ne peut jamais espérer de pouvoir rassembler et imaginer tous ces effets, que la seule nature lui donne ici à copier.

Tout près de là sont les latomies ou carrieres, si fameuses dans l'histoire, où furent enfermés et entassés les Athéniens après leur défaite, où les tyrans envoyoient les ennemis de la tyrannie, où de malheureux prisonniers vieillissoient, mouroient, et laissoient une seconde génération. Ce lieu spacieux, commencé pour tirer des pierres, devint dans la suite un enclos aussi immense que redoutable. Une enceinte de plus de deux journaux, taillée à pic dans le roc, de cent pieds d'escarpement, et fermée par une muraille conservée dans l'épaisseur du même rocher, étoit le premier espace qui précédoit de grandes et vastes grottes, dont la célebre Oreille de Denys est la plus profonde.

On peut dire que le temps, qui enlaidit tout avant de tout détruire, a produit ici un effet bien contraire; car faisant abstraction des antiques horreurs, on n'y voit plus qu'un site aussi riche que pittoresque, et le plus beau mouvement pour un jardin anglois. Les tremblements de terre qui ont renversé cette muraille qui constituoit la prison, en ont fait de beaux rochers; d'autres, détachés et écroulés, ont fait disparoître ce que le travail et l'art pouvoient avoir de forme symmétrique et froide. Les canaux qui portoient l'eau aux prisonniers, rompus maintenant, la laissent échapper au hasard, et tomber sur les mêmes rochers; elle les colore et les couvre de ses plantes traînantes, les guirlande ou les tapisse d'une mousse verte, sur laquelle elle coule, se divise, se perle et se brillante, tombe en petites cascades, et arrose un terre-plain cultivé et planté de toutes sortes d'arbres fruitiers et de légumes abondants.

A travers, et au fond de ces roches pyramidales où suspendues, on découvre l'ouverture de trois vastes grottes. La premiere est celle où l'on fait le sel de nitre : l'entrée noircie et vomissant de la fumée, dans le fond, le feu, les fourneaux et les ouvriers, représentent les forges de Vulcain ou l'entrée des enfers. La seconde, d'un autre style et d'une couleur moins austere, est un grand plafond plat, porté par de grands piliers ménagés dans la roche : la plupart, rongés par le temps, n'ont plus l'air que de grosses stalactites suspendues. Le vaste de ces grottes, le sonore de leur cavité, font que le moindre son semble blesser la tranquillité dont elle est le sanctuaire : c'est le temple du Silence, bâti dans un désert. La troisieme est celle appellée l'Oreille de Denys. Elle paroît étroite, sombre, et mystérieuse. C'est l'antre de la sibylle. Il n'y a point de retentissement plus sensible. C'est plutôt le sonore d'un instrument qu'un écho. Elle résonne et retentit, et ne répete qu'à l'entrée. Enfin, c'est peut-être le plus grand et le plus beau corps sonore qui existe. L'ensemble de cette latomie, dans l'état où elle est, est un lieu sublime et enchanté : mais si on vient à se souvenir des maux affreux qu'ont coûtés ces excavations à ceux qui les ont travaillées, les tourments abominables dont elles ont été l'instrument et auxquels elles ont servi de théâtre, le charme cesse alors ; on ne voit plus que la prison, les chaînes, les tortures, la tyrannie ; on veut fuir, et on craint en sortant de rencontrer Denys.

Nous allumâmes un flambeau pour aller reconnoître la profondeur de ce cachot, dont on attribue l'invention à ce tyran. Sa coupe a la forme de celle d'une cloche ; c'est-à-dire que la grotte va en se rétrécissant depuis la base jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, qu'elle s'éleve en gardant la même dimension, et forme enfin un petit cintre surbaissé,

dont la clef suit exactement cette forme d'*S*, qui va en inclinant insensiblement jusqu'au fond de la grotte, qui se termine quarrément. Au milieu de la partie latérale droite, est une chambre quarrée, entaillée aussi dans la roche, et qui nous parut un ouvrage postérieur. Six à neuf pieds d'élévation de terre, amassée par le temps, ôtent encore beaucoup de vuide à cette excavation, déja si spacieuse, et assourdissent une partie du retentissement déja si considérable. Les parties latérales, taillées très uniment, sont encore lissées par un enduit de stalactite que l'humidité y dépose, et on ne distingue contre ces murs que quelques trous qui servoient à attacher quelques échafauds, et ces anneaux entaillés dans la pierre, de l'usage desquels il est très difficile de prendre ou de donner une idée juste. S'ils furent faits pour attacher des prisonniers, il y en auroit eu qui l'auroient été à plus de quinze pieds d'élévation; ce qui pourroit faire croire que cette prison fut creusée à différents temps, et qu'on avoit fabriqué ces anneaux à mesure que le sol s'abaissoit. Il est certain encore qu'on n'a jamais attaché les prisonniers à ces entailles qu'avec des courroies ou des cordes, parceque ces especes d'anneaux n'auroient pu soutenir le frottement et l'effort d'autres anneaux de fer. Il est encore plus que douteux que leur usage fût jamais pour attacher des prisonniers; mais ce qui me paroît bien plus douteux encore, c'est que ce lieu ait été jamais une prison faite par Denys pour connoître les secrets des prisonniers. A l'inspection du local, je ne vois que des raisons qui répugnent à cette opinion, à moins qu'on ne veuille suivre aveuglément une vieille erreur par respect pour son antiquité; antiquité qui n'est que populaire, et n'est appuyée sur aucun passage historique. L'histoire rapporte à la vérité que ce tyran avoit, près de son palais, des prisons où il faisoit

tourmenter les prisonniers d'état dont il avoit intérêt de connoître les projets ; mais les latomies n'étoient pas voisines de son palais. Ces carrieres ne sont point nommées quand il est question de cette prison particuliere. Les latomies étoient des prisons publiques, où l'on faisoit travailler les prisonniers et les esclaves, et non un lieu à questionner un prisonnier dont on vouloit savoir le secret. Les latomies, d'ailleurs, étoient connues bien avant Denys, puisque ce fut où on enferma les Athéniens après leur défaite. Si cette grotte eût été fabriquée pour l'usage que l'on dit, on ne l'eût point faite de cette profondeur, puisqu'il a fallu des siecles pour la creuser : les tyrans veulent des moyens plus prompts pour servir leur crainte ou leurs passions. D'ailleurs cette fabrique n'eût pu servir qu'une seule fois, puisque l'usage connu en auroit détruit l'effet. Et puis, quelle espece de possibilité d'entendre, de distinguer et de suivre les conversations dans un lieu où, dès que trois personnes parlent, les sons se confondent et ne produisent plus que du bruit sans articulation ?

L'histoire nous apprend d'ailleurs que cette prison n'étoit que pour la multitude, comme chez nous les galeres, et jamais pour de grands criminels, ni pour des prisonniers distingués ; et que, lorsque Denys y envoya le dithyrambique Philoxene, qui avoit trouvé ses vers mauvais, c'étoit pour le punir en l'humiliant, et non pour le tourmenter, puisque, quelques jours après, ce poëte, se trouvant à la table du souverain qui lisoit encore des vers, s'écria : Remenez-moi aux carrieres (*a*). C'étoit donc des carrieres qui étoient devenues prisons, qui dans leur origine avoient été ouvertes et travaillées par des hommes libres. En-

(*a*) Denys lui pardonna cette saillie, et fut le premier à en rire. On peut dire que si Denys faisoit de mauvais vers, il entendoit la

suite on profita de leur spacieuse enceinte pour y enfermer cette multitude de prisonniers de guerre que l'on faisoit esclaves ; ils y travailloient pour les édifices publics, y restoient toute leur vie, s'y marioient, et y avoient des enfants nés esclaves. Lorsque l'on eut fait ces établissements, il fallut bien pourvoir à leur subsistance et aux besoins de premiere nécessité : de là ces aqueducs que l'on y trouve encore, ces corps de briques incrustés à l'entour, qui y distribuoient l'eau. Il fallut leur donner un abri pour les garantir de l'excessive ardeur du soleil et des pluies de l'hiver : ce fut alors que leur faisant continuer les mêmes travaux, on leur fit commencer à creuser des grottes, et que, pour s'assurer de leur solidité et prévenir les dégradations, on adopta cette forme, qui est prouvée la meilleure, tant de siecles n'y ayant apporté aucun changement, et dont le tassement n'a que la poussée des voûtes à ogives, sans aucune espece de dégradation par la filtration des eaux. Mais pour en revenir à ceux qui n'ont des yeux que pour voir des oreilles, on peut leur faire observer qu'il y a une autre oreille commencée à l'autre bout de la latomie, dans la grotte où l'on fait le sel de nitre. On trouve encore la même forme de voûte et de grotte aux latomies de l'Achradine, dans ce que l'on appelle la forêt des capucins. Voilà bien des oreilles ; et Denys se seroit répété souvent, ou n'auroit pas été l'inventeur de ce moyen. Il est vrai qu'à la fameuse il y a une petite chambre à l'échappement de la voûte, où l'écouteur venoit, dit-on, se placer.

Comme je passois pour un novateur, pour avoir voulu croire à ce que la raison paroissoit me dicter, je ne vou-

---

plaisanterie lorsqu'elle étoit bonne. On connoît de grands princes qui ont plus de rancune.

lus rien négliger de ce qui pouvoit ou me convaincre de mon opinion, ou m'en faire changer. Je résolus donc de me faire monter à la chambre. J'y parvins, non sans peine, et voici ce que j'y vis ; une chambre longue de dix pieds six pouces, sur quatre pieds de largeur, allant en se rétrécissant jusqu'à deux pieds dix pouces, terminant quarrément, et creusée sans soin; à gauche, une marche d'un pied d'élévation, et une espece de couloir de trois pieds de large sur six de long, arrivant à l'ouverture de la grotte, qui n'a dans cette sommité que deux pieds six pouces : ce couloir suit la forme du canal de la voûte. La porte par où j'entrai ne me parut ouverte que par le temps, qui a dégradé le rocher, qui, de ce côté, n'a été conservé que de six pouces d'épaisseur, le tout fort grossièrement travaillé, sans rien qui puisse indiquer quel usage on a voulu faire de cette excavation particuliere, aucun siege pour s'asseoir, aucune inscription, pas même le fruste et le lisse des lieux habités. Contre les côtés, je ne vis qu'une suite de trous, à deux pieds de distance les uns des autres, et à quatre pouces sous le comble : ces trous me parurent suivre le long du canal, à la même hauteur. Alors je commençai l'expérience de la voix. Je me mis d'abord à l'entrée de la grotte. Tant qu'il n'y eut qu'une personne qui parla de sa voix naturelle, je l'entendis distinctement, de quelque lieu qu'elle fût dans la grotte, de la même maniere que je l'aurois entendue en bas. Lorsqu'elle parla à voix basse, et comme en secret, j'entendis un frémissement, et rien d'articulé ; et quand deux personnes vinrent à parler à la fois, je n'entendis plus rien qu'un bruissement de sons discordants et confus, qui ne laissoit distinguer aucune parole. Je recommençai la même expérience tout au fond du canal, à l'entrée de la chambre, et j'en trouvai là tous les effets affoiblis. J'allai me

mettre au fond de la chambre, et je n'entendis plus rien; c'est-à dire, je perdis tout l'effet de la redondance de cette cavité, et n'entendis plus que le bruit d'une conversation trop éloignée pour en distinguer une seule parole. Je regardai bien attentivement tous les dehors de cette chambre, pour distinguer par où on avoit pu y arriver depuis que la latomie étoit creusée plus bas que son niveau, et je me convainquis qu'il n'y avoit eu depuis ce temps, pour y arriver, que la maniere que j'avois prise, qui certainement n'est pas commode, et n'a été à l'usage que de quelques curieux qui vouloient absolument voir.

Enfin, après m'être convaincu que ce trou n'étoit point une chambre pour écouter, et qu'elle n'avoit d'intéressant et de mystérieux que sa situation, qui, à prendre la date de son excavation, remontoit au temps où la carriere étoit à cette élévation, et à celui où on a commencé et creusé la grotte, je remontai, bien persuadé qu'il n'y avoit rien de merveilleux dans cette grotte que la grandeur du travail et la parfaite égalité de la qualité de la pierre; que cela, joint à la forme que l'on a donnée à sa coupe, garantissoit sa durée éternelle; que dans trois mille ans on peut assurer qu'elle existera telle qu'elle a toujours été.

J'eus le plaisir de trouver mes conjectures d'accord avec celles du chevalier *Landolina*, qui avoit eu la bonté de se charger de satisfaire ma curiosité, et entre les mains duquel j'eus tant à me louer de m'être trouvé. Outre la complaisance extrême qu'il eut de m'accompagner et de m'éclairer dans mes minutieuses recherches, il y ajouta tout ce que l'étude et la réflexion procurent de connoissances. Attentif à ce qu'il voit, savant dans ce qu'il discute, plein de goût, de sagesse et de sang froid dans les partis qu'il prend pour porter son jugement, je ne connois personne qui, par acquis et par caractere, soit plus fait

que lui pour écrire l'histoire. Heureusement qu'il s'en occupe ; et s'il a différé jusqu'ici de mettre ses ouvrages au jour, on peut assurer qu'en y paroissant ils y resteront, et ne seront pas de ces livres éphémeres qui cessent d'exister dès qu'ils sont connus.

Mais c'est assez parler des latomies, et peut-être trop de l'Oreille de Denys. Arrachons-nous de ce beau lieu, qui n'a pas besoin de fable pour être intéressant et célebre, et passons à d'autres curiosités. En prenant entre les latomies et le théâtre, on monte une rue antique, entaillée dans le rocher qui bordoit l'enceinte de l'Achradine. Elle étoit garnie de tombeaux et de sépultures, aussi taillés dans le rocher, avec de petits enfoncements de six pouces quarrés, où il est à croire qu'étoient incrustées en marbre les épitaphes de ceux qui occupoient ces sépultures. On dit que ce fut là que Cicéron découvrit le tombeau d'Archimede. On ne doit pas s'étonner de sa dégradation actuelle, puisqu'au temps de la questure de cet orateur, il mit tant d'amour-propre à avoir découvert un monument si intéressant, dont les Syracusains mêmes n'avoient déja plus d'idée.

C'est par cette même rue que passoit Timoléon, lorsque, dans sa vieillesse, il étoit appellé à la délibération des grandes affaires de la république qu'il avoit rétablie, et que quittant sa maison de campagne, située dans la plaine, vis-à-vis le château de l'*Abdale*, il se rendoit en litiere au théâtre, où il trouvoit le peuple assemblé, qui, à l'instant qu'il paroissoit, se répandoit en acclamations, et, avant de traiter d'affaire, l'obligeoit à entendre le récit de ses hauts faits, comme un témoignage du souvenir toujours présent des services qu'il avoit rendus à la patrie. On sait que les Grecs s'assembloient au théâtre pour y traiter des affaires d'état, ainsi que pour voir les specta-

cles, et que c'étoit le lieu d'assemblée où ils passoient presque toute leur vie.

Nous continuâmes notre route par *Tycha*, quartier élevé, où il ne reste que quelques traces de rues étroites, tortueuses et non pavées. Le rouage des chars, qui a creusé le rocher de six pouces dans de certains endroits, laisse voir que ces rues devoient avoir été aussi incommodes en voiture qu'à pied. Le rocher, qui faisoit quelquefois la première assise des murailles, donne çà et là quelques arrachements du plan des maisons, qui, selon toute apparence, étoient toutes fort petites dans ce quartier. Elles étoient posées à crud sur le rocher, sans fondations ni substructions; aussi n'en est-il rien resté, mais absolument rien. Il semble que le temps en ait dévoré les pierres; il n'a laissé qu'une roche toute nue, où il seroit impossible de deviner une ville, sans les aqueducs que l'on rencontre à chaque instant: ils sont tous souterrains, taillés dans la pierre même, et pour la plupart ils conduisent encore l'eau en abondance; ils l'amenent de trois lieues, d'un pays appellé *Bucemi*. Ces aqueducs, que l'on compte encore au nombre de douze, amenoient l'eau sous terre pour la dérober à la connoissance de l'ennemi, et la distribuoient dans tous les quartiers par des canaux qui se divisoient et se coupoient dans tous les sens. Chaque rue et chaque maison avoient pour la plupart un petit puits étroit et rond, qui étoit foré comme un canon, et aboutissoit à un aqueduc, ou bien à un petit canal qui y alloit chercher l'eau et l'y reportoit. Ces aqueducs couloient souvent l'un sur l'autre, jusqu'à trois étages, et sans jamais saillir au-dessus du niveau du sol.

En quittant *Tycha* et traversant *Neapolis* dans sa partie élevée et pierreuse, nous nous approchâmes des murailles qui formoient l'enceinte de ce quartier, et qui sui-

voient les sinuosités de l'escarpement de la roche et de la fortification naturelle. Ces murailles, plus ou moins fortes, selon la nécessité du lieu, étoient bâties de grosses pierres taillées en quarré-long, posées à sec en présentant une pointe. Il y a encore de certains endroits où il en reste jusqu'à quatre assises, sans cependant laisser distinguer de porte. Je cherchai en vain celle à laquelle Denys, retournant de nuit de *Gela* abandonné des siens, fut obligé de mettre le feu pour rentrer dans la ville. Nous vîmes les ruines de cette grande muraille qu'avoient élevée les Athéniens lors du siege, et qui coûta tant de sang aux deux partis, à l'un pour l'approcher de la ville, à l'autre pour la démolir. Nous trouvâmes près de là les latomies de *Tycha :* car il y avoit des carrieres dans chaque quartier, ce qui leur ôtoit la peine de charier les grosses pierres dont ils élevoient leurs murailles. Enfin, nous arrivâmes à la ruine d'un château qui terminoit *Tycha* et *Neapolis*, et attachoit les murs de l'un et l'autre à la partie la plus élevée de la ville, appellée *Epipole*. Il reste incertain si *Epipole* étoit un cinquieme quartier, ou seulement le nom du lieu élevé qui continue et va se terminer en pointe à l'angle où est actuellement le hameau de Belvedere; si l'enceinte où étoit le château s'appelloit *Euriale*, ou si *Euriale* étoit le château même; si l'*Abdale, Exapile* et *Pentapole* étoient trois châteaux différents, ou si ces trois noms étoient ceux de chacun des bastions qui composoient la forteresse d'*Euriale*. Quoi qu'il en soit, il reste une ruine encore assez distincte pour voir la forme de cette forteresse, qui, par sa situation, si elle étoit trop éloignée pour être d'un grand secours à la ville, assuroit au moins le poste le plus avantageux que les ennemis eussent pu prendre, puisque de là on découvroit non seulement tous les mouvements qui pouvoient se faire dans les quartiers, mais dans tout le

territoire de Syracuse, dans ses deux ports, et en pleine mer. Ce château parut toujours si difficile à prendre, qu'il ne fut jamais attaqué. Marcellus ayant emporté *Tycha*, fit retirer ses troupes, dans la crainte d'être enveloppé entre l'Achradine et la garnison de ce fort, qu'il laissoit derriere lui à la puissance de l'ennemi. C'étoit à un des bastions d'*Euriale* qu'aboutissoit cette fameuse muraille de trente stades de longueur, qui enfermoit *Tycha* et une partie de l'Achradine, que Denys fit élever en vingt jours par soixante mille ouvriers, et bâtir en grosses et belles pierres de taille qui en rendoient la construction aussi magnifique qu'extraordinaire. On en voit encore les ruines, qui suivent, de même que du côté de *Neapolis*, les sinuosités de l'escarpement et la fortification naturelle de ce quartier. Ce fut sous ces murailles que Marcellus posa son camp, et ce fut par-là qu'il entra dans *Tycha*. C'est là aussi qu'on peut, comme ce Romain, pleurer sur Syracuse, en pensant aujourd'hui à la fin funeste de cette ville si grande, qu'on se faisoit la guerre dans son enceinte, qu'on se la disputoit comme un royaume, Denys le jeune dans l'isle, les Carthaginois dans le port, Hicétas dans l'Achradine, et Timoléon dans le reste de la ville : chacun, avec un intérêt différent, étoit seul contre tous, s'observoit, se battoit, se retranchoit, et faisoit tous les mouvements d'une campagne. Cette ville, que le regne d'Hiéron avoit portée à un tel point de richesse et de magnificence qu'aucune alors ne l'égaloit, est ruinée aujourd'hui d'une maniere qu'on la chercheroit dans elle-même sans la pouvoir trouver, si son sol prononcé, et la nature du rocher sur lequel elle étoit bâtie, ne traçoient encore son enceinte. Nous redescendîmes dans *Neapolis* et revînmes passer près du théâtre où Hiéron fit élever ce fameux temple d'un stade de longueur, et duquel on croit que furent

enlevées ces belles colonnes que nous admirons encore au portail de la rotonde de Rome, et dont il ne reste plus rien ici. Il ne reste pas davantage du port des vaisseaux, qui en contenoit six cents, sous trois cents loges, dont nous ne vîmes que l'emplacement. Enfin, après avoir fait plusieurs lieues sans quitter l'enceinte de la ville, nous rentrâmes ce jour-là, devant à notre imagination à-peu-près tout ce que nous avions eu de jouissances, et ce que nous avions fait de découvertes ayant plus excité nos regrets qu'augmenté nos connoissances.

Un autre jour nous ressortîmes, en prenant par le petit port ou *Porto Marmoreo*, nom qu'il avoit pris des riches édifices et de la quantité de marbres que Denys et Agathocles y avoient prodigués. Il n'a rien conservé de cette magnificence, pas même sa forme : ce n'est plus maintenant qu'un petit port pour les barques, qui ont même peine à y entrer dans le temps des basses marées. On voit cependant encore, sur sa rive gauche, des formes entaillées dans le rocher, que l'on croit être celles des galeres antiques. Si l'on juge de leur grandeur par la plupart de ces formes, elles étoient fort petites. Puis nous entrâmes dans l'Achradine par la partie où étoit le *forum*, le *prytaneum*, le fameux palais à soixante lits, bâti par Agathocles, d'une grandeur et d'une élévation extraordinaires. On ne voit plus rien de tout cela; mais on y a trouvé encore de notre siecle une quantité prodigieuse de marbres, de grandes colonnes, qui annoncent que si l'on fouilloit ce côté, on trouveroit peut-être encore des choses très intéressantes. Comme il est un des plus bas et des plus atterrés, il a pu cacher et conserver quelque chose, ce qu'on ne peut espérer où la roche est restée nue. Aussi est-ce encore le lieu où on cherche et trouve les médailles, lorsque les pluies abondantes ont délayé la terre et formé des ravins. A peu de

distance de là, dans une vigne appellée *Vianisi*, on trouve les substructions d'un grand édifice, où l'on voit des voûtes d'une construction fort curieuse. Des especes de fioles de huit pouces de longueur sur trois de largeur, sans fond, remplies de mortier, s'enfilent du col dans le fond les unes des autres, recouvertes d'un enduit général, sur lequel étoient posés à plat une brique, un nouveau lit de mortier, et encore une brique posée de même. Rien n'a pu détruire des voûtes à plein cintre fabriquées de cette maniere; à peine même peut-on en arracher quelques fragments. Ces voûtes sont encadrées de cintres en pierres de taille, avec la même coupe de pierres que nous employons actuellement. Pourquoi donc ce moyen extraordinaire, quand ils avoient un moyen simple? Peut-être craignoient-ils la poussée de nos voûtes, et préféroient-ils cette espece de calotte d'une seule piece, dont la portée étoit perpendiculaire. Il est difficile de rien deviner du plan de cet édifice par ce qui reste. On voit seulement que la construction a été reprise à plusieurs fois, en changeant et augmentant le plan et la distribution.

Nous passâmes de là à Sainte Lucie, protectrice de Syracuse, lieu où cette sainte fut martyrisée et enterrée. Derriere le grand autel, on conserve l'ombre d'un grand tableau du Caravage, qui fut brisé, dit-on, par le dernier tremblement de terre, et dont il ne reste presque que la toile. Sur l'autel de la chapelle particuliere de la sainte, est sa figure en marbre, faite dans le genre gracieux. A côté de la chapelle, sont des catacombes qui n'ont rien de particulier.

De là nous allâmes aux capucins, dont le jardin, planté dans les latomies, est d'un effet aussi mystérieux que pittoresque. C'est une galerie tortueuse et sans plan, où des citronniers et des orangers en touffes, en berceaux ou

épars, sont plantés entre des rochers escarpés, ou sous des voûtes taillées, qui, rongées par le temps, ressemblent à présent à des roches suspendues. Ce contraste du gracieux au terrible est également susceptible des deux genres. Young et Anacréon y eussent également trouvé la couleur de leurs tableaux.

A l'égard des habitants de ce jardin si extraordinaire, ils se contentent de compter chaque jour leurs oranges, et ce qu'ils pourront les vendre, sans jamais s'être avisés de lever les yeux pour savoir si la roche suspendue menace leur tête, ou de respirer l'odeur de la fleur d'orange.

J'y retrouvai une autre oreille de Denys, qui, moins bien faite, ou détruite ensuite par de nouvelles excavations, n'a pu acquérir aucune célébrité. J'y vis les mêmes entailles dans le mur, qui pourroient bien n'être que les attaches des animaux qui voituroient les pierres que l'on sortoit de ces carrieres.

Nous passâmes de ces latomies aux fameuses catacombes de Saint Jean, les plus belles, les plus grandes, les mieux conservées que j'aie vues, et peut-être les plus faites pour donner des idées justes de ces especes de lieux. Celles-ci sont une ville toute entiere, avec ses grandes et petites rues, ses places et ses carrefours, creusés dans le rocher à plusieurs étages, et évidemment creusés seulement pour faire des sépultures, et non, comme les autres, des carrieres. Celles-ci n'ont pu servir à tirer des pierres, les issues n'en étant ni larges ni commodes, et tout l'espace étant ménagé en voûtes plates, cintrées ou sphériques. On voit que ces catacombes ont été travaillées avec soin, pendant une longue suite de siecles, par un peuple riche et nombreux, qui y pouvoit occuper un grand nombre d'ouvriers ou d'esclaves.

Nous vîmes d'abord une église que l'on regarde comme

la premiere élevée à la catholicité, et que l'on dit bâtie du temps de saint Marcian. Il est à croire cependant que, du temps de cet apôtre, il n'y eut point d'église bâtie, et que les autels sur lesquels on sacrifioit n'étoient point couverts d'édifices si apparents. Celle-ci, décorée de débris, a la forme grecque avec les trois autels. On voit à droite le premier siege épiscopal, qui est fait d'un chapiteau ionique; à côté est le tombeau de saint Marcian, qui a bien la simplicité apostolique. De l'autre côté est une colonne de granit tronquée, révérée comme ayant servi à attacher et martyriser plusieurs saints. On trouve dans la construction de cette église plusieurs fragments d'inscriptions grecques du bas temps, qui sont la preuve qu'elle n'est pas aussi ancienne qu'on le prétend. En descendant sous une voûte dans la partie latérale, on découvre le cintre de la porte antique qui entroit aux catacombes. On trouve d'abord la rue principale, qui est large, droite, et à voûte plate, et que l'on peut suivre très long-temps, sans cependant pouvoir en connoître la longueur définitive, à cause des atterrissements qui s'y sont faits. A gauche en entrant, on trouve l'embouchure d'un canal interrompu par un aqueduc, qui, suivant toute apparence, plus antique encore que les catacombes, fut rencontré dans leurs fouilles. On trouve plus loin, contre le plafond de la même rue, la suite de cet aqueduc. Dans les parties latérales de cette rue sont de grands tombeaux incrustés dans le roc, avec un plein cintre qui les couvre, et divers petits monuments où étoient inhumés les enfants. D'espace en espace sont d'autres excavations profondes et en droite ligne, où se trouvent trente à soixante tombes, à côté les unes des autres, de même grandeur, toutes ménagées dans le massif de la pierre, et toutes exactement ouvertes et fouillées. Dans d'autres endroits sont des chambres sépulcrales par-

ticulieres, avec des portes qui fermoient à clef, dont on voit encore l'entaille des gonds et des gâches, et où sont au milieu de grands et larges tombeaux isolés, qui étoient sans doute ceux des chefs de famille. Après cela viennent les carrefours, qui sont la rencontre de deux rues, qui forment quatre ouvertures, donnant dans de vastes salons ronds, dont la voûte cylindrique, artistement travaillée, avoit une ouverture qui alloit se rendre à la superficie du sol, pour y trouver l'air et la lumiere. Tout à l'entour de ces salons sont des tombeaux placés symmétriquement, et de même forme que ceux de la rue principale. En cheminant dans ce labyrinthe ténébreux, on est tout étonné de revenir sur ses pas sans s'en appercevoir, et de se trouver dans un étage au-dessous de celui que l'on vient de quitter. Il est impossible qu'un monument qui a demandé un travail aussi long et aussi dispendieux n'ait pas été fait par les Grecs, puisque, pendant et depuis le temps des Romains, Syracuse n'a pas été assez considérable pour faire ces excavations, quand tous ses habitants n'eussent fait autre chose que les creuser. D'ailleurs, cette égalité et cette simplicité dans les honneurs rendus aux morts annoncent un temps de liberté et de république. Si l'on y voit à présent quelques distinctions, il est évident qu'elles y ont été ajoutées postérieurement. Ces distinctions sont des peintures grecques du bas temps, faites sur un enduit posé sur la roche, avec des lettres grecques ou latines; des marques du martyr peintes dans l'intérieur, telles que des palmes, des colombes, des cercles dans lesquels étoient peintes des croix et des lettres; ces autres marques *C. P. A.* ou *P. C. (pro Christo)*, signes ordinaires des tombeaux des martyrs, mais qui n'y ont été placés que long-temps après qu'on ne faisoit plus d'usage de ces souterrains, et qu'ils étoient abandonnés aux pauvres chré-

tiens qui s'y cachoient peut-être dans les temps de leur persécution, et y ajoutoient ces chétifs ornements pour distinguer leurs saints des idolâtres qu'ils avoient délogés. On sait d'ailleurs que les catholiques ne se sont jamais fait scrupule de cette espece vol : des inscriptions en marbre trouvées ailleurs, dont ils n'avoient que retourné la tablette sur laquelle ils avoient gravé de nouveaux noms, font foi de ce que j'avance ; et si l'on veut un plus grand exemple, on peut aller chercher à Rome le pape Corsini dans le tombeau d'Agrippa.

Pour en revenir à ces catacombes, elles n'ont point ce genre terrible et effrayant de celles de Naples, mais une tranquillité sage et noble, qui annonce le sanctuaire du repos. Enfin, je crois que de tous les monuments qui restent de Syracuse, on peut regarder celui-ci comme celui qui peut donner une plus juste idée de la grandeur ancienne de cette ville.

On peut voir en sortant les ruines de l'église d'un ancien couvent de bénédictins, fondé par le pape Grégoire le grand, où l'on trouve des fragments d'anciennes colonnes doriques cannelées, que l'on avoit adaptées à la construction et décoration de cette vieille église.

De là nous passâmes au bord de la mer, en suivant une vallée creuse qui étoit peut-être anciennement une rue basse qui conduisoit à la mer. On voit qu'il y avoit une porte avec des marches, et elle s'appelloit porte d'Achradine. Vis-à-vis sont deux écueils, appellés à présent les Deux Freres. Je pris un bateau, et j'en fis le tour, sans découvrir aucuns vestiges de fabriques ni de travail dans le rocher. Plus loin nous trouvâmes un autre chemin creux, appellé *Buon Servizzio*, ce qui fait croire que c'étoit là qu'étoit la maison d'Archimede. Ce géometre dont les sublimes machines ont passé jusqu'à nous, les

avoit composées pendant le regne pacifique de son parent Hiéron, et s'en servit ensuite contre les Romains; il les cribloit de traits, il brisoit leurs galeres; enfin, par tant de nouveautés, il avoit intimidé à un tel point les assiégeants, qu'ils fuyoient dès qu'ils voyoient paroître quelques pieces de bois sur les murailles. Marcellus l'appelloit *ce Briarée de géometre qui surpasse tout ce qu'on raconte des géants*. En effet, les Syracusains n'étoient plus que les instruments des machines de ce grand artiste; et pour la premiere fois on faisoit la guerre à couvert, et l'on combattoit sans s'exposer au danger d'être atteint de l'ennemi. Un seul vieillard résista pendant huit mois aux forces romaines, tant il est vrai qu'un seul homme peut faire et la force et la gloire d'une nation entiere. Celle des Béotiens naquit et mourut avec Épaminondas.

Il n'existe rien de la maison d'Archimede, non plus que du palais de Gélon, et du grand et fameux temple d'Esculape, que l'on sait qui étoit bâti dans l'Achradine. Tout ce côté est ruiné de maniere que la roche même qui leur servoit de fondement est encore mangée par l'air, et ressemble plutôt à des scories qu'à de la pierre. Je n'y en trouvai pas une isolée, tant les ruines sont fondues et dissoutes; et cependant il existe encore du *mattoni* et des fragments de vases, avec les formes et les arêtes, cette matiere résistant plus au temps que la pierre et le verre même. A comparer les ruines de Syracuse avec celles du temple de Junon Lacinienne à Crotone, et des temples de Métaponte, Sélinonte et Girgenti, qui toutes sont plus anciennes que celles-ci, on voit évidemment que la pierre morte, tendre, grossiere, qui est plutôt une concrétion marine qu'une pierre de roche, résiste plus au temps et conserve mieux ses formes que la pierre fine et vive qui fait le sol de Syracuse.

La partie de l'Achradine qui regardoit le levant, alloit en pente douce jusqu'à la mer, et sans doute devoit être la plus commode; mais elle jouissoit de la vue la moins variée et la moins agréable, parceque de ce côté on ne découvroit que la pleine mer. En retournant à la partie du nord, nous découvrîmes quelques vestiges des murailles de l'ancienne enceinte qui étoit élevée sur le rocher qui battoit la mer, et rendoit la ville très forte de ce côté. Plus nous nous avançâmes le long du port de Trogille, plus les traces des murailles devinrent sensibles; et lorsque nous eûmes passé la *Tonnara*, appellée *Santa-Buonacia*, qui est un lieu où la mer rentrant dans la ville forme une petite anse profonde et étroite, nous retrouvâmes les fameuses murailles élevées par Denys, que l'on suit et distingue parfaitement, bâties par assises de deux pierres posées en large, et de deux posées en long. Au fond du port de Trogille, port toujours ouvert aux flottes des ennemis de Syracuse, et où Marcellus avoit la sienne, nous vîmes la plage où, pendant l'échange des prisonniers, quelques soldats romains s'approchant des murailles en mesurerent la hauteur en comptant les assises des pierres; ce qui causa la premiere surprise du quartier de *Tycha*. On apperçoit aussi dans le lointain le territoire accordé à l'Espagnol *Mericus*, ce traître qui livra à Marcellus le quartier d'Achradine, et causa la prise de Syracuse. Ce canton, que l'histoire nomme *Belligeni*, s'appelle encore *Bigeni*. De là nous revînmes, traversant la ville antique dans sa plus grande largeur : nous ne fûmes pas plus heureux à y découvrir des antiquités. Son centre, moins aride, est planté de vignes et d'oliviers, avec quelques habitations bien éparses et très rares. En nous rapprochant, nous apperçûmes quelques traces de rues toujours étroites et tortueuses, un fragment de canal souterrain, que je crois

plutôt, vu sa forme et sa grandeur, un égout qu'un aqueduc, d'autant qu'il en passe d'autres tout à côté. Nous rapprochant du théâtre, à l'angle d'un carrefour, nous trouvâmes une roche où étoient taillés, dans la masse conservée, deux tombeaux dont les façades étoient composées de deux colonnes doriques antiques, cannelées et sans base, une porte et un fronton ; l'intérieur, avec des sarcophages et des niches à urnes cinéraires. Ces deux tombeaux très pittoresques, dont le style annonce l'antiquité, font voir que si, dans beaucoup de villes grecques, l'usage étoit de faire les tombeaux hors de l'enceinte, cet usage n'étoit pas général, puisque ceux-ci étoient dans l'enceinte du second quartier de Syracuse, ainsi que les catacombes, et que le tombeau de Denys fut élevé dans *Ortygie*, celui de Thrasibule dans *Tycha*, et ceux d'Hiéron et d'Archimede dans *Neapolis*, après que ces quartiers furent fermés de murailles.

Cette variété dans les sépultures peut faire croire que les Romains s'étoient emparés des habitations des Grecs jusques dans leurs demeures ultérieures; ou bien les Grecs connurent-ils aussi l'usage de brûler les corps ?

De là nous revînmes au point d'où nous étions partis ; et par le calcul du temps que nous avions mis à parcourir ce quartier, je me confirmai dans l'idée que m'avoit donnée le premier aspect de l'enceinte de Syracuse, qu'elle pouvoit être aussi grande que l'est Paris maintenant.

Un autre jour nous prîmes une petite barque longue et étroite. Traversant le grand port, nous entrâmes dans l'embouchure du fameux fleuve Anapus, qui n'est qu'un ruisseau tranquille de vingt-quatre pieds de large, sur douze à quinze de profondeur à son embouchure. Nous quittâmes pour un moment notre barque au pont qui le traverse, pour aller voir les ruines du temple célebre de

Jupiter Olympien, dont il ne reste que deux colonnes, l'une de l'angle gauche de la partie orientale, et l'autre de l'angle correspondant de la face occidentale. Le fonds appartient au monastere de *Santa Maria*, et s'appelle maitenant les *Colonnes*. Du temps de Cluvier il y en avoit encore sept. Il y a quelques années qu'on voyoit les fragments de quelques unes qui étoient renversées : les deux qui restent menacent de tomber. Il n'y a point de chapiteaux; les cannelures ne vont pas jusqu'au bas, mais elles laissent un petit socle de sept pouces. Ce temple étoit bâti sur une éminence, entre deux marais, et composoit autrefois un petit quartier isolé. Ce fut celui dont se saisit le fier Imilcon, qui, après avoir conquis presque toute la Sicile, vint faire le siege de Syracuse, entra dans le port, suivi de mille vaisseaux et de trois cents mille hommes de troupes, pilla le temple de Cérès et de Proserpine, qui étoit sous les murailles de *Neapolis*, et vint poser son camp dans celui de Jupiter. Il démolit tous les tombeaux des environs pour se fortifier, entre autres ceux de Gélon et de Démaret, dont il ne reste aucun vestige. La nature du lieu est très susceptible de placer un camp et de le rendre inexpugnable; mais les deux marais qui l'avoisinent produisent un mauvais air perpétuel, qui, à plusieurs reprises, a sauvé Syracuse en faisant naître des maladies affreuses dans l'armée des Athéniens, et la peste dans le camp des Carthaginois. Elle y fut si terrible cette fois, que ceux qui en étoient attaqués devenoient furieux. On ne pouvoit soulager les malades; et, comme le dit l'histoire, le malade étant sans secours, et la maladie sans remede, les morts ne furent plus enterrés. La terreur d'un tel spectacle, l'effroi, le désespoir, accrurent encore le mal. Enfin, ce fier Imilcon qui, après avoir ravagé la Sicile, étoit venu comme en triomphe faire le siege de Sy-

racuse, se vit en peu de temps obligé de mendier et de payer trois cents talents la pitié de Denys, et de fuir à la faveur de la nuit, après avoir abandonné ses alliés et cent cinquante mille morts sans sépulture, poursuivi par la peur jusqu'à Carthage, où il eût été trop heureux de ne pas aborder. Le théâtre de tels événements, et les images qu'ils offroient à mon imagination, me faisoient encore frémir après tant de siecles.

Nous revînmes chercher notre bateau, et la scene changea; les grands et lugubres tableaux s'effacerent, et il en succéda de riants. Bientôt les rives du fleuve se rétrécirent, et nous nous trouvâmes à l'ombre des cannes et des roseaux, et comme dans un taillis épais. L'eau sur laquelle nous voyagions s'éclaircissoit de plus en plus par la tranquillité, et elle devenoit comme un crystal. La profondeur empêchoit d'en voir le courant. Nous arrivâmes bientôt à un angle où la fontaine de *Cyané* vient se joindre à l'*Anapus*. Nous abandonnâmes le fleuve pour la fontaine, qui, autrefois compagne de Proserpine, fut ainsi métamorphosée pour avoir voulu s'opposer à l'enlevement de cette princesse. Toujours nymphe pour la pudeur, on ne la découvre presque qu'en écartant les roseaux dont elle se couvre. Nous trouvâmes bientôt le *papyrus*, cette célebre et curieuse plante qui n'existe dans le monde que sur les marais que forme le Nil dans ses débordements, et sur cette fontaine tranquille. J'étois extrêmement empressé de la voir, de la toucher, d'en connoître les détails. Elle étoit dans sa beauté alors. Cette plante, presque errante sur l'eau, n'est attachée par ses racines ni au fond ni au bord: petites et délicates, elles pompent la substance qu'elles rendent à sa tige, de la même maniere que nous voyons aux fleurs que nous faisons venir en hiver, dans des vases, sur nos cheminées. Elle croît et se multiplie comme les

marcottes de nos oignons de fleurs. Le pied, qui fait touffe, est de la forme et de la couleur de nos oignons de tulipes, avec les mêmes enveloppes. Il sort de chaque rejeton un seul brin triangulaire non rectiligne, ayant deux côtés droits et un courbe, sans feuille, d'un verd clair: au bout du jet paroît d'abord un bouton aussi triangulaire et cubique, couvert d'une enveloppe parfaitement ressemblante à la fleur de nos tulipes. Cette fleur s'éclate avec le temps, et laisse épanouir une houppe verte, formée de brins légers, de la grosseur d'un fil commun, qui va croissant et se subdivisant à mesure que la tige s'éleve. Enfin, il paroît à la pointe de cette frange une fleur verte, presque imperceptible, et ce moment est celui de la perfection de la plante. Sa crue totale est de cinq jusqu'à dix pieds. Le panache qui couronne pompeusement cette tige droite et bien filée, vient jusqu'à quinze pouces de longueur de brin, et est d'un effet très agréable. Cette espece de jonc, qui paroît d'abord avoir quelque solidité, n'est qu'une écorce lisse et ferme, composée de fils qui couvrent une moëlle spongieuse, qui s'affaisse et se détruit dès qu'elle n'est plus imbibée de l'eau qu'elle pompe. La mort de chaque brin entraîne celle de son oignon et des racines qui lui étoient attachées. La décomposition de tout cela sert à la nourriture des nouveaux rejetons, et de ligaments à leur souche, qui produisent à la fin de petites isles qui vont toujours s'agrandissant, et couvriroient toute la fontaine si on ne les forçoit à livrer passage. Cette plante, telle que la décrit Pline en parlant de celle du Nil, est encore appellée, par les paysans du pays, *pampera*, avec la même prononciation que se prononce le mot Πάπυρος. On n'en fait d'usage que pour lier le grain, dans le temps des récoltes. Il faut pour sa croissance toutes les circonstances qui se rencontrent ici : un climat chaud, une

belle eau tranquille et profonde, qui ne froisse jamais ses racines par un courant rapide. Cette plante si célebre, qui n'occupe dans l'Europe qu'un mille de longueur du cours de la fontaine, semble n'exister que comme une curiosité; ce qui pourroit, ce me semble, faire naître l'idée qu'elle fut apportée d'Égypte, ou envoyée à Hiéron par Ptolémée, que l'on sait qui avoit un grand commerce et une grande intimité avec ce prince.

Après que nous eûmes passé les *papyrus*, nous nous trouvâmes dans une prairie où nous semblions naviguer; car les plantes et les fleurs couvroient aussi le cours de la fontaine, et le fond de la prairie n'étoit guere plus solide. Enfin, nous arrivâmes à sa source, qui est un grand bassin d'une limpidité si parfaite, qu'on y voit le plus petit poisson à trente pieds de profondeur. Ces poissons, sacrés autrefois par le culte accordé à la nymphe, sont encore protégés aujourd'hui par la profondeur et la limpidité de son eau. Nous élevâmes une tente près de la fontaine, qui, malgré le volume énorme d'eau qu'elle donne, ne forme pas un bouillonnement, et dont le crystal n'est pas troublé d'une seule bulle d'air. Nous fîmes à l'ombre une halte agréable, et nous bûmes de l'excellent *calabrese*, à côté de cette belle source, à laquelle nous avions voué l'admiration la plus respectueuse. Ensuite nous reprîmes gaillardement notre navigation, qui fut un peu moins observative, et nous rentrâmes à Syracuse à la nuit, après avoir employé presque toute la journée à faire quatorze milles en serpentant dans une campagne délicieuse.

VOYAGE A ISPICA.

Tout le monde me parloit des caves d'*Ispica*, et personne ne me disoit les avoir vues. Bien que souvent attra-

pé en matiere de grotte, je ne sais quelle inspiration vint tourmenter ma curiosité. La crainte des regrets me fit partir lestement un matin avec mes camarades. Nous traversâmes la plaine de Syracuse, qui produit actuellement quantité de vin, et qui est plantée d'oliviers aussi vieux que l'antique ville. Ensuite nous trouvâmes une campagne pierreuse jusqu'aux approches du fleuve *Casibile*, qui coule dans une petite vallée et la fertilise. A quelque distance de la mer, sur une petite éminence où il y a une méchante ferme, on découvrit, il y a quelques années, les ruines d'une maison de campagne; on fouilla, et l'on trouva une figure entiere de marbre, et un beau buste, que le comte *Gaetano* envoya au roi de Naples. La fouille rencontra encore une étuve revêtue en marbre; et tout-à-coup, comme si l'on avoit eu peur d'en trouver davantage, on recouvrit bien vîte le tout, de maniere qu'on ne distingue plus rien de cette fouille, qui auroit pu être fort intéressante, et faire connoître le goût des Grecs dans la distribution de leurs maisons de campagne et leur magnificence en ce genre. Je courus toute la campagne pour chercher *la via Helorina*, que je ne pus trouver. A trois milles plus loin, nous apperçûmes, sur les bords de la mer, de grands champs d'un verd tendre et frais; c'étoit les plantations de sucre du prince de *Monte-Leone*, le seul qui cultive encore par magnificence cette production en Sicile, où elle fut connue et travaillée de toute antiquité, et jusqu'au temps que le sol américain, si propre à cette plante, en fit abandonner la culture dans toutes les autres parties de l'univers. La plante en est mince, et ne s'éleve qu'à sept pieds. Elle vient par touffes séparées, ressemble au roseau par la feuille, et à la canne par le jet. Les nœuds s'éloignent les uns des autres, à mesure que le brin s'éloigne de la terre. Chaque nœud a un œil

productif. Le pied demande à être perpétuellement arrosé comme le riz. En le travaillant, on releve la terre à l'entour, ce qui fait trocher la plante, développer les boutons des premiers nœuds, et produire des brins. Elle commence à croître au mois de février, et ne se recueille qu'au mois de décembre, aux approches de Noël, que l'on coupe la canne à quatre pouces de terre. Pour multiplier la plante, on détache de la touffe les jeunes brins, que l'on replante sans racine, comme un morceau de bois que l'on enfonce en terre. Quoique ces cannes ne fussent pas à leur parfaite maturité, nous en mâchâmes avec plaisir. La partie supérieure a un goût acide, qui ne tient que fort peu de la nature de la plante : on la coupe, et on la donne aux animaux, qui l'aiment beaucoup. Toute la partie près de la terre est ligneuse, et presque sans goût. C'est dans le fût de la plante qu'est contenue, dans une substance moëlleuse, une liqueur miellée et glutineuse, d'un goût agréable, dont on fait le sucre par le moulinage, la coction et le dépurement. La maison où se travaille ce sucre étoit abandonnée, et nous ne trouvâmes personne pour nous faire ouvrir les atteliers.

Nous nous rendîmes de là à *Avola*, qui n'est qu'à un mille plus loin, et à seize de Syracuse. Cette ville, qui autrefois étoit bâtie sur une montagne, se vantoit d'être l'*Hybla major*, si célebre par son miel; mais tant de villes veulent être *Hybla*, ou bien il y avoit tant de villes de ce nom, qu'on ne peut rien décider sur cela. J'en ai trouvé trois; celle-ci, *Hybla Megara* près de Mellili, et *Paterno* près de l'Etna. *Avola* ayant été renversée par le tremblement de terre de 1693, les habitants crurent la rebâtir plus commodément dans la plaine, dans un territoire fertile, abondant en grain et fruits, et principalement en amandes, dont ils font un commerce considérable. Ses maisons se

ressentent encore de la peur du tremblement de terre : elles sont basses, les rues larges et alignées. Nous dînâmes, et partîmes pour *Noto*, qui n'est qu'à six milles d'*Avola*, dans un territoire riche et couvert d'arbres. L'ancienne *Noto*, capitale du canton de ce nom, étoit bâtie à six milles de la nouvelle, au sommet d'une montagne aride; ce qui en rendoit l'arrivée pénible, et la situation désagréable. Renversée de fond en comble par le même tremblement de terre qui détruisit *Catane*, *Lentini* et *Avola*, les habitants, ainsi que ceux d'*Avola*, transporterent tout à la fois leurs demeures où elles existent à présent. La ville fut tracée sur une plate-forme; et comme si l'on n'eût eu à loger qu'un peuple de prêtres et de religieuses, il semble qu'on ait eu le projet de ne bâtir que des églises et des couvents : ils y sont si grands, et en si grand nombre, qu'on croit ne voir autre chose. Par une autre singularité, les particuliers riches ont laissé l'emplacement naturel de la ville qui est en bon air, pour venir bâtir des autels dans la colline sur un plan incliné, difficile, incommode, et où l'air n'est rien moins que sain. On regrette ici, comme à Catane, qu'une dépense aussi considérable et des matériaux aussi magnifiques que ceux que l'on trouve à *Noto*, y aient été employés avec si peu de goût, et qu'une ville toute neuve soit bâtie à la honte des arts dans un siecle où il semble que l'on fasse tant d'efforts pour connoître et imiter les bons modeles de l'architecture simple, noble et sage.

Recommandés par l'évêque de Syracuse, nous fûmes reçus par son grand-vicaire *D. Pascale Zapata*, qui nous donna tous les renseignements qu'il put sur *Ispica*; et tout cela se borna à ajouter à notre *campieri* un autre *campieri*, qui nous conduisit le lendemain à *Rosolini*, village à quatorze milles de là. Le notaire du lieu, à qui

nous étions adressés, ajouta à nos deux *campieri* un guide, qui devoit en prendre un autre, que nous trouvâmes en effet dans notre route, et qui nous conduisit à six milles encore, au milieu d'un vaste désert, pierreux et inculte, où on ne voit que quelques caroubiers épars.

ISPICA.

C'est au milieu de ce vaste espace, qui paroît une plaine unie, que, le terrain manquant tout-à-coup, on découvre une vallée creuse, tortueuse, aussi riche, aussi abondante en productions, que le reste est aride. Nous descendîmes un sentier périlleux le long de la roche à pic qui borde cette vallée, dont le fond est à cent pieds du niveau que l'on vient de quitter. Au bas, une fontaine abondante arrose de grands arbres, et coule dans des canaux taillés dans le roc; ce qui donne à ce lieu, situé dans la partie la plus âpre et la plus brûlée du midi de la Sicile, toute la verdure et la fraîcheur des vues des Alpes en été. Je jouissois de l'agrément de cette vallée, que je cherchois encore ce qu'elle avoit d'extraordinaire, lorsqu'examinant de plus près, je vis dans la partie latérale exposée au midi, partie plus dégradée par les impressions de l'air, l'intérieur d'une multitude infinie de petites chambres entaillées dans la roche par étages de dix à douze pieds, l'une sur l'autre. Je doutai un moment si ce n'étoit pas un effet de la nature du rocher, qui, par couches plus ou moins tendres, avoit éprouvé cet ordre de dégradation; mais je fus bien vîte dissuadé, lorsqu'examinant de plus près, je retrouvai l'impression de l'outil dans une pierre égale de dureté, que je trouvai autant de portes que de chambres, et qu'elles étoient toutes de même grandeur, presque toutes sans communication, avec la même forme,

le même travail, les mêmes dispositions, et pour les mêmes usages. Nous cherchâmes à la partie opposée, et nous remarquâmes, en observant de plus près, que ce côté n'avoit pas été moins travaillé et habité, mais que, plus à l'ombre, il étoit moins dégradé, et qu'on ne voyoit des grottes que les ouvertures étroites qui leur servoient d'entrée, et qui, pour la plupart, étoient masquées par leur direction. Nous trouvâmes de ce côté des chambres entieres, l'embrasure des portes conservée, une coulisse de chaque côté du chambranle, où les habitants glissoient apparemment des planches l'une sur l'autre, et deux trous où se plaçoit une traverse pour assurer la clôture. Chaque piece forme un quarré avec des angles amortis, de dix-huit pieds de long sur six de large et six de hauteur. Vis-à-vis l'entrée de celles des premiers étages, il y a des especes de niches dans lesquelles est figurée à-peu-près une mangeoire, avec l'anneau entaillé pour attacher la vache; à gauche de la porte, une espece de baignoire ou de bassin, taillée dans le sol, avec une ouverture en dehors, qui sembloit destinée à donner un écoulement aux eaux; une autre ouverture à hauteur d'appui pour laisser entrer le jour et l'air quand la porte étoit fermée; vis-à-vis, une excavation de quelques pouces, où on peut croire qu'étoit la couche; tout autour des côtés, des anneaux entaillés pour attacher des chevres ou suspendre des ustensiles, et des trous où étoient sans doute fichées des chevilles à porter des planches qui faisoient des rayons; et de petites excavations de quelques pouces, pour poser des lampes ou quelques autres petits meubles; dans de certains autres, une espece de buffet dans lequel s'incrustoient quelques pots, et dessous, une petite plate-forme ronde avec un petit canal alentour, et un échappement pour les eaux; mais tout cela si fruste et originairement si mal

fait, qu'il est bien difficile d'en deviner l'usage, si ce n'étoit pour faire et tenir les fromages.

Ces habitations étoient sans communication, bien qu'elles ne fussent séparées, pour la plupart, que par un massif de six pouces, et que l'étage du dessus n'eût pas un plancher plus épais. Les petits sentiers qui conduisoient aux portes de l'étage du bas, étoient obliques et masqués, et il est décidé qu'on ne pouvoit monter ou descendre des étages supérieurs que par des échelles de corde. Je parcourus trois milles de longueur de cette vallée, et je trouvai toujours les mêmes excavations, dans le même ordre, et avec les mêmes circonstances. Quelques unes cependant avoient une seconde chambre derriere la premiere, et d'autres qui communiquoient à l'étage supérieur par une ouverture ronde comme celle d'un puits, et des trous qui servoient sans doute à mettre des échelons pour tenir lieu de marches d'escalier. Je visitai tout ce qui étoit à portée, et par-tout où je pouvois grimper, et je ne trouvai aucune différence. Pas une ligne droite, pas un angle d'équerre, pas une voûte cintrée ni de surface plane. Je fus bien étonné, dans ces demeures aussi rustiques, d'y trouver des fragments de vases de terre grecs, de la plus grande finesse; dans le fond de la vallée, des tombeaux faits d'une pierre creuse, de cinq pieds quelques pouces de long, sur quinze pouces de large, et des os pétrifiés; une grande quantité de fragments de vases de grosse terre rouge, un morceau de marbre blanc taillé grossièrement dans la forme du piédouche d'un buste, deux petites ouvertures quarrées, et une espece de four de quatre pieds de diametre, sur quatre pieds deux pouces d'élévation en voûte cylindrique, la seule chose qui ait été faite avec une forme réguliere.

Je trouvai quelques unes de ces retraites encore habi-

tées, avec le même usage de chaque chose, et, dans les habitants, des caracteres aussi farouches que le lieu étoit sauvage et solitaire. Les enfants se sauvoient à mon approche, et crioient de désespoir en me voyant entrer dans la cabane de leur pere, malgré toutes les démonstrations d'amitié que j'employois pour leur donner quelque confiance. En suivant la vallée, nous arrivâmes à ce qu'on appelle le château. Il est, de même, excavé dans le rocher. On monte au second étage par un escalier extérieur, le seul qui existe dans la vallée. Toutes les premieres pieces ont été ouvertes par la chûte du rocher. On en peut compter huit dans cet état, dont on ne voit que le fond : la quatrieme a dû servir de cuisine. On y voit toutes les marques du feu que l'on y a fait, et une espece de petit fourneau, et, devant, des mortiers entaillés dans le rocher; dans la huitieme piece, une ouverture ronde qui sert d'escalier; après cela, deux petites pieces fermées, dans la forme de couloir, l'une de huit pieds de longueur, l'autre de sept; après cela, une piece de vingt-quatre pieds sur neuf, avec une croisée; et trois autres de file et de plain-pied, communiquant les unes aux autres; deux autres dans un second rang, plus enfoncées dans le rocher, communiquant à celles qui leur étoient paralleles; dans l'avant-derniere, un trou qui descendoit à l'étage d'en bas, et un autre qui communiquoit à l'étage du dessus : nous ne pûmes pas y monter, mais elles avoient apparemment la même distribution.

On pourroit, si l'on vouloit, assigner des noms à chacune de ces pieces, en faire des chambres, antichambres, chambres à coucher, à alcoves, cabinet, chambre d'audience; mais comme il n'y a pas d'autres recherches dans celles-ci que dans les autres, que toute la différence existe dans la communication du plain-pied aux étages du dessus

et du dessous, je pense que ce que l'on en peut croire de plus raisonnable, est que cette demeure, par sa forme et par sa position, devoit être le logement du chef de la peuplade, laquelle peuplade devoit être immense, lorsqu'on la proportionne au nombre de cases que l'on trouve dans une vallée de huit milles d'étendue; elle commence à *Spaca Furno*, et va se terminer près de *Modica*. Je m'enfonçai encore à plus d'un mille dans la vallée, sans trouver aucun changement dans la fabrique de ces retraites, ni dans leur ordre, ni dans leur nombre. Comme le hasard n'en a donné aucune, et qu'elles sont toutes l'ouvrage des hommes, si rapprochés de la nature, on ne peut s'empêcher de penser qu'elles ne soient de la premiere antiquité, et faites peut-être par les premiers habitants de l'isle, avant que les hommes y eussent la connoissance de la commodité d'une maison, et d'autres besoins que celui de se mettre à couvert. Le nombre infini de ces cases ne peut laisser aucun doute qu'elles aient été occupées par un peuple très nombreux, absolument pasteur, sans défense, et n'employant tout au plus, et pour toute ruse de guerre, que celle de se cacher en s'escarpant et s'incrustant pour ainsi dire dans le rocher. L'histoire nous donne pour premiers habitants de la Sicile, les Lestrigons, hommes gigantesques, dont on ne sait pas l'origine, et les Sicaniens, venus d'Espagne. Elle dit que, se disputant sans cesse les plaines de *Lentini* et les contrées abondantes de l'Etna, les Sicaniens furent obligés de les céder aux Lestrigons, qui les chasserent et les obligerent d'aller occuper la partie du midi. Seroit-ce dans la vallée d'*Ispica*, qui est à la côte du midi, que seroient venus se retirer les Sicaniens, et se cacher dans le désert pour échapper à la poursuite de leurs gigantesques ennemis? mais c'étoit bien avant *Cocalus*, et le temps où il y eut des villes bâties.

Le génie de l'homme est d'imiter ce qu'il a vu, et de chercher à se donner ce qui a déja été à son usage. Qu'on envoie des Européens dans un désert, ils y bâtiront une ville, feront des maisons plus ou moins ressemblantes à celles où ils seront nés; mais ils n'habiteront jamais long-temps le trou d'un sauvage.

Si les habitants de ces retraites eussent vu une ville quelconque, ils auroient eu l'idée d'une ligne droite, d'un angle, d'une forme réguliere, et auroient cherché dans ces excavations les commodités que donnent ces formes. On peut donc hasarder de faire remonter l'époque où cette vallée commença à être habitée, à la plus haute antiquité, et au temps où l'isle n'étoit couverte que de peuples pasteurs, ou d'un peuple subjugué, sans défense, réduit à se cacher pour échapper à un vainqueur sauvage et barbare. En ce cas ces petites coupes de terre grecques, trouvées dans les tombeaux, ce piédouche en marbre, ces especes de fours taillés régulièrement, seroient des articles intéressants et à part. Alors ces retraites, habitées d'abord par un peuple entier, auroient été abandonnées pour aller bâtir *Trinacria*, *Casmena*, *Argiro*, *Enna*, *Camico*, et d'autres villes dans le centre de l'isle et sur la pointe des rochers, où on sait que s'étoient établis les Sicaniens, et qu'ils se défendoient contre les Lestrigons, et même contre les Grecs, qui occupoient les bords de la mer. Les Grecs eurent de temps en temps des guerres avec ces peuples, qu'ils avoient réduits et n'avoient pu vaincre; ce qui pourroit prouver encore que les colonies grecques en Sicile, ainsi que les nôtres en Amérique et en Asie, étoient plus occupées de s'enrichir par le commerce, que de l'envie de s'agrandir. Ces premieres habitations, restées vacantes, avoient pu, à plusieurs reprises, servir de retraites momentanées à des troupes vaincues et poursuivies qui y trouvoient un asyle ignoré, soit

dans les temps reculés, soit du temps des Grecs, soit encore dans celui où les Romains eurent à envoyer en Sicile de grandes armées pendant plusieurs années contre les esclaves révoltés, qui, après avoir perdu toutes les villes qu'ils avoient soulevées, tenoient encore la campagne, disparoissoient, et reparoissoient au moment qu'on les croyoit détruits. Ces retraites obscures étoient bien susceptibles de leur procurer ces moyens ; elles n'ont pas même cessé d'être habitées, puisqu'on y trouve quelques bergers qui y demeurent, et qui, sans rien changer à la premiere forme, en font encore le même usage, sont aussi sauvages que les premiers, vivent de lait, de fruits et de choux qu'ils cultivent au fond de la vallée, attachent leurs vaches et leurs chevres aux mêmes lieux et aux mêmes anneaux, couchent à la même place, et ont la même frayeur d'un homme qui a un habit, qu'auroient pu l'avoir les premiers habitants d'un homme qui leur auroit paru avec une autre forme. Ceux d'à présent, lorsqu'ils voient par hasard quelques étrangers, les croient des magiciens qui viennent chercher des trésors. Nos guides, en conséquence, ne quittoient point nos dessinateurs, dont l'action de dessiner avoit apparemment semblé à ces bonnes gens quelques opérations de nécromancie.

Je m'étois avancé seul ; et parcourant ces lieux solitaires et sauvages, je ne pouvois me défendre de rêverie. Mon imagination se reportoit à ces temps où cette vallée étoit habitée par ces hommes simples qui vivoient du lait de leurs troupeaux, s'habilloient de leurs peaux. Je les voyois occupés du soin de traire leurs chevres, de conduire et serrer leurs troupeaux dans ces trous, de monter à leurs étages supérieurs, chargés de leurs enfants, ou des chevreaux qu'ils ne vouloient pas laisser à leur mere. Je les voyois, assis sur l'herbe, prendre leurs repas sur le bord

de ces belles fontaines, sans soupçonner d'autres besoins, sans desirer autre chose que ce que la terre offroit à leurs yeux et sous leurs mains; et passant du tableau de l'homme sortant ainsi des mains de la nature à l'état actuel de l'homme au milieu de nos capitales, parvenu à faire des glaces et des tapisseries et ignorant de quoi on fait le pain et comment on fait les planches, de ces habitations à celles de nos petites maîtresses de Paris, j'admirois l'espace immense que les mœurs et la société peuvent faire parcourir à l'imagination humaine, et le temps infini qu'il a fallu pour apporter chaque nuance, pour créer un besoin en cherchant une jouissance, et, par degrés se faisant une nécessité du superflu, ne pouvoir plus trouver le nécessaire dans le concours même des productions de l'univers entier.

En m'abandonnant ainsi à ma pensée, je ne m'apercevois ni du chemin que je faisois, ni de la chûte du soleil. Je m'étois éloigné de mes compagnons, et je fus obligé de me hâter de revenir les trouver. J'avois fort chaud quand je remontai à cheval; la fraîcheur me saisit à l'instant le plus mal-sain de la journée, dans une région de mauvais air, et j'arrivai à *Rosalini* avec une douleur de tête insupportable. Nous ne dormîmes ni les uns ni les autres.

RETOUR A SYRACUSE.

Je montai à cheval avec la fievre, et une douleur dans les os, comme si j'y eusse eu la goutte. Nous nous acheminâmes du côté de la mer, et nous descendîmes dans le riche vallon où coule le fleuve *Helorum*, qui l'arrose en été et qui l'inonde en hiver, et en fait une des campagnes les plus abondantes de la Sicile; j'y retrouvai la vérité ordinaire des descriptions géographiques de Virgile. Nous traver-

sâmes le fleuve, et lui trouvâmes quatre pieds d'eau après une sécheresse de cinq mois. Nous montâmes sur une terrasse élevée, entre l'*Helorum* et l'*Asinaro*, où, après trois jours de marche et autant de défaites, les Athéniens furent faits prisonniers par les Syracusains, et où l'armée athénienne, exténuée de fatigue et de soif, se trouva arrêtée par les marais, et où le malheureux Nicias, apprenant la défaite de Démosthene, rendit son bouclier à Gylippe. Nous trouvâmes une aiguille détruite en partie, et que l'on croit un trophée élevé en mémoire de cette célebre victoire. Ce trophée, construit sur le lieu le plus apparent, est un socle quarré d'environ quinze pieds de large sur sept de hauteur, sur lequel s'éleve une espece de colonne sans base ni cannelure, formée de quatre pierres à chaque assise, qui vont encore à la hauteur de quarante à quarante-cinq pieds, et dont le sommet est ruiné par le temps et les tremblements de terre qui en ont dérangé les assises, qui sont sans ciment. Je me représentai le malheureux Nicias, ce général chargé de la plus grande expédition que les Athéniens eussent jamais entreprise, et qui avoit été au moment de voir couronner sa réputation par la plus célebre des victoires: je le voyois, accablé de malheurs et d'années, couvert de cheveux blancs, à genoux et la tête baissée, se consacrant à la honte de l'esclavage pour sauver la vie à ce qui lui restoit de soldats, embrassant les genoux du vainqueur et lui livrant son bouclier. On sait le cas que les Syracusains faisoient de ce témoignage de leur victoire : la preuve en est qu'ils éleverent à Syracuse un obélisque où ils placerent cet écu, qu'ils formerent au même instant des trophées, en attachant aux arbres les armes des vaincus, et qu'ils éleverent dans la suite une colonne triomphale (probablement celle qui existe encore); enfin, qu'ils retournerent en triomphe

dans leur ville délivrée, ayant couronné de fleurs jusqu'à leurs chevaux. Ils consacrerent à jamais le jour de cette victoire par des fêtes qui ont été célébrées de siecle en siecle, jusqu'à un temps où l'origine et le motif n'en étoient plus connus de personne. Il n'y a pas encore un siecle qu'on élevoit, au 10 de mai, un arbre énorme que l'on apportoit dans la grande place, et que les citoyens accompagnoient avec des palmes à la main. Cette cérémonie a été abolie : mais il en reste encore une singuliere coutume ; c'est qu'à cette époque du 10 mai, chaque citoyen arrêté pour dettes devient libre, sous la condition qu'il redeviendra prisonnier au bout du mois, si dans cet espace de temps il n'a pu arranger ses affaires ; et ce jour-là tout le monde se réjouit à Syracuse, sans savoir la cause. Il seroit bien singulier que ce fût encore en mémoire de la défaite de Nicias!

Je me trouvai, au pied de cette colonne, aussi accablé que le vieux général. J'étois couché sur la terre, pendant que nos dessinateurs faisoient des vues du pays, afin de rendre ce sujet historique. Je ne pouvois plus me relever. Nous devions retourner à *Noto ;* mais la crainte de me trouver malade dans une maison étrangere me fit prendre la résolution de retourner à Syracuse, où le traitement que je recevois de l'évêque (M. Alagona) me faisoit croire que j'étois rentré chez moi : il me restoit cependant encore 30 milles à faire. Nous passâmes l'*Asinaro*, et vînmes à *Avola* faire rafraîchir les chevaux. Ma tête enfloit à vue d'œil ; je me jetai sur un banc, d'où on me releva pour me mettre sur mon cheval. J'y pris un second accès de fievre, après lequel je ne pouvois plus me soutenir. Les milles me paroissoient éternels, et je croyois ne jamais arriver à Syracuse, où cependant ma monture me rendit à porte fermante, défiguré et n'en pouvant plus. En entrant dans mon lit,

j'eus un grand frisson : la violence de cet accès me débarrassa peut-être de tout ce que mon état annonçoit de funeste ; car, trois jours après, je fus debout et à cheval pour m'en aller.

Le grand vicaire, de la maison de *Gargallo*, celui qui étoit venu nous secourir en quarantaine, vint encore nous accompagner jusqu'aux confins du territoire de Syracuse. Nous sortîmes par la porte de Trogille. Nous traversâmes tout le fond de ce port, et nous trouvâmes, vis-à-vis la péninsule de Tapse, aujourd'hui *degli Magnisi*, un monument que l'on dit avoir été élevé en mémoire de la victoire de Marcellus. Quoique le temps ait ruiné ce monument, et que chaque jour on en enleve des pierres, on y distingue encore le piédestal, terminé par une doucine et par une corniche. Au-dessus est un petit socle ou un amortissement qui servoit de base à une colonne ; il ne reste que quelques pieds du fût de cette colonne, encore tellement dégradée, qu'il faut s'en approcher pour en reconnoître la forme circulaire. Comme on n'a aucune tradition sur ce monument, et que le camp de Marcellus, pendant le siege de Syracuse, étoit dans cette partie, rien ne répugne à l'idée que ce soit en l'honneur de ce héros que ce trophée ait été élevé. La construction en est pleine, par assises, et sans ciment.

Nous allâmes de là dîner au fief de *Preodo*, où notre cher grand vicaire nous fit goûter dans sa cave de tous les vins de Syracuse, et nous expliqua comment on les diversifioit par la maniere de les faire.

On fait trois récoltes dans la même vigne, en prenant de semaine en semaine ce qu'il y a de plus mûr; la seconde est la plus estimée. On fait du vin sans le cuver ni le presser ; celui-là est très léger : ensuite une autre qualité du pressurage. On laisse aussi flétrir le raisin au soleil avant

de le presser; ce qui fait une espece de vin cuit, ressemblant beaucoup au vin blanc du Cap. Après cela mettant le nouveau avec le vieux, des différentes qualités, on varie à l'infini; mais les deux seules et vraies différentes especes sont le rouge cuvé, appellé *calabrese,* et le muscat blanc. Une preuve de l'excellence de ces vins, c'est qu'on peut les laisser dans le tonneau ainsi que dans la bouteille, à moitié ou au quart plein, sans que cela change ou diminue en rien sa qualité.

Le plant, dans la vigne, ressemble à notre *gamé*, et se taille de même, c'est-à-dire une souche sortant de terre de six pouces, formant une petite tête, où chaque année on conserve une quantité de brins que l'on taille en ne laissant à chacun qu'un bouton ou deux, et cette taille se fait au mois de janvier, pour prévenir la seve.

MELILLI.

Nous passâmes ensuite sous *Melilli*, bâtie sur le mont *Hybla*, fameux par la bonté de son miel. J'ai mangé de ce miel, que je n'ai pas trouvé si bon que celui de Malte, et pas meilleur que le nôtre de Narbonne. Je crois que cette diminution dans la qualité vient du peu de soin des habitants à le préparer. Ils soignent cependant les mouches, les portent à la montagne l'été, et les descendent dans la plaine l'hiver, en les divisant au printemps, au lieu d'attendre, comme chez nous, qu'elles se séparent d'elles-mêmes. On les tient dans des paniers de canne, longs de cinq pieds sur six pouces en quarré de largeur, qui se transportent facilement et s'entassent commodément dans un petit espace, sous quelques roches, à une belle exposition. C'est peut-être la réputation de son miel et son abondance qui ont donné le nom de *Melilli* à cette

ville, ou bien les plantations de sucre ou cannes miellées que l'on y cultivoit et que l'on n'y cultive plus. On appelloit la montagne *Hybla Megara*, à cause de la ville de Mégare qui y fut bâtie par les Grecs de Mégare, ville d'Achaïe. Cette colonie, cent ans après son établissement, fonda Sélinonte, et fut détruite par Marcellus, lors du siege de Syracuse. L'histoire rapporte que Dédale y creusa une piscine à travers laquelle le fleuve *Alabon* passoit avant de se décharger dans la mer. Nous étions conduits par un abbé érudit du pays, qui nous tonnoit les passages de Thucydide, voyoit Mégare encore dans sa beauté, et avoit cependant bien de la peine à nous en trouver deux pierres l'une sur l'autre. Nous trouvâmes pourtant une si grande quantité de morceaux de *mattoni*, que nous ne pûmes douter qu'il n'y eût là des constructions. Une grande digue moderne retient encore le fleuve *Alabon*, pour lui faire tourner un moulin ; mais au lieu de reproduire la piscine de Dédale, il ne forme plus que des marais puants, qui donnent du mauvais air. Cependant, en cherchant bien, nous trouvâmes la trace des murailles de la ville, qui sont démolies jusqu'au niveau du sol, et laissent voir qu'elle étoit quarrée et très petite, bâtie devant une petite plage, et tout-à-fait sur le bord de la mer. Nous ne vîmes rien de plus de Mégare ; nous dirigeâmes notre marche droit à *Carlentini*, laissant à notre droite *Augusta*, bâtie dans le treizieme siecle par l'empereur Frédéric après la destruction de *Centorbi*.

AUGUSTA.

Augusta est située sur une péninsule, au fond d'un grand golfe. On y a ajouté un château qui défend le port, le plus grand et le plus facile de la Sicile. On a de notre temps dégarni de leur artillerie les beaux bastions de Syra-

cuse, pour en porter la plus grande partie à *Augusta :* non que cette artillerie pût défendre cette ville, ni que cette ville pût empêcher que l'on prît ses canons pour en aller battre Syracuse ; mais peut-être par esprit de politique, qui, d'une véritable ville de guerre, en a fait deux. Au reste, le roi de Naples, avec ce qu'il a de troupes, défendroit difficilement l'entrée du royaume de Sicile, et ce qu'il y a de places serviroit plutôt à des rebelles qu'elles ne suffiroient contre un ennemi puissant qui viendroit y faire une invasion.

Nous suivîmes un beau vallon, dans lequel une riviere, tombant de plan en plan, forme à chaque instant des cascades bruyantes, ou de petits lacs tranquilles, ou bien, en se divisant, s'enfuit en formant de petits ruisseaux qui produisent, outre l'abondance, un printemps éternel.

Nous arrivâmes à *Villa Asmondi*, bourg neuf, assez joliment bâti sur un monticule formé par une ancienne éruption volcanique, dont la lave est rougeâtre, spongieuse, et moins dure que celle de l'Etna, qui en est éloigné de soixante milles. La nuit nous y surprit, et nous arrivâmes à tâtons, quoique par un chemin fort difficile,

CARLENTINI.

à *Carlentini*, ville bâtie par Charles Quint, qui vouloit en faire un quartier général des troupes de Sicile. Ce projet en est resté aux murailles. Les maisons sont si basses, que les rues ressemblent encore à un camp ; trois mille habitants sans commerce y vivent assez misérablement. Nous avions une lettre de recommandation de l'évêque de Syracuse pour son grand vicaire, qui nous logea aux Bernardins. Nous descendîmes le lendemain à *Lentini* (*a*),

(*a*) L'ancienne *Leontium.*

LENTINI.

ancienne, grande, riche et célebre ville, bâtie par les Chalcidiens au même temps que Catane. Cette ville, rivale de Syracuse, est réduite maintenant à quatre mille citoyens, qui habitent sur une très petite partie des ruines de l'ancienne ville. Le mauvais air qui regne alentour empêche la population de s'y accroître, malgré l'abondance en tout genre des productions du territoire.

Elle eut ses tyrans comme Syracuse, et fut toujours son ennemie. Elle fut la patrie du célebre rhéteur Gorgias, qui surprit les Athéniens mêmes par son éloquence, et fut celui qui leur persuada la malheureuse expédition de Nicias. Dans la suite *Lentini* tomba au pouvoir des Syracusains. *Hieronyme*, fils d'Hiéron second, le dernier tyran de Syracuse, y fut assassiné en descendant du château. La position de ce château, l'abondance du pays, rendirent toujours *Lentini* une place importante aux différents peuples qui occuperent la Sicile. Ce fut le tremblement de terre de 1693 qui acheva de la détruire, et qui la réduisit à l'état de misere où elle existe actuellement. Jamais ruine ne fut plus complette; le sol même semble retourné, et rien ne représente mieux le désastre et la dévastation. L'ancienne ville, bâtie sur quatre collines, n'offre plus qu'un sol déchiré par quatre ravins qui découvrent quelques chétives grottes, les seuls restes qui attestent son ancienne situation. Le château étoit bâti sur une roche isolée, opposée à la ville, taillé dans le roc, retaillé, bâti et rebâti successivement et selon les différentes époques et méthodes d'assiéger et de défendre les places. Les ruines que l'on y voit actuellement, quoique considérables, ne peuvent donner la moindre idée de sa forme

antique. Ses fossés et ses tranchées font voir évidemment que ces vestiges ne remontent pas au-delà du quatorzieme siecle. On me fit voir des figures sur des pierres, que l'on me dit qui avoient été jugées par des voyageurs antiquaires être des caracteres carthaginois ; mais je n'y vis que quelques figures de géométrie formées par des mains maladroites. Voilà tout ce qu'on nous fit voir d'antiquités, avec lesquelles, comme de coutume, on entremêla nombre de vieilles histoires miraculeuses, que nous fûmes obligés d'entendre jusqu'au bout, attendu qu'un orage affreux nous empêcha de partir.

A trois milles de *Lentini* il y a un lac immense, appellé *Bivieri*, ou lac de *Lentini*, qui appartient au prince de *Butera*, et lui vaut trente-six mille livres de rente de l'amodiation de sa pêche qui consiste en anguilles, tanches et céfalu (*a*). La chasse y est encore plus étonnante, et s'y fait de la maniere la plus commode. Tous les matins les oiseaux qui sont au *Bivieri* passent aux *Pantani*, autres lacs qui sont à quelques milles de là. Après les avoir tirés commodément au passage, on va les chasser tout le jour avec de petites barques, en se promenant sur le lac, et le soir on les tire au second passage lorsqu'ils reviennent des *Pantani* au *Bivieri*. Le gibier y est si abondant et si varié, que chaque mois de l'année y en apporte de nouvelles especes, de telle sorte que les chasseurs mêmes tuent chaque jour des oiseaux qu'ils ne connoissent pas. Ce seroit à l'entrée de l'hiver, à l'instant des passages, un des plus beaux séjours pour un curieux qui voudroit compléter un cabinet d'histoire naturelle en oiseaux de riviere. J'y ai vu l'oiseau cardinal, que l'on ne compte point au

(*a*) Le céfalu est une espece de barbeau qui se nourrit également dans l'eau douce et dans l'eau salée.

nombre des oiseaux d'Europe. Le reste du pays n'est pas moins abondant en autre gibier ; les bécasses et les lievres se tuent jusques dans les petits jardins de *Lentini*.

Nous en partîmes après dîner, et descendîmes bientôt dans le riche pays de *Leontium*, appellé à présent la plaine de Catane, si abondante en bled. Cette plaine, de douze milles de large sur vingt de profondeur, étoit anciennement les champs des Lestrigons, partagée et arrosée par le *Symeto*, le plus grand fleuve de la Sicile, qui roule dans ses eaux une quantité d'ambre jaune et noir, que l'on va chercher à son embouchure dans la mer, et que l'on travaille à Catane. Nous passâmes le fleuve sur un bac. Je cherchois la cause de l'extrême fertilité de ces champs, qui rendent depuis dix jusqu'à cinquante pour un des grains que l'on y seme. Je crus en trouver la cause dans la nature du sol, qui est une terre grasse, mêlée d'une grande quantité des cendres de l'Etna, dont les sels, renouvellés continuellement par les exhalaisons nitreuses dont l'air des environs de ce volcan est empreint, rendent jusqu'à l'atmosphere productive. Toutes ces causes, jointes à la douceur du climat, en ont fait une terre si abondante, que le bled y vient naturellement et sauvage ; ce qui a fait croire que c'étoit en Sicile qu'on avoit commencé à connoître l'usage de cette plante. J'en ai recueilli moi-même à mon premier voyage, et me suis assuré de sa forme et de sa différence d'avec le bled que nous connoissons.

Le sauvage ne s'éleve qu'à quatre pouces de terre, sur une paille noueuse, qui n'est ni lisse ni droite, comme celle de l'autre, et qui, lors de la maturité, se rompt facilement à l'endroit des nœuds, et laisse tomber l'épi qui n'est composé ordinairement que de trois grains recouverts de trois enveloppes très fortes. Elles font chacune le tour du grain, et se terminent par une barbe courte,

rude et ferme, qui, au lieu de se dresser comme dans l'épi de l'autre bled, se dirige horizontalement et en sens contraire entre elles. Le grain en est petit, long et sec; la peau en est épaisse, et la partie farineuse d'un grand blanc, avec le même goût que la farine de l'autre bled. On dit dans le pays que trois ans de culture le dénaturent et le rendent tel que celui dont on fait usage. Cependant ce qui me feroit croire que l'espece est différente, c'est que j'en ai trouvé non seulement à travers les pierres, mais dans les champs les plus abondants et sur les bords des grandes pieces, mêlé avec l'autre bled, sans qu'il eût changé en rien de sa nature âpre et sauvage.

CATANE.

Après avoir fait dix-huit milles depuis *Lentini*, nous arrivâmes à Catane, où je ne retrouvai plus l'aimable et docte chanoine *Recupero*, qui étoit mort pendant mon absence. Je le regrettai avec tous ses amis, la bonne société, et tous ceux qui l'avoient connu personnellement. Je regrettois des arrangements que nous avions pris ensemble pour la traduction et l'impression de son ouvrage sur l'Etna; mais ses dernieres volontés et les bons soins du prince de Biscaris me firent renouer cette négociation avec le frere du chanoine.

Le prince venoit d'être nommé conservateur des antiquités de *Val Demone* et de *Noto*. Bien qu'un peu tardive, la cour ne pouvoit prendre une meilleure résolution, ni faire un meilleur choix, les antiquités dans le royaume des deux Siciles étant un objet de spéculation très important, puisque la curiosité des voyageurs y apporte annuellement de grosses sommes qui ne coûtent rien à l'état, sur-tout si l'on défend l'exportation de ces mêmes

objets de curiosité, leur destruction, et l'achat des inscriptions si intéressantes dans le lieu où on les arrache, et d'un prix si inférieur à l'instant qu'elles sont détachées et transplantées, mais dont le vol est encouragé par ces voyageurs qui ont la manie d'acheter, de payer et d'emporter.

Nous partîmes ensemble, après avoir consacré mon second séjour à la société du prince, si utile à son pays, et si aimable pour ceux à qui il accorde son amitié. On ne se résout pas à quitter tout-à-fait ceux pour lesquels on a conçu un tendre et véritable attachement. Je crus donc que je reverrois cette respectable famille, et ne la quittai cependant qu'avec les plus sensibles regrets. Nous allâmes dîner à *Iaci*, petite ville bien bâtie, très peuplée, où on fait quantité de soie que l'on y travaille, et où l'on trouve en général beaucoup plus d'activité et d'émulation que dans les petits pays de la côte du midi.

IACI.

Iaci remonte son origine jusqu'aux temps fabuleux, et tire son nom d'Acis, amant de Galatée, que le géant Polyphême, dans un mouvement de jalousie, écrasa de la chûte d'un rocher qu'il lui lança. Une autre chronique est qu'un roi Acis ayant bâti cette ville à laquelle il avoit donné son nom, eut une guerre à soutenir avec un prince lestrigon, qui le vainquit et le tua; ce qui donna lieu à la fiction de Polyphême. Quoi qu'il en soit, la ville d'Acis ou d'*Iaci* a bien changé de sol, et celle d'à présent est sûrement bien au-dessus de l'ancienne, si l'on en juge par son élévation actuelle au-dessus du niveau de la mer, et lorsque l'on compte les différentes laves dont on voit la tranche en descendant la rampe qui va de cette ville au *Caricatore* qui est au-dessous; objet de curiosité qu'il ne faut pas man-

quer de voir en passant à *Iaci*. Nous en partîmes l'après-dînée, et continuant de traverser d'antiques laves, nous arrivâmes à *Giarri*, où nous prîmes la plaine. Nous traversâmes le fleuve *Freddo*, formé, dit la fable, du sang d'Acis écrasé par Polyphême. Dans la nuit nous passâmes le *Cantara*, et vînmes coucher ou plutôt passer la nuit aux *Giardini*, sous *Taorminum*, où nous montâmes avant le jour, et eûmes encore le plaisir d'aller voir lever le soleil du théâtre, et de le voir colorer le sommet de l'Etna, tandis que les vallons et la plaine étoient encore dans l'ombre. Après avoir admiré ce volcan sous un nouvel aspect, couvert des frimas de l'hiver, nous prîmes congé de lui et de *Taormine*, bien convaincus que c'étoit le lieu le plus pittoresque et le plus étonnant pour la richesse et la variété des vues, non seulement de la Sicile, mais peut-être de l'Europe entiere. Nous vînmes dîner à *Fiume di Nisi*; c'est près de là que, dans les montagnes, on trouve les ruines des anciennes mines de la Sicile. On exploite encore celles d'antimoine, qui y sont abondantes. J'y ai vu des échantillons de plomb natif, de cuivre, de soufre, d'or et d'argent; mais la Sicile a bien d'autres trésors à chercher, avant de sacrifier aux mines la petite population qui laisse une partie de sa surface en friche.

MESSINE.

Nous arrivâmes de bonne heure à Messine, où la premiere chose que nous apprîmes, c'étoit que nous avions une quarantaine à faire en entrant en Italie. Après avoir mis ordre à mes finances, nous allâmes faire une course au Phare, à douze milles de Messine, un des trois angles de la *Trinacrie*, appellé autrefois et à présent encore, le cap Pelore. Nous prîmes une barque, achetâmes en che-

min de grosses murenes et de beaux rougets, qui sont délicieux sur ces parages; et tandis qu'on nous les accommodoit dans le village du Phare, nous allâmes examiner de nouvelles découvertes que l'on venoit de faire en plantant des arbres dans un jardin appartenant au marquis Palerme. Nous y vîmes, presque à la superficie du sol, des ruines de murailles en *mattoni*, revêtues en marbre, avec un pavé en mosaïque blanche et sans compartiment; à quelques pas de là, une autre chambre circulaire, qui étoit sans doute une étuve, puisqu'il en existe encore en *mattoni* les corps de chaleur qui tapissoient la muraille et y formoient un double fond. On a tiré tout à côté quelques morceaux de marbre équarris, qui ont l'air de n'avoir jamais été employés. On n'y a trouvé que des monnoies romaines du temps de Constantin.

En s'enfonçant dans les terres on trouve un grand lac salé, sur le bord duquel l'on voit aussi, à la surface de la terre, des vestiges de grandes murailles bâties de même en *mattoni;* des parties de ces murailles s'élevent encore jusqu'à trois pieds, et servent de soubassement à une maison de paysan. On assure à Messine que ce fut là que furent prises les grosses colonnes qui décorent la nef de la cathédrale, et qu'elles appartenoient à un temple. L'histoire ne parle que d'un temple de Neptune, bâti à *Pelorum* par le géant Orion, fils de ce dieu; mais ce seroit donner une antiquité bien reculée et bien fabuleuse à ces ruines, dont la fabrique m'a paru romaine, et pourroit avoir appartenu à quelque *villa* de quelque questeur de Messine. Il seroit bien aisé de s'en assurer par la fouille, qui seroit d'autant plus facile à faire, que la terre n'est qu'un sable léger, et qu'on n'auroit presque point à creuser pour faire des découvertes, ou au moins satisfaire sa curiosité; mais le peu de goût que l'on a à Messine pour

ces sortes de recherches, pourra laisser encore long-temps le voile sur les antiquités de *Pelorum*. Je fis le tour de la langue de terre basse qui forme ce cap, et je me persuadai encore davantage que tous les systêmes et toutes les discussions sur la rupture du détroit de Messine et des tranches correspondantes des montagnes opposées de la Calabre et de la Sicile, sont toutes illusoires, et décrites par des savants qui n'avoient jamais vu le détroit. Il en est de même du prétendu élargissement de ce passage, qui rend, dit-on, les deux écueils de *Charybde* et de *Scylla* moins terribles qu'autrefois. Cependant, à examiner le local, on voit évidemment que ces deux écueils n'ont jamais changé de place, *Charybde* ayant toujours été à l'entrée du port de Messine, comme *Scylla* à 12 milles de là, vis-à-vis le phare, dans des rochers dont le temps et le battement perpétuel de la mer et des courants n'ont pu encore changer la forme sous laquelle les Grecs nous la décrivent; que ce rocher, dont l'aspect est aussi effrayant qu'il est vraiment terrible, est bordé et soutenu de grandes montagnes à pic, qui ne laissent aucun espoir aux malheureux navigateurs qui y vont échouer; qu'il n'a jamais permis au canal de s'élargir de ce côté, et qu'à la rive opposée, qui est à la partie la plus étroite de ce passage, la plage est basse, le terrain composé de sable et de ponce du *Stromboli*, dont cette langue de terre s'est formée et alongée assez sensiblement pour laisser déja en arriere la tour, quoique peu ancienne. Il est encore très aisé de voir que ce passage n'est pas moins dangereux qu'autrefois, et que si les descriptions qu'on en fait ne le rendent plus si terrible, c'est que ce ne sont plus les poëtes qui se chargent de les faire.

Je m'embarquai pour *Tropea* . . . . . Ici se termine le journal de M. de Non, pour ce qui regarde la Sicile. La continuation appartient à l'Italie, et a déja été insérée en

notes au Voyage de M. Swinburne. Ce journal ayant été envoyé à mesure qu'il a été écrit, et imprimé tel qu'il a été envoyé, on lui reprochera peut-être des négligences de style et des répétitions inséparables d'un ouvrage dont on n'a pas revu l'ensemble : mais il nous a paru que ces négligences mêmes portent un cachet de vérité précieux à conserver ; que ce mérite pouvoit lui servir d'intérêt, et lui faire pardonner des incorrections que M. de Non n'auroit pas laissé subsister, si, au plaisir qu'il nous a fait de nous envoyer son journal, il eût été dans le cas d'ajouter celui de le soigner.

FIN.

VOYAGE

DE

HENRI SWINBURNE,

DE BAÏONNE

A MARSEILLE.

INTRODUCTION.

Ce petit ouvrage auroit pu servir d'introduction à mon voyage de Naples : mais lorsque celui-ci parut, je n'avois pas le dessein d'entreprendre la description d'aucune partie de la France. C'est pourquoi, au lieu de continuer le journal de mes voyages depuis les confins de l'Espagne jusques à mon entrée en Italie, j'aimai mieux commencer celui-ci à mon départ de Marseille. La France a été si souvent visitée par des Anglois, que je n'avois que bien peu d'espérance de pouvoir rassembler des matériaux assez nouveaux pour procurer ou de l'amusement ou de l'instruction. Mais depuis il m'a semblé que cette omission détruisoit toute liaison entre mes lettres sur l'Espagne et mes voyages en Italie, et faisoit passer trop brusquement mes lecteurs de l'Océan à la Méditerranée. C'est pour remplir ce vuide, que je publie maintenant mes observations sur les provinces méridionales de France

que j'ai parcourues pour aller de l'un de ces pays à l'autre : je desire qu'elles le remplissent d'une maniere satisfaisante, et qu'elles puissent former une suite de voyages bien réguliers et bien liés entre eux.

VOYAGE

DE

HENRI SWINBURNE,

DE BAÏONNE

A MARSEILLE.

LETTRE PREMIERE.

De Tarbes, le 22 juin 1776.

APRÈS une route de plus de seize cents milles, me voilà à la fin revenu d'où j'étois parti au mois d'octobre. Je vous ai dit très succinctement, dans ma derniere lettre, que j'avois passé les limites d'Espagne, et que j'étois encore une fois revenu sur le territoire de France. Ces deux royaumes sont séparés par la riviere de *Bidassoa*, dont les eaux sont impétueuses et dangereuses lorsque la marée est haute, mais claires et tranquilles en tout autre temps : elles coulent au milieu d'une vallée délicieuse, ce qui répond mal à l'idée que l'on se forme en général des limites

qui séparent deux grands empires. La facilité avec laquelle nous la traversâmes en bac, et l'absence de toute espece de service militaire, en éloignoient encore plus l'idée : mais nous n'eûmes pas plutôt mis le pied en France, que nous apperçûmes facilement la différence des deux gouvernements ; on fit une recherche bien plus exacte dans nos bagages. Le beau temps qu'il faisoit alors fut une circonstance heureuse pour nous ; car on ne manqua pas de défaire toutes nos malles, de sortir tout ce qu'elles contenoient, et de le jeter à terre. La nécessité et la difficulté de rassembler et de mettre tout en ordre nous prit le reste du jour, et la nuit vint avant que nous pussions gagner Saint-Jean-de-Luz (1).

La situation de cette ville est charmante. La Nivelle tombe dans la mer à très peu de distance au-dessous, après avoir formé une double baie capable de recevoir des vaisseaux d'un port considérable : mais l'entrée en est difficile et la rade dangereuse dans un temps de tempête. Le rivage est bordé de bâtiments, et abrité par des montagnes d'une médiocre hauteur qui s'élevent doucement, et dont les pentes vertes et les som-

(1) Luz ou Luis, en langue basque, signifie vase ou fange, ce qui caractérise parfaitement le sol.

mets boisés contrastent agréablement avec cette immense étendue d'eau. Le pays d'alentour offre la culture la plus belle et la plus variée ; et les Pyrénées, présentant un aspect plus agréable qu'il n'est ordinaire à des montagnes si élevées, forment le fond du tableau, et le rendent noble et en même temps gracieux.

Le langage particulier à la province de *Labourd* (1) est le basque. On assure qu'il n'a que très peu d'affinité avec les dialectes des provinces voisines, et qu'il prétend descendre en ligne directe de la langue aborigene des Cantabres.

Je crains qu'il n'existe aucun monument qui puisse guider les étymologistes dans les recherches qu'il seroit nécessaire de faire pour savoir jusqu'où cette prétention est admissible, ou jusqu'à quel point le langage est ou altéré, ou amélioré, ou dégénéré de son ancienne origine; il abonde en voyelles, et les sons en sont doux et harmonieux.

Le courage des anciens Cantabres anime encore les Basques, et leurs voisins les Biscayens qui se vantent de la même origine. Tout ce que l'histoire ancienne nous apprend de leur agilité,

(1) C'est une corruption de *Lapurdum*, qui étoit l'ancien nom de Baïonne.

de leur persévérance et de leur industrie, se reconnoît encore dans toutes les parties de ces provinces. L'habitude qu'ils contractent dès leur enfance de se livrer à différents genres d'exercice, leur donne cette force et cette souplesse de muscles qui les distingue lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de l'adolescence. Quand ils dansent au son d'un tambourin particulier au pays, le feu de leur caractere perce et anime tout leur être. L'ancienne Grece n'auroit pu offrir à ses peintres et à ses sculpteurs des modeles plus parfaits et plus élégants que les jeunes femmes de ce pays. Leur voile blanc et flottant, attaché avec des nœuds de ruban rose, et la liberté que leurs habillements lestes et courts donnent à tous leurs mouvements, augmentent encore la grace et la beauté naturelle de leurs formes.

De Saint-Jean-de-Luz à Baïonne le paysage est délicieux : le sol est riche en productions de plusieurs especes. Le terrain, tantôt haut, tantôt bas, donne un mouvement très agréable au pays qui est couronné par de superbes bois : mais les routes qui bordent la *Bidassoa* sont détestables. Il m'est impossible de motiver cette négligence peu commune, par des principes de politique ou d'économie, d'autant moins que les grands chemins des provinces voisines espagno-

les sont bien faits et bien entretenus. Cela tient peut-être à la force d'une ancienne habitude qui perpétue les usages nuisibles, et qui empêche les nouveaux ministres de se croire autorisés à rendre facile une communication que leurs prédécesseurs avoient rendue alors, avec sagesse, aussi difficile qu'il étoit possible. Nos voitures, qui avoient soutenu, sans être endommagées, le passage des rochers de Valence et celui des terres argilleuses d'Andalousie, furent brisées dans ces mauvais chemins.

Baïonne (1) est éloignée de trois milles de la baie de Biscaye; elle est située au confluent de l'Adour et de la Nive. Ces deux rivieres sont navigables : mais leurs embouchures sont embarrassées par des sables mouvants, ce qui fait qu'il est nécessaire d'avoir un pilote expérimenté du pays pour les éviter. Les montagnes de chaque côté sont défendues par des fortifications construites sur les plans de M. le maréchal de Vauban, afin de rendre imprenable cette place, qui a été pendant long-temps la clef de la France. Les Espagnols, accoutumés à la considérer comme telle, l'ont fréquemment attaquée, mais toujours

(1) Baïonne en langue basque veut dire une bonne baie.

inutilement. Quoique toute appréhension, du côté de cette puissance, ait cessé depuis que la couronne d'Espagne est fixée sur la tête d'un prince de la maison de Bourbon, les ouvrages n'en sont pas moins bien entretenus, et gardés par une garnison nombreuse. On compte vingt-six mille habitants à Baïonne, dont on assure que plus de quatre mille sont Juifs. Lorsque cette race persécutée fut chassée d'Espagne et de Portugal, plusieurs d'entre eux se réfugierent en cette ville; et leur population s'augmenta si rapidement, qu'ils furent obligés d'envoyer une colonie à Bourdeaux, qui devint singulièrement florissante, au moyen du courtage et des armements en course.

Baïonne forma une vicomté indépendante, jusqu'à ce qu'elle fut subjuguée par les rois d'Angleterre, ducs d'Aquitaine. Mais en 1450, lorsqu'ils furent dépouillés de toutes leurs possessions en France, elle passa, ainsi que le reste, sous la domination de Charles VII roi de France. Le commerce s'y fait avec beaucoup d'activité. Les provinces voisines tirent de ce port une grande partie des marchandises étrangeres dont elles ont besoin, et y envoient en retour le superflu de leurs productions, pour être porté dans des marchés favorables à leur vente : mais les

branches les plus lucratives de son commerce sont dues à sa correspondance avec l'Espagne. On construit aussi ici un grand nombre de vaisseaux, parcequ'on a de la premiere main plusieurs des matériaux nécessaires à leur construction. En temps de guerre, Baïonne fournit des armateurs entreprenants et bien équipés; et en temps de paix, ses mariniers prouvent qu'ils sont hardis et très intelligents en fait de commerce. Ce furent eux qui les premiers entreprirent la pêche de la baleine et celle de Terre-Neuve, et qui inventerent la maniere de saler la morue. Ils découvrirent le Canada, et pénétrerent dans le cœur de ce vaste et sauvage pays en remontant le fleuve Saint-Laurent, ouvrant par-là une nouvelle scene à l'ambition et à l'animosité de deux nations rivales.

Le sellier ayant prononcé que nos chaises étoient hors d'état, sans de grandes réparations, de continuer le voyage, nous montâmes des chevaux de poste, et nous nous rendîmes ainsi à Tarbes. La diligence que nous fîmes pour gagner cette ville, et la prodigieuse chaleur de la journée, nous empêcherent de faire aucune observation sur les lieux que nous traversâmes.

LETTRE II.

De Tarbes, le 29 juin.

Tarbes, capitale du Bigorre, est une ville ouverte et étendue. Elle est bâtie au centre d'une vaste plaine. Elle ressemble plus à un grand village qu'à un siege épiscopal. Les eaux de l'Adour, qui la traversent par le moyen de plusieurs canaux que l'on a pratiqués, procurent infiniment de commodités aux habitants, mais elles en rendent l'air humide et froid. La cathédrale est très ancienne. On croit qu'elle occupe le site de *Bigora* ou *castrum bigorense*, dont le pays tire son nom. Son évêque fut un de ceux qui tinrent le concile d'Agde en 506. Les ruines d'un château occupent une partie du centre de la ville, dont les autres quartiers n'étoient originairement que les fauxbourgs.

L'assemblée générale des états de Bigorre se tient chaque année à Tarbes; l'évêque de cette ville en est le président perpétuel. Les autres membres sont sept abbés ou prieurs, deux commandeurs de l'ordre de Malte, douze barons, et vingt-huit députés des villes (1). Chaque bran-

(1) C'est ce que l'on m'a appris dans le pays même Les descriptions géographiques du Bigorre composent

che d'administration a sa voix, et deux sur trois suffisent pour l'emporter. Dans ces assemblées, toute affaire publique est discutée, et les cotisations sont établies. Dans les provinces qui jouissent du privilege de s'assembler ainsi tous les ans, les taxes et les contributions sont en général mieux réparties, et d'une maniere moins onéreuse aux sujets que dans les provinces qui, étant depuis long-temps le domaine particulier du monarque françois, ou acquises par droit de conquête, n'ont pas la plus légere apparence de liberté, et sont abandonnées au régime rigoureux des financiers. Ce reste de liberté que l'on voit encore aujourd'hui en Bigorre, n'est que l'ombre de cette constitution que les anciens habitants maintinrent long-temps dans toute sa force, malgré les efforts de plusieurs races de souverains qui tous eurent le desir de la détruire; mais ou ils ne réussirent point dans leurs entreprises, ou ils prévirent que leur sûreté dépendoit de leur fidélité à maintenir les regles établies. Les Bigorriens étoient un peuple de la Gaule que les Romains avoient classé parmi ceux de la troisieme Aquitaine.

---

les états d'un évêque, de quatre abbés, d'un commandeur, de douze barons, de quelques gentilshommes, et des députés des villes.

Dans le neuvieme siecle, un comte particulier ou gouverneur fut envoyé pour les présider : mais peu après, suivant le cours ordinaire des événements, le pouvoir de ces cømtes devint héréditaire. Vers la fin du quatorzieme siecle, cette province fut réunie à la vicomté de Béarn ; elle forma depuis une partie des domaines de la Navarre, laquelle fut réunie avec ce royaume à la couronne de France par l'avénement de Henri IV au trône de cette monarchie.

Les peuples du Bigorre ont un très vif attachement pour le lieu de leur naissance : ils manquent rarement d'y retourner, d'y rapporter l'argent qu'ils ont gagné dans les différentes parties du royaume, pour y acheter une petite portion de terre et y dévider les restes du peloton de la vie parmi les compagnons de leur premiere jeunesse. L'art de la cuisine est leur profession favorite ; mais ils se distinguent aussi dans quelque espece de trafic et de métier que ce soit par leur industrie. Ils sont loin d'être d'une belle race d'hommes, et très sujets à avoir des goîtres lorsqu'ils deviennent vieux. Leur taille est en général au-dessous de celle que les Anglois appellent moyenne ; mais ils sont nerveux et agiles, et dansent avec une précision et une vivacité rares : en été ils vont nu-pieds, quoique le sol soit

très pierreux; ils ne mettent des pantoufles que quand ils dansent. Leurs habits sont propres et bien tenus; ce qui n'est pas étonnant, parcequ'ils sont beaucoup plus à leur aise que la plupart des paysans des autres provinces de France. Les femmes portent un capuchon rouge, qui est attaché sur leur tête comme un voile de religieuse et qui tombe jusqu'à leur ceinture. Dans le district d'Ossun, les hommes s'habillent encore comme l'on s'habilloit sous le regne de Henri IV, et probablement dans des temps plus reculés. Un petit bonnet rond, un justaucorps brun, et un pourpoint galonné de blanc sur les coutures, des parements rouges, et des culottes en forme de trousses, les distinguent de leurs voisins. Ils sont principalement employés comme voituriers ou messagers, et ont joui depuis long-temps d'une réputation sans tache.

Le dialecte de la province de Bigorre est extrêmement dur à l'oreille d'un étranger. Quoique je croie que les gens distingués de cette province ne possedent pas un plus grand fonds de probité, et ne menent pas un genre de vie plus irréprochable que ceux des provinces septentrionales de la France, car les gens honnêtes le sont de même par-tout; néanmoins je crois qu'il existe plus de principes d'honneur et d'hon-

nêteté ici, dans la classe inférieure, qu'ailleurs, au moins quant à ce qui concerne les affaires pécuniaires entre eux. Plusieurs usages qui sont venus à ma connoissance m'ont confirmé dans cette opinion. Je vais en citer un, à cause de sa singularité. Lorsqu'un paysan, possesseur de quelques moutons ou de quelques vaches, a besoin d'argent comptant soit pour acheter des terres, soit pour faire vivre sa famille, il s'adresse à quelque voisin plus riche que lui, et lui offre de lui vendre ses troupeaux en *gazaille*. Si sa proposition est acceptée, la propriété est évaluée, et le prix payé; mais malgré cet arrangement, le vendeur garde sa propriété, et paie au prêteur, en maniere d'intérêt, la moitié du profit produit par les laines ou les nouveaux-nés, mais le lait demeure tout entier au vendeur. L'acheteur peut, quand il lui plaît, réclamer son troupeau et s'en défaire; alors il reste au choix du vendeur de le racheter. Mais s'il refuse ce parti, on fait une estimation; et quel que soit le gain que cette propriété ait fait, il est partagé également entre eux : il en est de même en cas de perte, elle est supportée par les deux partis. Si la *gazaille* meurt par quelque malheur ordinaire, et si elle est dévorée par des bêtes sauvages, ou tuée en tombant dans des précipices,

le vendeur supporte à lui seul tout le dommage; mais si elle périt par une maladie épidémique, c'est alors à la charge de l'acheteur. Il n'y a point d'autre cérémonie, pour conclure l'affaire, que de se toucher dans la main; mais ces marchés sont inviolables et toujours gardés avec la plus grande fidélité.

LETTRE III.

De Bagneres de Bigorre, le 28 juillet.

Nous avons quitté Tarbes pour aller prendre les eaux minérales, et passer les mois de grandes chaleurs dans les montagnes. La route qui y mene est excellente, et conduit à travers une suite rapide de points de vues *romantickS*, mais toujours majestueux et agréables. La richesse peu commune du sol y est encore puissamment secondée par l'intelligente industrie du cultivateur. Près de Tarbes, la plaine est si étendue, que le rang de montagnes qui la bordent de tous côtés attire à peine l'attention. Une grande partie de sa surface est couverte de cerisiers élagués qui servent d'étaies aux vignes. Le dessous de ces arbres est tout occupé par du bled de Turquie. On ne permet pas de laisser la plus petite partie de terre inculte, excepté les plaines que l'Adour dévaste par ses torrents irrésistibles qui se préci-

pitent des montagnes avec violence lors de la fonte des neiges. Nous gagnâmes insensiblement l'entrée d'une vallée ; en approchant des montagnes, nous vîmes bien plus distinctement la hauteur de leurs sommets. La route devint bientôt moins unie, et l'aspect entier du pays nous fut caché par des bois de chênes fort élevés. Dans le milieu de ces bois, il y a un grand nombre de villages qui forment en été de délicieuses habitations ; car chaque chaumiere est ombragée par des bouquets d'arbres, et chaque jardin est rafraîchi par des ruisseaux abondants de l'eau la plus limpide. Le terrain, en s'élevant graduellement, gagne des montagnes bien cultivées et couvertes d'une charmante variété de productions. La vallée se resserre vers sa fin, et forme un fond semblable à celui d'un filet ; elle est fermée entièrement par les bâtiments de Bagneres. Un amas imposant de montagnes, jetées sans ordre les unes sur les autres, semble presser par-derriere les hauteurs couvertes de bois qui penchent sur la ville. Les terres d'en-bas sont couvertes de toute espece de récoltes de grains, et principalement de bled de Turquie. Voici la maniere dont on le cultive. D'abord on fait lever la graine sur couche ; ensuite, vers la fin de mai, on plante les rejetons dans les champs par rangs,

à deux pieds de distance l'un de l'autre. Aussitôt qu'il a acquis une force suffisante, et que les fleurs paroissent, on seme des haricots au pied de chaque tige qui sert alors comme d'échalas aux haricots, dont la récolte se fait avant que le maïs soit bon à cueillir. En septembre, lorsque le fruit de la plante est suffisamment rempli, on coupe la tige qui a produit le *pollen*. On a coutume de la faire servir, ainsi que toutes ses feuilles, à la nourriture des bestiaux. On ne laisse la tige dépouillée jusqu'au mois d'octobre, que pour donner aux graines le temps de mûrir. On seme le millet dans la même terre qui a déja produit du lin ou des bleds précoces. Il mûrit en octobre : alors la seconde récolte de lin commence à paroître sur terre. On coupe ici le bled avec des faucilles ou des faux, ensuite on l'étend très mince sur la terre ; peu de jours après on le porte, pour le serrer dans les greniers, dans des charrettes, si la route le permet, sinon dans des *crates* (1) que les femmes portent sur leurs têtes. Alors on emploie autant de bras qu'on en peut trouver, à le battre sur des aires avec des fléaux légers. Dans les vallées, le laboureur déracine ses chaumes par le moyen d'une herse triangulaire, armée de fortes dents de fer tournées en

(1) Paniers.

avant. Une branche épaisse de chêne pliée double lui sert à presser en bas la herse, et à la lever de temps en temps pour en faire tomber les terres. Deux bœufs suffisent pour tirer cette machine, conduite le plus souvent par une jeune fille qui la mene en chantant ou en tricotant. Ce procédé arrache les mauvaises herbes de ce sol léger, et prépare la terre à recevoir la charrue. L'opération de labourer se fait très légèrement; car il n'y a que bien peu de bonne terre qui recouvre ses couches qui s'ouvrent très aisément. Deux bœufs, vaches ou chevaux, et assez souvent des ânes, sont attelés ensemble par le moyen d'une barre de bois qui les tient séparés à une telle distance, qu'ils ne sauroient fouler aux pieds les rangs de plantes entre lesquels ils marchent.

Tous les prés, même ceux qui sont sur les penchants des montagnes, sont arrosés par de petites rigoles faites des ruisseaux ou des rivieres; ils produisent tous les ans deux récoltes de foin, dont la premiere est très abondante. Les prés dans la plaine en donnent une troisieme dans le mois d'octobre.

Bagneres contient environ trois mille habitants. Ils vivent assez à leur aise, au moyen des héritages qu'ils tiennent de leurs peres, et de

l'argent qu'ils retirent chaque année des étrangers qui viennent prendre des eaux ou se baigner. Elle est entourée de vieux murs, et assez passablement bâtie; mais les rues en sont étroites et tortueuses. La quantité d'eau qui traverse la ville, la rend fraîche et agréable en été : mais en hiver elle est extrêmement froide, à cause de la proximité des montagnes et des grandes chûtes de neiges qui couvrent la terre pendant plusieurs mois. Il n'y a aucun bâtiment remarquable. L'Adour n'est ici qu'un redoutable torrent. Ses eaux sont blanchâtres comme celles des montagnes, dont les courants sont formés par les neiges. Dans différents endroits elles sont détournées de leur cours naturel, et conduites, au moyen de canaux, soit dans la plaine, soit à travers la ville, où elles sont employées à nombre d'opérations utiles.

Bagneres tire son nom des bains minéraux qui étoient connus et fréquentés par les anciens Romains, comme le démontrent évidemment plusieurs inscriptions ou monuments encore existants sur le lieu même. On peut voir dans la place dédiée aux Nymphes de ces eaux salutaires, la plus claire de ces inscriptions.

NYMPHISPROSALUTESUASEVERSERANUSUSLM.

Les paysans du voisinage sont vifs et gais ; ils

se rassemblent souvent pour danser dans une promenade bien ombragée près des portes. Une reine de Navarre remit tous ses droits de lods et ventes aux habitants de Bagneres, à condition qu'on leveroit une légere somme sur chaque personne qui obtiendroit le droit de bourgeoisie, et que cette somme seroit employée en divertissements pendant la belle saison.

Bagneres est située le plus heureusement du monde pour toute espece d'exercice nécessaire au rétablissement de la santé : elle est bâtie sur un sol plat et très sec : il y a une communication facile de toutes les parties de la ville, soit dans les champs, soit sur les bords de la riviere ou sur les grandes routes; de sorte que les malades, même les plus foibles, peuvent aller respirer un air frais et pur, et regagner des forces par un exercice modéré, tandis que ceux qui sont en bonne santé, et qui ne vont à Bagneres que pour s'amuser, peuvent grimper sur des montagnes délicieuses, et s'égarer parmi des bois épais, à travers une variété infinie de charmants paysages. La plaine et les collines sont traversées par d'innombrables sentiers également praticables à pied et à cheval. Les hautes montagnes ne sont point, ainsi que dans les Alpes, coupées à pic et pleines de précipices; mais leurs pentes sont

aisées et ornées de la plus belle verdure. Les bois qui couronnent leurs sommets sont d'une grande beauté. Au milieu de la plus riche culture, et près du pied des montagnes, on voit dominer les châtaigniers d'Espagne; ils sont entremêlés de cerisiers, de noyers et d'autres arbres fruitiers, autour desquels la vigne entrelace ses branches. Un peu plus haut, l'étendue des pâturages devient plus considérable. Le milieu des montagnes est ombragé par des bois de hêtres, couronnés par des sapins argentés; et pardessus tout cela de noirs sommets de rochers s'élancent à une hauteur effroyable, tandis que l'on voit çà et là une ceinture de neiges que l'ombre des arbres empêche de se fondre, même dans la plus forte chaleur de l'été. Le côté de ces montagnes qui regarde le midi est richement couvert de bois; la pente opposée est moins belle, car elle ne produit que très peu d'arbres qui même ne profitent pas. La plus grande partie de ces forêts est la propriété commune des villages voisins; et jusqu'à l'endroit où l'on peut conduire des voitures, elles sont coupées d'une maniere réguliere, mais point soignée, soit pour servir de bois à brûler, soit pour faire des instruments de labourage.

LETTRE IV.

J'AI réservé le mérite principal de Bagneres pour la derniere partie de ma description, et je consacrerai cette lettre à vous parler de ses eaux médicinales; c'est à elles que cette vallée doit d'être sortie de la classe commune de tant de beaux cantons voisins. Il y a un grand nombre de sources d'eaux bouillantes, tiedes ou froides, qui sourdent des flancs de la montagne qui borde la ville du côté de l'ouest. On prétend que chacune d'elles possede des vertus caractéristiques que les malades appliquent avec grande confiance à leur maladie particuliere, sous la direction des médecins des eaux. Il y a au sommet de cette montagne un large creux, semblable au cratere d'un volcan; et je ne doute point qu'il ne soit sorti du feu de cette bouche, à quelque époque plus reculée que l'histoire. Le feu qui étoit suffisant alors pour produire des explosions, et vomir des torrents de lave, conserve encore maintenant, dans son état de foiblesse, le pouvoir de communiquer différentes vertus, à des degrés variés, aux sources minérales qui sortent de la montagne où son foyer est établi (1).

(1) Lorsque je visitai les Pyrénées, je n'avois que des connoissances très légeres sur les volcans, sur leurs traits

Le nombre tant des bains que des puits monte à plus de trente, dont quelques uns d'eux sont couverts et à l'usage des malades qui peuvent les payer : mais les autres sont des bassins ouverts, où les pauvres gargarisent leurs gorges ulcérées, ou lavent leurs plaies *gratis*. La chaleur de quelques uns de ces robinets est, au premier moment, presque insupportable; mais par degrés elle devient moins pénible. J'ai vu plusieurs personnes laisser sous ces eaux bouillantes leurs membres malades pendant plus d'un quart d'heure de suite. La plus chaude de ces sources fait monter le thermometre de Farenheit à 123 degrés, et les plus fraîches le font monter à 86.

---

distinctifs et sur leurs productions; c'est pourquoi je ne puis apporter d'autres preuves de leur ancienne existence auprès de Bagneres que l'analogie. Les lacs circulaires qui sont sur ces montagnes, les vapeurs et les eaux chaudes et sulfureuses, ainsi que les cavernes, les bassins et les différentes formes de la terre, sont les témoignages qui, fortement gravés dans ma mémoire, me persuadent que les volcans ont, dans des temps très reculés, bouleversé la surface de ce pays. Les connoissances requises pour reconnoître les traces des volcans soit dans les rochers, soit dans les minéraux ou dans le sol, sont presque impossibles à obtenir, si l'on n'a pas visité ces pays où la nature est maintenant occupée à ces effrayantes opérations.

Deux sont précisement à la chaleur du corps humain, dix au-dessous, et dix-huit au-dessus. Leurs qualités médicinales ne different pas moins essentiellement que leurs degrés de chaleur. Les eaux du *Bain de la Reine* sont fortement purgatives, au lieu que celles de *Salut* et du *Pré* sont diurétiques et rafraîchissantes. Le bain de *Salut* est situé à environ un mille de la ville, au milieu des montagnes. Une route tournante et agréable y conduit à travers une superbe campagne, ornée de bouquets de châtaigniers. Les maisons et les bosquets, sur les montagnes qui environnent ce lieu, en rendent l'aspect délicieux : mais dans une saison aussi chaude et à un tel degré de latitude, une avenue seroit d'un grand secours aux pauvres malades. La source est abondante, et fournit amplement aux demandes de tous ceux qui arrivent en foule les jours de fête. Chaque personne peut alors en boire autant qu'elle veut pour trois liards; et la vogue est si grande, que l'on a quelquefois recueilli, dans une seule matinée, et à ce bas prix, deux guinées. Les eaux sont conduites du lieu où on les boit, dans deux auges de marbre qui sont d'un usage constant pendant toute la saison. L'ancienneté de résidence décide le droit de choisir l'heure de son bain; ce qui est souvent cause que

les derniers arrivés, prévoyant ne pouvoir obtenir, que fort long-temps après, une heure pour se baigner au bain de *Salut*, vont en prendre d'autres dont la réputation est inférieure, mais dont l'efficacité est peut-être la même. Le degré de chaleur de l'eau de *Salut* est de 88 et demi. Lorsqu'elle est évaporée par un feu lent et égal, sa surface se couvre d'une pellicule formée par de petits crystaux sans saveur, mais qui, vers la fin totale de l'évaporation, acquierent une acrimonie considérable. Ces eaux ne contiennent point de particules ferrugineuses, mais on y trouve fréquemment des pyrites parallélipipedes d'une brillante couleur d'or, et longues d'environ un pouce.

LETTRE V.

De Bagneres, le 15 août.

Je suis revenu hier d'un voyage que j'ai fait à cheval dans la partie la plus curieuse et la plus *romantique* des Pyrénées, et je me hâte de vous communiquer mes observations, tandis que mon imagination est encore frappée de tout ce que je viens de voir.

Je partis le 6, accompagné de quelques amis. Nous remontâmes la vallée. Les terres basses sont merveilleusement cultivées : des ruisseaux

sans nombre traversent la route, et se précipitent pour aller mêler leurs eaux avec celles de l'Adour, qui est resserré ici dans un lit très étroit. Par-delà, du côté de l'est, les montagnes sont couvertes d'une magnifique verdure. On trouve, à leur pied, Asté, village appartenant à la maison de Gramont (1).

Un paysan qui y habite touj ours, gagne sa vie à fournir aux apothicaires leurs plantes médicinales; il les cueille sur les montagnes voisines, particulièrement sur celle de *Lieris*, célebre à juste titre par la variété et l'immensité de fleurs dont ses pâturages élevés sont couverts, avant que l'on permette aux bœufs et aux troupeaux d'aller y paître. Le couvent des capucins à Medous, vis-à-vis d'Asté, est placé si immédiatement sous la montagne, que dans l'hiver il ne jouit pas de plus de deux heures de soleil pendant la journée. Son jardin est remarquable par un très large volume d'eau qui sort des rochers. On y voit souvent des truites nager et suivre le courant; mais si on les trouble, elles se retirent

(1) En 1530 le seigneur de la vallée d'Aure acquit par mariage la vicomté d'Asté. Son fils épousa l'héritiere des Gramont, maison qui joua un si grand rôle, lors des troubles de la Navarre, dans le quinzieme siecle. Leurs descendants prirent le nom et les armes de Gramont.

dans le sein de la montagne, dans quelque lac souterrain. La population de cette vallée est incroyable. Dans l'étendue de trois milles, je comptai près de cinq cents maisons ou granges. Le bourg de Campan donne son nom à la partie supérieure de la vallée. Il est renommé pour l'excellence de son beurre. Il ne reconnoît d'autre seigneur que le roi, et possede des bois considérables et des terres cultivées qui appartiennent à sa communauté.

A une très petite distance au-dessus de la ville, on nous mena à une grotte célebre; elle est à mi-côte d'une montagne pelée. L'entrée est étroite et en pente; mais, à la profondeur de dix pieds, le terrain devient presque uni.

La voûte excede rarement neuf pieds en hauteur. Sa longueur est de cent quatre *yards* (1). Le sentier est humide et raboteux; les murs et la voûte sont incrustés de crystallisations : mais tout ce qu'il y avoit de curieux, tant pour la forme, que pour la dimension et la beauté des couleurs, a été brisé et enlevé par des voyageurs indiscrets. Au bout de la grotte, nous trouvâmes un morceau de marbre qui y a été placé par or-

(1) Mesure d'Angleterre qui équivaut à trois pieds de roi.

dre de madame la comtesse de Brionne pour rappeller à jamais qu'elle, ainsi que sa famille et ses gens, dont les noms sont consignés à l'immortalité dans ce monument souterrain, après des peines infinies, est parvenue, l'an 1766, à pénétrer jusqu'à cet endroit dans les entrailles de la terre.

Au-dessus de Campan, la vallée devient plus resserrée : les montagnes sur la droite sont parsemées d'arbres et de granges, et couvertes de la plus brillante verdure ; celles sur la gauche sont pleines de rochers nuds, stériles et sauvages. A la chapelle Sainte-Marie deux branches de l'Adour viennent, par deux ravins, y réunir leurs eaux. Nous remontâmes la plus occidentale de ces branches jusqu'à *Grip* où se termine la plaine. De belles touffes de pins ombragent la riviere, qui forme successivement trois cascades pittoresques. Après avoir pris quelques rafraîchissements, nous continuâmes à monter la montagne par un sentier tortueux, raboteux et escarpé. A travers une forêt de pins argentés, nous découvrions de temps en temps la riviere écumant parmi les rochers et les arbres, et s'élançant ensuite en nappe magnifique dans un vaste précipice.

Après que nous eûmes quitté les bois, nous traversâmes une vaste plaine nue, au pied du

Pic du midi, qui est la montagne la plus élevée des Pyrénées (1). A quelques milles au-dessus, l'Adour sort d'une montagne qui ressemble à une pyramide, et forme un petit ruisseau qui serpente à travers des pâturages couverts de joncs. Une énorme abondance de fleurs anime et vivifie ce lieu, qui, sans cela, n'offriroit la nature que sous un triste aspect. Nous étions arrivés alors au plus haut point où nous dussions monter; une prodigieuse quantité de neige nous y surprit, et eut bientôt blanchi les hauteurs qui entouroient ce lieu : mais bientôt après elle se résolut en pluie, et nous perça jusqu'aux os. Après que la tempête fut passée, et que l'atmosphere fut éclaircie, nous découvrîmes au-dessous de nous l'horrible vue de la vallée de Barege. Des montagnes escarpées et stériles l'ombragent des deux côtés, et elle est arrosée par le *Baston*, torrent mugissant et écumeux. Nous descendîmes par le côté de la riviere, et nous entrâmes dans un des lieux du monde les plus tristes, et qui offrent le plus l'image de la désolation. Il étoit impossible d'y appercevoir un seul arbre. Les montagnes étoient toutes sillonnées et crevassées, et les passages obstrués par

(1) Le Canigou en Roussillon est, à peu de chose près, aussi élevé au-dessus du niveau de la mer.

des morceaux énormes de pierre qui avoient été détachés des rochers par l'irrésistible force des eaux. Le village de Barege est situé dans ce gouffre effrayant. Il consiste en une simple rue bâtie le long de la rive méridionale du torrent. La situation en est si dangereuse et si horrible, que les habitants n'osent point y rester pendant l'hiver; ils transportent alors tous leurs meubles, jusqu'aux portes et aux fenêtres, dans des maisons qu'ils croient le plus à l'abri du danger : on y laisse néanmoins quelques soldats invalides pour empêcher que les sources ne soient ensevelies sous les terres qui s'éboulent des montagnes. Quelquefois un large volume d'eau se fait-jour de leurs flancs; c'est le trop plein d'un lac qui est sur leur sommet. Ce torrent balaie et entraîne tout ce qui se trouve sur son passage. Chaque année il y a des maisons emportées ou écrasées sous le poids des neiges. Les *avalanges*, ces prodigieux amas de neiges qui se détachent des montagnes, sont souvent si considérables, qu'elles remplissent le fond entier du ravin; et l'on a vu la riviere couler pendant plusieurs semaines par une arche qu'elle s'étoit faite sous cette masse énorme.

Les eaux minérales pour lesquelles Barege est renommé, sortent de la montagne, vers le

milieu du village; elles sont distribuées dans trois bains. Elles ont un goût fétide, mais elles paroissent très claires dans le verre. Leur degré de chaleur s'éleve depuis 89 jusqu'à 112 trois quarts. Elles sont grasses au toucher et noircissent l'argent; on les regarde comme souveraines pour la guérison des ulceres, des blessures et des humeurs scrophuleuses. Les bains appartiennent au roi, et sont absolument sous la direction de ses chirurgiens. Les pauvres ont un très grand bain pour eux seuls couvert de planches : ils sont nourris au moyen d'une taxe de 6 liv. imposée sur chaque personne qui vient prendre les eaux. Ce fonds suffit pour leur faire donner un dîner assez bon, qui leur est distribué en présence du gouverneur; c'est un vieil officier fort respectable, et qui a sollicité ce commandement par reconnoissance, ayant été guéri d'une blessure dangereuse par l'usage de ces eaux. Personne ne vient ici dans la seule vue de s'amuser; il n'y a que des maladies cruelles et invétérées qui puissent engager à venir habiter ce séjour effroyable. Il y a une salle d'assemblée, mais je ne sais si ce que l'on voit doit exciter le rire ou la mélancolie : un nombre infini de personnes des deux sexes s'y rassemble pour danser; quelques unes d'elles ont une jambe liée et rattachée,

d'autres le bras en écharpe; toutes enfin portent l'empreinte de la plus grande foiblesse ou de la maladie.

Le 8, nous continuâmes notre voyage et trouvâmes une route excellente, quoique la descente fût très rapide. Le paysage s'embellissoit à chaque pas. Des arbres, des villages et une belle culture s'offrirent graduellement à nos regards, à mesure que nous avancions dans la vallée. Elle se termine en une plaine délicieuse, mais peu étendue, à la tête de laquelle le château ruiné de Sainte-Marie, qui est placé sur la cime d'un rocher, présente un grouppe d'objets tels que ceux que Salvator Rose se plaisoit à dessiner. Des montagnes d'une hauteur effrayante l'environnent, et semblent lui interdire toute communication avec le reste du monde. On y découvre au même moment plusieurs hameaux, dont quelques uns sont à moitié cachés par de beaux bouquets de bois, d'autres s'élevent dans les plaines, et d'autres enfin sont placés sur le haut des montagnes. Nous traversâmes la ville de *Luz* qui est considérable; et, après avoir passé le *Gave*, riviere dans laquelle le *Baston* se jette, nous montâmes aux bains de *Saint-Sauveur* qui est le lieu le plus *romantick* du monde. Six grandes maisons, bâties sur un rocher et ombragées par de belles forêts,

offrent un abri aux personnes qui viennent visiter ce lieu. Le *Gave* coule sous le rocher : la montagne s'éleve immédiatement derriere : on voit et on entend des cascades qui tombent de précipice en précipice. Les eaux de ces bains ne sont pas aussi chaudes que celles de Barege ; mais leur goût est encore plus désagréable. On trouve une prodigieuse quantité d'écume savonneuse dans les réservoirs et dans les conduits. On trouve ici une espece de serpents qui ne sont point malfaisants, mais qui se plaisent extrêmement dans ces eaux, et rendent de fréquentes visites, quoique toujours mal reçues, aux baigneurs de Saint-Sauveur.

LETTRE VI.

De Bagneres, le 21 août.

Comme ma derniere lettre avoit arrêté longtemps votre imagination sur des aspects sauvages et agrestes, j'ai pensé qu'il falloit vous donner le temps de la reposer, d'autant que par l'effet de la sympathie il étoit possible qu'elle se trouvât fatiguée de la lassitude que nous éprouvâmes en visitant ces différents sites. C'est pourquoi j'ai laissé passer quelques jours avant de continuer le récit de mes courses, afin que vous ayez le loisir de vous familiariser avec ces grands tableaux

de la nature. Elle se présente ici sous les traits les plus hardis. Chaque objet y est tracé sur un vaste plan dont l'assemblage et le résultat impriment dans l'ame du spectateur autant de crainte que d'admiration. Ce qui me reste à vous décrire surpasse infiniment la majesté de tous les différents aspects qui ont formé le sujet de mes dernieres lettres. Je desirerois qu'il me fût possible de vous communiquer, soit par mes récits, soit par des tableaux, le ravissement, ou plutôt l'espece d'extase que la vue de ces sublimes ouvrages du créateur a excitée en moi.

Nous quittâmes Saint-Sauveur au lever du soleil, et ayant repassé le pont de *Luz*, nous entrâmes dans un chemin qui remonte la riviere. A mesure que nous avancions, nous nous trouvions enfermés dans une vallée étroite; le *Gave* y roule ses flots mugissants au fond d'un abyme, entre des rochers énormes, et se déroboit souvent à notre vue par d'épais bouquets de bois de tilleuls et de chênes. Le sentier que nous suivions étoit assez large pour des chevaux accoutumés à voyager dans les montagnes, mais très alarmant pour quelques voyageurs peu expérimentés de notre compagnie. D'un côté, un rocher à pic sans aucun parapet nous laissoit appercevoir sans cesse l'énorme précipice qui form e

au fond le lit de la riviere presque sous nos pieds, et, de l'autre, une montagne pleine de fentes et de crevasses nous resserroit si prodigieusement, qu'elle ne nous laissoit aucun moyen de retraite. Ce qu'il y a sur-tout de plus inquiétant et de plus embarrassant, ce sont les détours du chemin où les torrents ont amené et amassé des pierres et obstrué le passage avec des décombres ; mais nos chevaux s'en inquiétoient si peu, et avoient le pied si sûr, qu'ils inspirerent bientôt à ceux qui les montoient une indifférence égale à la leur pour les périls dont ils étoient environnés.

Le fond de la vallée est entièrement rempli par la riviere et par le chemin. D'énormes amas de montagnes s'élevent des deux côtés et semblent se joindre. Quelquefois, aux angles que forme la riviere, on trouve de petites parties de terrains unis. Nous traversâmes un pont orné de lierre, de la maniere la plus *romantique*, et qui nous cachoit un précipice effroyable sur lequel il étoit construit. Des masses affreuses de rochers élevent leurs pointes perpendiculaires, et des torrents se précipitent par-dessus de tous les côtés. Les frênes des montagnes, et les sorbiers penchés sur les précipices et chargés de grappes rouges, adoucissoient un peu l'horreur de ce lieu sauvage. Passé cet endroit, la vallée commence

à s'élargir, et permet un peu plus à l'infatigable industrie des habitants de s'exercer. Presque tout ce terrain uni et une grande partie des terres basses des montagnes sont surchargés de bois entremêlés d'une charmante variété d'arbrisseaux en fleurs. Plusieurs des especes que nous avons naturalisées dans nos jardins anglois fleurissent ici dans toute leur beauté naturelle. Cette vallée se termine à Gedre, chétif village situé sur le flanc de la montagne. La route est taillée dans le roc, et conduit à un site qui nous donna l'idée du chaos et de la désolation. Quelque violent tremblement de terre doit avoir produit ce désordre. La montagne est fendue et déchirée en mille endroits : ses flancs et sa base sont chargés d'innombrables blocs énormes de pierre, détachés des pointes menaçantes qui forment son sommet. Le passage à travers ce labyrinthe de rocs découvre un magnifique amphithéâtre. Le haut est couvert d'épaisses forêts de sapins, d'où plusieurs ruisseaux s'échappent et se précipitent; mais la plus grande partie se résout en brouillard, avant de pouvoir atteindre le fond. La prairie d'en-bas est agréablement ornée de ces fleurs brillantes et pourprées nommées *capucines*.

Notre expédition du matin se termina à *Gavarnie*, où nous trouvâmes préparé tout ce qui

nous étoit nécessaire, par les soins du messager que nous avions envoyé le jour précédent. Ce n'est qu'un petit village, consistant en une église et trente maisons, situé au milieu de montagnes pelées, appuyé contre de très hautes montagnes, et traversé en plusieurs sens par des torrents écumeux. Le curé partagea notre dîner : mais il fallut pour cela que nous éloignassions la table de la porte de l'hôtellerie; car il n'ose ni manger ni boire dans une maison publique. Nous le trouvâmes modeste, honnête, causant bien; et il nous parut digne d'une meilleure cure.

Après dîner, nous continuâmes notre route vers la source du *Gave*, qui étoit l'objet de notre voyage. Nous découvrions depuis long-temps les rochers couverts de neige d'entre lesquels sortent ses eaux; mais nous fûmes surpris de les trouver encore si éloignés de nous. Nous employâmes une heure et demie à traverser à cheval un pâturage stérile, et borné, du côté de France, par d'immenses forêts d'arbres verds, et sur la droite, le long de la frontiere d'Espagne, fermé par des montagnes nues et couvertes de masses de rochers. On appelle cette plaine *la Prade*. La riviere la parcourt en serpentant. En hiver elle est ordinairement couverte de quarante pieds de neige. Il y a quelques années que l'on

découvrit à peu de distance une mine d'argent, qu'une compagnie d'aventuriers entreprit d'exploiter : mais cette entreprise a été si mal dirigée, et la conduite des mineurs si mauvaise, que le ministere a jugé à propos d'arrêter leur exploitation. Toutes les terres des hauteurs qui sont vers le sud-ouest, forment des objets de contestation entre les François et les Espagnols : il y a déja long-temps que l'on a nommé des arbitres pour fixer leurs limites respectives ; mais comme jusqu'ici ils n'ont presque rien fait, ceux qui prétendent avoir droit à ces terres ont été obligés de faire une convention momentanée pour nourrir alternativement leurs troupeaux sur les terrains en litige.

Notre guide nous ayant amenés à ce qu'il appelle son *nec plus ultrà*, nous sollicita vivement de descendre, en nous disant que jamais cheval n'avoit passé le lieu où nous étions ; mais comme nous n'étions pas satisfaits de voir d'aussi loin les objets que nous desirions examiner de plus près, nous rejetâmes l'avis timide qu'il nous donnoit. Nous grimpâmes sur plusieurs éminences pleines de rochers, puis nous entrâmes dans la riviere : mais la limpidité de ses eaux trompa nos yeux, tant par sa profondeur, que par la grandeur des roches sur lesquelles elle coule ; de maniere que

nous eûmes besoin de la plus grande force et de beaucoup d'adresse pour débarrasser nos chevaux et leur faire gagner l'autre rive. Cet obstacle une fois surmonté, tous les autres nous parurent peu considérables, et nous atteignîmes bientôt le centre du plus magnifique et du plus imposant amphithéâtre. Trois de ses côtés sont formés par un rang de rocs perpendiculaires, le quatrieme est ombragé de bois. Au-dessus d'une muraille perpendiculaire, d'une hauteur effrayante, s'élevent plusieurs étages de masses brisées et recouvertes chacune par des couches de neiges qui ne fondent jamais. La montagne se termine, du côté de l'orient, en pointe aiguë; et du côté du couchant elle s'étend, et présente une immense ceinture de neige. C'est à ces amas congelés que le *Gave* doit son existence. Treize ruisseaux tombent de cet affreux précipice et unissent leurs eaux à ses pieds. Toute la partie occidentale de dessous est remplie par un lit de neiges qui, même en été, ne pouvant recevoir que quelques rayons du soleil, répare facilement cette perte en hiver par les nouveaux amas de neiges qui viennent s'y accumuler. Deux de ces torrents tombent sur cette prodigieuse surface glacée; ils y ont formé une grande ouverture, et ensuite un passage en voûte, de cinq cents verges de long, à travers

lequel ils roulent leurs eaux. Nous traversâmes audacieusement à cheval ce pont extraordinaire; mais nous descendîmes au pied des rocs, et nous allâmes gagner à pied cet étonnant passage. La neige y a environ vingt pieds d'épaisseur; l'ouverture est à-peu-près à six pieds au-dessus de la terre, et si bien formée en arche, qu'elle paroît avoir été taillée et travaillée par la main des hommes. Dans quelques endroits, on voit des colonnes et des galeries collatérales. Le tout brilloit comme des diamants, et, frappé par la lumiere, produisoit un superbe effet. Le seul inconvénient que nous y trouvâmes provenoit de la fonte occasionnée par l'extrême chaleur du jour qui avoit fortement pénétré ce vaste amas de neiges. Lorsque nous sortîmes, avec la riviere, de cette singuliere grotte, nous fîmes partir trois chamois qui s'étoient réfugiés à l'entrée de la caverne pour se garantir des rayons brûlants du midi. Ils s'élancerent dans la plaine, monterent légèrement les pointes les plus escarpées des rochers, et nous les perdîmes bientôt de vue. Dans ce pays on appelle ces animaux *ysards*. Ils sont un peu plus petits que les daims, d'une couleur jaunâtre tirant sur le roux. Leurs museaux sont plats, et leurs cornes noires et courtes. Ils marchent la tête haute, et détalent d'une vîtesse admirable, mai

ils ne bondissent point : ils courent les jambes étendues. Nulle bête de forêts n'est d'un accès plus difficile : ils quittent rarement les parties les plus élevées et les plus inaccessibles des montagnes. On les a vus quelquefois, pendant des ouragans d'hiver, fixés sur le bord d'un précipice, et la tête tournée au vent, pour empêcher probablement la pluie ou la neige de se loger sous leurs poils. Cependant, malgré leur naturel soupçonneux et sauvage, et malgré l'extrême rapidité de leur course, les hardis montagnards trouvent moyen de les détruire. Ils passent des jours et des nuits en plein air à épier l'occasion favorable, dont ils profitent dès qu'elle s'offre ; car ce sont d'excellents tireurs : mais ils trouvent souvent autant de difficulté à aller chercher leur proie morte, qu'à l'approcher vivante. La chair de l'ysard est très estimée, et l'on fait avec sa peau des gants doux et agréables. Le coucher du soleil nous tira de l'extase où la contemplation de ces scenes imposantes avoit plongé tous nos sens, et nous avertit de nous retirer, avant que l'obscurité rendît doublement dangereux ces passages qui nous avoient paru si difficiles en plein jour. Alors le soleil s'enfonça derriere les sommets couverts de neiges de ces rochers, e nous offrit un coup-d'œil admirable, en teignan

toutes ces montagnes avec une riche variété de couleurs, toutes enflammées, qui se terminerent dans les plus douces teintes de pourpre.

Les montagnes abondent en gibier, et les rivieres en poisson. Comme il n'y a point ici de droits de seigneurs ou de propriétaires, le gibier appartient à tous les membres de la communauté qui sont assez adroits pour l'attraper; hors quelques portions de bois qui sont réservées pour la marine, toutes les forêts sont des communes.

LETTRE VII.

A notre retour, nous traversâmes la plaine de Luz et entrâmes dans un défilé, le long d'un magnifique chemin ouvert par M. d'Étigny, dernier intendant de cette province. Ce passage, entre deux montagnes entièrement couvertes de bois épais, est extrêmement étroit; le Gave roule parmi des rocs et des cataractes avec un fracas horrible. Le chemin, le long de la montagne, est taillé dans le roc vif ou dans des carrieres d'ardoises. Un mur en parapet dans les endroits dangereux diminuoit nos craintes. A la fin l'ouverture s'agrandit tout-à-coup, les montagnes se retirerent de chaque côté; et nos yeux furent soulagés d'une perspective si long-temps resserrée par la vue de la vallée d'Argelez, plaine ovale

très étendue, et terminée dans le fond par des collines agréablement plantées et richement cultivées.

Nous remontâmes ensuite pendant trois milles le lit d'un autre Gave, jusqu'aux eaux minérales de Cauteretz. Cette ville est située dans une vallée spacieuse, d'un aspect charmant, et entourée de montagnes couvertes de forêts (1). Les sources se trouvent au milieu d'un paysage superbe; deux gros torrents roulent sur le bord d'un roc ombragé par une forêt toujours verte; de belles éminences chargées de bois s'élevent par-derriere, et semblent servir de base à de vastes montagnes : l'une de ces collines est entièrement ronde.

Le 10, nous retournâmes de bonne heure de Cauteretz dans la plaine, et prîmes le chemin de Lourde. Cet ancien château est formé d'un amas confus de tours et de murs s'élevant en terrasses, et commandant la ville et la vallée : ses forts remparts, quoiqu'inutiles aujourd'hui à la défense du pays, sont conservés pour renfermer des prisonniers d'état.

De là nous descendîmes le Gave, et jouîmes

(1) La source la plus chaude éleve le mercure à 118; dans la plus tempérée il tombe à 69.

fréquemment de magnifiques points de vue. Nous apperçûmes long-temps Lourde, jusqu'à ce qu'enfin elle nous fut cachée par les rochers et les bois. Nous allâmes dîner à Betharan, lieu où se rendent des troupes de pélerins attirés par une image de la Vierge. Les charmes de sa position sont faits pour exciter la curiosité du voyageur même le moins religieux; car la nature s'est plue à l'orner de ses beautés les plus séduisantes. Une riviere profonde, des hauteurs couvertes de bois, et une fertile plaine, forment un tableau, dont les grands espaces sont coupés par les différentes ombres des montagnes éloignées. Nous continuâmes notre route plusieurs milles, à travers l'une des plus belles contrées que j'aie jamais vues. Le nombre des villages est trop grand pour être compté; et cependant la fertilité de la plaine semble demander encore plus de bras pour recueillir ses productions. Coaraze, ancien et vénérable château où fut nourri Henri IV, est situé près du chemin. Rien n'est plus agréable que les approches de Pau, capitale de la principauté de Béarn, et la résidence des anciens rois de ce pays, après que Ferdinand d'Aragon leur eut enlevé très injustement la haute Navarre.

Pau est situé sur le sommet d'une colline, et

commande les plaines immenses où serpente le Gave; ses nombreuses branches se réunissent avant de passer sous le pont : l'horizon au midi est borné par une longue chaîne de montagnes qui s'élevent derriere un rang de collines couvertes de bois.

Le château royal, bâti par le roi Henri d'Albret, domine toute l'étendue de cette admirable vue; ses terrasses communiquent à un parc rempli de superbes bois. L'architecture extérieure, ainsi que les décorations intérieures, ne mérite pas qu'on en parle; les appartements ne contiennent rien de curieux, qui soit digne de leurs anciens maîtres : on n'a conservé que l'écaille d'une tortue qu'on nous assura avoir été le berceau de Henri IV. La ville consiste principalement en deux longues rues; elle n'a aucun édifice de marque, aucun monument public : le seul que je vis étoit une mauvaise statue de Louis XIV, que soutenoit un piédestal destiné, suivant la tradition, à celle de son grand-pere, la gloire de la maison de Bourbon, et le héros chéri de cette province. Les Béarnois semblent avoir senti combien il étoit choquant de ne trouver aucun monument d'un si bon prince dans son pays natal; car l'inscription dit : *Voici le petit-fils de notre bon roi Henri.*

Les étymologistes disent que la principauté de Béarn tire son nom de la ville de *Ben-Charrica*, autrefois sa capitale, mais à présent si entièrement détruite, qu'on n'en peut déterminer le site. Les Béarnois furent de tout temps d'un esprit indépendant, toujours armés pour empêcher l'accroissement de la puissance de leurs princes, et maintenir leurs droits naturels contre l'usurpation. Dans le treizieme siecle, ils voulurent rendre la souveraineté élective ; et quoiqu'ils n'y aient pas réussi, ils obtinrent un nouveau corps de magistrats, pour réprimer l'abus de l'autorité souveraine. L'ancienne forme de gouvernement, mais non pas le pouvoir, subsiste dans les états qui s'assemblent annuellement pour délibérer sur les subsides et autres affaires de la province. Les évêques de Lescar et d'Oléron, dont le premier est président de l'assemblée, trois abbés, douze anciens barons, quatre autres de moindre ancienneté, et cinq cents quarante gentilshommes possesseurs de fiefs, constituent le premier corps des états; le second est composé des députés de quarante-deux villes.

Centulphus fut le premier souverain de Béarn, et régna dans le dixieme siecle. Sa postérité, pendant plusieurs générations, rendit hommage aux rois de Navarre ou d'Aragon. La maison de

Foix acquit le Béarn, par un mariage, vers la fin du treizieme siecle : mais, dans le quinzieme, une héritiere le porta dans la maison de Grailly qui prit le nom de Foix. En 1471, Gaston IV acquit la couronne de Navarre pour lui et ses descendants en épousant Éléonore fille de Jean roi d'Aragon. Leur petit-fils mourant sans postérité, Catherine sa sœur lui succéda. Son mari, Jean d'Albret, fut dépouillé de la haute Navarre par Ferdinand le Catholique. Jeanne, fille de leur fils Henri, et femme d'Antoine de Bourbon, fut mere de Henri IV, qui monta sur le trône de France, à l'extinction de la maison de Valois. Cette principauté ne fut pas entièrement incorporée dans la monarchie avant le regne de Louis XIII.

L'exportation de cette province est peu considérable, quoique quelques uns de ses vins soient excellents, propres à soutenir de longs voyages et à réussir chez l'étranger. Ceux de Jurançon sont les meilleurs : ils sont très forts et très capiteux. On y fait de grandes quantités de grosse toile. Le grain le plus en usage pour la nourriture du peuple est le bled de Turquie : les plaines abondent en fruits, bleds et légumes. On se procure toutes les choses nécessaires à la vie, à bon compte et d'une bonne qualité. Dans

les montagnes le lait et le fromage tiennent lieu de nombre de denrées qu'on ne trouve que dans le plat pays. Presque chaque vallée possede des sources minérales, et des mines de différents métaux. Les naturels sont industrieux, fort rusés et pleins de feu.

LETTRE VIII.

Une course de vingt-huit milles, au milieu d'un pays de bois et de riches vignobles, nous rendit à la ville d'Oléron, qui est située sur le bord de deux rivieres, entre de très belles collines. Ses principaux habitants font un commerce lucratif avec les provinces voisines de l'Espagne, mais non pas avec autant de succès que dans le siecle passé.

Le 12, nous quittâmes notre auberge avant la pointe du jour; et au bout d'une heure, nous entrâmes dans les défilés qui enferment la vallée d'Aspe : elle a plusieurs milles de longueur, est couverte de jolis hameaux, et se termine dans la grande plaine circulaire de Besouf, embellie par plusieurs villages et par les magasins où l'on dépose les bois qui servent à la marine royale. De là, une partie du chemin qui conduit en Espagne a été pratiquée à travers un gros roc qui

s'incline sur la riviere, et qu'on a fait sauter avec de la poudre. A sept milles plus loin, nous arrivâmes au pied de la *mâture d'Escot.* Les montagnes y sont extrêmement hautes et nues, excepté vers leurs sommets qui sont couverts de sapins. Pour transporter les arbres destinés à former des mâts, le roi a fait creuser un chemin dans le flanc d'un rocher effrayant qui s'étend sur le lit d'un torrent impétueux, qui est plutôt une suite de cascades qu'un ruisseau. Dans les endroits de la route où les crevasses du roc ont interrompu la communication solide, on a construit des ponts suspendus sur des précipices que l'œil ne peut mesurer sans frémir. Un espace très large semble à peine devoir rassurer contre les périls de ce chemin, le plus effrayant, sans comparaison, de tous ceux que je me hasardai de gravir. Après une montée longue et fatigante, nous nous reposâmes dans une petite plaine, au haut de la cataracte, où les bûcherons ont bâti leurs cabanes.

On a déja abattu une grande étendue de bois, et on ne peut presque plus se fournir de mâts dans cette forêt. Aussitôt que les arbres sont coupés, on les taille, et on les descend avec des cables sur une terrasse, près du pied de ce rang supérieur de la montagne. Ici, chaque mât est

attaché à des cordes, et tiré par des bœufs en bas du chemin que nous montâmes, jusqu'à un arbre de trente-trois pouces de diametre, dimension la plus forte des arbres de la forêt. Vingt-quatre paires de bœufs sont attelées par-derriere pour retenir le mât, et empêcher qu'il ne roule avec trop de vîtesse : cependant ils sont ordinairement obligés d'aller au trot, et quelquefois plus vîte ; tant est prodigieux le poids et la force qu'acquiert cette masse en roulant. Il faut que les conducteurs aient beaucoup d'habileté pour guider les bœufs à chaque angle de la montagne, et empêcher la pointe de l'arbre de frapper contre le roc. La coupe et le transport de ces mâts sont donnés par entreprise, à 25 sous le pied cube; mais le roi a été obligé de faire faire les chemins jusqu'à Atas. Là, les mâts sont jetés dans des étangs, et ensuite on en forme des radeaux dans le Gave d'Oléron. Chaque radeau est dirigé par huit hommes. Il me paroît que ces bois pourroient être transportés dans la plaine d'une maniere plus facile, si l'on pratiquoit des terrasses à différentes hauteurs, sur lesquelles on descendroit les mâts au moyen de cables et de cabestans, comme ils le sont d'abord, au lieu d'employer tant de bœufs au transport d'un seul arbre.

Nous revînmes à Pau par la vallée d'Aspe, et

de là à Bagneres, après avoir fait un tour de trois cents vingt milles.

LETTRE IX.

De Bagneres, le 2 septembre.

AYANT envie de visiter le pic du midi, je me rendis de bonne heure à Grip, au commencement de cette vallée; de là je montai à *Trémesaigues*, amas de chaumieres, près des belles chûtes de l'Adour, où j'espérois rencontrer un guide : mais je ne vis pas un homme; tous étoient occupés dans les pâturages. Ce contretemps ne dérangea point ma résolution : je dirigeai mes pas vers la plaine au pied du pic. Il ne croît aucun arbrisseau sur cette étendue de terrain; il est couvert d'un gazon court et de petites bruyeres. L'*Arises*, foible ruisseau d'excellente eau, sort du bas de ce cône gigantesque. Là, je trouvai un petit berger qui se chargea de me conduire au haut de la montagne. Mon domestique et les chevaux resterent à la source, tandis que je suivois mon conducteur sur une éminence escarpée, entre de vastes murs de rochers d'où la neige fondue se précipite en torrents au retour du printemps. En tournant autour du côté méridional de la montagne, nous arrivâmes à la fin au sommet d'une chaîne étroite qui se réunit dans la

masse du pic, comme les ailes d'une maison y sont jointes par une galerie de communication.

J'avois déja gravi près d'un tiers de la hauteur entiere de la montagne, à compter de l'endroit où j'avois laissé mon domestique, et je jouissois de la vue d'un vaste bassin au sud, au fond duquel se trouvoit un lac circulaire dont les eaux sont d'une couleur vert-clair. Devant moi, un amas immense de montagnes noires s'élevoit dans une sublime confusion, les unes derriere les autres, jusqu'à celle de *Gavarnie*, couverte de neiges, qui bornoit l'horizon. On ne distinguoit point de traces d'hommes, aucun arbre, aucun sentier, aucun animal; un silence profond régnoit par-tout. Ici mon guide refusa de marcher, en m'assurant que ni lui ni personne de sa connoissance ne s'étoit jamais hasardé à monter plus haut.

Lorsque je vis que rien ne pouvoit calmer ses craintes, je m'engageai seul dans l'aventure, et commençai à gravir la masse principale du pic : alors toutes mes fatigues précédentes me parurent légeres en comparaison des obstacles que j'eus à surmonter dans cette montée, qui est presque perpendiculaire ; elle avoit justement assez de pente pour qu'un gazon glissant pût y prendre racine. Leurs touffes servoient à assurer mes pas; sans quoi, il m'auroit été impossible

d'avancer : les tiges de ce gazon étoient si aiguës, qu'elles pénétroient mes *espartilles* ou souliers de ficelles, et me causoient souvent tant de douleur, que j'étois sur le point de quitter prise et de rouler en bas.

Après avoir fait mille pauses, j'atteignis un petit amas d'eau, formé par la fonte d'un monceau de neige voisin, le seul qui restât sur la montagne : ma soif étoit excessive, et j'en bus avec avidité, quoiqu'elle fût chaude, saumâtre et désagréable. Je gagnai bientôt le sommet du pic, qui est un roc oblong, d'environ trente pieds de diametre, inclinant vers le sud. De cette pointe jusqu'au lac dont nous avons parlé, regne une descente rapide et continue : vers le nord et le sud les rocs sont perpendiculaires et inaccessibles. Le pic du midi est un cône placé sur le point de réunion de trois montagnes inférieures, par lesquelles il est supporté comme par un piédestal triangulaire.

Je trouvai que j'avois employé près de trois heures à le gravir. La hauteur de la montagne fut mesurée en 1740 par des académiciens, et déterminée par le barometre à 1441 toises au-dessus du niveau de la mer. Lorsque j'eus donné un peu de repos à mes membres fatigués, et calmé les désagréables sensations d'une chaleur

excessive, en respirant un vent doux qui soufloit sur la surface de ce roc élevé, je tâchai de jouir, le mieux qu'il me fut possible, des charmes de la vue la plus étendue et la plus magnifique que l'imagination puisse concevoir. Au sud, au sud-est, et au sud-ouest, une ligne de montagnes innombrables se confondoit avec les nuages, à chaque extrémité, où j'ai cru appercevoir les rivages des deux mers : mais comme la chaleur du jour avoit couvert les objets très éloignés d'une épaisse vapeur, j'ai pu être trompé, et penser seulement voir ce que je savois exister dans ces parties de l'horizon.

Au nord, on découvre une plaine qui n'est bornée que par la rondeur du globe, et par l'impuissance de l'œil pour saisir une plus grande étendue de sa circonférence. La variété des couleurs qui animoit sa surface, étoit infinie. Je suivois la direction des principales routes, je traçois le cours des rivieres dès leurs sources, et distinguois chaque ville et bourg placé sur leurs bords : Tarbes, Auch et Pau étoient les plus apparentes; mais si j'eusse été muni d'une bonne lunette, je présume que j'aurois pu distinguer Toulouse, Montauban, et plusieurs autres lieux aussi éloignés. Ma respiration n'éprouva aucune difficulté, et je ne sentis d'autre différence de

température, que celle occasionnée par un doux zéphyr qui rafraîchissoit l'air. Je restai une heure ainsi élevé au-dessus de l'univers : ayant ensuite senti renaître mes forces, je regagnai la plaine, dans l'espace d'une heure trente-cinq minutes.

LETTRE X.

De Bagneres, le 17 septembre.

Je fis, la semaine passée, une excursion à Bagneres de Luchon. Arrivés à Sainte-Marie, au-dessus de Campan, nous tournâmes au sud-est, le long d'une vallée délicieuse, entourée de collines verdoyantes, et de montagnes couvertes de bois. Nous fîmes halte au pas de Seube, au milieu d'une plaine spacieuse, dans le centre de superbes forêts de sapins. Au-dessous des branches inférieures de ces arbres antiques pend une longue mousse, aussi délicate que du lin. Au-delà de ces bois et de ces montagnes, se trouve la vallée d'Aure, dont la ville principale est Arreau, située sur la riviere de Neste, et entièrement environnée de hautes montagnes. Elle étoit autrefois fréquentée per des personnes attaquées de maladies nerveuses et scrophuleuses, que guérissoit souvent l'usage d'un bain minéral froid : mais Marguerite, reine de Navarre, le fit combler et détruire, de colere, à ce que dit la tradi-

tion, de ce qu'une de ses favorites, dont elle avoit toujours veillé la conduite avec un soin maternel, y avoit eu quelques instants de foiblesse, pendant le temps où cette princesse prenoit un bain, seul moment où elle l'avoit perdue de vue.

Si nous fussions arrivés un jour plutôt à Arreau, nous aurions pu jouir du plaisir de voir une chasse à l'ours : tous les jeunes gens de la vallée s'étoient assemblés, et en avoient tué un très gros, qui n'avoit succombé qu'après avoir reçu huit balles dans le corps. La maniere de faire cette chasse est de suivre à la piste l'animal jusqu'à son repaire, vers la pointe du jour; et comme il n'en sort plus ensuite qu'à la nuit, les chasseurs ont le temps de se rassembler, et d'entourer la taniere : la ligne de circonvallation faite, la bête est excitée par le bruit des fifres, des tambours, des chauderons, des cris, et de tout ce qui peut produire du tintamarre. Étonné de cette horrible sérénade, l'ours sort pour chercher une retraite plus paisible; mais aussitôt qu'il est dehors, la décharge de la mousqueterie commence. Si on le manque, il court sur celui qui a tiré; mais de nouveaux coups attirent son attention sur de nouveaux objets, jusqu'à ce qu'une balle, mieux dirigée que les autres, l'étende par terre. Les ours cherchent peu

à mordre, mais ils tâchent de terrasser l'ennemi avec leurs pattes.

D'Arreau, nous allâmes franchir une montagne d'un aspect effrayant; et de là nous suivîmes le cours d'un petit ruisseau qui nous mena dans la vallée de Luchon.

Bagneres de Luchon est une petite ville bâtie irrégulièrement dans l'angle d'une plaine qui a environ deux milles de diametre : la vue y est extrêmement bornée; car la chaîne des montagnes qui l'environnent est d'une grande hauteur : leurs sommets sont couverts de neige toute l'année. Une tour ruinée, située sur la pointe d'un rocher, gardoit autrefois le défilé qui conduit en Espagne. Ce défilé n'est autre chose qu'une crevasse sombre et étroite qui s'est formée dans la chaîne des montagnes, sans laquelle il seroit presque impossible au voyageur le plus hardi de franchir cette barriere naturelle des deux royaumes.

Les bains sont à quelque distance de la ville, et près de leurs sources qui sortent d'un roc : la plus chaude bouillonne dans un trou qui n'a pas une verge de largeur, et ses eaux sont aussi noires que de l'encre : les petits cailloux du fond sont incrustés d'un sédiment de mica argenté. Ces fontaines sont au nombre de trois : elles different

beaucoup dans leur degré de chaleur ; mais elles sont toutes savonneuses, fétides, et on les ordonne dans les maladies de la peau. L'une de ces sources est séparée, par une planche, d'un ruisseau abondant qui jaillit du même rocher, et qui, au lieu d'être chaud et sulfureux, donne l'eau la plus fraîche et la plus pure de toute la vallée ; mais bientôt on leur permet de se réunir pour remplir les bains tiedes.

Nous revînmes de Bagneres de Luchon par les plaines, en suivant le cours de la riviere d'Aure, le long d'une riche vallée, jusqu'au village de Cierp, où la plus haute chaîne de montagnes se termine vers le nord. Cet endroit offre un paysage superbe : au sud, un amphithéâtre de montagnes couvertes de bois se perd dans l'horizon ; un château ruiné, situé sur un roc sauvage, varie l'aspect des collines inférieures ; une autre longue chaîne de montagnes, du côté de l'est, est interrompue par une ouverture bordée de précipices, d'où sort majestueusement la Garonne : de là elle coule sans obstacle à travers des plaines riches et immenses, dont elle transporte les productions à l'océan. Ce fleuve est déja ici très large et très profond, et porte de gros bateaux. Vers le nord, la vallée s'étend de chaque côté, la culture et la population augmentent, les montagnes

semblent se retirer; et tout annonce le passage subit de la nature sauvage à la nature embellie par l'industrie humaine.

Plus bas, nous passâmes à la vue de Saint-Bertrand, capitale du pays de Cominges, située sur une éminence ronde, devant des montagnes couvertes de forêts. La roideur de la colline, le cours tortueux de la riviere, et les lourds clochers de sa cathédrale, lui donnent une ressemblance frappante avec Durham en Angleterre.

Cette ville tire son nom de Saint Bertrand, son évêque, qui la bâtit en 1100, près des ruines de Lyon de Cominges, ancienne cité détruite en 585 par Gontran, roi de Bourgogne, parcequ'elle avoit donné retraite à un imposteur qui se disoit du sang royal.

Nous voyageâmes l'après-dîner dans des bruyeres immenses, parsemées de chênes, jusqu'aux ruines de Mauvesin, autrefois château fort, bâti par les Anglois, pour dominer et défendre les limites de leurs possessions. Près du pied de l'éminence sur laquelle s'éleve cette tour, est située l'abbaye d'Échelle-Dieu, au milieu des bois; trois belles vallées se rencontrent à cet endroit, parmi de riches prairies, arrosées par la riviere de l'Arros. Les moines jouissent d'un revenu de cinquante mille liv.; l'abbé commendataire en a

environ dix mille. Ils sont seigneurs de sept villages et d'une vaste étendue de forêts; mais ils n'en tirent pas autant d'avantage qu'on pourroit l'imaginer, à cause du droit que chaque communauté a de couper le bois qui lui est nécessaire. Les bûcherons, dans cette contrée, plantent des chênes, des châtaigniers et des hêtres, hauts d'environ dix pieds, et de deux pouces de diametre : ils abattent d'abord les têtes de ces arbres qui deviennent très beaux, droits, élevés, malgré les violentes tempêtes de vent et de neiges dont ils sont assaillis. Bientôt après, nous arrivâmes dans un lieu où l'on avoit tendu des filets pour prendre des bisets, qui viennent de l'est vers le temps où le millet est mûr, et s'en vont en grandes troupes, au commencement de la saison des neiges. On en prend des quantités incroyables au milieu d'octobre.

Le jour de notre départ est fixé au 22 de ce mois; nous quitterons cette vallée avec regret, et ne perdrons jamais le souvenir des heures agréables que nous y avons passées.

Les plaisirs de Bagneres ressemblent peu à ceux que l'on trouve ordinairement aux eaux minérales d'Angleterre. Il y a peu d'assemblées, de bals, et de grandes fêtes; la compagnie se divise en petites troupes, et les plus agréables par-

ties de plaisir se passent à la campagne. On y trouve toutes ses commodités, et les choses nécessaires à la vie y sont bonnes et en abondance. Le seul inconvénient que nous y ayons éprouvé, c'est la difficulté d'y faire venir de l'argent (1).

LETTRE XI.

De Toulouse, le 24 septembre 1776.

En quittant Bagneres, nous prîmes le chemin de Toulouse, le long des bords de la Garonne.

Cette ancienne ville, comme toutes celles qui se vantent d'une très haute antiquité, a son origine, ainsi que les premiers temps de son histoire, remplie de fables (2). Les Romains l'em-

(1) Depuis que j'ai quitté le midi de la France, l'inconvénient dont je me plains ici n'a plus lieu. MM. Ransom, Morland et Hammersley, ayant trouvé un moyen de procurer des remises en argent aux voyageurs dans toutes les parties de l'Europe, Bagneres et Barege sont compris dans leur vaste correspondance.

(2) Les Volsques Tectosages habitoient cette partie de la Gaule, dans le temps de la premiere invasion des Romains, l'an de Rome 636. Elle continua de former une province de cet empire, jusqu'à Honorius, qui, se trouvant pressé de tous côtés par des essaims de barbares, s'efforça de sauver la principale partie de ses possessions en faisant des sacrifices de quelques parties éloignées,

bellirent de plusieurs beaux édifices; mais il n'en reste de vestiges, que les arches de brique d'un petit amphithéâtre. Elle est située dans le centre d'une plaine étendue qui produit en abondance du bled et du millet; il y a peu de vignes dans les environs, et le vin qu'elles donnent est d'une mauvaise qualité.

---

qu'il donnoit à une nation, de préférence à une autre, pour semer ainsi la dissension entre elles. Ce fut dans cette vue qu'il abandonna aux Goths, en 400, la province de Narbonne. Vers le huitieme siecle, ils furent subjugués par les Sarrasins, qui, à leur tour, furent repoussés en Espagne par Charles Martel et son fils Pepin. Charlemagne établit des comtes à Toulouse, qui bientôt après devinrent princes souverains. Leur postérité régna 400 ans : mais, en 1208, Raimond VI attira sur sa tête la vengeance du Saint-Siege, en donnant du secours aux Albigeois ses sujets, contre lesquels le pape avoit publié une croisade. Le chef de la sainte confédération étoit Simon de Montfort : il défit le comte, et, pour récompense de sa valeur, reçut le comté des mains de ses soldats. Amaury de Montfort son fils étant trop foible pour conserver les conquêtes de son pere, les vendit au roi de France, qui força Raimond VII à signer un traité, par lequel il lui abandonnoit toutes ses possessions, excepté le diocese de Toulouse, qui cependant devoit aussi lui revenir si la postérité du comte venoit à s'éteindre. Peu de temps après, sa fille unique étant morte sans enfants, le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France, en conséquence du traité.

La circonférence de la ville est d'environ quatre milles. Les rues sont spacieuses, et les maisons bien bâties; mais les briques dont elles sont construites ont une couleur sombre qui, avec le peu de mouvement qu'il y a dans les rues, mit du noir dans mes idées, et y apporta celle de la misere.

Les manufactures de Toulouse, ainsi que son commerce, sont de peu d'importance. Le génie des habitants semble être fait plutôt pour les lettres que pour le négoce. Les gens riches prennent le parti de la robe; l'église se saisit d'une grande partie des citoyens; et la pauvreté, ainsi que la fainéantise, est le lot du peuple. Rien ne contribue plus à détruire l'esprit de commerce, que l'ambition d'obtenir le capitoulat, que possede ordinairement, à son tour, tout riche négociant: cette place donne la noblesse, non seulement à ceux qui la possedent, mais encore à leur postérité. Le marchand qui l'a une fois obtenue, est obligé de fermer pour jamais le canal qui lui apportoit ses richesses; ainsi la plante se fane sur sa tige, avant qu'elle ait acquis assez de force pour assurer une reproduction de ses fruits. Cependant la Garonne offre de puissants moyens à l'industrie commerçante; et Toulouse semble

destinée par sa situation à servir d'entrepôt aux provinces d'en haut et d'en bas.

Les moulins du Basacle forment un obstacle considérable à la navigation de la riviere : car on est obligé de débarquer les effets, et de les transporter par la ville, au-delà des chûtes, pour être rembarqués de nouveau; ce qui occasionne des dépenses et du temps perdu. Les états de Languedoc ont tâché de remédier à cet inconvénient, sans détruire les moulins qui sont absolument nécessaires à une ville bâtie dans une plaine, où les moulins à vent resteroient la moitié de l'année dans l'inaction, faute de vent. On a creusé un canal pour ouvrir une communication entre cette partie de la Garonne qui est au-dessus du Basacle, et celle qui est au-dessous, afin que les bateaux chargés pussent remonter et descendre la riviere sans interruption. Mais le courant des moulins est si violent, que peu de bateliers risqueront de passer l'embouchure de ce nouveau lit; et par conséquent le succès de cette entreprise est encore problématique. On a pourtant élevé un grand bas-relief de marbre, représentant des génies, des fleuves, des mers, pour consacrer l'époque de cette jonction. On se propose aussi de continuer l'ouvrage jusqu'au der-

nier bassin du canal royal de Languedoc, ce qui facilitera le transport des marchandises qui ne sont pas destinées pour Toulouse.

Le pont qui est sur la Garonne a 820 pieds de long, et a été construit par François Mansard : le style de l'architecture est hardi; mais les trous qu'on a pratiqués dans chaque pile, pour donner plus de facilité à l'eau de s'écouler dans les débordements, la déparent.

Les Toulousains sont si célebres pour leur dévotion, que je ne fus pas étonné de voir l'énorme quantité d'églises et de couvents qui se trouvent dans leur ville. Des légions de saints y sont déposées dans des châsses d'or et des tombes de marbre; mais on s'est peu soucié d'avoir de bonnes peintures et de bonnes statues pour les représenter. Ce n'est pas ici qu'on pourroit dire que la façon surpasse la matiere.

Outre une armée réguliere de prêtres, de moines et de nonnes, Toulouse a encore une milice spirituelle, animée d'un zele encore plus grand pour les intérêts de l'église. Ce corps est composé d'un grand nombre de laïques, qui forment une confrérie de pénitents : des rois, des hommes d'état, des généraux, se sont crus honorés d'avoir leurs noms inscrits sur la liste de la confrérie. Mais les temps sont changés; et je croi-

que les gens sensés desirent que cette branche parasite du trône ecclésiastique soit plutôt retranchée que cultivée. Toulouse s'est long-temps distinguée par sa soumission sans bornes aux ordres de la cour de Rome. Elle fut le berceau de l'inquisition ; et de nos jours, toutes les particularités qui déterminerent la condamnation de Jean Calas prouvent que les semences de fanatisme qui produisirent ce cruel tribunal, ne sont pas encore détruites dans cette province. La vérité de ce fatal événement est encore enveloppée de doutes et de conjectures ; et je n'ai pu rien apprendre à ce sujet de nouveau ni de satisfaisant. Un homme entièrement neutre dans cette affaire m'assura qu'il avoit de fortes raisons de présumer que Jean Calas avoit été malheureusement la cause innocente de la mort de son fils : les derniers discours de ce pere infortuné s'accordent avec cette conjecture.

Le caveau des cordeliers est fameux par les corps desséchés qui y sont déposés ; mais ceux que l'on voit dans les galeries souterraines de Naples et de Syracuse sont moins défigurés.

L'église des religieuses carmélites est jolie ; celle de la visitation est bâtie avec assez d'élégance.

Les huit capitouls s'assemblent dans un hôtel

spacieux, qu'on dit avoir été donné par C'émence Isaure, célebre protectrice de tous les arts, et qui florissoit, à ce qu'on rapporte, dans le quatorzieme siecle. Elle fonda des prix annuels de poésie : ils sont encore distribués par l'académie des Jeux floraux, et consistent en rameaux d'or et en fleurs d'argent. Dans le même bâtiment on voit une galerie où sont rassemblés les portraits des personnages illustres nés dans cette province. Mais la réputation d'un grand nombre de ceux que j'y vis, semble confinée dans les limites de son territoire. Les annales de Toulouse ont été régulièrement écrites depuis l'an 1285; elles contiennent plusieurs traits d'histoire assez singuliers, et sont ornées de dessins qui représentent plusieurs cérémonies publiques. L'entrée de Louis XI n'étant encore que dauphin est une des plus curieuses : comme les magistrats refusoient à sa mere la distinction d'un dais, il la prit en croupe derriere lui, et entra ainsi dans la ville, partageant avec elle tous les honneurs rendus à sa propre personne.

Henri, duc de Montmorenci, fut décapité dans une cour de l'hôtel-de-ville en 1632. C'étoit un homme déterminé, populaire, et par conséquent redoutable pour le cardinal de Richelieu ; il fut insidieusement entraîné dans une

révolte, fut défait à Castelnaudari, pris et amené à Toulouse pour y subir une mort honteuse.

LETTRE XII.

De Montpellier, le 8 octobre 1776.

Entre Toulouse et Carcassonne on n'apperçoit pas un arbre, pas un buisson : les villes, les villages sont bâtis sur des collines; les plaines sont labourables, et, dans le milieu, coule le canal royal qui forme une communication entre la mer atlantique et le golfe de Lion. Il fut exécuté sous la direction de Paul Riquet, de Beziers, et coûta onze millions, dont le roi et la province payerent une part égale. La premiere pierre fut posée en 1667, et le canal ouvert en 1681 : mais il fallut plusieurs années pour l'achever. Sa longueur, de Toulouse à Beziers, où il se joint à la riviere d'Orbe, est de 125435 toises françoises. Sa navigation intérieure a été tellement perfectionnée depuis quelques années, que ce canal seroit indubitablement raccourci de plusieurs lieues, si on le refaisoit aujourd'hui. Il est, dans plusieurs endroits, alongé par des détours inutiles, et, dans d'autres au contraire, il a été creusé à grands frais, malgré des obstacles sans nombre, tandis qu'un détour peu considérable auroit amené les eaux à leur destination avec

plus de facilité et d'économie. On y compte quinze écluses du côté de l'océan, et quarante-cinq vers la méditerranée. Le point le plus élevé entre les deux mers est à Naurouse, qui est à cent toises au-dessus du niveau des deux mers. Le canal est conduit sur trente-sept aqueducs, et traversé par huit ponts. Pour conserver une quantité d'eau suffisante vers le centre dans les temps de sécheresse, on a formé à Saint-Ferréol un grand bassin qui reçoit le produit de toutes les sources de la montagne noire.

Les profits de cette entreprise proviennent du transport des marchandises, et des voyageurs. Les premieres paient par lieue, les autres par jour. Trois cents soixante bateaux font annuellement six voyages sur ce canal : les propriétaires retirent 1000 liv. par voyage, ce qui fait une somme totale de 2,160,000 liv. Les dépenses courantes et les réparations montent à 1,610,000 liv. ; il reste conséquemment un profit net de 550,000 liv. pour le dividende. Ces détails sont peut-être faux; car il y a toujours des secrets dans les compagnies commerçantes, qu'il est difficile de pénétrer.

Le diocese de Carcassonne, quoiqu'éloigné d'être une contrée fertile, est dans un état florissant, et ses habitants sont dans l'aisance : ces

avantages sont dus au succès d'une manufacture de drap. Le commerce des étoffes de laine a été long-temps en vigueur dans cette ville : mais, dans le dernier siecle, les Hollandois trouverent le moyen de se faire préférer aux François dans le Levant, en baissant le prix de leurs draps. Un gros capital les mettoit en état de soutenir la perte occasionnée par cette diminution, tout le temps que dura la rivalité. Le rétablissement de cette branche intéressante de commerce parut au grand Colbert digne de son génie aussi vaste que persévérant. Il encouragea donc les essais de plusieurs citoyens entreprenants, et eut bientôt la satisfaction de voir un débouché sûr et lucratif, ouvert dans l'empire ottoman pour les draps françois. Les directeurs des manufactures de Carcassonne ont vu prospérer leur entreprise d'année en année, depuis le temps de Colbert. Le commerce des autres nations avec les Turcs est tombé dans la même proportion. Vers la fin du dernier siecle, suivant le mémoire rédigé par M. de Basville pour l'instruction de M. le duc de Bourgogne, la valeur des étoffes de laine envoyées à l'étranger montoit à neuf millions et demi de livres. Carcassonne expédie maintenant à l'étranger pour quatorze millions de draps par an, et en vend pour deux autres millions dans l'intérieur du royaume.

Cette ville contient seize mille habitants; elle est divisée en deux parties par la riviere d'Aude: la ville haute est située sur un roc, entourée de murs anciens, et défendue par un vieux château; la ville basse est régulièrement et quarrément bâtie. Cette place avoit autrefois ses souverains: le dernier comte, s'étant rangé du parti des Albigeois, fut dépouillé de ses possessions qui devinrent le partage du comte de Montfort; ses descendants les transmirent ensuite à la couronne.

De Carcassonne à Narbonne nous parcourûmes une contrée d'un aspect peu agréable: le défaut d'ombre et la forte réflexion du soleil la rend d'une chaleur insupportable en été; pendant l'hiver, elle est exposée à des froids rigoureux et à de grands vents. Le sol en général est composé d'un gravier rouge. C'est là que croissent les oliviers les plus occidentaux de la France. Nous découvrîmes pour la premiere fois la méditerranée, de dessus les collines voisines de Narbonne; cette ville est située dans une plaine basse, exposée aux inondations, par sa proximité de plusieurs rivieres qui ont leur cours vers les étangs salés.

Nous entrâmes dans cette ville par une porte bâtie de fragments d'autels romains, de statues

mutilées, d'inscriptions et de trophées. Les rues sont étroites, et tout y annonce la pauvreté. L'église seule semble donner une idée différente. L'archevêché est un des plus riches bénéfices du royaume. Le palais du prélat ressemble plutôt à un château fort et triste d'un ancien souverain, qu'à la résidence d'un archevêque françois.

Plusieurs beaux morceaux de sculpture romaine sont conservés dans les cours; et les Narbonnois peuvent y satisfaire tous leurs mouvements de vanité, en se livrant à tous les châteaux en Espagne possibles sur l'ancienne magnificence de leur ville. Narbonne devint une colonie romaine 115 ans avant Jésus-Christ, et donna son nom à l'une des plus grandes divisions des Gaules. La demeure des proconsuls et des préfets, ces anciens maîtres du monde, ou du moins leurs députés, étoit sûre de recevoir tous les embellissements et les marques de distinction que ces fiers habitants avoient le pouvoir d'accorder. Les jouissances de Rome y furent sans doute transportées, et de somptueux bâtiments furent élevés pour pouvoir se les procurer. Les nombreuses ruines qu'on rencontre dans toutes les parties de la ville, attestent la grandeur et le goût avec lesquels elle étoit décorée ; mais le temps et la furie des barbares n'ont laissé aucun de ces édifices.

La cathédrale est remarquable par la hauteur de sa voûte, mais le style de l'architecture est lourd. On voit dans le chœur le mausolée de Philippe le Hardi, fils de saint Louis, qui mourut à Perpignan, en 1285, pendant qu'il s'occupoit à dépouiller de ses possessions un de ses cousins excommunié, Pierre d'Aragon.

Narbonne étoit autrefois gouvernée par des vicomtes souverains; mais les rois de France en firent l'acquisition dans le seizieme siecle. Son commerce consiste principalement dans l'exportation de son froment, qui est très estimé comme semence, et qui, avec les oliviers, forme la seule production importante de son diocese; un canal le transporte à la mer, où il est embarqué pour les provinces de la côte qui manquent de cette denrée de premiere nécessité. Les salines sur les étangs rapportent, dit-on, un revenu considérable aux fermiers généraux. Les terres incultes des environs de Narbonne abondent en plantes aromatiques, dont les abeilles tirent un miel blanc et parfumé; les apothicaires le préferent aux autres, parcequ'ils le trouvent plus laxatif.

Les prés dans les terres basses sont divisés par des rangs de mûriers et par des haies parsemées de tamaris : la charrue dont on se sert ici n'est composée que d'un manche fort mince, et d'un

soc proportionné à la légèreté du terroir. Au-delà de cette plaine, la contrée est montagneuse et triste jusqu'aux rives de l'Orbe.

Nous quittâmes la route directe pour visiter le *Malpas*, lieu où le canal de Languedoc est creusé l'espace de cent quarante-sept verges à travers une montagne. L'ouvrage est exécuté avec grandeur ; on a élevé sur l'eau une arche hardie et fort haute, pour empêcher que les terres ne s'éboulassent, et on a pratiqué, le long de l'eau, un chemin pour pouvoir tirer les bateaux. Les ouvriers, en ouvrant ce conduit souterrain, trouverent un canal creusé par les Romains pour faire écouler les eaux d'un lac fort profond, qui existoit autrefois sur le sommet de cette montagne. Du Malpas à la riviere d'Orbe, la pente est de 67 pieds ; ce qui a nécessité la construction de dix écluses pour élever ou abaisser les bateaux.

Beziers domine une grande étendue de pays où les bois sont très rares. Son climat est célebre, ainsi que la fertilité de son terroir. Vaniere, né dans cette ville, l'a célébrée dans son *Praedium rusticum*, poëme didactique qui paroît froid et monotone à nous autres étrangers, mais qui a beaucoup de charmes pour ceux qui connoissent le pays, et qui sont en état d'apprécier la vérité de son pinceau. Les vents impétueux qui souf-

flent pendant long-temps dans différentes saisons, sont sans doute une des causes de la pureté et de la salubrité de l'air : mais pendant qu'ils durent, leur violence rend Beziers un séjour très désagréable. La cathédrale et le palais de l'évêque sont admirablement bien situés pour jouir de la superbe vue des collines, et d'une grande étendue de riviere.

Les Romains, qui se connoissoient en sites, envoyerent une colonie à Beziers : lors du démembrement de leur empire, elle tomba au pouvoir des Goths ; les Sarrasins s'en emparerent ensuite, et fortifierent ce poste avec beaucoup de soin. La résistance obstinée qu'ils y firent contre Charles Martel porta ce général à détruire la place après qu'il les en eut chassés. On vit Beziers renaître de ses cendres, et depuis elle fut gouvernée par des souverains indépendants. En 1209, le vicomte de Beziers joignit son étendard à celui du comte de Toulouse pour soutenir les Albigeois ; cette démarche lui attira le ressentiment des croisés, qui prirent d'assaut sa capitale, et massacrerent presque tous les habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Les rois de France bientôt après en devinrent possesseurs.

Ce n'est point une ville commerçante ; la nature a été si favorable à Beziers, et lui a si bien

donné et en si grande abondance toutes les choses nécessaires à la vie, qu'elle a presque étouffé dans les habitants le germe de l'industrie. Son diocese produit une grande quantité d'huile, de vin, de soie et de bled.

Après avoir traversé une contrée nue, pendant quelques milles, nous descendîmes avec beaucoup de plaisir dans les riches plaines de Pézenas; elles sont spacieuses, bien cultivées, et entourées de collines couvertes de maisons de campagne et de villages. Ses édifices ne la rendent point recommandable, et ses habitants sont en petit nombre. Nous quittâmes ce charmant paysage, et n'eûmes plus que la vue de rochers entassés les uns sur les autres, et couverts de buissons. Vers Loupian, nous trouvâmes un grand lac qui communique à la mer; on découvre de là une baie majestueuse, sur les bords de laquelle les oliviers et les vignes étendent leurs branches; des villes éloignées semblent flotter sur ses eaux, et l'avenue de Montpellier est très imposante.

LETTRE XIII.

De Montpellier, le 1 novembre 1776.

La ville de Montpellier couvre une éminence circulaire. Ses murs sont beaux et bien conservés; ils furent construits en 1208 par un fils de

Jacques le victorieux, roi d'Aragon, à qui ce prince avoit donné en apanage le royaume de Majorque et le comté de Montpellier. La promenade quarrée, nommée le Peyrou, sur le bord de la colline, est une des plus grandes de l'Europe; elle est élevée sur plusieurs terrasses, et ornée d'une statue de Louis XIV, d'un arc de triomphe érigé à la mémoire du même monarque, et d'une rotonde que d'habiles architectes ne trouveroient guere de leur goût : elle sert à recevoir les eaux amenées de fort loin par un superbe aqueduc de deux rangs d'arches. Aucune des ruines de la grandeur romaine ne peut avoir un plus bel effet, que cette vaste ligne d'arcades qui s'étend sur les collines et dans les vallées. Le Peyrou offre une vue qui domine la mer et la terre; on apperçoit le lac de Maguelone, séparé de la méditerranée par un isthme fort long, à travers lequel passe le canal royal, vers l'est, depuis Agde; les bateaux semblent y naviguer comme en pleine mer : des villages sont parsemés sur les bords du lac; et la montagne de Cette, qui s'éleve derriere, semble être une isle séparée du continent par un large canal.

Les promenades et autres embellissements donnent à l'extérieur de cette ville l'apparence d'une métropole : mais l'intérieur ne répond nul-

lement à cette idée; car les rues sont étroites, tortueuses, et escarpées. Les maisons, quoique solidement bâties, sont simples, et sans aucun ornement d'architecture. Le nombre de ses habitants excede soixante mille.

Les états de Languedoc (1) s'y assemblent chaque hiver; et, pendant le temps de la tenue, Montpellier devient une ville très gaie : dans les autres saisons, l'affluence des étrangers lui donne un air de vie et d'activité qu'on ne trouve ordinairement que dans les ports de mer. Sa température est depuis long-temps célebre par sa salubrité; et des milliers de malades, d'impotents, viennent journellement s'y établir, dans l'espérance de soulager leurs maux, ou du moins de trouver une atmosphere plus convenable à la délicatesse de leur constitution. Mais je pense qu'on a beaucoup exagéré son mérite; car en automne et en hiver il y a toujours des vents très aigus; en

(1) Les états sont composés des trois ordres : le premier est formé de trois archevêques et de vingt évêques; le second, d'un comte, un vicomte, et vingt-un barons; le troisieme, des députés des dioceses, et des magistrats des villes. Leur emploi est d'accorder des sommes au roi, de répartir les impositions, d'examiner les comptes des années précédentes, et de veiller à la conservation des privileges de la province.

même temps le ciel est pur, et les rayons du soleil sont très ardents : par conséquent, dans un lieu où le vent du nord n'a point d'accès, le degré de chaleur est considérable, et la transpiration est excitée par un exercice très modéré : mais le vent aigu qui se fait sentir ensuite à tous les coins de rues, ne peut manquer de produire des effets dangereux sur un corps dont tous les pores sont ouverts. En été, l'influence des marais doit aussi avoir des inconvénients. Les figures de ceux qui habitent les terres basses, le long de la côte, portent de tristes preuves des funestes effets de l'air et du sol; leur couleur est d'un pâle effrayant, et les fievres ne cessent de les tourmenter, la moitié de l'année. Je n'ai pas encore vu une femme à Montpellier avec de belles dents. Quelques observateurs ont attribué leur dépérissement aux émanations du mercure, dont les chirurgiens emploient une quantité incroyable; d'autres en accusent le verd-de-gris, dont on fait un grand commerce dans cette ville : mais je suis convaincu que la proximité des marais en est la cause principale, si elle n'en est pas l'unique.

Le college de médecine jouit depuis long-temps d'une grande réputation, et se vante d'avoir élevé et compté parmi ses membres un grand nombre des plus grands médecins que la France

ait produits de nos jours, et dans les siecles précédents. Ses privileges sont étendus, et l'on m'a assuré que quelques uns des plus considérables ont été obtenus par la faveur dont jouissoit Rabelais, ce philosophe qui portoit la gaieté jusqu'à la folie; et c'est par cette raison que chaque nouvel initié, lorsqu'il est installé, est obligé d'endosser la robe doctorale de ce bon curé.

Si le nombreux et continuel concours des malades, et les plus grandes facilités pour acquérir la connoissance des simples, contribuent au progrès de la science dans une société de médecine, nulle école ne peut avoir plus de secours dans ce genre que celle de Montpellier pour parvenir à la perfection : mais, depuis quelques années, plusieurs malades ont été chercher d'autres sources de santé; et la mode et l'espérance d'un climat plus doux ont porté les Anglois travaillés de consomption à exhaler leur dernier souffle de vie sur le brûlant rivage de Nice.

On jouit effectivement ici des plus grands avantages pour étudier la Botanique; les terres incultes des environs de la ville offrent un plus grand nombre de plantes qu'on n'en pourroit trouver réunies dans une même étendue, sur aucun autre sol de l'Europe. Dulaurens, médecin de Henri IV, commença le jardin botanique

du roi; on en prend beaucoup de soin, et les étudiants trouvent toutes sortes de facilités pour bien connoître les végétaux. Le directeur du jardin fait tous les ans un voyage dans les Pyrénées, accompagné d'un grand nombre de jeunes botanistes, et leur fait examiner les plantes rares qui croissent dans ces régions élevées, et qu'on ne trouve point dans les plaines ni sur les collines du Languedoc.

On prépare à Montpellier, avec beaucoup d'habileté, des cordiaux de différentes sortes, les parfums et les eaux de senteur; on y fait la fausse cochenille, et une conserve médicinale avec le kermès ou la noix de galle. On y blanchit une grande quantité de cire; la manufacture de verd-de-gris (1) est particuliere à cette ville. Son diocese exporte une grande quantité d'huile et de

(1) On le fait en mettant quelques mesures de vin dans une grande jarre de terre; on fixe sur la liqueur des bâtons en croix, pour supporter une couche de raisins secs sur lesquels est posée une légere plaque de cuivre; et cette opération se répete jusqu'à ce que le pot soit rempli : on empêche ensuite, pendant douze jours, la communication de l'air, au moyen d'un lit épais de paille. Au bout de ce temps, on retire les plaques de cuivre; et après les avoir fait sécher lentement à l'ombre, on racle le verd-de-gris qui y est attaché.

bled : il produit quelques sortes de vins excellents, et on y fabrique de la futaine et des draps.

LETTRE XIV.

De Montpellier, le 3 novembre 1776.

MONTPELLIER n'existoit pas encore lorsque Charlemagne détruisit Maguelone, ville bâtie presque au milieu des étangs, et qui étoit la retraite et le rempart des Sarrasins. L'évêque et son clergé s'étoient déja réfugiés à Sustantion, village aux environs, et qui devint insensiblement la ville de Montpellier par le concours de ceux qui préférerent cette situation élevée au terrain bas, autant pour leur sûreté que pour leur santé. Le nouvel établissement prit le nom de *Mons puellarum* (*la Montagne des filles*), de quelques saintes filles qui avoient choisi cette colline pour demeure. Maguelone fut néanmoins rebâtie dans le douzieme siecle, mais abandonnée définitivement en 1536 : le siege épiscopal fut alors fixé à Montpellier, qui appartenoit à la couronne de France depuis 1340.

Les habitants de Montpellier prirent part aux révoltes qui troublerent le regne de Louis XIII, et se signalerent par leur attachement à la religion réformée. Le roi en personne assiégea leur ville, et l'ayant forcée de se rendre, y bâtit une

forte citadelle pour contenir les esprits mutins, et s'assurer de leur obéissance. Cette forteresse a reçu les changements que le système moderne de défense exigeoit, et a été souvent d'une grande utilité au monarque, ainsi qu'à ses sujets, pour conserver la paix intérieure, et éloigner d'eux les calamités, suite inévitable des discordes civiles qui désolerent les autres parties de la province.

Le nombre des huguenots est encore considérable dans les environs, malgré la révocation de l'édit de Nantes. La persécution n'a point produit tous les effets qu'on en attendoit, et les moyens plus doux de la tolérance commencent à être mis en pratique : peut-être l'indulgence, et les attraits de l'ambition, pourront-ils miner imperceptiblement cet édifice qui a résisté à tant d'assauts furieux que lui ont livrés les prêtres et les monarques. La persécution ne convertit pas, et un traitement doux peut seul affoiblir les impressions de l'éducation, et porter les hommes à balancer dans leur esprit le poids des opinions religieuses avec celui des avantages temporels. Lorsque le zele se calme, ce qui ne tarde pas à arriver si on ne l'anime plus par la persécution, l'indifférence prend promptement sa place, et laisse éteindre les derniers aliments

d'un feu jadis si dévorant. C'est par ces moyens seuls que l'on parvient à extirper une vieille hérésie. La fable du soleil, du vent et du voyageur, est parfaitement applicable au cas présent; et je ne doute nullement que le ministere françois n'ait consulté la sagesse de ses fabulistes.

Plusieurs de mes matinées furent consacrées à des excursions dans la contrée voisine. La grande variété de plantes, les odeurs aromatiques, les divers aspects de terre et de mer, me rendoient insensible à la chaleur et à la fatigue. On trouve près de Perrol quelques petits étangs imprégnés d'un sel vitriolique, et tenus en continuelle ébullition par l'air fixe. Les gens du pays s'y baignent pour leur santé. Près de Saint-George, je me perdis dans une vallée circulaire qui ressemble exactement au cratere d'un volcan; mais, au lieu d'être couverte de cendres rouges, et parsemée d'horribles masses de lave noire, elle est couverte d'arbousiers et de quantité d'autres charmants arbrisseaux : les bergers y menent paître leurs troupeaux.

La montagne de Saint-Loup, et les ruines du château de Montferrand, situé au sommet, furent les objets d'une autre excursion. Saint-Loup est regardé comme un des points les plus élevés du premier rang des Cévennes, et offre une vue

très étendue. La région inférieure est remplie de bois, la haute l'est de rochers. Mais ce qui excitoit mon attention, c'étoit la probabilité tirée de sa forme, qu'un volcan eût autrefois existé sur son sommet : un creux profond et circulaire, ayant près d'un mille de diametre, labouré maintenant en entier, est fermé au nord par un rang très élevé de rocs inaccessibles à l'extérieur, mais qui vont en pente douce jusqu'au fond du cratere, et, du côté du midi, sont beaucoup plus bas, et interrompus dans un endroit. Ce genre de breche, qui se trouve dans tout volcan éteint, est produit par le torrent de lave brûlante qui se fait un passage dans la partie la plus foible de son enveloppe. La riviere de Lers sort d'une caverne au pied de cette montagne, et fait tourner aussitôt un moulin. Ses eaux sont aussi claires que du crystal, et le fond est couvert de gazon. Les bestiaux plongent la tête jusqu'au fond pour y parvenir, et l'arrachent avec ses racines.

LETTRE XV.

De Nîmes, le 5 novembre 1776.

Lunel, le seul endroit remarquable sur la route de Nîmes, est renommé pour l'excellence de ses vins muscats.

Aigues-Mortes s'apperçoit dans une plaine marécageuse, vers la droite. Les changements causés par le laps du temps dans son hâvre et son voisinage, ont fourni un sujet de discussion à plusieurs philosophes modernes qui se sont efforcés d'expliquer l'histoire naturelle de notre planete, et de donner un système de tous ses changements et de ses convulsions. Saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes pour son expédition contre les musulmans. La communication étoit alors ouverte de là jusqu'à la mer pour de grands vaisseaux. Mais les rois de France ayant acquis, peu après, la Provence, où ils trouverent des ports plus commodes que celui-là, négligerent si entièrement Aigues-Mortes, que ses canaux se remplirent de sable, et son hâvre devint un étang marécageux. Le nombre de ses habitants diminua tous les ans par maladie ou abandon; le peu qui en reste y est retenu par les privileges avantageux dont jouit la ville, et par les profits qui proviennent des marais salants de Peccais. Le dernier événement qui fasse époque dans les annales d'Aigues-Mortes, est le débarquement de l'empereur Charles-Quint en 1539, et la magnifique réception que lui fit son généreux rival, François premier.

Nîmes est une grande ville, bâtie au milieu

d'un rang de collines demi-circulaires. Des vents de nord violents soufflent pendant plusieurs semaines sans interruption après l'équinoxe, et chassent les vapeurs mal-saines, amassées dans cette atmosphere resserrée pendant l'été. Tout est ouvert au sud jusqu'à la méditerranée. Plusieurs philosophes croient qu'elle a jadis baigné les rochers de Nîmes : mais la retraite des eaux dut avoir lieu bien long-temps avant que les Romains eussent poussé leurs conquêtes jusques dans les Gaules; les observations de Pline rendent évident ce fait : ce peuple intelligent auroit sans doute tiré parti d'un avantage tel qu'un port, s'il en eût existé un près d'une place qu'il a toujours traitée avec tant de marques de prédilection. M. Agrippa (1), gendre d'Auguste, y établit une colonie. Les empereurs se plurent dans la suite à embellir Nîmes de temples et d'autres édifices; aucune ville en deçà des Alpes ne s'honore de posséder encore un si grand nombre et de si parfaits monuments de l'antiquité, sans

(1) Comme les médailles frappées dans cette colonie représentent un crocodile lié à un palmier, et les têtes de Caius et Lucius César fils d'Agrippa, il est probable que les vétérans qui formerent cet établissement furent tirés des légions qui avoient servi en Égypte et en Syrie sous les ordres d'Agrippa ou de ses fils.

compter d'innombrables fragments dont on s'est servi pour bâtir des murs et des portes dans des temps de barbarie.

L'amphithéâtre est un des ouvrages de ce genre le mieux conservé qui existe maintenant ; sa forme est elliptique (1). On a employé à l'extérieur les ordres dorique et toscan, de chacun soixante arcades, séparées dans la premiere galerie par des pilastres, et dans la seconde par des colonnes : le tout est surmonté par un parapet, qui formoit le piédestal d'un troisieme ordre, ou couronnoit le second; car ce qui semble prouver que l'édifice ne fut jamais plus élevé, c'est que l'on voit à sa hauteur actuelle, qui est de soixante-huit pieds depuis terre, des pierres d'attente percées pour recevoir les perches où on attachoit

(1) Le plus grand diametre de l'arene comprend 416 pieds françois, et le plus petit 318.

Les substructions qui supportent les gradins et les galeries ont 87 pieds d'épaisseur, de sorte que le diametre entier de l'amphithéâtre est de 590 pieds d'une part, et de l'autre de 490.

J'ai suivi les mesures de M. Clérisseau, données avec les plans et élévations des monuments de Nîmes, parceque c'est un architecte, et qu'il les a prises lui-même ou copiées sur les papiers du comte de Caylus. Elles ne s'accordent pas entièrement avec celles qu'on trouve dans d'autres livres.

les toiles qui garantissoient les spectateurs des injures du temps. On entre par quatre portes dans l'arene, qui maintenant est presque remplie de maisons. Plus de trois mille personnes, me dit-on, les habitent (1). Ce sont des gens occupés aux manufactures, et qui professent la religion protestante. Au-dessus des maisons, les gradins et les vomitoires sont encore entiers, ainsi que les masques et bas-reliefs qui ornoient les clefs des arches. L'amphithéâtre a moins souffert du temps que du feu; car Charles Martel, à ce qu'on rapporte, le fit remplir de matieres combustibles, et y fit mettre le feu, dans l'espérance de détruire ce solide édifice, qui, ayant servi de forteresse aux Sarrasins, et résisté longtemps à ses assauts, lui avoit coûté nombre de ses plus braves soldats : mais les blocs de pierre étoient si massifs et si bien cimentés, que la flamme ne fit presque d'autre effet que d'en noircir la surface.

Le temple que l'on croit avoir été celui de Diane, subsiste avec la moitié de sa voûte en pierre. Il est d'ordre composite : mais le style de

(1) Le roi a dernièrement (1786) ordonné de détruire ces cabanes, de déblayer l'arene, et de remettre en bon état ce superbe monument.

son architecture est lourd. Sa situation pittoresque est sur le bord d'une grande source coulant d'un roc dans un bassin demi-circulaire de 50 pieds de profondeur. Les eaux sont conduites de là dans un jardin public par différents canaux ornés de balustrades, de vases et de statues. On dit que ce labyrinthe de ruisseaux a été exécuté, autant qu'il a été possible, sur l'ancien plan romain. En nettoyant les anciens canaux, on a trouvé un grand nombre de fragments d'architecture, dont les copies décorent les parapets modernes. Le stylobate, qui servoit probablement comme d'un piédestal commun à un rang de colonnes, a été imité avec élégance.

Sur le sommet de la colline escarpée qui domine la ville, est située la Tour-magne, bâtiment pyramidal de plusieurs étages, à chacun desquels conduisoit un escalier tournant. Le bas consiste en une grande chambre d'une forme irréguliere, avec une voûte conique; on trouve au-dessus six petites cellules, rondes au fond comme des chaudieres, n'ayant d'ouverture qu'au faîte, et ne se communiquant point les unes avec les autres. Les antiquaires different d'avis sur la destination de cette tour : les uns l'appellent un trésor public; d'autres un grenier, un phare, un mausolée. On y jouit d'une vue délicieuse, d'où l'on

découvre toute la ville, ses plaines immenses, la mer, les montagnes de Dauphiné, et les rochers encore plus éloignés de la Provence.

LETTRE XVI.

La gloire de Nîmes est la maison quarrée, dénomination barbare donnée à l'un des plus parfaits échantillons d'un ancien temple, que la fureur des barbares et celle des fanatiques ont heureusement épargné. C'est un temple d'ordre corinthien, ayant six colonnes à chaque façade, et neuf sur les flancs, le tout élevé sur une base à 5 pieds 6 pouces du sol. Les colonnes sur les côtés et celles de la façade du sud adherent au mur; celles de la façade du nord forment un portique qui s'étend sous la voûte en arriere jusqu'à la quatrieme colonne : ici est l'entrée du temple, ornée de pilastres. La porte étoit autrefois la seule ouverture par où le jour pouvoit y pénétrer, mais depuis on a pratiqué des fenêtres dans les côtés (1). On en donne ici la mesure exacte pour la satisfaction des artistes : quant

	pieds françois.	pouc.
(1) Longueur de la base.	108	
Sa largeur.	34	3
Longueur du temple et du portique. . . .	81	6
Sa largeur.	42	6

aux personnes qui ne sont pas versées dans les regles de l'architecture, il suffira de dire que l'élégance des proportions, le goût exquis déployé dans chaque ornement, la légèreté de tout l'édifice, et l'harmonie avec laquelle toutes les parties sont liées, le rendent supérieur à tout ce que l'on trouve de plus parfait en deçà des Alpes.

---

	pieds françois.	pouc.
Longueur extérieure du temple avec le portique.	53	6
Sa largeur extérieure.	37	9
Sa longueur intérieure.	48	10
Sa largeur intérieure.	32	6
Épaisseur des murs.	2	10
Diametre des colonnes.	2	8
Diametre de leurs bases.	4	
Intervalle des colonnes des côtés. . . .	5	
Hauteur des colonnes, —base.	2	6
—fût	23	
—chapiteau . . .	3	2
Hauteur du fronton.	14	9
Largeur de la porte.	10	2
Intervalle des colonnes de la façade. . .	5	4
	4	9
	4	10
Hauteur de la base et des degrés.	5	6
Hauteur de l'architrave.	2	3
—de la frise.	1	9
—de la corniche.	2	3

Mais je ne crois pas qu'on puisse le préférer à plusieurs monuments qui font encore la gloire des anciens architectes de l'Italie, de la Grece et de l'Asie. Les trous par lesquels des lettres de bronze étoient attachées à la pierre, font voir qu'il y avoit autrefois sur la frise une inscription qu'on avoit détruite pour profiter du métal. Les mots de cette inscription étoient un mystere qui n'avoit jamais été bien expliqué par aucun antiquaire, lorsque M. Seguier, citoyen de Nîmes, imagina de former les lettres, par le moyen du rapport que les trous avoient les uns avec les autres : les lignes suivantes furent le résultat de cet ingénieux procédé.

C. C. A. E. S. A. R. I. A. V. G. V. S. T. I. F. C. O.
S. L. C. A. E. S. A. R. I. A. V. G. V. S. T. I. F. C.
O. S. D. E. S. I. G. N. A. T. O.
I. B.
P. R. I. N. C. I. P. V. S. I. V. V. E. N. T. V. T. I. S.

Cette découverte lui fit conclure que le temple avoit été érigé sous le regne d'Auguste, et qu'il n'étoit point un monument élevé par Adrien à la mémoire de Plotine, comme plusieurs antiquaires l'avoient imaginé. Convaincu de la vérité de cette hypothese, il la soutint par les arguments suivants : le panthéon, bâti par Agrippa, nous mon-

tre qu'on devoit attendre les plus beaux monuments d'architecture du génie des artistes de ce siecle et de la magnificence des grands personnages qui les employerent. La maison quarrée est un édifice admirable, et peut être avec raison assignée au même temps. Les noms d'Agrippa et de ses fils étoient probablement en grande vénération dans une colonie à l'établissement et à la prospérité de laquelle ce général avoit contribué si essentiellement; et les habitants de Nîmes ne pouvoient mieux faire leur cour à l'empereur, qu'en honorant comme des divinités ces jeunes gens qu'il regardoit comme le soutien de sa maison. Mais les intérêts et les affections n'étant plus les mêmes sous les regnes suivants, c'eût été le comble de l'imprudence de rendre alors un tel hommage à Caius et à Lucius César; ainsi l'inscription étant expliquée comme on vient de le voir, le temple ne put être dédié plus tard que sous le regne d'Auguste.

Ces arguments sont plausibles; mais, à mon avis, il en est d'autres qui me paroissent sans réplique, qu'on peut déduire d'un examen exact de l'intérieur de ce temple, et qui les détruisent entièrement. La comparaison que j'ai faite entre ce bâtiment et les monuments reconnus du siecle d'Auguste, me persuade entièrement qu'ils

ne sont pas du même temps, et qu'il s'est passé au moins un siecle entre les différentes époques de leur construction. Dans la maison quarrée, j'apperçois une profusion et une recherche d'ornements qu'on ne trouve point dans l'architecture plus simple du siecle d'Auguste; il y a aussi une grande différence dans les proportions. L'explication de l'inscription donnée par M. Seguier auroit eu plus de poids sur mon esprit, si je n'avois pas vu clairement que la disposition des trous n'étoit pas toujours uniforme à la répétition de la même lettre, et qu'il y en avoit aussi plusieurs dont il n'a point fait usage en plaçant ses lettres; il rend raison de cette redondance, en supposant qu'ils sont ce que les peintres appellent *pentimenti*, ou des erreurs que les ouvriers rectifierent ensuite en en taillant d'autres.

L'intérieur de cet élégant édifice a souffert des réparations d'un très mauvais genre, afin qu'il pût servir au culte du christianisme : les augustins en sont les possesseurs actuels, et cette adoption a préservé un si beau reste de l'antiquité, de la ruine qu'ont éprouvée tant de magnifiques édifices.

M. Seguier cultive presque toutes les branches des beaux arts et de l'histoire naturelle, et possede presque des connoissances universelles;

à ces rares talents il unit la politesse la plus simple et la plus communicative. Nous en fîmes l'expérience, en visitant son muséum qui contient plusieurs beaux morceaux d'histoire naturelle : sa collection la plus complete et la plus singuliere est celle des plantes et des poissons, imprimés sur une substance fossile, noire, semblable à l'ardoise.

LETTRE XVII.

Tant que le gouvernement romain conserva sa vigueur, Nîmes continua de fleurir comme une de ses colonies les plus favorisées des Gaules. Les Antonins, dont la famille, dit-on, étoit de cette ville, la protégerent d'une maniere distinguée : mais quand Rome succomba sous le poids de ces torrents de barbares que vomissoient les forêts du nord, Nîmes fut une des premieres villes qui sentirent les effets de sa décadence ; ses richesses attirerent les ravisseurs, et des dévastations répétées ensevelirent sa gloire dans la poussiere. Nîmes avoit tant souffert lorsque les Visigoths obtinrent la possession de cette partie des Gaules, qu'ils donnerent la préférence à Toulouse pour la résidence de leurs monarques. Ils mirent garnison dans la premiere, bâtirent des tours sur l'amphithéâtre ; et, renversant la

plupart des autres beaux monuments, ils en firent servir les matériaux à leur défense. L'amphithéâtre ainsi métamorphosé soutint plusieurs sieges qui contribuerent chacun à le défigurer. Sous les rois carlovingiens, on nomma des vicomtes pour gouverner cette contrée : mais ceux-ci, vers le déclin de la seconde race, se rendirent indépendants ; ils transmirent la souveraineté de Nîmes aux comtes de Toulouse, et elle suivit la destinée de leurs autres possessions.

La réforme de Calvin s'introduisit de bonne heure dans cette ville, où elle prit de profondes racines ; les huguenots y vécurent d'une maniere indépendante, jusqu'à ce que le cardinal de Richelieu les eut subjugués. Une plus grande partie des habitants de Nîmes et de leurs voisins professe encore la religion protestante, à laquelle eux et leurs ancêtres ont été attachés pendant plus de deux cents ans avec un zele qui ne s'est jamais démenti, en dépit de tous les efforts des prêtres et des monarques. Dans les guerres générales de religion, on les vit toujours s'armer contre le gouvernement, tandis que tout le reste de la France étoit dans une paix profonde.

Les troubles des Cévennes, au commencement de ce siecle, remplirent cette partie du

Languedoc de carnage et de désolation. Les protestants, dont l'imagination étoit exaltée jusqu'à la frénésie par les déclamations de leurs prophetes et le sentiment de leur détresse, ne se firent aucun scrupule d'exercer les barbaries les plus odieuses sur leurs ennemis et leurs persécuteurs : de l'autre côté, les troupes du roi vengerent ces outrages, non seulement sur les huguenots pris les armes à la main, mais aussi sur le corps entier des paisibles habitants qui professoient cette doctrine. Un lecteur calme et impartial, en lisant de pareils récits, est porté à accuser d'exagération les historiens de chaque parti, et ne peut penser que des hommes soient capables de telles monstruosités.

Mais les crimes de cette guerre ne paroissent rien, si on les compare avec les horreurs de la *Michelade*, en 1567, époque où les calvinistes prirent tout-à-coup les armes à Nîmes, et firent un massacre général des catholiques. On rejeta sur cette atrocité toute l'horreur de la Saint-Barthelemi qui arriva cinq ans après. Mais peut-on comparer l'effet soudain du fanatisme qui s'empara des habitants de Nîmes, et les détermina à tremper leurs mains dans le sang de leurs concitoyens, au plan froidement tranquille et prémédité de Charles IX, plan fondé sur la trahison la

plus noire et sur la plus vile hypocrisie, toutes deux perfidement cachées sous l'apparence de la bonne foi et sous la sauve-garde des serments les plus sacrés ?

Après que la révolte des Cévennes fut appaisée en 1705, on laissa jouir de quelque repos cette province : mais la religion réformée n'obtint pas plus de tolérance ; les mariages contractés entre protestants continuerent d'être réputés illégaux et invalides ; leurs assemblées, quoique tenues dans les parties les plus secretes de la contrée, furent troublées par les attaques de la puissance civile et militaire, et nombre de leurs ministres furent envoyés aux galeres. Cependant l'esprit de lumiere se répandant peu-à-peu, depuis quelques années on les traite avec plus d'indulgence : les troupes feignent de se méprendre sur les lieux des rendez-vous ; quelquefois même on fait avertir l'assemblée. L'humanité de Louis XVI le portera probablement à promulguer quelque loi qui légitimera leurs mariages, et étendra les droits de citoyens à leur postérité (1).

Le diocese de Nîmes est extrêmement fertile en bled, vin, huile, et autres riches productions.

(1) Cette prédiction s'est accomplie en 1787, à la louange de notre vertueux monarque.

Les habitants de cette ville épiscopale, dont le nombre excede quarante mille, s'appliquent avec beaucoup d'industrie au commerce, particulièrement à celui de la soie : leurs manufactures prospéreroient encore plus, si on les déchargeoit de cette multitude de droits et de monopoles accablants qui détruisent dans le commerçant l'esprit d'entreprise. On dit que ce fut Catherine de Médicis qui la premiere introduisit en France les vers à soie; mais le premier établissement d'une manufacture de soie paroît ne pas dater plus haut que le regne de Henri IV, ou de son fils Louis XIII.

LETTRE XVIII.

Nîmes.

Nous ne faisons que de revenir de la ville d'Arles, où les beautés de situation et les nombreux restes d'antiquité nous ont amplement dédommagés de nos fatigues. Nous fîmes une partie du chemin à travers une riche plaine, interrompue par un rang de collines sablonneuses, qui la séparent du plat pays qui borde le cours du Rhône. Nous traversâmes une de ses branches pour gagner l'isle de la Camargue (1), et

(1) La Camargue est une isle de dix-huit milles de longueur, formée par deux branches du Rhône. Elle est

passâmes ensuite sur un pont de bateaux qui nous conduisit à Arles, qui s'éleve majestueusement du rivage par une douce montée. Sa circonférence n'est pas grande, ni sa population actuelle nombreuse. L'aspect de cette ville est bien différent de ce qu'il étoit lorsque Constantin le Grand, et ensuite ses fils, l'honorerent de leur présence. Alors on y rencontroit de tous côtés des théâtres, des palais, des amphithéâtres; et Arles devint le centre du gouvernement, et la rivale de Marseille pour le commerce de l'Italie. L'urbanité qu'une cour brillante répand ordinairement autour d'elle, civilisa les mœurs de ses habitants; et, si l'on doit croire le rapport des voyageurs qui ont eu le temps d'y faire un long séjour, on apperçoit encore, chez la noblesse de cette ville, une aménité et une aisance qui tient un juste milieu entre la morgue qui domine chez les magistrats à Aix, et la familiarité produite à Marseille par le commerce.

La gloire d'Arles tomba avec celle des Romains; et depuis le jour qu'Honorius se soumit aux loix des barbares, cette ville ne cessa d'éprouver des

extrêmement fertile, et nourrit un nombre incroyable de chevaux et de bétail presque sauvages. Les chevaux sont actifs et vigoureux, mais laids, et difficiles à domter.

ravages. Pillée et dépeuplée par chaque nuée de conquérants, elle déclina bientôt; le commerce, quittant ses murs désertés, alla chercher la prospérité ailleurs, et ses canaux se changerent en marais fangeux et mal-sains (1).

Arles, ainsi abandonnée à la misere, languit pendant plusieurs siecles; mais, à l'époque de son plus grand désastre, tandis que ses édifices ruinés étoient encore rouges du feu que les Sarrasins avoient allumé, Boson, beau-frere de Charles le Chauve, l'érigea en capitale d'un royaume qu'il avoit formé de plusieurs provinces usurpées. Après avoir passé dans deux maisons, ce titre devint une propriété de la maison impériale de Souabe, maison illustre et infortunée qui finit en 1268.

Long-temps avant cette époque, son pouvoir en Provence n'étoit plus qu'un vain fantôme: car, d'une part, les comtes avoient usurpé tous les domaines qu'ils avoient trouvés à leur convenance; et, de l'autre, plusieurs des plus puissantes villes avoient secoué le joug, à l'imitation de celles de

(1) Depuis que la France possede la Provence, on a remédié, autant qu'on l'a pu, à ces désastres; mais il est encore plusieurs endroits aux environs d'Arles qui sont très mal-sains en été.

Lombardie, et s'étoient formées en républiques. Le peuple d'Arles assura son indépendance vers l'an 1220, et élut des podestats annuels pour gouverneurs. Au bout de trente ans, cette république jeune et mal affermie fut obligée de se soumettre à l'autorité de Charles Ier, comte de Provence, de la maison d'Anjou, qui étoit trop formidable pour qu'on pût lui résister. Les rois de France succéderent ensuite aux droits des comtes de Provence; et l'empereur Charles IV céda à son neveu Charles V, roi de France, toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur Arles et sur son territoire.

Les rues de cette ville sont étroites, mais en général les maisons sont bien bâties; le clergé y est riche et nombreux, et la noblesse pauvre : on y fait peu de commerce.

La cathédrale, le palais archiépiscopal et l'hotel-de-ville sont situés sur la même place; les escaliers de ce dernier édifice sont ornés de morceaux de sculpture antique. Il y avoit aussi une statue de femme qu'on a trouvée dans le dernier siecle en faisant des fouilles; cette découverte donna beaucoup d'occupation aux dissertateurs qui s'efforcerent de prouver quelle divinité l'artiste avoit voulu représenter : on l'envoya à Ver-

sailles, où Girardon en fit une Vénus (1). Ce qui distingue un autel dédié à la bonne déesse par sa prêtresse, est une couronne de chêne qui entoure l'inscription, et deux oreilles humaines avec des pendants. Les appartements sont beaux; on voit dans une salle un bon portrait du cardinal de Richelieu. On conserve aussi beaucoup d'inscriptions dans le palais de l'archevêque, et l'on voit devant sa porte une colonne mutilée, et un obélisque égyptien de granit gris, sans hiéroglyphes; il est de 47 pieds de hauteur, sa base est élevée de 7 pieds, et on présume qu'il a été apporté d'Égypte vers l'an 354, temps où Constance célébra les jeux *circenses* à Arles avec beaucoup de magnificence. Il resta enseveli dans des ruines plusieurs siecles, jusqu'à ce que le goût des arts venant à renaître, on le tira de son obscurité dans le seizieme siecle : mais ce ne fut qu'en 1676 qu'il fut placé sur un piédestal avec de grandes cérémonies ; on y mit une inscription très flatteuse en l'honneur du roi. Dans le marché aux herbes, deux piliers, restes d'un portique, supportent encore les pierres angulaires d'une

(1) Elle est dans la galerie près de la porte du salon de la Guerre, et on la nomme la Vénus d'Arles.

frise corinthienne très endommagée. M. Seguier a trouvé que l'édifice fut élevé du temps du premier empereur chrétien. Les seuls débris du théâtre sont deux colonnes composites.

L'amphithéâtre est d'une plus petite dimension que celui de Nîmes; mais ils ont cela de commun, qu'ils sont tous deux défigurés par des bicoques habitées par de pauvres ouvriers. Il n'a jamais été achevé, depuis qu'il fut probablement interrompu par la défense portée contre les combats de gladiateurs peu de temps après que le christianisme eut monté sur le trône des Césars. La violente passion pour ces jeux sanguinaires, transmise de pere en fils, depuis que la Provence appartenoit aux Romains, ou du moins depuis qu'elle fut soumise aux rois d'Aragon, a laissé jusqu'à ce moment chez les Arlésiens un goût très vif pour les combats de taureaux. L'isle de la Camargue leur en fournit souvent de sauvages que l'on fait combattre dans l'ancien amphithéâtre, devant un grand concours de spectateurs agités des mêmes émotions, et qui les expriment avec des acclamations aussi folles que celles des anciens Romains. Le sang humain souilla souvent cette arene, ce qui fit que le gouvernement abolit ces jeux dans la ville d'Arles.

L'amphithéâtre consiste en deux étages d'ar-

cades, divisées en bas par des pilastres toscans, et par-dessus par des colonnes dont on ne peut découvrir l'ordre, parceque leur partie supérieure manque : tous les fûts sont moins imparfaits à la même hauteur, et les soixante arches de cet étage n'ont aucune maçonnerie au-dessus; ce qui prouve sans replique que l'édifice ne fut jamais fini. Il ne reste aucune trace de gradins et d'autres ouvrages intérieurs, nécessaires à un édifice de cette espece. Il est situé sur une éminence, et l'architecte a excavé la colline, de maniere à former un étage souterrain, par le moyen de vastes galeries et de salles qui sont taillées dans le roc, ou bâties de pierres quarrées. L'entrée dans cet obscur labyrinthe est dans le côté de la colline. On ne peut guere présumer quel étoit l'usage de ces voûtes, qui n'ont aucune communication avec les étages d'au-dessus; elles étoient probablement destinées à servir de caves ou de magasins.

Hors des murs de la ville, on voit une petite solitude, appellée les *Champs élysées,* presque entièrement couverte de tombes de pierres qui contiennent, les unes, les cendres des païens, et les autres, celles des chrétiens : l'église voisine, qui appartient aux minimes, est pleine d'anciens sarcophages, d'inscriptions funéraires, et de sta-

tues. Il reste encore en entier sur la colline un petit mausolée, avec quelques unes de ces niches où étoient placées les urnes. Dans le milieu du cimetiere, un obelisque désigne la sépulture de quatre consuls d'Arles, victimes de la peste de 1720, qui étendit ses ravages depuis Marseille, tout le long des côtes de la méditerranée, et jusques dans différents endroits de l'intérieur de la Provence.

Nous fûmes charmés de l'habillement des femmes que nous rencontrâmes revenant du marché; il nous rappella les légers vêtements des nymphes dansantes d'Herculanum. Ces paysannes portent une mante dégagée, ouverte, tombant jusqu'aux genoux, sur une jupe courte qui découvre leurs jambes élégantes, chaussées de bas de soie; des bracelets à grains d'or entourent leurs poignets; un mouchoir de soie renferme une partie de leurs cheveux noirs, sans cacher leurs yeux vifs et leur teint animé : cet habillement léger convient à merveille aux graces de leur taille et à l'aisance de leurs mouvements.

LETTRE XIX.

Avignon, 20 novembre.

Remoulins est la premiere poste après Nîmes : à peu de distance, le Gardon s'est creusé un lit

profond dans le cœur d'une contrée sauvage et montagneuse; les côtés du ravin où il coule sont joints par un pont de trois rangs d'arches, les unes sur les autres, bâti par les Romains pour supporter un aqueduc qui conduisoit les eaux de deux sources d'Usez à Nîmes. On voit encore en différents endroits sur les hauteurs des fragments de cet aqueduc qui avoit plus de dix-sept milles de long. Le pont connu sous le nom de *Pont du Gard*, est entier. Le rang le plus bas pose sur le roc, et contient six arches, auxquelles on ajouta, en 1747, un pont collatéral, assez large pour des voitures. Le second rang est composé d'onze arches, six desquelles sont perpendiculaires sur celles du premier; le rang supérieur consiste en trente-cinq arches; et au-dessus est le conduit pour les eaux, qui est couvert par de grandes dalles de pierre (1).

---

(1) DIMENSIONS.

Rang inférieur. pieds françois.

Diametre des arches. 58

Celle du milieu, sous laquelle passe la riviere, est large de 70 pieds.

—des piliers. 18

Hauteur. 83

Hauteur du parapet. 8

Rang du milieu.

Diametre des arches. 56

La seule inscription qu'on ait encore découverte n'offre que ces quatre lettres, A. AE. A. qui ont fait naître une grande variété d'opinions parmi les savants (1); quelques uns attribuent l'ouvrage à Agrippa, d'autres à Adrien, et d'autres aux Antonins. Il n'appartient sûrement pas à des temps plus près de nous; car sa solidité, la justesse de ses proportions, et la simplicité de son style, sont trop frappantes pour laisser le moindre soupçon qu'il ait pu être composé ou construit par des artistes d'un siecle postérieur.

Peu de temps après avoir quitté la vallée du Gardon, nous montâmes au sommet des collines,

---

	pieds françois.
Diametre des piliers.	15
Hauteur.	67
Hauteur du parapet.	6 ½
Rang supérieur.	
Diametre des arches.	17
—des piliers.	5 ½
Hauteur.	32
Hauteur du conduit de l'eau.	3 ½

(1) Aucune des explications que j'ai vues ne s'accorde avec ces initiales; ceux qui y ont vu le nom d'Actius Adrianus, ne savoient pas que le nom d'Adrien est toujours écrit sur ses médailles avec une H. Peut-être pourroit-on donner cette explication-ci : *Aquæductum ædificabat Agrippa.*

d'où nous pûmes jouir de la vue entiere du Comtat Venaissin et de la ville d'Avignon. Le Rhône est un fleuve si grand et si majestueux, qu'il suffit seul pour rendre un paysage imposant; la beauté noble d'une plaine immense, terminée par les montagnes bleues du Dauphiné, excite de grandes idées, et ne permet point de s'attacher à des détails.

On découvre de plus près la ville et la riviere, ainsi qu'un grand monastere de bénédictins à Villeneuve. A chaque pas que nous faisions en descendant la colline, de nouvelles beautés de perspective se découvrirent à nos yeux, jusqu'à ce que nous eûmes atteint le rivage du Rhône, où une vieille tour est bâtie près du plus rapide des courants.

Ici finissoit autrefois le pont d'Avignon, commencé en 1177, à la sollicitation de Bénezet, jeune berger qui prétendoit avoir reçu du ciel la mission de recueillir des aumônes afin de bâtir un pont sur le Rhône. La légende dit qu'il faisoit des miracles, et qu'il leva une assez grande somme non seulement pour exécuter cette entreprise, mais aussi pour fonder un hôpital, et créer un fonds destiné à l'entretien du pont. Quelle que puisse être notre opinion sur les miracles de ce jeune architecte, il n'en est pas moins vrai que

les annales d'Avignon attestent la réalité de son existence : peut-être des magistrats habiles, voyant la nécessité d'un pont, et n'étant pas en état d'en bâtir un, se servirent-ils de ce pieux artifice pour captiver la bienveillance, et exciter la générosité d'un peuple dévot et ignorant. Ce pont fut la gloire de la contrée : mais le Rhône en a depuis long-temps enseveli la plus grande partie dans ses gouffres ; maintenant un bac peu sûr sert à passer sur l'autre rive.

LETTRE XX.

Avignon.

AVIGNON a environ *trois mille deux stades* (1) de circonférence : elle est entourée de beaux murs à creneaux et de petites tours assez semblables à celles de Rome ; ses fossés sont ombragés de belles avenues d'ormes. Le nombre de ses habitants n'est point proportionné à son étendue ; car il ne monte qu'à trente mille, dans lesquels il faut comprendre plus de mille ecclésiastiques, et quelques centaines de Juifs. Des collines opposées, cette ville paroît une forêt de clochers dont les cloches ne sont jamais en repos : à chaque instant du jour ou de la nuit on en est assourdi ; ce

(1) Stades anglois.

qui la fit appeller par Rabelais l'isle sonnante ; plaisanterie dont nous sentîmes toute la force pendant le temps de notre séjour. L'une de ces cloches est d'argent, et ne sonne jamais qu'à la mort du pape. Des essaims d'ecclésiastiques et de moines inondent les rues, comme on peut s'y attendre dans cette petite Rome ; mais ils n'ont pas apporté avec eux le goût romain pour bâtir et décorer leurs maisons, ou les temples de la Divinité. Les rues sont étroites et sales ; ce qui doit être dans une ville où l'on jette toutes les immondices par les fenêtres. Le quartier affreux habité par les Juifs est un gouffre d'infection ; il n'y a que les vents impétueux qui y dominent plusieurs semaines à un certain temps, qui puissent purifier une atmosphere si fétide, et garantir la ville de la peste et des maladies épidémiques.

Les édifices publics sont grands, solides, et aussi beaux que le goût du temps pouvoit les produire ; car la plupart furent bâtis dans le quatorzieme siecle, pendant que les papes y faisoient leur résidence. Ils occupent le lieu le plus élevé de la ville.

La cathédrale est petite et sombre, et n'offre rien à la curiosité du voyageur qu'un autel d'argent, plusieurs riches chasubles, et les tombeaux

des papes Jean XXII et Benoît XII (1). L'église des Cordeliers est célebre par la hardiesse et l'élévation de sa nef, mais beaucoup plus par le tombeau de la Laure de Pétrarque, qui, pendant sa vie et après sa mort, reçut dans quatre cents sonnets les preuves de l'amour vrai ou supposé d'une muse inépuisable.

Pétrarque est mis par les Italiens au premier rang des poëtes, plutôt pour la pureté de son style et la justesse de ses expressions, que pour l'originalité et le feu de son imagination, ou l'abondance de ses idées : son mérite dépend tellement de la maniere dont il a exprimé ses pensées, qu'il faut beaucoup de connoissance de la langue italienne pour en sentir le mérite; de sorte qu'il est peu d'étrangers qui puissent goûter ses beautés dans l'original, ou les admirer dans des traductions. Laure et son mari Hugues de Sade reposent dans un coin obscur de l'église, sous un monument qui n'est distingué que par une inscription effacée, et une molette, qui étoit les armes de la famille. François premier, poëte lui-même, et admirateur passionné du

(1) Jean XXII fut élu en 1316, et mourut en 1334. Benoît XII monta sur la chaire de saint Pierre en 1334, et mourut en 1342.

beau sexe, fit ouvrir la tombe en sa présence ; et ayant lu les vers que Pétrarque avoit déposés sur les restes de sa maîtresse adorée, il la referma après y avoir ajouté quelques vers qu'il composa sur le champ. René d'Anjou, autre monarque galant et poëte, a laissé plusieurs de ses productions à Avignon, tant en poésie qu'en peinture ; mais elles sont plus curieuses par leur singularité que par leur mérite.

Les Romains firent de cette ville un de leurs postes fortifiés. Depuis la destruction de leur empire jusqu'au quatorzieme siecle, elle éprouva mille vicissitudes, et changea souvent de maîtres, ainsi que le reste du pays. En 1348, Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence, étant chassée d'Italie, et n'ayant, faute d'argent, aucun moyen de recouvrer sa couronne, vendit ou engagea Avignon au pape pour quatre-vingt mille florins d'or, qui ne font pas trente mille liv. sterling. Les souverains pontifes y fixerent leur siege pendant 72 ans, et gouvernerent de là l'Europe avec un pouvoir despotique, quoiqu'ils fussent en même temps bafoués et rejetés par le peuple factieux de Rome, et qu'ils n'osassent pas entrer dans leur propre capitale. En 1377, Grégoire XI, cédant aux sollicitations de sainte Catherine de Sienne, et au repentir des Romains,

éteignit son ressentiment, et consentit à rétablir le siege pontifical au Vatican. Depuis cette époque, ce petit pays a été gouverné par des légats ou vice-légats. Le Comtat Venaissin fut un don de Philippe le Hardi, roi de France; il appartient au pape depuis 1273.

Les vices d'un gouvernement ecclésiastique, toujours incertain, toujours éphémere, sont un obstacle au commerce, à l'industrie et à la population : les habitants d'une des plus riches plaines de l'univers ne sont pas assez nombreux pour la cultiver entièrement. Le commerce n'a point cette activité qui devroit être inspirée par le voisinage d'une si grande riviere, et d'une situation si heureuse dans le centre d'une contrée fertile, et sur les grands chemins de communication entre la méditerranée et la capitale de la France. On y fait une grande contrebande avec les provinces voisines : mais il est difficile de déterminer si c'est l'avantage réel du Comtat; elle encourage l'oisiveté, ou empêche que la partie active des habitants ne porte son attention à des travaux qui produiroient à coup sûr son propre bonheur et le bien de l'état. Mais peut-on espérer qu'un prélat italien et une troupe de prêtres subalternes puissent se sentir intéressés à la prospérité d'une contrée où leur pouvoir est de

peu de durée, et où ils croient toujours qu'il leur est inutile de méditer et encore plus d'exécuter des projets pour son amélioration?

Ces raisons et d'autres encore ont fait penser à plusieurs politiques que le peuple du Comtat seroit plus heureux, si le roi de France, oubliant l'acte de vente de la reine Jeanne, incorporoit pour jamais ce joli pays au reste de son royaume. Je suis absolument d'une autre opinion. Qu'y gagneroient en effet les Avignonnois? plus de voisins sans doute pour augmenter leur culture; plus de foule sur leurs chemins, et de clameurs dans leurs marchés; plus de fracas dans leurs rues, d'activité dans leur agriculture; quelques unes de leurs familles seroient illustrées par des dignités, des titres, et quelques grandes fortunes produites par le commerce ou l'administration des revenus publics. Mais avec tous ces avantages, en leur accordant leur plus haute valeur, ne recevroient-ils pas aussi un essaim d'insectes dévorants, une armée de collecteurs et de monopoleurs? Leurs impôts ne seroient-ils pas prodigieusement augmentés? leur sel, leur tabac, élevés à un prix qui mettroit la classe la plus pauvre des citoyens hors d'état de s'en procurer la jouissance? Ne faudroit-il pas qu'ils se soumissent à la verge de fer des intendants, subdélégués, gouverneurs

militaires, et autres oppresseurs, qui remplaceroient l'administration engourdie, mais douce, de leurs maîtres actuels, qui n'ont pas le pouvoir, s'ils en avoient la volonté, de lever au-delà des contributions stipulées? Les habitants sont trop peu nombreux pour l'étendue de ce petit pays; ils sont indolents, et ne tirent point parti des richesses que la nature leur offre de tous côtés: je l'avoue. Mais ils ont déja un droit à tous les privileges des François, quand ils veulent les réclamer, et en même temps ils jouissent presque de l'indépendance d'une république. Ils ont à bon marché les premieres nécessités et plusieurs superfluités de la vie; leurs impositions sont légeres et peu nombreuses; le laboureur n'est point arraché de sa charrue pour garnir une forteresse mal-saine, ou souffrir les intempéries des saisons, en voulant préserver les côtes d'invasions subites: aucune possession n'est réservée pour les plaisirs du souverain; les moissons ne sont pas dévorées sous leurs yeux par des peuplades d'animaux inutiles qu'il est défendu, sous peine de galeres, de détruire, ou même de molester. Où trouver des hommes qui possedent d'aussi grands moyens de félicité que les cultivateurs de cette plaine délicieuse?

LETTRE XXI.

Avignon.

Combien de fois ai-je desiré ardemment de voir Vaucluse! combien de fois n'ai-je pas regretté d'avoir passé si souvent par la France sans prolonger ma route jusqu'au rivage de la Sorgue, et vers ces champs délicieux célébrés par Pétrarque!

J'ai vu Vaucluse, et mon attente est trompée. Une grande caverne au pied d'un mur perpendiculaire de rocs nuds, et une énorme masse d'eau sortant par des crevasses d'un réservoir sans fond qui remplit la grotte, sont sans doute des traits hardis et horribles de la nature; mais j'ai joui, dans plusieurs contrées montagneuses, d'un spectacle pareil, et même d'une plus grande beauté. On ne voit pas ici un seul arbre animer la triste uniformité de cet aspect; aucun roc élevé n'y forme de grandes cascades; le paysage est triste et monotone. De dessus les ruines appellées *villa* de Pétrarque, la vue s'étend sur une belle contrée; mais celle qui est immédiatement sous les yeux n'est point agréable, quoiqu'elle soit baignée des eaux de la Sorgue, qui serpente à travers les prairies. Vaucluse même n'a point répondu à l'idée que je m'en étois for-

mée. Mais il n'en est point ainsi de la vallée délicieuse que je traversai avant d'arriver à cette source de la Sorgue : une avenue épaisse d'ormes, de peupliers et de mûriers, me conduisit insensiblement depuis les portes d'Avignon jusques dans le cœur du jardin le plus fertile ; car je ne peux donner un autre nom à une vaste étendue de plaine, où d'innombrables canaux de l'eau la plus limpide rafraîchissent des milliers d'enclos couverts de toutes sortes de productions.

J'ai aussi visité Orange, autrefois capitale d'une principauté souveraine, possédée par les maisons de Baux, de Châlons, et de Nassau : à présent elle est réunie au domaine royal. Tant que la France fit tous ses efforts pour détruire la puissance espagnole, les stadhouders de Hollande furent maintenus dans la possession de ce petit état ; mais dès que Guillaume III se fut déclaré l'ennemi de Louis XIV, ce monarque confisqua la principauté d'Orange. On stipula sa restitution à chaque paix suivante ; mais enfin, à la mort du roi d'Angleterre, en 1702, on déclara Orange échu à la couronne de France. Cette soumission forcée, et la démolition des églises protestantes, causerent une émigration rapide, et réduisirent bientôt la ville dans un état de pauvreté et de solitude. Orange fut un poste de conséquence sous les

Romains, qui l'appellerent *Colonia Secundanorum*, et éleverent plusieurs édifices somptueux à l'usage et pour les plaisirs de ses habitants; on en voit encore une partie. Les principaux monuments sont 1°. un arc de triomphe d'ordre corinthien qui menace ruine maintenant par la foiblesse des piliers; il est décoré de trophées de différents genres, composés de mâts, de voiles, de proues de galeres, de boucliers, de cottes de mailles, d'armes et de casques: sur les boucliers sont des inscriptions que les savants n'ont pas expliquées d'une maniere satisfaisante. On lit sur l'un *Mario*, sur un autre *Sacrovir*, sur un troisieme *Avod*, et sur un quatrieme *Dacudo*. Ce sont probablement des noms de soldats ou d'architectes. Les antiquaires de cette contrée prétendent absolument que ce monument fut destiné à rappeller la victoire signalée de Marius, dans la 651e année de Rome, sur les armées réunies des Cimbres et des Teutons; ils tirent leurs arguments du mot *Mario*, gravé sur un bouclier, et de la tête d'une femme regardant par une fenêtre, qu'ils disent être la prophétesse syrienne Marthe, qui accompagna Marius dans son expédition de la Gaule. Mais on ne voit point pour quelle raison on auroit érigé un trophée à Orange pour une bataille gagnée près d'Aix. Outre cela,

les trophées maritimes, et les tritons qui sont aux angles, désignent un combat sur mer ou sur le Rhône. D'autres auteurs conjecturent qu'il fut élevé, lors de la défaite des Allobroges, vingt ans auparavant. Cet arc est de 60 pieds dans la façade, et contient une profusion de sculpture: mais le dessin n'est point agréable, ni l'exécution délicate; le style se rapporte au siecle d'Adrien ou des Antonins. Dans celui de Marius, et des vainqueurs des Allobroges, l'architecture étoit dans un état grossier à Rome; et un monument qu'ils auroient érigé eût été aussi simple, aussi modeste, que celui-ci est surchargé d'ornements et rempli d'ostentation. D'ailleurs Rome ne s'étoit point alors assez écartée de l'austere simplicité de ses principes républicains pour souffrir que ses généraux érigeassent des trophées de leurs victoires.

2°. Les ruines d'un théâtre vulgairement appellé le *Cirque*. Cet édifice donne une idée plus complete d'un théâtre antique, et fait mieux comprendre ses formes et ses distributions, qu'aucun autre qui existe maintenant; car dans tous il manque le lieu de la *scene*, excepté à celui de *Taormine*. Ici, elle est infiniment plus conservée qu'au théâtre de Sicile, et consiste en deux murs, séparés par un espace de treize

pieds; le plus extérieur a cent quinze pieds de hauteur, trois cents trente de longueur, et est couvert, dans toute son étendue, d'un grand larmier; la maçonnerie est réguliere et bien conservée. Au-dessous du larmier ou de la corniche, est un rang de pierres en saillie, percées pour recevoir des perches qui soutenoient des toiles pour couvrir les spectateurs. Ensuite se trouve un cordon, et à une égale distance au-dessous, un autre rang de pierres qui semblent destinées à soutenir les solives d'un étage; plus bas est un rang de vingt-une fausses arches, dont celle du centre est plus élevée que les autres. On voit au-dessous un troisieme rang de pierres d'attente, et ensuite, au niveau du sol, une arcade de dix-sept arches ou portes, à différentes hauteurs et à divers intervalles. L'arche du milieu est plus haute et plus large que les autres. Dans cette vaste enceinte de bâtiments, un second mur s'éleve à la hauteur de la corniche qui couvre les fausses arches; la partie du milieu en est dentelée en forme sémi-circulaire, et étoit probablement le *pulpitum*, ou partie de la scene principalement destinée à l'action; ce qu'on peut conjecturer de deux portes étroites de côté par lesquelles on y entroit des galeries. Ce mur intérieur tient, à chaque bout, à une grande tour

quarrée s'avançant dans l'orchestre ou parterre jusqu'aux extrémités des bancs. Le peuple entroit par de grandes portes de chaque côté entre les bancs et les tours; les acteurs et les ouvriers s'introduisoient par la porte du centre qui répondoit à une salle sur le théâtre, et par quatre plus petites portes qui conduisoient dans les tours latérales. Les douze autres ouvertures dans le mur extérieur servoient d'entrée dans les magasins. Cette masse de bâtiments élevés traverse quarrément une petite place oblongue; il paroît que c'étoit autrefois le *Stadium*, où on représentoit les jeux *circenses :* ainsi le mur servoit doublement à un théâtre et à un cirque. Plusieurs parties de la muraille, telles que des arches imparfaites, des corniches interrompues et des pierres d'attente, indiquent qu'il y avoit des galeries et des gradins pour voir les courses ou autres jeux.

Les vestiges d'un amphitéâtre, une partie d'aqueduc, quelques mosaïques, et plusieurs inscriptions, completent la liste des antiquités d'Orange.

LETTRE XXII.

Marseille, le 14 novembre.

Après avoir quitté Avignon, nous traversâmes un pays marécageux et la Durance pour nous

rendre à Saint-Remi, ville bâtie à environ un mille des ruines de *Glanum Livii*. Je n'eus pas le temps de découvrir d'autres vestiges de la ville, que les deux morceaux d'antiquités qui nous firent quitter la route : l'un est un mausolée; l'autre, un arc de triomphe : ils sont situés à peu de distance l'un de l'autre ; mais je ne crois pas qu'ils aient jamais été liés ensemble, comme le prétendent quelques auteurs, qui pensent qu'ils furent érigés par les mêmes personnes et dans le siecle d'Auguste. Suivant mon avis, ils furent bâtis à des époques de l'art très différentes, la sculpture et l'architecture de l'arc étant d'un goût beaucoup plus pur et plus parfait que celui du mausolée ; ce dernier est composé d'un piédestal orné d'un bas-relief représentant des combats de cavalerie et d'infanterie, au-dessus desquels pend un filet rempli de poissons, et porté par des génies et des masques. A chaque angle est placé un pilastre ionique ; ce piédestal soutient une masse quarrée : chaque face a une arche, flanquée de colonnes corinthiennes; l'architrave porte cette inscription :

SEX. L. M. IVLIEI. C. F. PARENTIBVS SVIS.

Sextus, Lucius, et Marcus, fils de *Caius Julieius*, *éleverent ce monument à leurs parents.*

La frise est ornée de serpents et de dragons ailés; au-dessus se trouvent un piédestal circulaire, et une colonnade de douze colonnes corinthiennes cannelées, et dont les proportions sont courtes et épaisses : l'entablement est couvert d'un dôme conique; on voit au-dessous une figure en *toge,* et une autre en *étole*, de différentes statures, sans têtes, représentant sans doute les personnes à qui cette tombe étoit consacrée. Ce bâtiment est léger et agréable à l'œil; mais, en l'examinant en détail, on trouvera qu'il peche souvent par ses proportions.

Le temps a beaucoup endommagé l'arc; toute la partie supérieure est détruite, et il ne reste que la porte et une partie des murs de côté. Dans chaque façade, les impostes, d'où commence l'arcade, posent sur deux pilastres; et sur chaque côté sont des colonnes cannelées d'ordre corinthien, avec leurs piédestaux qui supportoient tout l'entablement; mais il reste à peine un tiers des fûts. Entre chaque paire de colonnes sont placées deux statues d'esclaves, homme et femme, et, dans le triangle au-dessus de l'arc, des fragments de deux Victoires ailées. Le haut de la porte est délicatement travaillé en compartiments hexagones. Ce qui reste de cet édifice donne l'idée du goût de l'architecture sous les premiers empereurs romains.

En poursuivant notre route, nous traversâmes un pays nud et montagneux; les rives de la Durance sont pierreuses et désagréables. Nous passâmes par Lambesc, ville appartenant à la maison de Lorraine, où se tient le comité des états de Provence, qui n'ont pas été assemblés depuis l'année 1639. Pour en tenir lieu, le roi donne une commission, tous les ans, à l'archevêque d'Aix, à deux évêques, deux gentilshommes, aux consuls d'Aix, et à trente-cinq députés de districts, pour s'assembler sous la direction du commandant de la province ou de l'intendant. Ils établissent les dons gratuits au roi, et tous les impôts extraordinaires; la maniere de distribuer les taxes est réglée sur le nombre des familles.

Aix, capitale de la Provence et le siege de son parlement, est située dans un fond. Son étendue n'est pas considérable; mais les rues sont larges, et les bâtiments solides : la ville reçoit en abondance les eaux des collines voisines.

Orbitelle est une magnifique promenade, longue de plus de trois cents verges, formée par une triple avenue de vénérables ormes qui ombragent deux rangs réguliers de maisons; elle est rafraîchie par quatre fontaines. L'une de ses extrémités est fermée par la façade d'une église; l'autre offre l'aspect agréable de la campagne.

La cathédrale est un bâtiment gothique et grossier; la coupole de ses fonts baptismaux est supportée par six colonnes de marbre et deux de granit, trouvées dans les ruines d'un palais romain. Dans cette église, dans quelques autres de la ville, on voit les tombeaux de plusieurs comtes de Provence, et quelques bons morceaux de peintres françois; celle des minimes renferme un petit monument, plein d'élégance, érigé par Frédéric II, roi de Prusse, à la mémoire de son ami le marquis d'Argens, auteur des *Lettres juives*.

Les édifices publics ne sont point remarquables; on y trouve peu de vestiges de la magnificence ancienne, quoique ce fût le premier établissement des Romains dans les Gaules. Cent vingt-quatre ans avant J. C., C. Sextius Calviniusy conduisit une armée pour secourir les habitants de Marseille contre les Salviens, l'une des tribus celtiques. La découverte de quelques sources tiedes détermina le consul à établir un poste dans cette vallée; et ces bains chauds, qui étoient devenus par l'habitude une chose nécessaire à l'existence d'un Romain, attirerent bientôt une multitude d'habitants à cette colonie. Les vainqueurs barbares de Rome, qui mépriserent ce luxe, détruisirent les somptueux édifices élevés

pour prendre les bains, et ensevelirent les sources sous une montagne de ruines. Il n'y a pas plus d'un siecle qu'elles furent découvertes de nouveau par hasard; elles sont à peine chaudes, et presque sans goût : leur qualité est détersive, et on les boit dans le printemps.

Un chemin montueux conduit à Marseille; cette ville est située dans une baie demi-circulaire, et défendue par des isles qui semblent bloquer l'entrée de son étroit canal.

LETTRE XXIII.

Marseille.

Nous nous sommes logés, pour un mois, dans une maison, hors des portes; et, de nos fenêtres, nous jouissons de la vue d'une partie de la ville, de la baie, des isles, et d'une assez grande étendue de la mer et de la côte.

Vous qui connoissez mes goûts et mes affections, vous pouvez aisément imaginer combien mon cœur se dilate, lorsque je considere un tableau aussi admirable dans la plus belle des atmospheres; vous savez aussi de quel enthousiasme je suis enflammé, lorsque je parle des exploits, des arts, des sciences et des vertus de l'ancienne Grece : vous concevez donc avec quelle vénération je vois cette colonie grecque,

et avec quel plaisir je médite sur son histoire, et sur ce système incomparable d'administration qui mérita les éloges des auteurs les plus judicieux de l'antiquité. Même actuellement, Marseille, comme un grand port de commerce, est digne de nos respects; peu de villes l'égalent dans la grandeur de ses entreprises, la variété de marchandises qu'elle déploie sur ses quais, ou le nombre de vaisseaux qu'elle envoie dans toutes les parties du monde. Mais ces avantages ne lui appartiennent pas entièrement; elle n'est plus qu'un membre actif d'une grande monarchie, et je vais la considérer maintenant comme elle étoit autrefois, maîtresse d'elle-même, et la bienfaitrice des nations voisines.

Six cents ans avant Jésus-Christ, les habitants de la ville ionienne de Phocée ayant participé à la révolte générale, mais malheureuse, des colonies grecques dans l'Asie mineure contre le roi de Perse, s'enfuirent sur leurs vaisseaux, et, plutôt que d'attendre sa vengeance, abandonnerent pour toujours la demeure de leurs ancêtres. Ils errerent long-temps sur les flots, cherchant une retraite où ils pussent jouir de leur liberté et des fruits de leur industrie. Le hasard, ou quelque motif inconnu, les amenerent sur les rivages de la Gaule, où ils bâtirent une ville appellée *Mas-*

silia. Ils conserverent, plusieurs siecles, les mœurs, les coutumes et le langage grec. Leur réputation, comme peuple commerçant, égaloit celle des Carthaginois ; et le courage avec lequel leurs navigateurs alloient chercher des côtes inconnues, étoit célébré par la voix de l'antiquité. Leurs institutions politiques et leur administration intérieure étoient encore plus admirées; la sagesse qui régnoit dans leurs conseils assuroit au-dedans leur tranquillité, et les mettoit en état de repousser les attaques de leurs voisins encore barbares. Mais les avantages qu'ils procuroient à ces derniers établissoient encore plus leur sûreté que n'auroit pu faire la terreur de leurs armes : les Gaulois devoient aux Massiliens toute sorte d'instruction. Ces bienfaits leur gagnerent le respect et la reconnoissance de ces peuples. Mais le commerce, qui corrompt ordinairement la nation qu'il enrichit, introduisit des vices qui empoisonnerent les sources d'où étoit née la prospérité de l'état. Alors les Gaulois commencerent à appercevoir du changement dans le caractere des Grecs, et moins de probité dans leurs traités ; ce qui donna naissance à des jalousies, ce qui excita sans doute les Salviens à ces hostilités qui obligerent le sénat de Marseille à demander des secours aux Romains, et fournit un

prêtexte à ce peuple ambitieux pour traverser les Alpes. Dans les guerres civiles de Rome, Marseille prit le parti de Pompée, fut assiégée, prise d'assaut par César, et rendue tributaire.

Au déclin de l'empire romain, Marseille ayant perdu toute énergie avec sa liberté, tomba en ruine, et ne recouvra aucun degré de considération, que lorsqu'un des rois d'Arles, dans le neuvieme siecle, l'eut donnée en apanage à un de ses cadets. Elle fut gouvernée par des vicomtes ou par ses magistrats, jusqu'à ce que les comtes de Provence en eurent fait la conquête.

Marseille est située sur une pente douce, et embrasse le port qui avance environ 1600 pas dans les terres. La vieille ville est la plus élevée, mais elle est mal bâtie, sale et sombre; les rues de la nouvelle sont spacieuses, et les maisons construites avec élégance. Le cours est une superbe rue, ombragée d'un double rang d'arbres entre deux rangs de maisons, bâties sur un dessin symmétrique, et ornées de portiques et de colonnes. Le soir d'un jour de fête, le peuple, qui s'y promene en foule, forme une des scenes les plus variées et les plus animées que j'aie jamais vues. Le climat y est excessivement chaud en été, mais il est rafraîchi à de certaines heures par la brise : en hiver, les vents nord-est, qui

soufflent plusieurs semaines de suite, sont les plus perçants que j'aie jamais sentis ; mais lorsqu'ils cessent, les jours d'hiver de ce pays sont aussi agréables que les plus beaux jours d'été dans nos régions septentrionales.

Dans la plupart des églises, on rencontre des tableaux de mérite de Puget, et d'autres maîtres de l'école françoise ; mais Puget doit principalement sa réputation à ses sculptures admirables dont on voit un grand nombre dans cette ville qui fut sa patrie. L'écusson des armes royales sur la porte de l'hôtel-de-ville est un morceau achevé.

L'abbaye de saint Victor renferme une grande quantité de tombeaux, et d'inscriptions antiques en l'honneur des chrétiens et des païens. C'est une des plus anciennes fondations monastiques de la France : sa société a produit plusieurs grands personnages.

Le port est fermé par une chaîne, et les vaisseaux de guerre, ou les gros vaisseaux marchands, se tiennent ordinairement à l'ancre dans la rade, entre les isles et la terre ferme ; mais il y a toujours cinq cents petits navires au moins dans le port. On calcule que près de quatre mille vaisseaux et barques y arrivent tous les ans.

Les galériens, lorsqu'ils ne sont point employés, passent leur vie enchaînés deux à deux, sur une

partie du quai, peu éloignés de leurs galeres, dont on ne se sert jamais que pour les renfermer; cet endroit, m'a-t-on dit, est une espece de marché pour les effets volés, et le réceptacle de tout ce qu'il y a de plus vil dans la populace. Aucune ville ne recele plus de libertinage que Marseille; et sur cet article elle peut entrer en comparaison avec Londres.

Les fortifications qui défendent cette place, du côté de la terre, ne sont pas en état de tenir contre une armée réguliere : cependant l'empereur Charles-Quint les attaqua vainement, et fut obligé de faire une retraite honteuse. Plusieurs forts gardent l'entrée du port, et, sur la pointe d'une montagne, est située Notre-Dame de la Garde, plus connue par la mention qui en est faite dans le voyage de Chapelle et de Bachaumont, que par sa force, ou même par la statue de la *Madonna*, qui est la patrone des matelots de Marseille.

Le lazaret est un bâtiment spacieux et isolé. Comme le commerce du Levant, commerce principal de Marseille, l'expose aux dangers de la peste, et qu'il arrive continuellement des vaisseaux des ports suspects de l'Asie et de l'Afrique, il est nécessaire de prendre les plus grandes précautions pour empêcher que cette contagion

destructive ne soit communiquée par un vaisseau infecté. Les loix de la quarantaine ne sont nulle part exécutées avec plus de rigueur que dans ce lazaret: et cela ne doit point étonner; le ravage affreux de 1720 est encore tout récent dans la mémoire des habitants. Plus de soixante mille personnes périrent de la peste à cette époque. Mais cette perte a été réparée, et à présent on compte près de quatre-vingt-dix mille ames dans cette ville. Presque tout le monde paroît intéressé dans le commerce : je n'ai jamais vu un port de mer où il y eût tant de fracas. Le Provençal est vif, et se sent ému violemment par des objets qui feroient à peine la moindre impression sur les naturels flegmatiques d'un pays plus septentrional; mais, pour balancer cette qualité dangereuse, la nature a formé leurs ames de telle sorte qu'elles reçoivent peu d'impressions profondes : cependant le temps et l'habitude peuvent faire naître parmi eux des attachements solides.

Le commerce de Marseille est divisé en une multitude de branches : on y fabrique nombre d'articles, et on en exporte quantité d'autres qui viennent des provinces intérieures, ou de différents ports, pour être vendus dans tous les pays de l'Europe. On croit qu'année commune il s'y fait pour quinze millions sterlings d'affaires. Les

Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
CARTE
DES MONTS PYRENÉES
DEPUIS BAYONNE
JUSQU'A BAGNERES DE LUCHON
et
DEPUIS LES FRONTIERES D'ESPAGNE
JUSQU'A S.T SEVER CAP DE GASCOGNE.
Par M. DE LABORDE,
Ancien 1.er Valet de Chambre du Roi
et Gouverneur du Louvre,
l'un des Fermiers Généraux de sa MAJESTÉ.
1788.
BAYE DE BISCAYE
OCÉAN
FRONTIERES D'ESPAGNE
Lieues Communes de France, de 25 au Degré
Lieues de Gascogne, de 18 3/4 au D.
Longitude du Meridien de Paris.
A Paris chez Perrier, Dessinateur Graveur en Géographie et Topographie, rue des Fossés S.t Germain l'Auxerrois, au coin de celle de l'Arbre Sec, N.o 47. Et chez Dulot, Fils Ainé, Imprimeur Libraire, rue Pavé S. André des Arts.
N.o Les Chiffres 1, 1 1/2, 2, 2 1/2, 3 &c.a marquent les Postes, et les autres Chiffres comme 115, 1782, &c.a désignent de combien de Toises ces Lieux sont élevés au dessus du Niveau de la Mer.

exportations pour le Levant montent annuellement à trente-un millions, les importations à cinquante; les envois aux Indes occidentales et à Cayenne, à dix sept; ce qu'on en rapporte est évalué à vingt-un. Près de trois millions et demi sont employés dans le commerce des Indes orientales, six dans le commerce de bled, et environ vingt-neuf avec l'Espagne et le reste de l'Europe. Il vient de l'Amérique septentrionale pour quatre millions de morue salée et d'huile de baleine, et pour quatorze d'huile de Sicile, que l'on exporte ensuite fabriquée en savon; ce qui rend à peu-près la même somme. Les différentes manufactures produisent deux millions et demi. Ajoutez à cette circulation les profits sur les assurances avec ceux sur l'or et l'argent en piastres et en barres, et vous aurez l'abrégé du commerce de Marseille.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de monseigneur le garde des sceaux, la Traduction des Voyages de Swinburne dans les deux Siciles et en Espagne. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 17 mars 1788.

GUIDI.

PRIVILEGE DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux conseillers, les gens tenants nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand conseil, prévôt de Paris, baillis, sénéchaux, leurs lieutenants civils, et autres nos justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le sieur de la Borde nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au public une Traduction des Voyages de Swinburne, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis et permettons par ces présentes de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre et débiter par tout notre royaume; voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilege, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la chambre syndicale de Paris, à peine de nullité tant du privilege que de la cession; et alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilege sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'exposant décede avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV et V de l'arrêt du conseil du 30 août 1777, portant réglement sur la durée des privileges en librairie. Faisons défenses à tous imprimeurs, libraires, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'arrêt du conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume et non ailleurs, en beau papier et beaux caracteres, conformément aux réglements de la librairie, à peine de déchéance du présent privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal chevalier, garde des sceaux de France, le sieur BARENTIN; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très cher et féal chancelier de France le sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit sieur BARENTIN; le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit exposant et ses hoirs, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers-secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de haro, charte normande, et lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le dix-septieme jour du mois de décembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, et de notre regne le quinzieme. Par le Roi, en son conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le registre XXIV de la chambre royale et syndicale des libraires et imprimeurs de Paris, n° 1880, fol. 90, conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilege, et à la charge de remettre à ladite chambre les neuf exemplaires prescrits par l'arrêt du conseil du 16 avril 1785. A Paris, ce 23 décembre 1788.

KNAPEN, *syndic.*

PECIAL 92-
B8276
v.5

THE GETTY CENTER
LIBRARY